





ŒUVRES

DE MONSIEUR

HOUDAR DE LA MOTTE,

L'un des Quarante de l'Académie Françoise.

TOME QUATRIÉME.



A PARIS;

Chez PRAULT l'aîné, Quai de Conti, à la descente du Pont-Neuf, à la Charité.

M. DCC. LIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

TABLE DES PIECES

Contenues dans le Tome quatriéme.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.



ON ne ſçauroit ſi peu réuſſir qu'on n'excite beaucoup d'envie ; & l'accüeil que le Public a fait à mes différents Ouvrages, m'a valu des adverſaires plus animez & plus opiniâtres que la foibleſſe de mes talens ne m'eût pérmis de le prévoir. Non contens de me reprocher des fautes d'Ecrivain, ils ont encore voulu ſonder mon cœur ; & ils ont cherché à me convaincre d'une préſomption que je trouverois plus ridicule qu'ils ne s'efforcent de la rendre odieuſe.

Comme j'ai travaillé dans pluſieurs genres, & que j'ai fait des réflexions ſur ces genres, à meſure que je m'y ſuis eſſayé, ils en ont conclu de concert que je prétendois, ſur toutes les matieres d'eſprit, me donner en même tems pour légiſlateur & pour modele, imputation groſſiere & plus digne de riſée que de créance.

Voici aujourd'hui des réflexions ſur la Tragédie ; je me promets encore d'en donner ſur la Comédie, ſur l'Opera &c. tout cela, ſans doute, ne paroît pas un bon moyen de leur impoſer ſilence. Il faut donc répondre une bonne fois à une accuſation ſi grave, & en abandonnant au Public le jugement des Ouvrages, l'inſtruire naïvement des vrais motifs qui me les ont fait faire. Il ne lui importe pas de le ſçavoir ; mais il m'importe beaucoup de ne lui paroître pas digne de ſon mépris par un orgueil extravagant.

Les circonſtances m'ont déterminé ſucceſſivement à pluſieurs genres ; & quelquefois par laſſitude d'une même carriere, je m'en ſuis ouvert de nouvelles, où je ne me propoſois d'autre prix que mon propre amuſement. Mais dans tout ce que j'ai tenté, qu'on ne croïe pas que mon ambition, encore moins mon eſpérance, ait jamais été de ſurpaſſer, ni même d'égaler les grands Maîtres ; il m'a toûjours paru aſſez honorable de pouvoir marcher après eux dans l'ordre des Ecrivains, qui pour n'être pas excellents, ne ſont pas pourtant ſans mérite : car en vérité c'eſt une exagération trop poëtique que le ſentiment de M. Deſpreaux en matiere de Poëſie & d'Eloquence.

Et ſur ce Mont ſacré
Qui ne monte au ſommet, tombe au plus bas degré.

M. Deſpreaux auroit-il voulu dire de lui-même qu'il étoit au ſommet; & ne le voulant pas dire, en auroit-il laiſſé conclure qu'il étoit donc au plus bas degré? il faut que les hommes aiment bien les excès, puiſque celui-ci eſt preſque paſſé en proverbe.

Il en eſt de la Poëſie & de l'Eloquence, comme de la Peinture & de tous les autres objets de l'eſprit & de l'Art humain: les génies ſupérieurs, qui même ne ſont pas entr'eux du même ordre, les portent à un degré de perfection où les autres ne peuvent atteindre: mais des génies moins étendus & moins heureux, ne laiſſent pas d'avoir encore leurs reſſources & leurs graces particulieres: ils demeurent, je ne dirai pas médiocres, puiſqu'on attache à ce mot une raiſon de rebut, je dis qu'ils demeurent bons, malgré l'excellence des premiers; & s'ils n'ont pas de part à l'admiration, du moins ne ſont-ils pas exclus de l'eſtime.

Voici, ce me ſemble, une preuve de ma penſée. Le plus grand génie, dans quelque genre que ce ſoit, n'eſt pas toûjours égal à lui-même: or dira-t on qu'il

rampe, quand il n'eſt pas dans ſon plus grand eſſor; & ſi l'on avoüe qu'il eſt encore bon dans les endroits où il étonne moins, pourquoi ne le dira-t-on pas des Auteurs, qui n'ateignent, pour ainſi-dire, qu'à ces ſecondes beautez? Falloit-il ſiffler Eſchine, parce qu'il y avoit un Demoſthene? & ne lira-t-on ni Ovide ni Lucain, parce qu'il y a un Virgile? Je ne me tiendrai donc pas avili de n'être ni Quinaut, ni la Fontaine, ni Corneille, ni Racine, pourvû qu'on puiſſe reconnoître du moins que je ſuis de leur Ecole: en ne penſant pas plus avantageuſement de moi, je ne fais ſans doute que me rendre juſtice: mais j'en avertis les plus grands génies, il leur ſiéroit bien encore de n'être pas ſi sûrs de leur ſupériorité; il n'y a pas de comparaiſon entre ces deux mépriſes, de ſe croire meilleur ou moins bon que l'on n'eſt: la premiere excite l'indignation du Public: mais il fait toujours de la ſeconde un nouveau mérite à l'Auteur.

A l'égard des réflexions que j'ai faites ſur les genres où je me ſuis exercé, il s'en faut bien encore que j'aïe prétendu par-là m'ériger en légiſlateur. Sans aſpirer à des titres ſi faſtueux, il eſt naturel de bien conſidérer la carriere où l'on veut courir, pour y meſurer plus ſure-

ment ſes forces. Il faut étudier l'objet qu'on ſe propoſe, chercher dans les choſes & dans le rapport qu'elles ont avec la nature de nôtre eſprit leurs convenances particulieres, en un mot, ſe faire un art & des principes qui puiſſent éclairer nôtre travail.

La plûpart de ceux qui ont excellé dans quelque genre, y ont été entrainez par abondance de talent & de goût ; ils en ont atteint la perfection par inſtinct, je veux dire par un jugement confus & preſque de ſimple ſentiment, plûtôt que par des réflexions préciſes & aprofondies. Il eſt vrai qu'en cela ils nous ont donné mieux que des regles, puiſqu'ils nous ont procuré le plaiſir qui doit être le but des regles : mais il eſt vrai auſſi qu'ils ne nous ont pas aſſez éclairez ſur la cauſe de notre plaiſir, qui une fois bien connuë, nous aideroit à inventer à notre tour de ſemblables beautez, non pas en les comparant ſervilement aux leurs, mais en les puiſant dans la même ſource, bien certains qu'une même cauſe doit produire les mêmes effets.

Ces Ecrivains, tout excellents qu'ils ſont, n'auroient pû nous éclairer ſur leurs propres beautez, ils ſentoient & ne raiſonnoient gueres : mais d'où vient le ſilence de ceux qui l'auroient pû? diroit-

on qu'ils n'ont voulu refléchir que pour eux ; qu'ils ont craint peut-être qu'en nous donnant des leçons trop utiles & trop fécondes, ils ne trouvassent trop-tôt des rivaux dans leurs disciples, & qu'ils ont voulu, pour ainsi dire, que leur art fût un secret entr'eux & les Muses. Les hommes quelquefois sont si follement avides de gloire qu'il ne leur suffiroit pas d'être inventeurs, ils voudroient encore être uniques : mais non, sans leur attribuer un motif si odieux, j'aime mieux croire que l'exécution a emporté tout leur loisir, & qu'il ne leur en est pas resté pour les réflexions.

Quoiqu'il en soit, je n'ai pas voulu me livrer en aveugle à la Poësie. J'ai refléchi sur tout selon ma portée ; j'ai voulu même écrire & ranger ce que je pensois, dès que j'ai cru penser quelque chose de raisonnable : car si l'on y prend garde, on n'a jamais bien achevé de penser, si l'on n'est parvenu à s'expliquer bien nettement. On est confus pour soi, tant qu'on l'est pour les autres.

C'est donc pour m'instruire moi-même que j'ai écrit ; & sans me flatter d'avoir toujours bien rencontré, c'est assez qu'il y ait quelquefois de la vérité & de l'ordre dans mes idées, pour avoir dû les soumettre au Public, afin d'appren-

dre de lui-même en quoi j'aurois tort ou raiſon.

Me voilà naïvement tel que je ſuis ; & ſi l'on me fait la juſtice de m'en croire, je ne crains plus qu'on impute à un orgueil inſenſé ni mes différents genres de Poëſie, ni mes eſſais de raiſonnement : car je le ſens bien, ce n'eſt qu'eſſai ; & je ne doute pas que ſi des eſprits ſupérieurs vouloient creuſer les matieres que j'ai traitées, on n'y découvrît toute une autre profondeur.

Si l'on s'en étoit tenu à m'accuſer de vanité, je crois franchement qu'on auroit eu raiſon : car je diſtingue la vanité de l'orgueil. J'entens par orgueil, une haute opinion de ſon propre mérite & de ſa ſupériorité ſur les autres. J'entens par vanité, l'envie d'occuper les hommes de ſoi & de ſes talens, & la préférence de cette opinion étrangere à la réalité même du mérite. L'orgueilleux inſulte aux autres hommes, puiſqu'il ſe met au-deſſus d'eux : le vain au contraire les flatte en quelque ſorte, puiſqu'il les regarde comme ſes Juges, & qu'il n'ambitionne que leurs ſuffrages.

Je dis donc qu'on auroit eu raiſon de m'accuſer de vanité ; & je ſoutiens que tout homme qui donne au Public des Ouvrages de bel eſprit, en eſt convaincu

par le fait même : car quel motif pourroit avoir un Auteur, quand il imprime des Ouvrages purement ingénieux, si ce n'est de faire avoüer à ses lecteurs qu'il a de l'esprit & des talens. Si son but n'eût été que de s'amuser, il ne produiroit pas l'Ouvrage au grand jour; & il n'iroit pas subir l'examen de mille gens qui ne pensoient point à lui. Dès qu'il le fait, on peut dire qu'il prend qualité lui-même, qu'il se donne pour homme de talent, & qu'il demande au Public qu'il ait à le reconnoître pour tel.

Il n'en est pas de même de ceux qui engagez dans quelque profession nécessaire à la societé, travaillent pour s'acquitter de leur ministere. Quelque esprit, quelque talent qu'ils déployent, on ne sçauroit les convaincre de vanité, puisqu'ils peuvent en cela ne songer qu'à remplir leur devoir & non pas à devenir célébres : mais ceux, qui, si j'ose m'exprimer ainsi, sont comme hors d'œuvre dans la République, & qui n'ont d'autre affaire que de présenter au loisir des autres des Ouvrages d'imagination, ceux-là n'ont assurement d'autre but que les applaudissemens & les louanges, & c'est ce but, dès qu'il n'estpas subordonné au devoir, que j'appelle la vanité.

Ce n'est donc pas un reproche à faire

à un Poëte que la vanité ; cela s'en va ſans dire ; & il faut bien nous la pardonner, ſi l'on veut tirer de nous quelque choſe. Au fond elle n'eſt pas ſi mauvaiſe, humainement parlant ; elle ſoûtient bien des veilles, elle enfante bien des travaux, & en attendant que nous devenions plus ſolides dans nos motifs, il n'y faut pas regarder de ſi près, de peur d'y perdre ce qu'elle nous vaut tous les jours ou d'utile ou d'agréable.

Je ne nie pas que les Poëtes ne joignent d'ordinaire beaucoup d'orgueil à leur vanité. Ils ont une eſtime demeſurée de leur Art ; & poſant d'abord en principe, que le chef-d'œuvre de l'eſprit leur appartient, ils ne ſont plus en peine que de ſçavoir à quel genre de Poëſie il faut le fixer. Les uns ſoutiennent que c'eſt au Poëme épique ; les autres à la Tragédie ; d'autres à la Comédie, &c ; & au milieu des raiſons ſpécieuſes dont ils appuyent leur ſentiment, chacun a encore ſa raiſon ſecrete & démonſtrative, c'eſt qu'il a travaillé dans le genre dont il prend les interêts ; & ſe flatant d'y avoir pleinement réüſſi, il veut prouver indirectement qu'il a fait le chef-d'œuvre dont il eſt queſtion.

En vérité ces prétentions ſont pitié. Tous ces Ouvrages demandent ſans doute

beaucoup de talent : mais quand on ſonge à quel prix on les cultive & on les perfectionne ; quand on conſidere qu'il faut tourner tout ſon eſprit de ce côté-là, qu'il faut ſe réſoudre à ignorer la plûpart des autres choſes quand on veut exceller dans une ſeule, le moyen de s'enorgueillir des progrès qu'on y peut faire ! Nous ſentons toûjours nôtre impuiſſance de tant de côtez, que ſi nous étions raiſonnables, nous ſerions encore modeſtes au milieu des plus grands ſuccès.

On voit à préſent dans quel eſprit je donne mes réflexions ſur la Tragédie ; & je n'ai qu'à rendre compte de la maniere dont je m'y prends.

J'ai choiſi mes Piéces pour l'occaſion de mes penſées. Il étoit naturel que je ſongeaſſe à défendre contre de fauſſes critiques ce que je puis avoir fait d'heureux : mais j'avoüe auſſi mes fautes, même celles qu'on n'a pas repriſes, dès que je les reconnois, ou ſeulement que je les ſoupçonne. Je n'affecte en cela ni modeſtie, ni fierté ; je ne me propoſe que d'être vrai. Qui avoüe une faute la répare ; & qui ne l'avoüe pas, la renouvelle autant de fois qu'il la ſoûtient.

D'ailleurs, comme je m'étens ſur toutes les Parties de l'Art, & que dans ces différentes Parties, je cherche d'où naiſſent

les beautez & les défauts, j'appuye toûjours mes conjectures par des exemples; & je ne les prens presque jamais que de Corneille & de Racine, aussi-bien pour avertir de ce qu'il faut éviter, que de ce qui doit servir de modele.

A l'égard de mes justifications personelles, j'ai crû que loin de produire un mauvais effet, elles ôteroient de l'Ouvrage la secheresse d'une Dissertation purement dogmatique. Toutes choses égales, il y a plus de plaisir à entendre un Auteur parler en son nom, & avec quelque interêt, qu'à suivre un arrangement méthodique de principes & de conséquences: il semble qu'on soit en compagnie, & que l'on converse, quand un Auteur nous parle de lui-même, qu'il nous rend compte de ses mouvemens & de ses idées, comme pour nous en faire juges: on dispute en quelque sorte avec lui, au lieu qu'on n'a qu'un livre devant les yeux, quand sous prétexte de modestie, l'Ecrivain nous expose ses raisonnemens, sans y prendre part. Il peut bien communiquer autant de lumieres: mais il excitera moins de sentiment. Ne seroit-ce pas en partie pour cela que Charon fait beaucoup moins de plaisir que Montagne, quoiqu'ils ayent traité tous les deux les mêmes matieres, & à peu près du même stile?

& n'eſt-ce pas auſſi pourquoi bien des gens ſe plaiſent plus à lire des Mémoires perſonels qu'une Hiſtoire indirecte?

Si j'ai choiſi preſque tous mes exemples dans Corneille & dans Racine, deux raiſons m'ont déterminé à cette conduite.

L'une, que quand on ne remarque que les fautes des Auteurs Subalternes, on ne fait pas aſſez ſentir combien il eſt aiſé d'y tomber, au lieu qu'on eſt tout autrement en garde quand on voit que les plus grands génies n'en ſont pas exempts; ajoutez qu'on n'eſt point ſurpris des défauts des premiers, puiſqu'on doit naturellement s'y attendre, au lieu que ceux des ſeconds nous cauſent une ſurpriſe doublement intéreſſante, & par la ſeule curioſité, & parce qu'elle dédommage notre amour propre trop humilié de leur perfection.

La ſeconde raiſon : c'eſt qu'il falloit puiſer mes exemples dans des Ouvrages très-préſens au Public, & qui me diſpenſaſſent d'un détail ennuyeux, pour mettre le Lecteur au fait. Je ne ſerois jamais parvenu à me faire entendre, ſi par égard pour les grands Maîtres, je n'avois fait mes applications qu'à des Auteurs ignorez. Il auroit fallu quelquefois détailler toute une Tragédie, pour faire ſentir le

défaut d'un seul endroit ; encore le peu d'interêt qu'on y auroit pris m'auroit-il tenu lieu d'obscurité : mais le Public voit tous les jours les Piéces de Corneille & de Racine. Un seul nom peint un caractere ; un fait en rapelle plusieurs autres ; & je me ferai mieux entendre à demi mot, en parlant d'eux, que je ne ferois par de longues expositions sur des Auteurs moins connus ou déja tombez dans l'oubli.

Oserai-je dire encore un mot sur le respect dû aux grands génies ? il y a là comme dans les meilleures choses un excès à craindre : il ne faut pas pousser l'admiration pour eux, jusqu'à n'oser porter les yeux sur leurs défauts : car ils ne sont pas grands d'une perfection absoluë, mais seulement d'une perfection relative, qui consiste dans le grand nombre des beautez, & dans la rareté des défauts, par rapport à d'autres Ecrivains. La surprise de leurs beautez fréquentes nous porte d'abord à les croire infaillibles : mais si nous allions jusques-là, ils deviendroient aussi propres à nous corrompre le goût qu'à le former, puisque nous les imiterions avec autant de confiance où ils se trompent, que dans les endroits où ils sont le plus heureux. Il faut donc, en les admirant même, conserver toûjours

la liberté de son jugement, & songer que tout lecteur est leur juge naturel : car enfin, pourquoi sont-ils grands, & quel est leur titre, si ce n'est le plaisir qu'ils nous font ? or si c'est nôtre plaisir qui décide des beaux endroits, pourquoi n'écouterons-nous pas nos répugnances sur les autres ? J'avoüe qu'alors il faut se défier de soi-même, & ne pas prononcer légerement : mais dès que l'on découvre la raison de ce qui blesse, il faut oser la dire avec modestie ; & ne pas croire que ce soit manquer de respect au plus grand homme, que de remarquer qu'il a failli.

Je n'ai pas cité les Auteurs vivans ; non pas qu'il n'y eût eu de grandes beautez à relever, & que je n'eusse été ravi de leur en faire honneur : mais il y auroit eu aussi des défauts à reprendre ; & peut-être la plûpart m'auroient trouvé trop mesuré dans les loüanges, & trop exageré dans les critiques. Tel même ne m'auroit pas pardonné d'avoir été moins loüé qu'un autre. La sensibilité poëtique est bien délicate. Il est difficile de parler des vivans à leur gré, au lieu que les morts sont dévoüez à notre instruction, sans aucun inconvénient à leur égard, plus de crainte des censures, plus de délicatesse sur les préférences ; & c'est

un grand soulagement pour un critique de n'avoir que la vérité, & non plus les personnes à ménager.

Quoique ce ne soit ici que des Discours séparez, faits chacun à l'occasion d'une seule Tragédie, je n'ai pas laissé de ménager aux matieres à peu près le même arrangement que je leur aurois donné dans un traité plus régulier.

Dans le premier, je m'arrête au choix de l'action, à l'amour qu'on trouve trop dominant dans nos Tragédies, aux bornes de l'invention, aux grandes regles des unitez qu'il me semble qu'on a jugées jusqu'ici trop fondamentales, & enfin à ce qui constitue le vrai mérite de la versification.

Dans le second, après avoir parlé de la simplicité & de la multiplicité des incidens, je descends aux différentes Parties de la Tragédie ; à l'exposition, aux situations, aux caracteres, & à tout ce qui y touche de plus près.

Dans le troisiéme, j'entre encore dans des détails particuliers. J'y parle de l'artifice de la conduite, des confidens, des monologues ; & j'y examine les conditions d'un bon dialogue par rapport au Poëme dramatique.

Dans le quatriéme enfin, après quelques remarques sur l'Oedipe, j'établis que

la verſification n'eſt pas néceſſaire à la Tragédie ; & qu'il y auroit à gagner pour le Public d'en diſpenſer ceux qui avec une belle imagination, n'auroient ni l'habitude, ni le talent des vers, à quoi j'ajoûte un nouveau diſcours ſur les vers mêmes, & ſur le degré de Poëſie qui convient à la Tragédie.

Je conclus tout cela par une Ode en proſe, où avec toute l'audace Poëtique dont je ſuis capable ; & ſans diſſimuler les avantages des vers, je prétens montrer que tous les genres ſont du reſſort de la libre éloquence, & qu'elle ſuffit par elle-même aux fictions les plus hardies, & à toutes les imitations qu'on n'oſe tenter qu'en vers.

Ainſi, ſans m'aſſujetir ſcrupuleuſement à la marche didactique, j'ai tâché d'en retenir l'avantage eſſentiel, qui eſt de paſſer du général au particulier, & d'ajoûter aux idées la force & la grace de l'enchaînement.

Je demande ici aux Lecteurs une grace que la plûpart ne m'accorderont pas, tant elle leur coûte, c'eſt de ne me condamner déciſivement ſur rien qu'ils n'ayent tout lû. Si je leur laiſſe quelque difficulté en un endroit, j'eſpere la lever en un autre. Un Auteur ne peut pas dire tout à la fois ; & cependant on le juge ſouvent d'abord,

comme s'il avoit tout dit, après quoi on a peine à revenir de ſes préventions, quelque éclairciſſement qui ſurvienne.

Au reſte, mes réflexions, en les ſupoſant même judicieuſes, ne ſeroient encore qu'un foible ſecours pour ceux qui voudroient ſe donner à la Tragédie. Il eſt pour eux une école plus ſure où je les renvoïe, c'eſt le théatre même; c'eſt-là qu'il faut étudier ce qui plaît & ce qui doit plaire; & comme l'Art, pour parler poëtiquement, eſt le fils de l'expérience, chacun auſſi ne parvient à ſe rendre l'Art propre en quelque façon, qu'à proportion de ſon expérience particuliere.

Les repréſentations des Tragédies, ont pour former de bons diſciples trois grands avantages ſur les traitez.

Le premier: elles mettent ſous les yeux ce que les autres ne préſentent qu'à l'eſprit; & elles convainquent par ſentiment de ce qu'ils ne font que perſuader par raiſon.

Le ſecond, les réflexions que nous faiſons nous-mêmes ſont tout autrement profondes & durables que celles qu'on nous fait faire: comme elles ſont notre ouvrage, elles nous ſont auſſi plus cheres; & de cela même elles nous demeurent plus préſentes.

Le troiſiéme, les exemples ſont multi-

pliez au Théatre, au lieu qu'ils sont nécessairement rares dans les traitez: dans les cas à peu près égaux, on remarque des différences fines qu'une dissertation confond sous des vûës générales; & enfin des réflexions mille fois renouvelées sans contention d'esprit, & même avec agrément, il se forme en nous des principes habituels, qui s'apliquent deuxmêmes à nos idées, & qui nous les font rejetter ou adopter avec autant de promptitude que de confiance. A génie égal, n'attendez pas les mêmes succès d'un homme, qui sans sortir de son cabinet, ne se seroit formé que sur la lecture des Tragédies, & des traitez faits sur cette matiere; que d'un autre, qui assidu au Théatre, y auroit étudié & senti par lui-même toutes les impressions que l'Art y peut produire.

Il y a des Poëtes dramatiques engagez dans des Societez qui ne leur permettent pas l'étude du Théatre: ils n'ont, pour s'éclairer, que des Arts poëtiques, & la lecture des Piéces célébres: ils peuvent bien avec ce secours faire des Ouvrages, où l'on connoîtra de l'invention, de la force & tous les talens néceſſaires: mais fussent-ils pour le fonds du génie des Corneilles & des Racines, comme je le crois de quelques-uns, les connoisseurs sentiront toûjours à certains défauts, & même à des

régularitez fuperftitieufes qu'il leur manque l'expérience de la repréfentation. C'eft-là qu'ils auroient apris qu'il y a encore des fources d'ennui dans un arrangement raifonnable; qu'on peut avoir de quoi fe juftifier, fans avoir affez de quoi plaire; & qu'en un mot il y a pour l'effet total d'un Ouvrage, mille petites attentions à faire, qui toutes prifes enfemble, ne font pas moins importantes que les grandes regles.

Veut-on un moment fe faire une jufte idée de la force des regles & de celle de l'ufage? il ne faut que penfer à cette politeffe délicate qui regne entre les gens d'un certain ordre. Jettez dans le monde un homme qui n'y feroit préparé que par de belles leçons de fçavoir vivre, n'y feroit-il pas tout-à-fait étranger, en comparaifon de celui, qui fans autre étude l'aura fréquenté long-tems? l'habitude ne lui fera-t-elle pas difcerner d'un coup d'œil mille convenances, que le premier n'apercevra qu'après avoir effuié plus d'une fois le ridicule de s'y méprendre? il en eft ainfi de tout; & on ne prend jamais bien fes mefures que fur le terrain même.

Je crois donc que l'étude du Théatre, par la repréfentation même des Piéces, eft le moïen le plus propre pour mettre un Auteur en état de bien faire : mais quand

un Ouvrage eſt fait, il s'agit d'un auſſi bon moïen de le perfectionner ; c'eſt à mon ſens de l'eſſaïer ſur beaucoup d'Auditeurs, avant que de l'expoſer au Public, & de conſulter de bonne foi l'impreſſion qu'il fait ſur eux, pour en aprendre à peu près au juſte en quoi, & à quel point on a réuſſi.

Car j'oſerai n'être pas du ſentiment d'Horace, qui veut qu'on laiſſe repoſer ſon Ouvrage pendant un nombre d'années, pour y revenir enſuite avec une nouvelle attention. Peu d'Ecrivains, ſans doute, ont éprouvé cette méthode ; l'amour de la gloire qui fait écrire eſt trop impatient pour ſe réſoudre à de ſi longs délais : mais je doute encore que ceux qui l'auroient ſuivie s'en fuſſent bien trouvés, ſur tout pour les Ouvrages de génie.

En perdant trop long-tems notre Ouvrage de vûë, nous perdrions auſſi le goût & le feu qui nous le faiſoit entreprendre ; & ce ſeroit à recommencer pour faire renaître en nous l'interêt que nous y prenions en le travaillant : le mal eſt que cette vivacité, cette chaleur ne ſont pas à notre ordre : nous pouvons bien appeller de froides réflexions, mais non pas ce ſentiment néceſſaire pour échaufer notre imagination, ſans laquelle le jugement n'a rien à faire en matiere de bel eſprit.

Il faut, pour bien corriger un Ouvrage, profiter du tems où l'esprit est encore en mouvement sur tout ce qu'on y peint & ce qu'on y traite, & où, pour ainsi dire, il tient encore le fil de toutes ses démarches. Ce tems-là passé, on n'est plus le même homme à cet égard; & je crains fort qu'on ne sentît deux mains dans un Ouvrage retouché ainsi après de longues années; j'entens néanmoins, par retouché, des changemens considérables; car j'avoüe que de petites corrections ne seroient pas sensibles. Le Logicien, & le Grammairien ne se refroidissent pas comme le Poëte.

Il y a donc peu de tems à perdre. Quand l'Auteur d'une Tragédie s'est contenté lui-même, qu'il ne trouve plus en s'examinant, ni de reproches à se faire, ni de conseils à se donner, qu'il aille essayer sa Piéce sur des oreilles choisies; qu'il la lise sans emphase & sans froideur, en homme qui la sent, mais qui ne s'efforce pas de la faire valoir; par l'emphase, il ôteroit à ses auditeurs le courage de l'avertir de ses méprises; par la froideur, il leur en ôteroit le moyen, en laissant languir leur attention & leur interêt; qu'il lise donc d'un ton sensible, mais moderé, & qui ne marque pas l'yvresse de l'amour propre; qu'il demande à ses auditeurs des

avis ſinceres ; qu'il ſe prête aux premieres critiques de ſi bonne grace qu'il les enhardiſſe à de nouvelles ; qu'il rabate beaucoup des loüanges ; & qu'il ne s'en fie là-deſſus qu'au ton & à l'air, & non pas aux paroles ; qu'il ne compte pour beau que ce qui frape preſque tous les eſprits ; qu'il regarde comme des défauts certains ce que reprend le plus grand nombre ; qu'enſuite, tandis qu'il eſt en haleine, il revoye ſon Ouvrage ſelon ces nouveaux éclairciſſemens, avec cette ſeule attention qu'il ne doit ſuivre les avis particuliers qu'autant qu'il les ſent ; & qu'il doit déferer aux avis généraux contre ſon ſentiment même. J'oſerai le dire ſur la foi de ma propre expérience, ce concours de lumieres étrangeres lui peut valoir plus en dix jours que dix années de ſes propres réflexions.





PREMIER DISCOURS SUR LA TRAGÉDIE,

A L'OCCASION DES MACHABÉES.



CEs Difcours, comme je l'ai dit, n'ont pas pour but mon apologie ; c'eft feulement une occafion que je faifis, pour faire fur la Tragédie des réflexions qui m'inftruifent moi-même, & qui en même-tems puiffent être de quelque utilité pour les Auteurs dramatiques, & de quelque agrément pour les Lecteurs. J'irai même fans fcrupule jufqu'à la digreffion, pour peu que quelque avantage m'y détermine.

J'ai paffé mes plus belles années fans ofer entreprendre une Tragédie. J'étois effrayé avec raifon du grand nombre de

talens qu'exige un pareil Ouvrage ; de l'invention pour ſe faire une fable, pour arranger & combiner une action de maniere qu'intereſſante dès le commencement, elle marche toûjours par les obſtacles mêmes, & qu'elle ajoûte de Scene en Scene à l'émotion qui ne peut gueres ſe ſoutenir qu'en croiſſant ; de la fécondité & de la force, pour varier les caracteres & ne les pas démentir ; de la ſenſibilité & du choix, pour entrer dans les paſſions & les peindre ; plus que tout, cette ſoupleſſe d'eſprit qui vous fait être en quelque façon cinq ou ſix perſonnes à la fois, prêtes à penſer & à agir différemment ſelon les ſituations & les interêts. Il faut ſe répondre, du moins à quelque degré de tous ces talens pour tenter une Tragédie ; & malgré la confiance ſi naturelle aux Poëtes, je n'oſois m'en croire aſſez pour entrer dans la carriere.

En vain avois-je fait une eſpece d'apprentiſſage dans mes Operas, je ne me fiois pas à ces avances : ils ne me paroiſſoient que des Tragédies tronquées, où d'ordinaire la galanterie étouffe le grand, & qui, à l'égard du ſtile, doivent être, pour l'avantage de la Muſique, bien plus près du Madrigal que du Pathétique ſoutenu de la Tragédie.

D'ailleurs

D'ailleurs, je m'en ſuis tenu le plus ſouvent à des Ouvrages d'une courte étenduë, qui ne demandent pour l'invention qu'un premier effort de génie, dont l'imagination embraſſe aiſément les parties différentes, où l'on s'anime par l'eſpérance de voir bien-tôt la fin du travail, & qui par le plaiſir de les avoir achevés, ſans qu'il en ait coûté beaucoup, redonnent à la faveur de quelque repos, & du courage & de la force pour ſonger à d'autres. C'eſt ainſi que ſe multiplient juſqu'à remplir des volumes, de petites Piéces, qui, pour le grand nombre, ont demandé du tems, mais dont chacune n'a coûté que de foibles efforts.

Quelquefois j'étois frapé au Théâtre des Tableaux des grands Maîtres : ils échaufoient mon émulation ; & je formois déja quelque projet de marcher ſur leurs traces : la chaleur qu'ils me communiquoient me donnoit quelques momens d'entouſiaſme, & je me ſentois grand de mon admiration poûr eux : ſi j'appercevois quelque faute ou quelque foibleſſe ; car où n'y en a-t-il point ; je ne déſeſperois pas de les éviter : & j'en oubliois preſque, que ce ne ſeroit rien, ſi je n'atteignois d'ailleurs à leurs beautés : enfin je les étudiois attentivement, & je me faiſois des principes de leurs exem-

ples : tout cela ſoutenoit mon courage, tant que j'avois le plaiſir de les entendre : mais à peine revenu de cette yvreſſe, je ſentois de nouveau toute mon inſuffiſance : J'avois beau réver à quelque plan, rien ne s'arrangeoit à mon gré : ou je retombois dans des deſſeins rebatus, ou les circonſtances me manquoient pour remplir mon action : par tout de la reſſemblance ou du vuide ; & enfin découragé, humilié de mes vains efforts, il en falloit revenir à mes petits Ouvrages ; bien réſolu d'attendre pour chauſſer le Cothurne qu'une action Théatrale me frapât par ſa ſingularité & par ſa grandeur, & que j'y puſſe trouver tous mes avantages pour un heureux arrangement.

Du choix de l'action. Enfin je ſentis un jour dans le ſacrifice de la mere des Machabées, les conditions que je cherchois : la nouveauté de l'action au Théatre ; car qu'y a-t-il qui reſſemble à la ſituation d'une mere ſi tendre, & cependant auſſi vive pour exhorter ſon fils à la mort, qu'elle auroit pû l'être naturellement pour le ſauver ? la grandeur de l'action ; car qu'y a-t-il de plus grand, que de vaincre les plus forts inſtincts de la nature, & de ſacrifier un bien qu'on voudroit, s'il étoit poſſible, racheter de ſa propre vie ? A cela ſe joi-

gnit pour me déterminer, le bonheur d'imaginer des circonſtances propres à étendre l'action, en la rendant en même-tems plus grande & plus pathetique.

Un Auteur attentif à prendre ſes avantages ne ſçauroit être trop ſoigneux de la nouveauté, ni trop en garde pour ne s'y pas méprendre. L'Hiſtoire eſt pleine de traits frapans, qui invitent d'abord à les mettre ſur la Scene: mais quand on y regarde de près, la plûpart ſe reſſemblent les uns aux autres, du moins par ce qu'il y a de dominant; & quand on choiſit ainſi un ſujet ſur une premiere aparence, on court riſque de retomber dans des deſſeins ordinaires, & de n'avoir qu'à repeter ſous de nouveaux noms des périls, des paſſions & des interêts déja maniés.

De là par réminiſcence, ou même par bon eſprit, on va redire des choſes que les mêmes circonſtances ont fait dire à d'autres: au lieu qu'en s'aſſurant mieux de la nouveauté de ſa matiere, on s'ouvriroit par-là une ſource féconde de nouvelles penſées & de nouveaux ſentimens. Il faut ſouvent moins d'eſprit pour ſoutenir par des choſes neuves un fonds original qui les indique de lui-même, qu'il n'en faudroit pour déguiſer ſeulement une matiere uſée.

Pour la grandeur d'une action, voici les idées que je m'en suis faites. Je pense qu'elle doit se mesurer à l'importance des sacrifices & à la force des motifs qui engagent à les faire. On croiroit d'abord que le courage seroit d'autant plus digne d'admiration, qu'il se resoud à un plus grand mal pour un plus petit avantage : mais il n'en est pas ainsi. Nous voulons de l'ordre & de la raison par tout, quand nous sommes hors d'intérêt ; & le courage ne nous paroîtroit qu'aveuglement & folie, s'il n'étoit apuyé sur des raisons proportionnées à ce qu'il souffre ou à ce qu'il ose.

Ainsi les Héros qui s'immolent pour leur Patrie, sont surs de nôtre admiration, parce que, au jugement de la raison, le bonheur de tout un Peuple est préferable à celui d'un seul homme, & que rien n'est plus grand que de pouvoir porter ce jugement contre soi-même, & agir en conséquence ; ainsi le courage des ambitieux nous impose, parce que, au jugement de l'orgueil humain, l'éclat du commandement n'est pas trop acheté par les plus grands périls. Nous allons même jusqu'à trouver de la grandeur dans ce que la vengeance fait entreprendre, parce que d'un côté le préjugé attachant l'honneur à ne pas souffrir d'outrages,

& de l'autre, la raiſon faiſant préferer l'honneur à la vie, nous jugeons qu'il eſt d'une ame forte d'écouter au péril de ſes jours un juſte reſſentiment. Les vengeances ſans danger & ſans juſtice aparente, ne nous laiſſent voir que la baſſeſſe & la perfidie.

Si quelquefois les Amans obtiennent nos ſuffrages par ce qu'ils tentent d'héroïque pour une Maîtreſſe; c'eſt quand ils regardent & que nous regardons avec eux leurs entrepriſes comme des devoirs. Ils ſe ſentent liés par la foi des ſermens; ils ſe reprocheroient en oſant moins, une eſpece de parjure; & ils nous paroiſſent alors autant animés par la vertu; que par la paſſion même; ils deviennent des héros par leur objet: ſi au contraire ils ne ſont entraînés que par l'yvreſſe de la paſſion, ils ne nous paroiſſent alors que des furieux, plus dignes de nos larmes que de notre eſtime; & loin qu'ils nous élevent le courage, ils ne nous attendriſſent que parce que nous ſommes foibles comme eux.

Selon ces idées, où trouveroit-on plus de grandeur que dans l'action de la Mere des Machabées? elle ſurmonte les ſentimens les plus naturels; elle immole plus que ſa propre vie, en exhortant ſon Fils à mépriſer la ſienne; elle ſe met au-deſſus

des penſées des hommes, ce que les plus grands Héros ne ſauroient faire indépendamment de la religion : mais auſſi quels motifs la ſoutiennent ! elle agit en préſence du ſeul témoin qui ſonde les cœurs, & ſur les promeſſes d'un Maître auſſi fidele que puiſſant ; elle eſt déchirée par la mort de ſes enfans ; mais elle les enfante à l'éternité par ſon courage. Point de ſacrifice plus douloureux, mais point auſſi de plus raiſonnable, ni par conſéquent de ſi propre à enlever toute notre admiration.

Cette action cependant, toute grande qu'elle eſt, ne ſuffiroit pas à l'étenduë d'une Tragédie ; elle reſſemble à la plûpart des faits qui frapent dans l'Hiſtoire : on eſt tellement ſéduit par l'émotion qu'ils cauſent, qu'on y croit voir d'abord des Tragédies preſque toutes faites ; on ne prend pas garde qu'ils ne donnent ſouvent que la matiere d'une belle Scene ; c'en eſt aſſez à un Peintre pour un Tableau, au lieu que le Poëte a beſoin d'imaginer des circonſtances qui multiplient, pour ainſi dire, une action trop ſimple, qui mettent le même caractere & la même vertu à diverſes épreuves, & toujours dans l'eſprit du fait principal, de maniere qu'il entretienne continument par la variété même, la paſſion

qu'il s'eſt propoſé d'exciter dans les cœurs.

C'eſt dans cette vûë que j'ai imaginé l'amour d'Antigone & de Miſaël. Ce nouveau danger du Fils eſt une occaſion à la Mere de faire éclater ſon zele, tantôt dans ſes inquiétudes, tantôt dans ſes eſpérances & dans ſa joïe, & de renouveler ſon ſacrifice autant de fois qu'elle apréhende que ſon Fils ne ſuccombe.

Mais quoi, pourroit-on dire ici, les Poëtes n'ont-ils de reſſource que l'amour, pour étendre une action théatrale? nous n'avons preſque point de Tragédie qui marche par d'autres reſſorts; & les étrangers ne nous épargnent pas là-deſſus le reproche d'uniformité. J'avoüe que nous mettons quelquefois de l'amour dans les ſujets qui y réſiſtent le plus; & il y a aparence que nous ne nous corrigerons pas aiſément de ce défaut. La raiſon s'en offre d'elle-même. De l'Amour.

Un Poëte veut réüſſir; & pour réüſſir, il faut plaire. Les femmes forment une grande partie de ſes ſpectateurs; & c'eſt cette partie même qui attire l'autre. Qu'on ne voïe point de femmes à un Spectacle, on n'y verra bientôt plus d'hommes: elles ſeroient les maîtreſſes, ſi elles pouvoient s'entendre, de faire durer la Phœdre de

Pradon, & de faire tomber celle de Racine, comme si leur présence devenoit le plus grand interêt d'une Piéce : or pour les émouvoir, quelle passion plus puissante que l'amour ? leur cœur n'est bien exercé que de ce côté-là ; & leur vie désocupée ajoûte encore à leur penchant. Quelle part veut-on qu'elles prennent dans les fureurs d'une conspiration, ou dans les raisonnemens politiques d'un ambitieux ? Voulez-vous exciter leur pitié ? peignez les malheurs d'une Amante, voilà ceux qu'elles craignent ; voulez-vous flater leur orgueil ? établissez-les souveraines des plus grands hommes ; rendez-les le mobile & le centre de tout ; qu'à la honte de l'Héroïsme, Titus dise de Berenice qu'il ne doit ses vertus qu'à l'envie de lui plaire ; que Cesar dise de Cleopatre, qu'il n'a conquis l'Univers que pour la mériter ; voilà leur ambition & leur triomphe ; hors de là vous ne leur exposeriez que des sentimens étrangers, & indifférens pour elles.

Ainsi comme les Poëtes ne sont pas Philosophes au point de préferer la perfection au succès, ils songeront toujours à s'apuyer de cette sorte d'interêt qui doit toucher la plus belle partie de leurs Spectateurs, & sans laquelle ils savent bien qu'ils n'en auroient gueres d'autres.

Ajoutez que l'amour qui, à parler en général, eſt preſque la ſeule paſſion qui puiſſe intéreſſer les femmes, ne laiſſe pas d'être encore d'un grand effet ſur les hommes. Combien qui n'ont jamais ſenti de grands mouvemens d'ambition ni de vengeance ! A peine quelques-uns ſe ſont-ils ſauvés de l'amour. Les jeunes aiment peut-être actuellement, avec quel plaiſir ſe reconnoiſſent-ils dans les ſentimens que l'Acteur étale? les vieillards ont aimé, quel goût pour eux que d'être rapelés à leurs plus belles années par la peinture de ce qui les occupoit davantage? ce ſeul ſouvenir eſt pour eux une ſeconde jeuneſſe; enfin tout avertit les Poëtes de ſe tourner du côté de l'amour qui, dès qu'il eſt bien peint, leur eſt un garant preſque aſſuré de tous les ſuffrages.

D'ailleurs independammant du goût d'un ſexe ou d'une nation particuliere, l'amour peut entrer dans la plûpart des évenemens, ſans en bleſſer la vraiſemblance: c'eſt une paſſion trop naturelle & trop générale, pour être abſolument étrangere en quelque endroit. Notre défaut n'eſt donc pas tant de mettre toujours l'amour ſur la Scene, que de n'y pas ménager la varieté qu'il faudroit. Nous peignons bien en général des hommes qui aiment, mais non pas tels & tels hommes; & à cet égard

nous ne voïons ſous divers noms dans un grand nombre de Piéces, & quelquefois dans une ſeule, que le même perſonage en des ſituations différentes. Une adreſſe dont naîtroit la diverſité ſeroit de combiner l'amour avec d'autres paſſions & d'autres interêts, avec différents caracteres nationaux ou particuliers, de maniere que ſelon les cas il en reſultât dans les perſonages des mouvemens & des déterminations ſingulieres qui ne fuſſent pas l'effet ſeul de l'amour, mais de pluſieurs autres cauſes réunies avec lui; de maniere enfin qu'on ne vît pas des Amans en général, mais tels & tels hommes amoureux.

Il me ſemble qu'en cette partie, Corneille eſt bien ſupérieur à Racine. Celui-ci plus attentif au ſuccès a toujours pris la route la plus sûre pour réüſſir, ſans s'embaraſſer que ce fût la même; au lieu que l'autre plus fidele au caractere de ſes ſujets, s'eſt laiſſé conduire au vrai & aux convenances, aux riſques d'en plaire moins.

On ne peut donc me reprocher l'amour de Miſaël & d'Antigone conſideré en lui-même: on pourroit me dire ſeulement que je n'avois pas droit de l'ajouter à un fait de l'Hiſtoire Sainte.

De l'Invention.

Il eſt vrai que le droit des Poëtes a ſes limites, en matiere d'invention; & quoi-

qu'il ſoit évident que ſi l'on veut avoir des Tragédies, il faut nous permettre d'inventer beaucoup, puiſque l'Hiſtoire ne nous fournit pas des Poëmes tout arrangés ; il faut avoüer auſſi que le bon ſens preſcrit là-deſſus certaines regles qu'on ne ſauroit violer ſans ſe rendre digne de cenſure.

Ces regles conſiſtent à meſurer le plus ou le moins d'invention, au plus & au moins de la celebrité des faits. On pourroit même pour l'avantage de la Piéce changer abſolument des actions & des caracteres obſcurs ; la raiſon en eſt que le ſpectateur n'aportant à la repréſentation aucune idée déterminée, ni pour l'action, ni pour les perſonages, il eſt prêt de prendre pour vrai ce qu'il plaira au Poëte de lui expoſer. Qu'on nous donne un tableau pour le portrait d'un homme que nous ne connoiſſons pas, nous ſupoſons la reſſemblance, & nous ne prononçons plus que ſur ſes traits : mais il n'en eſt pas ainſi des actions & des caracteres célébres. La plûpart des Spectateurs connoiſſent les originaux, & ils veulent les retrouver ; il ne feroit pas même permis au Poëte de les embellir aux dépens de ce qui les diſtingue ; & la perfection de ſon Art eſt de peindre en beau, ſans en reſſembler moins.

Mais dans les ſujets mêmes les plus

connus, il eſt encore permis d'inventer beaucoup, pourvû qu'on laiſſe dans leur entier les faits & les caracteres principaux, & que le reſte n'en ſoit que des préparations & des accompagnemens vraiſemblables.

Ne diſſimulons rien. Les faits des Livres Saints demandent infiniment plus de reſpect; & à la rigueur, j'avourai de bonne foi que nous n'y devrions pas toucher. Il y a ſans doute quelque choſe d'irreligieux à mêler ainſi nos imaginations avec ces monumens ſacrés; & le vraiſemblable, qui en toute autre matiere s'allie ſi raiſonnablement avec le vrai, ne ſuffit pas ici pour nous excuſer de témérité. Les faits de l'Ecriture, non-ſeulement ſont certains, ils ſont encore choiſis pour nôtre inſtruction; ce qu'elle nous en taît, ne nous étoit pas néceſſaire; & ce n'eſt point à nos vaines fictions de ſupléer à un ſilence ſi reſpectable. Je me ſerois bien gardé de prendre le premier une pareille licence; mais j'en avois devant moi de grands exemples; & quand on eſt bien tenté de quelque choſe, on ſe contente d'exemples, au défaut de bonnes raiſons.

J'ai uſé du moins d'une grande circonſpection dans les changemens que j'ai faits. On croit communément que le

jeune Machabée n'étoit pas encore dans un âge susceptible d'amour : mais on se trompe, puisque le texte dit expressément qu'il étoit dans l'adolescence. J'ai cru par cette nouvelle tentation où je l'expose, conserver l'esprit de l'Ecriture, qui le fait resister aux promesses les plus séduisantes ; & j'ai pris garde sur tout que dans le cours de l'action, ni lui, ni sa mere n'hésitassent jamais un moment sur le sacrifice que leur foi demande ; c'est ce courage qui m'a été le plus sacré. Je n'ai point perdu de vuë le degré de fermeté où les Livres Saints nous le peignent. J'ai fait enfin tous mes efforts pour représenter continument dans la Mere & dans le Fils, la force & le triomphe de la Religion ; & de là, si je ne me trompe, naît dans la Piéce cette unité d'interêt qui est à mon avis la condition la plus essentielle d'une Tragédie.

Des trois unités & de l'unité d'interêt.

Je hazarderai ici un Paradoxe ; c'est qu'entre les premieres regles du Théatre on a presque oublié la plus importante. On ne traite d'ordinaire que des trois unités, de lieu, de tems & d'action ; & j'y en ajouterois une quatriéme, sans laquelle les trois autres sont inutiles, & qui toute seule pourroit encore produire un grand effet, c'est l'unité d'interêt qui est

la vraïe ſource de l'émotion continue ; au lieu que les trois autres conditions exactement remplies, ne ſauveroient pas un Ouvrage de la langueur.

L'unité de lieu. Loin que l'unité de lieu ſoit eſſentielle; elle prend ordinairement beaucoup ſur la vraiſemblance. Il n'eſt pas naturel que toutes les parties d'une action ſe paſſent dans un même apartement ou dans une même place. Ce n'eſt qu'à la faveur de hazards multipliés & rendus vraiſemblables, à force de préparations, qu'on raſſemble dans le même lieu différents perſonages, pour y faire ou y dire à point nommé, ſelon le beſoin de l'intrigue, des choſes qui devroient être faites ou dites ailleurs. Si l'on y prend garde, on verra que les plus grands Poëtes, malgré toutes les reſſources de l'Art, violent bien des convenances, pour ſatisfaire à cette regle prétenduë.

En vain allegue-t-on, pour en établir la néceſſité, que les Spectateurs qui ne changent point de place, ne ſauroient ſupoſer que les Acteurs en changent : mais quoi, ces Spectateurs, pour ſavoir qu'ils ſont au Théatre, s'en tranſportent-ils moins aiſément dans Athenes ou dans Rome, où agiſſent les Héros qu'on leur repréſente? croit-on que leur imagina-

tion resistât beaucoup davantage au changement de lieu d'Acte en Acte? l'expérience répond parfaitement à la question. On change souvent de Scene dans les Opera; & c'est même une regle de cette sorte d'Ouvrage. L'action en paroît-elle moins vraie, & l'imagination s'avise-t-elle d'en être blessée? au contraire, l'illusion loin d'y perdre n'en devient que plus forte; & cela prouve bien que nous prenons les plis qu'il nous plaît, & que nous nous faisons des principes de fantaisie, puisque nous condamnons à un Théatre ce que nous aprouvons à un autre dans le même genre.

Je dispenserois donc en bien des rencontres les Auteurs dramatiques de cette unité forcée, qui coûte souvent au Spectateur des parties de l'action qu'il voudroit voir, & ausquelles on ne peut supléer que par des recits toujours moins frapans que l'action même.

L'unité de tems n'est pas plus raisonnable, sur tout si on la pousse à la rigueur comme l'unité de lieu: car en ce cas il ne faudroit prendre pour l'action que le tems de la représentation même; & cela par les mêmes principes, sur lesquels on prétend établir l'unité de lieu; & en effet si l'on ne veut pas que le Specta- L'unité de tems.

teur, qui ne change pas de place, puisse suposer que les Acteurs en changent, pourquoi veut-on qu'il supose plus aisément que les personages ayent passé hors de sa présence cinq ou six heures ou une nuit entiere, quand il ne s'est écoulé pour lui que quelques momens? Mais comme il n'y a pas d'aparence que des intrigues compliquées comme nous les voulons, pour exciter notre attention & notre curiosité, se nouent & se dénouent en une ou deux heures, on a donné à l'unité de tems plus d'étenduë qu'à celle de lieu; & pour la commodité des Poëtes, on leur a accordé jusqu'à vingt-quatre heures: mais il y a encore bien des sujets qu'on ne sçauroit reduire à ce terme, sans leur faire violence.

Eh quel reproche feroit-on au goût d'une nation, qui aimeroit mieux une étenduë de tems vraisemblable & proportionnée à la nature des sujets, que cette précipitation d'évenemens qui n'a aucun air de vérité? qu'un Acteur ait reçu un affront dans le premier Acte, & qu'il vînt dire en commençant l'autre, que deux ou trois jours se sont passez depuis son injure, mais qu'il les a bien employez à préparer sa vengeance; qu'une bataille se donnât entre deux Actes, & qu'on n'en pût savoir le succès

que le lendemain ; je fais qu'on courreroit de grands rifques à prendre de pareilles libertés, mais je fais auffi que ce ne feroient pas défauts bien réels. Quelques réflexions ou quelque habitude plieroient facilement l'efprit à ces fupofitions ; & l'on ouvriroit peut-être par-là une carriere plus vafte aux fentimens, en délivrant le Poete du joug des préparations qui occupent d'ordinaire une grande partie des Piéces.

Mais qu'eft-il befoin de rien conjecturer là-deffus ? nous fommes déja faits à ces fupofitions. Cette unité de tems fi recommandée dans les Tragédies, n'eft-elle pas encore violée dans les Opéra, fans qu'on s'en plaigne ? l'Action d'Alcefte & celle d'Armide s'étendent fans doute bien au-delà des vingt-quatre heures, & cependant cette licence n'émouffe pas le moins du monde l'interêt qu'on prend aux perfonages. Le cœur n'eft point efclave des regles que l'efprit a imaginées fans fon aveu, & il ne lui coûte rien de fe faire toutes les illufions néceffaires à fon plaifir.

Dirai-je plus ? je ne ferois pas étonné qu'un Peuple fenfé, mais moins ami des regles, s'accommodât de voir l'Hiftoire de Coriolan diftribuée en plufieurs Actes.

Dans le premier : ce Senateur accusé par les Tribuns, défendu par les Consuls & par les Citoyens qu'il a sauvés, & enfin condamné par le Peuple à un exil perpétuel.

Dans le second : le desespoir de sa famille, & la douleur sombre & effrayante avec laquelle il s'en sépare.

Dans le troisiéme : l'audace magnanime qu'il a de se présenter au Général des Volsques qu'il a vaincu tant de fois, & de lui abandonner sa vie, s'il ne veut se prêter à sa vengeance. Le respect que ce Général lui-même a pour un si grand homme, avec qui il se fait honneur de partager le commandement des armées.

Dans le quatriéme : ce Héros aux portes de Rome qu'il assiége, & qu'il a réduite à la derniere extremité ; les députations des Consuls & des Prêtres ; & enfin les prieres & les larmes d'une mere qui obtient grace pour Rome, d'un fils qui sent bien, en la lui accordant, que les Volsques vont le punir de sa clémence comme d'une trahison.

Cette histoire qu'un Lecteur ne sauroit interrompre dès qu'il l'a commencée, se feroit suivre de même à la représentation ; & le Spectacle mettroit sous les yeux d'une maniere frapante, ce que la tirannie des regles nous réduit à mettre

en recit comme des parties essentielles de l'action.

Qu'on ne s'imagine pas aux réflexions que je fais sur ces regles, que je les juge absolument inutiles. Je conviens qu'elles forment un Art ; & leur premiere utilité, c'est que la contrainte qu'elles imposent, détourne de la carriere des esprits médiocres qui ne craindroient pas d'y entrer, si elle étoit plus libre. C'est proprement la pierre de touche du talent nécessaire. Un Auteur essaye là son génie & ses ressources ; & s'il n'a pas la force de vaincre les obstacles de l'arrangement, il y a aparence qu'il manqueroit aussi d'invention pour le fond des choses. En second lieu, ces regles observées font par elles-mêmes une grande partie de notre plaisir. Les Ouvrages nous plaisent comme raisonnables : mais ils nous plaisent du moins autant comme difficiles ; & de là sont nés les vers qui n'ajoûtent de mérite aux pensées que la difficulté de les exprimer avec justesse, malgré la gêne des regles.

L'unité sévere de tems & de lieu, n'ajoûte que ce même mérite aux évenemens qu'on a l'art d'y reduire. La vraisemblance conservée, malgré des limites si étroites, ne produit pas une autre sorte de plaisir, que celui que fait la

raiſon, à qui la verſification n'a rien fait perdre. Je ne prétens donc pas anéantir ces regles ; je veux dire ſeulement qu'il ne faudroit pas s'y attacher avec aſſez de ſuperſtition, pour ne les pas ſacrifier dans le beſoin à des beautés plus eſſentielles.

L'unité d'action. L'unité d'action eſt ſans doute plus fondamentale, & on pourroit penſer d'abord qu'elle n'eſt pas différente de l'unité d'interêt. Je crois cependant que ce n'eſt pas la même choſe.

Si pluſieurs perſonages ſont diverſement intereſſez dans le même évenement, & s'ils ſont tous dignes que j'entre dans leurs paſſions, il y a alors unité d'action & non pas unité d'interêt ; parce que ſouvent en ce cas je perds de vûë les uns, pour ſuivre les autres, & que je ſouhaite & que je crains, pour ainſi dire, de trop de côtés.

Une femme diſoit un jour d'une Tragédie, qu'elle lui paroiſſoit belle, & qu'elle n'y trouvoit qu'une choſe à reprendre ; c'eſt qu'il y avoit trop de Héros. Cette expreſſion ſinguliere renfermoit une penſée fort raiſonnable ; elle entendoit par ce mot de Héros des perſonages qui attiroient ſon admiration & ſa pitié ; & ne ſachant pour qui prendre

parti, l'émotion qu'elle recevoit de chacun d'eux n'étoit ni assez distincte, ni assez suivie, pour l'attacher autant qu'elle l'eût voulu.

Mais en quoi consiste l'art de cette unité dont je parle? c'est, si je ne me trompe, à savoir dès le commencement d'une Piéce, indiquer à l'esprit & au cœur, l'objet principal dont on veut occuper l'un & émouvoir l'autre. Comme, par exemple, dans ma Tragédie, la tentation où j'expose Misaël est la force de la Religion qui doit en triompher.

Ensuite à n'employer de personages que ceux qui augmentent ce danger ou qui le partagent avec le Héros; à occuper toujours le Spectateur de ce seul interêt, de maniere qu'il soit présent dans chaque Scene, & qu'on ne s'y permette aucun discours, qui sous prétexte d'ornement, puisse distraire l'esprit de cet objet; & enfin à marcher ainsi jusqu'au dénoument où il faut ménager le plus haut point du péril, & le plus grand effort de la vertu qui le surmonte. Tout cela soutenu d'une variété de circonstances, qui en servant à l'unité, ne la laissent pas dégenerer en repétition & en ennui. Je ne doute point que ce ne soit là le plus grand Art d'une Tragédie; &

qu'à beautés d'ailleurs égales, celles où ces conditions feroient le mieux obfervées, ne l'emportaffent de beaucoup fur les autres.

Quelquefois un Auteur croiroit fe dédommager de quelques momens d'interruption fur l'interêt principal, en y rentrant bien-tôt avec plus de vivacité: mais qu'il ne s'y fie pas. Cette chaleur prétendue d'un interêt renaiffant, n'auroit pas tout l'effet qu'il en efpere, parce que le cœur une fois refroidi, c'eft à recommencer pour le remettre au point d'émotion où il étoit. Il ne faut pas ainfi le laiffer & le reprendre, fi l'on y veut faire des atteintes profondes; au lieu qu'en continuant de le fraper toujours par le même endroit, on le porte d'impreffion en impreffion, à toute la fenfibilité dont il eft capable.

A l'égard de ma Tragédie en particulier, je ne diffimulerai pas ce que m'ont reproché les critiques; c'eft le caractere d'Antiochus. J'avoüe franchement qu'il eft odieux & petit tout enfemble. Il ne s'agit que de favoir s'il n'eft pas néceffairement l'un & l'autre.

Le martyre des Machabées, dont il ne m'étoit pas permis d'adoucir les circonftances, eft une cruauté inoüie de la part d'Antiochus. Ainfi le voilà odieux

r l'essence même du sujet. Tout ce que
i pû faire afin que sa cruauté excitât
ɔins d'horreur, c'est de la donner pour
effet de l'orgüeil, & non pas pour
goût à répandre le sang humain. Je
: suis apuyé pour cela des larmes qu'il
ɔandit sur la mort d'Onias; & c'est
elque chose d'avoir pû lui conserver
fond d'humanité, malgré toutes ses
rbaries. Si l'on me dit que c'étoit à
ɔi de relever d'ailleurs son caractere
r quelque grande qualité, je répons
core que l'action ne le comportoit
s; il n'avoit à exercer dans sa persé-
tion ni habileté, ni courage; & ce
st pourtant que par ces endroits qu'on
ut redonner quelque lustre à un mé-
ant homme. Ces ressources m'étant in-
dites, que me restoit-il pour le ren-
: moins mépriśable? je ne nie pas
'un autre n'en eût pû trouver les
ɔyens, je suis bien loin de penser que
bornes de mon génie soient celles
s expédiens, & je le dis ici avec la
ıs grande sincerité; en cherchant avec
n des choses heureuses, je suis bien
ıs surpris d'en trouver quelquefois, que
ce qu'il m'en échape souvent.

De la Verſification.

J'eſſayerai à préſent de donner quelques idées de la verſification. Comme c'eſt une partie commune & eſſentielle par l'uſage à toutes les Tragédies, il eſt important d'établir là-deſſus quelques principes qui puiſſent regler le jugement qu'on en porte.

Il me ſemble d'abord qu'il faut la regarder ſous deux vûës, ou comme l'aſſujetiſſement aux conditions qui conſtituent les vers, ou comme les diſcours & les penſées mêmes réduites à ces conditions. Faute de diſtinguer ces deux choſes, on ne s'entend pas quelquefois; & quand on me dit que la verſification d'une Piéce eſt mauvaiſe, je ne ſais ſi l'on prétend reprocher à l'Auteur des fautes contre les regles des vers, ou des défauts de penſées & de ſtile.

A l'égard de la verſification conſiderée comme l'art de captiver ſon ſens ſous une certaine contrainte, les regles en ſont courtes & les infractions bien ſenſibles. Le nombre réglé des ſillabes, le repos des hemiſtiches, la régularité des rimes, ajoûtez l'exemption des enjambemens & de la rencontre des mots difficiles à prononcer; voilà en quoi conſiſte

ite l'essence de la versification; art le
us aisé de tous, ce semble, par le petit
ombre des loix; mais cependant le plus
ranique par la violence qu'il fait sou-
ent à la raison. Dès que ces regles sont
observées avec la même exactitude, la
ersification, dans le sens dont il s'agit,
t également bonne; & ainsi toutes les
eces d'un même Auteur sont à peu-
rès égales de ce côté-là. Il n'y a pas
ême beaucoup de différences à cet
gard enrre des Poëtes fort differents
'ailleurs. Ces vers de Pharnace dans
litridate,

'e mes prétentions je pourois vous instruire;
t je sais les raisons que j'aurois à vous dire,
i vous-même laissant les vains déguisemens,
'ous m'aviez découvert vos secrets sentimens:

u ceux de Xiphares dans la premiere
cene:

Ainsi ce Roi, qui seul a durant quarante ans
assé tout ce que Rome eut de Ch. fs importans;
it qui dans l'Orient balançant la fortune,
engeoit de tous les Rois la querelle commune;

Ces vers, dis-je, sont égaux entant
que versification, malgré la simplicité
es uns & l'élégance frapante des autres.

On a destiné au Poëme dramatique les vers Alexandrins comme plus voisins de la prose ; & on l'a fait dans le même esprit que les Grecs & les Latins avoient choisi le vers ïamble pour le Theatre. Peut-être s'est-on mépris en cela ; car il semble que les vers libres sont encore plus près de la prose par le plus grand éloignement où les rimes y sont l'une de l'autre & par la plus grande variété des mesures qui ne frapent pas toujours l'oreille d'une seule simetrie fort étroite, & toujours exactement répétée.

Quoiqu'il en soit, les vers Alexandrins sont en possession de la Tragedie : Corneille n'a tenté en vers libres que l'Agegilas ; mais la piece est si malheureuse par tant d'endroits, qu'on ne peut pas savoir si la versification a contribué à sa chûte. Peut-être qu'une piece excellente d'ailleurs, auroit mis les vers libres à la mode, & que le Spectateur eût attribué à ce nouvel usage une partie de son plaisir : Car quand une chose nous plaît beaucoup, nous ne nous embarassons pas d'en discerner précisément la véritable cause ; & nous confondons volontiers avec elle ce qui n'en est que l'accompagnement. Enfin l'habitude est prise, & la nouveauté seroit dangereuse.

Tenons-nous-en donc aux grandes

:gles. Rimons ſans ſuperſtition & ſans égligence ; faiſons ſentir le repos du ers ; évitons les articulations difficiles, : n'enjambons point : nous voilà irré-réhenſiles entant que verſificateurs ; & :s autres reproches ne pouront plus tom-er que ſur le diſcours même.

Il ſe préſente un peu plus de réflexions faire ſur la verſification entant que iſcours ; & je vais tâcher de les mettre ans le plus grand ordre qu'il me ſera oſſible.

De la verſification entant que diſcours.

Premierement : elle doit être pure ; entens que la langue y doit être exac-ement obſervée pour l'emploi des ter-nes, pour l'alliance des expreſſions, our la conſtruction des phraſes. La con-rainte a ſouvent coûté là-deſſus des fau-es aux plus habiles ; & l'égard pour la ifficulté leur en a fait pardonner quel-ues-unes. Celles qui ſont échapées le lus ſouvent aux bons écrivains ont bien-ôt paſſé en privileges pour leurs ſucceſ-urs, d'abord ſous le nom de licence, & nſuite comme élegance même. La pu-eté conſiſte aujourd'hui à n'uſer que de es irrégularités paſſées en uſage ; & à 'en gueres haſarder de nouvelles, ou à : faire ſi adroitement qu'on ne l'aper-oive preſque pas. En ce cas on enrichit

la langue des vers; & deux ou trois Auteurs, pour leur commodité, n'auront pas plûtôt adopté ces audaces, que d'exemple en exemple, elles acquiereront non seulement de l'autorité, mais encore de la noblesse & de l'agrément. On applaudit aujourd'hui à telle hardiesse qui dans sa nouveauté pouvoit à peine obtenir grace.

Secondement: elle doit être claire; & pour cela il faut éviter les transpositions violentes: parce que l'esprit, désorienté par le nouvel arrangement des mots, a peine à les rétablir dans leur ordre naturel: les équivoques; parce que offrant tout à la fois deux sens à l'esprit, il perd du tems à chercher le véritable: les entassemens d'idées; parce qu'il y a du travail à les rassembler & à en discerner les raports: la profusion des figures & la supression des mots qu'on laisse sous-entendre; parce que l'esprit n'aprétie pas bien ensemble un grand nombre de métaphores & qu'il ne suplée pas toujours ce qu'on suprime. Voici quatre vers de la Berenice de Corneille très-obscurs par quelques-uns de ces défauts.

Domitie, déterminée par l'ambition, doit épouser Titus dans quatre jours, malgré l'amour qu'elle sent encore pour Domitien frere de l'Empereur. Domitien vient s'en plaindre, & lui dit:

ıt-il mourir, Madame? & ſi proche du terme
tre illuſtre inconſtance eſt-elle encore ſi
ferme,
ıe ce reſte de feu que j'avois crû ſi fort
iſſe dans quatre jours ſe promettre ma mort!

Corneille avoit ſes raiſons pour l'emoi & l'arrangement de tous ces mots. s lui rendoient nettement les idées qu'il ʳoit dans l'eſprit. *Votre illuſtre inconſtance* faiſoit entendre que Domitie ne ıangeoit que pour la grandeur. *Eſt-elle ıcor ſi ferme?* il lui demande ſi la réſoıtion que ſon inconſtance lui fait prenre eſt bien arrêtée. *Et ce reſte de feu que avois crû ſi fort?* il exprime figurément ans ce vers l'affoiblement de l'amour de)omitie, & combien Domitien en avoit ıieux eſperé. *Puiſſe dans quatre jours ſe romettre ma mort?* il laiſſe ſous-entenre le mariage qui ſe doit faire dans quare jours & qui devoit cauſer la mort de)omitien. Mais ces vers, tout clairs qu'ils :toient pour Corneille par la préſence de es idées, deviennent énigmatiques pour 'auditeur, qui dans le cours d'une ſeule ›hraſe n'a pas le tems de diſtinguer tant ‹ de ſi différents raports.

Troiſiémement : elle doit être noble; ‹ cette nobleſſe dépend en même-tems le la penſée & de l'expreſſion.

Quoiqu'à parler exactement, les pensées écrites ne soient pas différentes des expressions, puisque les unes étant les signes des autres, les expressions ne peuvent renfermer que les choses qu'elles signifient; il est pourtant vrai que la pensée peut être noble, sans que l'expression le soit: & voici pourquoi.

Il y a dans une même langue deux ordres différents de tours & d'expressions qui caractérisent les grands & le peuple. Les uns exprimeront au fond la même chose que les autres, sans employer précisement les mêmes termes; ainsi outre l'idée principale qu'un tour ou qu'un mot présente, il reveille encore l'idée accessoire de l'éducation & du rang de celui qui parle. La noblesse du stile consiste donc dans la Tragedie où l'on fait parler des Princes & des Rois, à n'user que de cette élégance qui leur est familiere, & même à l'employer plus continument qu'ils ne le font dans la nature, parce qu'on les représente au théatre dans leur plus grande décence.

Il y a pourtant bien des occasions où la Langue n'est qu'une entre les grands & le peuple; & alors ce n'est pas pécher contre la noblesse que d'employer les termes ordinaires. Ce vers de Racine,

Madame, j'ai reçû des lettres de l'Armée,

eſt noble, quoique ſimple, parce que ce qu'il exprime ne peut être rendu que de la même façon, qui que ce ſoit qui le diſe. Celui-ci du même,

Pour bien faire, il faudroit que vous la prévinſ-
fiez,

n'eſt pas aſſez noble, parce qu'on n'y ſent pas autant la néceſſité de ce tour familier, *Pour bien faire, il faudroit*, qui n'eſt pas d'une élégance uniforme avec ce qui le précede & ce qui le ſuit. Ces vers de Corneille dans Cinna,

Prens un ſiége, Cinna; prens; & ſur toute choſe
Obſerve exactement la loi que je t'impoſe,

ne dérogent point, tout familiers qu'ils ſont, à la majeſté de la Tragedie, parce que le ſujet exige néceſſairement l'expreſ-ſion. Ceux-ci au contraire,

Vous m'avez bien promis des conſeils d'une
femme;
Vous me tenez parole; & c'en ſont-là, Ma-
dame,

ont un air de négligence & de baſſeſſe, parce qu'Auguſte n'y ſoutient pas autant

qu'il l'auroit pû tout le férieux & toute la décence de fon état.

Quatriémement : elle doit être convenable ; j'entens qu'elle doit être d'un ton qui réponde à la matiere, aux caracteres des perfonages & aux fituations ; & delà naiffent plufieurs différences qu'on apelle des différences de ftile, & que je croirois mieux apeller de fentiment & d'idées ; le Sublime, l'Héroïque, le Pathetique & le Simple.

Par exemple, quelle eft la matiere générale des Machabées ? La Religion perfecutée par Antiochus, & foûtenuë par le zéle intrépide de la mere des Machabées & de fes enfans : or les hautes idées que les Ifraélites avoient de Dieu ; les figures de leurs Prophetes qui leur étoient devenuës familieres, le grand nombre de miracles où contre le cours ordinaire de la nature les élémens avoient fubi la loy du Createur, le courage & la confiance de ces génereux Martyrs devant qui tout eft vil & méprifable auprès des intérêts de Dieu & de la grandeur de fes promeffes ; tout cela répand de foi-même un fublime dans le difcours qui le plus fouvent ne coûte pas plus qu'une autre convenance, puifque les matériaux en font préparée. Cependant l'imagination étonnée en admire d'autant plus l'Auteur,

comme s'il avoit crée les choſes & que la matiere ne les eût pas préſentées.

De-là les éloges outrés, j'oſe le dire; que le public donna à la verſification de mes Machabées, qui ne m'a pourtant pas plus coûté que celle de mes autres pieces; & de-là l'éclat des plus beaux endroits d'Athalie, où l'on croit que Racine s'eſt ſurpaſſé lui-même; il n'a là pourtant comme dans ſes autres pieces que le mérite de la convenance, & je crois même qu'il y a mis moins du ſien que dans d'autres morceaux de ſes Tragedies où la matiere l'a moins ſoutenu.

Quelle eſt la matiere de Romulus? l'établiſſement d'un Empire que le fondateur, apuyé ſur des oracles & ſur le ſentiment effrené de ſa propre valeur, croit devoir s'étendre ſur tout l'univers: or la convenance du ſtile avec ces idées, produit néceſſairement l'héroïque, & il eſt vrai que cette extravagance d'ambition & de confiance en ſes propres forces ſubjugue toujours l'imagination des hommes. De-là tout l'héroïque de Corneille, ſurtout quand il fait parler les Romains, qui n'eſt encore que le mérite de la convenance.

Quelle eſt la matiere d'Inés? un mariage ſecret & contre les loix de l'Etat, qui empêche un Prince d'obéir à un Pere

qu'il aime & dont il eſt aimé ; & qui l'engageant dans une revolte, pour ſauver ſon épouſe, entraîne la perte de l'un & de l'autre, malgré le pardon qu'on leur accorde. La convenance eſt ici le pathetique, puiſque l'amour conjugal & l'amour paternel ſont l'ame de toute la piece. Ce n'eſt ni le ſublime de la Religion ni l'héroïque de l'ambition. La matiere n'eſt que touchante, & demande qu'on s'y propoſe toujours d'aller au cœur : ce n'eſt ni par l'orgueil des ſentimens, ni par le faſte des images, qu'on réuſſit à l'attendrir.

Quelle eſt la matiere d'Oedipe? le dévelopement du ſort d'un homme & de ſes avantures, ce qui entraîne des détails & des faits circonſtanciés : or ces faits veulent être expoſés ſans recherche & ſans ornemens, & dans ces endroits le ſimple eſt la véritable convenance : mais ce ſimple ne coûte pas moins & ne fait pas moins de plaiſir, quand le ſujet le demande, que des morceaux beaucoup plus ornés. C'eſt par cette raiſon qu'il y a beaucoup de ſimplicité dans Athalie même. La Scene du ſecond Acte entre Athalie & Joas, qui eſt peut-être la plus belle de la piece, a cependant l'air le plus proſaïque & le plus familier. Ce ne ſont que des queſtions préciſes de la part d'Athalie,

& des réponses naïves de la part de Joas: mais l'intérêt que tout ce détail produit est sans comparaison au-dessus de la versification la plus superbe.

Au reste ce que je dis de la matiere dominante des pieces n'empêche pas qu'il ne se trouve dans une seule des occasions de ces differents genres, & que par consequent chaque endroit n'y demande sa convenance particuliere.

Je concluds de tout cela qu'on ne loüe; qu'on ne critique juste la versification d'une piece, que par le mérite ou le défaut de convenance. C'est une faute d'être fastueux où on ne devroit être que pathétique, d'être orné où il faudroit être simple, & simple, où il faudroit être orné. Je puis bien m'être mépris dans tous ces cas: mais je sais, indépendament de mes fautes, qu'il faut toujours se proportioner à sa matiere, & avoir le courage de ne briller qu'autant & comme elle le comporte.

La convenance générale & qui renferme toutes celles dont je viens de parler, c'est d'être naturel; je veux dire de ne faire tenir aux personages que des discours tels que la nature les inspireroit à des hommes qui seroient dans l'état & agités des passions qu'on représente.

Les Poëtes parmi nous ont été long-

tems très-éloignés de ce principe : ils vouloient être Poëtes partout : amoureux de ſingularités & plus flatés d'une biſarrerie difficile que d'une juſteſſe aiſée, ils ne ſongeoient pas à peindre, mais à donner des preuves de ſubtilité d'eſprit, auſſi-bien dans une Tragedie que dans un Sonnet ou un Chant-royal : en un mot on ſembloit croire alors que ce n'eût pas été la peine de faire des vers, pour ne parler que comme les autres. De-là les jeux de mots qui regnerent long-tems, & les jeux d'eſprit dont on s'eſt corrigé encore plus tard.

C'eſt dommage que de grands génies ſoient nés ſous un ſi mauvias goût ; ils en ont ſubi la tiranie, & ne penſons pas qu'en leur place nous nous en fuſſions mieux défendus. Les hommes ne ſe forment pas tout ſeuls, ils naiſſent diſciples de tout ce qui les environne : ce qu'ils entendent admirer dans leur enfance, devient l'objet de leur émulation ; ils ſe plient non ſeulement à l'imiter, mais encore à le trouver beau ; & ils tournent de ce côté-là toute leur complaiſance & tous leurs efforts. De plus comme les Poëtes n'en veulent qu'à l'eſtime des hommes, il ne leur importe pas d'étudier ce qui doit plaire, il leur ſuffit de ſavoir ce qui plaît ; & quand ils auroient une raiſon ſupé-

rieure, capable de corriger le goût de leur siecle, peut-être n'oseroient-ils l'entreprendre, de peur de n'être pas assez-tôt goûtés.

Corneille, Rotrou & Durier ont fait dans le cours de peu d'années, l'un, le Cid, l'autre, Vinceslas, & l'autre, Scevole ; toutes Tragedies qui ont perfectionné le Théatre à beaucoup d'égards: mais tous trois ont succombé aux vices de leur tems, pour ce qui regarde le discours: j'ose même avancer qu'il leur a fallu ; je ne dis pas plus de raison, mais plus d'imagination & plus de souplesse pour briller, en suivant le mauvais goût établi, qu'il ne leur en auroit fallu pour l'éviter.

Qu'on examine leurs Scenes les plus pointilleuses, on verra qu'ils ont eu d'abord dans l'esprit le fonds d'un sens raisonable ; mais qu'ils l'ont dédaigné sous sa forme naturelle comme trop ordinaire, & qu'ils se sont efforcés de le révêtir de figures bisares & d'allusions éloignées: de sorte qu'ils ont pris deux peines pour une ; l'une, de penser sensément, & l'autre de masquer ce qu'ils pensoient de judicieux sous le jeu frivole des figures. Je ne veux qu'une Scene de Venceslas pour exemple de ces défauts de stile que réprouve la nature & dont Racine a corrigé le Théatre, après avoir lui-même

payé tribut au mauvais goût dans ses Freres ennemis.

Ladislas aime éperdument Cassandre. Il avoit suivi d'abord la violence de sa passion jusqu'à attenter à la pudeur de sa maîtresse : mais revenu de son égarement, & ramené au respect par la vertu de Cassandre, il veut l'épouser, & il vient la presser d'y consentir. Cassandre n'écoute que le ressentiment de l'outrage, & elle rejette les instances du Prince avec beaucoup de dureté. Ce Prince impute cette dureté à la préférence qu'elle fait de son rival ; & comme elle ne le désavouë pas, il s'abandonne à la fureur, & il s'emporte contr'elle au mépris le plus injurieux. Dans la premiere partie de la Scene, il dit à Cassandre, pour excuser son attentat :

Mais un amour enfant peut manquer de conduite.

Voilà un jeu de mots ridicule, & qui ne peut pas tomber dans l'esprit d'un amant véritablement touché. Il abuse de ce qu'on peint l'amour comme un enfant : mais si l'on pouvoit en abuser, ce seroit plûtôt pour excuser sa timidité que sa violence. Dans la seconde partie de la Scene, il dit pour exprimer à Cassandre la honte qu'il a de l'avoir aimée :

De l'indigne brafier qui confumoit mon cœur
Il ne me refte plus que la feule rougeur.

Il fe joüe encore des mots : il prend le brafier pour l'amour & la rougeur pour la honte, comme s'il y avoit le moindre raport de la rougeur d'un brafier avec un fentiment.

La différence que je trouve entre les jeux de mots & les jeux d'efprit, c'eft que dans les uns on abufe de la reffemblance des termes, pour unir enfemble des idées qui n'ont point de raport, ce qui ne peut jamais être qu'un vuide de fens & de raifon ; au lieu que le vice des jeux d'efprit n'eft pas de manquer de fens ; mais feulement de bleffer le naturel, & de s'étudier à ranger fes penfées dans une fimétrie brillante & difficile qui ne marque ni vraïe paffion ni raifonnement férieux. Par exemple dans la Scene que j'ai choifie, Ladiflas débute ainfi, en parlant à Caffandre :

Sçachons fi mon himen ou mon cercueil eft prêt.
Impatient d'attendre, entendons mon arrêt.
Parlez, belle ennemie ; il eft tems de réfoudre
Si vous devez lancer ou retenir la foudre.
Il s'agit de me perdre ou de me fecourir.
Qu'en avez-vous conclu ? faut-il vivre ou mourir ?
Qui des deux voulez-vous, ou mon cœur, ou ma cendre ?

Et quel des deux aurai-je, ou la mort, ou Cassandre?
L'himen à vos beaux jours joindra-t'il mon destin?
Ou si votre refus sera mon assassin?

Ces antithèses continues & qui sous de nouvelles figures redisent toujours la même chose, sentent bien plus un Poëte qui réve un Sonnet, qu'un amant qui exprime sa douleur. Au lieu de la naïveté du cœur, on n'y sent que le travail d'un esprit qui fait parade de sa souplesse. Souvent les plus beaux endroits de Corneille ne sont pas exempts de ces défauts dont son siécle lui faisoit un mérite : mais je ne crois pas qu'on trouve aisément de quoi le reprocher à Racine.

Ce n'est pas que ces enthitèses, ces oppositions d'idées soient vitieuses par elles-mêmes; au contraire rien n'est souvent plus naturel, & nos sentimens aussi-bien que nos pensées, emportent d'ordinaire avec eux ces especes de comparaisons. L'idée d'un bien qu'on desire réveille celle d'un malheur qu'on craint; l'idée d'une vertu se présente à l'esprit avec celle du vice opposé. Les anthitèses ne sont donc blâmables, & ne deviennent des jeux d'esprit, que par la recherche & la continuité; en un mot quand l'art & l'effort se font trop sentir. Par exemple,

voici trois vers de la même Scene qui me paroissent tout-à-fait beaux, & particulierement par l'anthitèse du dernier. Théodore représente à Cassandre qu'il est beau de regner :

Regner ne peut déplaire aux ames génereuses.

Cassandre répond :

Le Trône bien souvent porte des malheureuses,
Qui sous le joug brillant de leur autorité,
Ont beaucoup de sujets & peu de liberté.

Le sens est admirable, & la nature offre elle-même l'antithèse, toute parfaite qu'elle est. Cassandre voit un véritable esclavage, malgré l'apparence du pouvoir ; & ce sont deux vûës unies qui forment son sentiment & sa pensée. Au reste, malgré tous les défauts que j'ai remarqués dans cette Scene, elle demeure toujours très-belle par le fond des passions qui y regnent. L'amour effréné de Ladislas, le dedain généreux de Cassandre, & la fureur du Prince, où se faisant illusion à lui-même, il croit ne plus voir qu'avec le dernier mépris ce qu'il adore plus que jamais; tout cela saisit l'ame & ne laisse plus d'attention qu'aux grands mouvemens des Acteurs. On voit mieux, pour ainsi dire,

ce qu'ils ſentent qu'on n'entend ce qu'ils diſent ; & comme le naturel eſt dans le fond des choſes, & que ces choſes ſont fort intéreſſantes, ils couvrent les biſarreries de l'expreſſion, parce qu'où le cœur eſt une fois ému, l'eſprit n'eſt plus maître d'examiner.

Cela fait voir combien il importe de ſe faire une matiere pathétique & de la bien arranger. Cette perfection prévaut preſqu'à tout au Théatre. Manquez au contraire de ce pathétique, vous ne ferez plus de fautes impunément ; & vos beautés mêmes feront en pure perte.

Mais voici quelque choſe d'aſſez étrange ; c'eſt que parmi nous le Pathétique qui ſuffit ſouvent à couvrir de grands défauts, n'empêche pas quelquefois qu'on ne ſoit bleſſé des plus petits ; j'entens par ces plus petits, des tours & des expreſſions aiſées à tourner en ridicule, & qui donnent le moindre lieu à certaines alluſions ; les Lecteurs m'entendent. Il y a toûjours parmi les Spectateurs une jeuneſſe indiſcrete, très-diſpoſée par ſa corruption même à ſaiſir ces endroits malheureux ; & alors la ſituation la plus touchante n'eſt pas à l'abri d'un rire ſcandaleux qui, s'il n'entraîne pas les gens ſenſés, arrête du moins leur plaiſir, déconcerte l'Acteur, détruit pour quelque tems l'illuſion de

ſpectacle, & anéantit par conſéquent l'impreſſion qu'elle devroit faire.

A la premiere repréſentation des Machabées, quand Antiochus dit ces deux Vers, en faiſant arrêter Antigone & Miſaël :

Gardes, conduiſez-les dans cet appartement ;
Et qu'ils y ſoient tous deux gardés ſéparément.

Ce mot, *Séparément*, réveilla une idée folle dans quelques têtes ; & le rire qu'elle excita, penſa nuire à la Piéce. C'eſt aux Auteurs à y prendre garde. Qu'il y eût dans une Piéce cinq ou ſix endroits ſuſceptibles d'une plaiſanterie, ou de quelqu'autre ridicule, je parirois hardiment pour ſa chûte ; car, j'en demande pardon à la nation, elle eſt trop aiſée à tirer du ſérieux : il eſt vrai qu'elle ſaiſit le ridicule avec une extrême fineſſe, mais en général, elle n'a ni l'équité ni la force de ne l'aprétier pas plus qu'il ne vaut.

Quelqu'un pourroit dire que je ne me me ſuis pas aſſez étendu d'abord ſur la verſification conſidérée comme meſure & comme ſon. J'ai à lui répondre qu'en ne négligeant rien de ce qui la regarde comme diſcours, j'ai dit en même-tems tout le néceſſaire à l'autre égard : car où trouvera-t'on des Vers qui ne manquant d'au-

cune des conditions que je demande au discours, soient d'ailleurs désagréables à l'oreille? A peine allegueroit-on quelques occasions rares, où la rencontre des sons ne seroit pas heureuse.

A cela près, les Vers auront toujours l'agrément qu'on en doit attendre; & toute cette harmonie dont on fait tant d'honneur aux beaux Vers, ne sera jamais que l'assemblage de toutes les convenances du discours, jointes exactement aux regles de la versification.

Fin du premier Discours.



LES

MACHABÉES.

TRAGEDIE.

DEDIÉE AU ROY.



AU ROY.

 IRE,

L'Ouvrage que je présente à VOTRE MAJESTE', *est bien digne par sa matière de paroître sous vos auspices. Toute l'Histoire profane n'offre rien de si grand que l'Héroïne sacrée dont j'ai tâché de rendre le*

vrai caractere. La Mere des Machabées est la Femme forte de l'ancien Testament : Elle paroît même dans les Livres saints apartenir déja à la nouvelle Alliance, par la fermeté de son sacrifice & par la confiance la plus vive aux récompenses éternelles. J'ose croire, SIRE, *après l'aprobation publique, que la sublimité du sujet m'a élevé moi-même ; que j'ai peint avec quelques traits heureux ce triomphe éclatant de la Religion ; & c'est par ce seul endroit que je me flate de pouvoir plaire à* VOTRE MAJESTE'. *La Piété est la premiere de vos vertus & le fondement de toutes les autres ; c'est elle qui préside à votre éducation ; c'est elle qui par la bouche de votre auguste aïeul, vous a nommé des Maîtres, tels que tous les vœux de la France les auroient demandés au Ciel ; & c'est encore elle-même qui Vous donne un cœur si docile à leurs leçons. C'est en étudiant & en admirant les grands exemples qu'ils Vous proposent, que Vous*

Vous

Vous préparez Vous-même à en donner de nouveaux à l'Univers : Eh! qui pourroit douter que tout ne ſoit héroïque & ſaint dans votre Regne, quand les plus ſages conſeils & les plus heureuſes inclinations conſpirent enſemble à nous le promettre? Je ſuis, avec le dévoûment le plus parfait & le reſpect le plus profond,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE',

Le très-humble, très-obéïſſant
& très-fidele ſujet,
HOUDART DE LA MOTTE.

PERSONNAGES.

ANTIOCHUS, Roy de Sirie.
SALMONE'E, Mere des Machabées.
ANTIGONE, Favorite d'Antiochus.
MISAEL, dernier Fils de Salmonée.
THARE'S, Confidente de Salmonée.
CEPHISE, Confidente d'Antigone.
BARSE'S, Capitaine des Gardes.
HIDASPE, autre Capitaine des Gardes.
ARSACE, Officier d'Antiochus.
GARDES.

La Scene est à Antioche, dans le Palais d'Antiochus.



LES

MACHABÉES,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE

ANTIOCHUS, SALMONÉE, THARÈS, BARSÈS, Gardes.

ANTIOCHUS.

GARDES, exécutez l'ordre que je vous donne.
Et vous, Barsès, allez avertir Antigone :
Faites à l'échafaut conduire ces Hébreux.
Nos Dieux vont recevoir ou leur sang ou leur vœux.

SCENE II.

ANTIOCHUS, SALMONÉE, THARÈS.

ANTIOCHUS.

OUI, oüi de l'Univers je ferai disparoître
Cette Religion que l'Erreur a fait naître,
Et qui couronne encor ses superstitions
De l'insolent mépris des autres Nations.
Je lui jure, Madame, une éternelle guerre:
D'un reste d'insensés je purgerai la terre.
S'il n'adore nos Dieux, tout Hébreu périra.

SALMONÉE.

Eh bien! Nous périrons; & Dieu nous vengera.

ANTIOCHUS.

De quoi vous flatez-vous? & de quelle vengeance
Votre esprit aveuglé repaît son espérance?
N'ai-je pas de son Temple exilé votre Dieu?
Dans l'Univers entier lui reste-t-il un lieu
Où vous puissiez encor, lui portant votre offrande,
Le presser, le prier qu'au moins il se défende?
Songez à vous. Lui-même est dans l'opression.
Jupiter désormais est le Dieu de Sion.
Et c'est sur vos Autels que notre culte expie
Des Prêtres de Juda le Sacrifice impie.
Vous n'avez plus de Loix. Vos Oracles proscrits
Ont subi dans les feux la rigueur des Édits.
Quand d'un affreux revers vous devenez l'exemple,
Vils esclaves, sans Loix, sans Autels & sans Temple,

Au comble de misere où le Juif est réduit,
Réclamez-vous encore un Dieu que j'ai détruit ?

SALMONE'E.

Ne te fatigue pas à raconter tes crimes :
Qui les sçait mieux que nous qui sommes tes victimes ?
L'esclavage, la mort, l'incendie & l'horreur
Ont sur Jerusalem épuisé ta fureur.
De trente mille Juifs l'effroïable carnage
Servit en un seul jour de tribut à ta rage ;
L'abominable Idole est sur l'Autel sacré.
En as-tu chassé Dieu ? Non. Dieu te l'a livré.
Ce qu'il n'eût pas voulu, quel bras eût pû le faire ?
S'il nous eût protegés, que servoit ta colere ?
Il pouvoit nous sauver aux portes du trépas,
D'un souffle de sa bouche abatre tes soldats,
D'Heliodore en toi renouveller l'exemple,
Et la verge à la main te chasser de son Temple.

ANTIOCHUS.

Ainsi vantant toujours cent prodiges divers,
Vous croïez effraïer le crédule Univers:
Mais désabusez-vous, Fanatiques coupables.
J'ai vaincu : mon triomphe a dissipé vos fables.

SALMONE'E.

Non, tu n'as pas vaincu ; mais nous avons peché.
Sous ta propre fureur le Seigneur s'est caché.
C'est lui qui, pour punir des enfans indociles,
Embrase par tes mains ses Autels & nos Villes ;
Et las de nos mépris, c'est lui qui par ta voix
Aux prévaricateurs redemande ses Loix.
Nos Prophetes nous ont annoncé nos disgraces.
Le tonnerre vengeur confirmoit leurs menaces.
Nous avons vû vingt fois au milieu des éclairs
Des combats obstinés ensanglanter les airs.
Sçache que ton couroux orgüeilleux de nous nuire,
Sert malgré toi le Dieu que tu penses détruire.
Ne croi pas cependant qu'à jamais condamné,
Ce peuple à ton couroux soit tout abandonné.

Si tu vois ſuccomber au poids de nos miſeres
De lâches déſerteurs de la Loi de leurs peres,
Ces Juifs n'étoient point Juifs; & l'Ange de Sion
Entre les noms élûs ne comptoit plus leur nom.
Leurs prieres n'étoient que de vaines paroles
Qui profanoient le Temple autant que tes Idoles;
Et malgré tes ſuccès, ta fureur aujourd'hui
Ne lui prend que des cœurs qui n'étoient plus à lui.
Il reſte encor des Saints contre tes injuſtices.
Envain pour les dompter, tu t'armes de ſupplices;
Les échafauts dreſſés te rendent-ils plus fort?
Crois-tu donc affoiblir Dieu même par leur mort?
Tu crois les lui ravir! Tiran, tu les lui donnes.
Tu penſes te venger! Tiran, tu les couronnes.
Mais au terme fatal preſcrit à tes rigueurs,
Il en réſervera qui ſeront nos vengeurs.

ANTIOCHUS.

Je le défie encor de tromper ma colere.
Vous du moins frémiſſez; & ſi vous êtes mere,
Pleurez de vos enfans le trépas aſſûré,
Si dans ce même inſtant Jupiter adoré.....

SALMONE'E.

Arrête; ils périront. Epargne-moi ce doute.
Il eſt le ſeul affront que ma race redoute.
Eh! Ne connois-tu pas le cœur des vrais Hébreux?
Rappelle Eléazar, ce vieillard généreux,
Qui pouvant t'échaper, & bravant toute crainte,
Dans les bras de la mort s'eſt ſauvé de la feinte.
Tu l'as ſacrifié; mes enfans le ſuivront.
Ils ont reçû l'exemple; eux-mêmes le rendront.
Je te livre mon ſang; Cruel, va le répandre.
Il criera contre toi. Dieu daignera l'entendre;
Et le jour du Seigneur ne s'éloignera plus.

ANTIOCHUS.

Eh bien ! C'eſt aujourd'hui le jour d'Antiochus.
Je vais de vos enfans ordonner le ſupplice.

SALMONE'E.

Ah ! Comble tes bienfaits ; qu'avec eux je pé
riſſe.

ANTIOCHUS.

Exhalez à loiſir ce généreux tranſport.
Gardes, retenez-la. Vous apprendrez leur ſort.

SCENE III.

SALMONE'E, THARE'S.

SALMONE'E.

HElas ! Dans quel état me laiſſe le barbare !
Quel trouble douloureux de mon ame s'em-
pare ?
Mes enfans vont mourir au milieu des tourmens.
Pour une mere, ô Ciel, quels horribles momens !
Mon cœur ſe ſent percé des plus rudes atteintes.
Je ſouffre tous les maux que m'annoncent mes
craintes.
On me les cache en vain ; je les vois déchirer.
Sous les coups des boureaux je les vois expirer ;
Et pour m'en préſenter la plus affreuſe image,
Mon amour frémiſſant va plus loin que leur
rage.
Seigneur, quand Abraham à tes ordres ſoûmis,
Préparoit le bucher pour t'immoler ſon fils ;
Et que le fer levé ſur la tendre victime,
Il t'offroit de ſon ſang le tribut légitime,
D'un tel frémiſſement le vis-tu s'émouvoir ?
A la nature en lui laiſſas-tu ſon pouvoir ?
Et d'un ſemblable amour ſentant la violence,
Mourroit-il comme moi de ſon obéïſſance ?

THARE'S.

De vos maux avec vous je ressens la rigueur.
Mais il vous reste encor l'espérance au Seigneur.
Peut-être ce qu'il fit pour Abraham fidele.....

SALMONE'E.

A quel injuste espoir ta pitié me rappelle!
Non, non. J'obéis mieux. Je ne demande pas
Que Dieu déploie ici la force de son bras.
Mon cœur à ses decrets n'apporte point d'obstacles,
Et croiroit l'offenser par l'espoir d'un miracle.
Je n'ose même encor souhaiter que sa main
Verse moins d'amertume & de trouble en mon sein.
Plus je crains pour mes fils, plus je me sens leur mere,
Et plus je l'interesse à devenir leur pere.
Il est juste, Tharés, qu'à force de souffrir,
J'obtienne que leur Dieu leur apprenne à mourir
Es-tu content, Seigneur? J'accepte mon martire.
La mort de mes enfans me perce, me déchire:
Ce que jamais pour eux j'ai ressenti d'amour,
Je le sens redoubler, quand ils perdent le jour:
Mais sans en murmurer, je subis ces allarmes;
Et ma fidélité t'offre toutes mes larmes.

THARE'S.

Il falloit au Tiran laisser voir ces douleurs,
Madame; vous l'auriez désarmé par vos pleurs;
Et l'ame à la pitié la plus inaccessible
N'eût pû voir tant de maux sans devenir sensible:
Mais vous l'aigrissiez, lui qu'il falloit attendrir.
Moi que vous pénétrez, puis-je vous secourir?

SALMONE'E.

J'ai dû devant le Roi vaincre ce trouble extrême;
Et je ne songe pas à t'attendrir toi-même.
Je ne veux qu'un témoin du trouble de mon cœur;
Et je ne pleure ici que devant le Seigneur.
Mais ce n'est point en vain; & je sens sa présence.

Il chasse de mon ame un effroi qui l'offense.
A peine devant toi mon cœur a-t'il gémi,
D'un seul de tes regards je le sens raffermi.
Dieu puissant, désormais plus ferme & plus docile,
Sur la mort de mes fils je porte un œil tranquile ;
Et mon zele enflammé consumant ma douleur,
Ne voit plus dans leurs maux que ta gloire & la leur.
Frapez, boureaux, frapez. Sous les plus rudes gênes
Faites couler ce sang qu'on puisa dans mes veines.
Au gré d'Antiochus massacrez mes enfans.
Au sortir de vos mains je les vois triomphans,
Voler au sein du Dieu l'auteur de leur constance,
D'un torrent de plaisirs goûter la récompense.
Plus vous serez cruels, plus ils seront heureux.
Eh! Quels amis jamais feroient autant pour eux?

THARE'S.

Quel changement, ô Ciel? Madame, est-ce vous-même!
De quel abbattement naît ce courage extrême!
C'est un cœur tout nouveau formé dans votre sein.
Vos yeux n'ont plus de pleurs, votre front est serein.
Vous offrez, sans frémir, les plus cheres victimes.
Heureuse, si vos fils sont aussi magnanimes!

SALMONE'E.

Je les connois, Tharès; une intrepide foi
Pourra sur mes enfans ce qu'elle peut sur moi.
Le Dieu qui reçut d'eux le plus constant hommage,
Est sans doute aujourd'hui leur force & leur courage.
Ses yeux ne sont-ils pas ouverts sur Israël?
Le dirai-je pourtant? le jeune Misaël,

Le dernier de mes fils, trouble encore mon ame.
J'ai vû son cœur brûlant d'une coupable flâme ;
D'un amour qu'il combat, il est toujours rempli ;
Et s'il n'est pas vaincu, du moins est affoibli.
Quand Apollonius dans Sion allarmée
Du superbe Tiran vint établir l'armée,
Qu'au nom d'Antiochus vengeur des Nations
Il donna le signal de nos proscriptions,
Misaël vit souvent Antigone sa fille,
Digne d'un autre peuple & d'une autre famille.
Il vouloit pour les Juifs obtenir sa pitié ;
Par elle, des tirans vaincre l'inimitié.
Il ne suivoit alors d'intérêts que les nôtres :
Mais il pensa se perdre, en priant pour les autres.
Antigone brillant de vertus & d'appas,
Fit sur lui des progrès qu'il n'apercevoit pas.
Il les connut enfin ; & pour mieux s'en défendre,
Son amitié naïve osa me les apprendre.
Je lui représentai les loix de son devoir.
Malgré nos intérêts, il cessa de la voir.
Pour étouffer des feux dont notre loi s'offense,
Lui-même il s'imposa la plus sévere absence ;
Et son cœur, dont je dois encor me loüer,
Du moins, en les sentant, sçut les désavoüer.
Mais, ma chere Tharès, il faut ne te rien feindre,
Pour lui plus que jamais tout est encore à craindre.
Cette même Antigone est près d'Antiochus.
Les secrets du Tiran dans son sein sont reçûs.
Il la laisse après lui maîtresse de l'Empire.
Misael l'a revûë, hélas, sans me le dire !
C'est pour nos intérêts, dit-il ; mais que je crains
Qu'il ne donne ce nom à des feux mal éteints.
Que je crains cet amour dont le conseil perfide,
Au plus doux * de nos Rois inspira l'homicide ;

* *David.*

Et qui plus loin encore étendant ſon poiſon,
Du ſein de la ſageſſe arracha Salomon!
Ah! mon cher Miſaël, contre de telles flâmes
Te défendras-tu mieux que de ſi grandes ames!

SCENE IV.

MISAEL, SALMONE'E, THARE'S.

MISAEL.

AH! ma mere, l'effroi glace encore mes ſens.
Sous les coups des boureaux eux-mêmes frémiſſans,
Je viens en ce moment de voir périr mes freres.
Vous êtes déſormais la plus triſte des meres.
Vous n'avez plus que moi; ces enfans ſi chéris...

SALMONE'E.

Ils ſont morts! Pourquoi donc vous revois-je, mon fils?

MISAEL.

Ne tremblez pas, ma mere; une foibleſſe impie
Ne m'a point fait encore un crime de ma vie.
Je ne ſçais point trahir aux yeux de l'Univers
La mere dont je ſors, ni le Dieu que je ſers.
J'ai demandé la mort. Ma priere empreſſée
Ne la peut obtenir de la rage laſſée.
Le Tiran veut laiſſer repoſer ſon couroux;
Et je reviens pleurer mes freres avec vous.

SALMONE'E.

Les pleurer! Non, mon fils, ne ſoüillons point de larmes
Une mort où ma foi me fait voir tant de charmes.
Je n'ai craint que pour toi, mon fils; à ton aſpect
Tout mon cœur a frémi de ce retour ſuſpect.

Que mes embraſſemens réparent cette crainte ;
Et loin de nous livrer à l'infidelle plainte,
Parle ; raconte moi, pour conſoler mon cœur,
Dans la mort de mes fils la gloire du Seigneur.

MISAEL.

Leur mort eſt un triomphe ; & nos ſaintes Annales
N'ont jamais célébré de victoires égales.
Par l'horreur des tourmens, loin qu'ils fuſſent vaincus,
Leur intrépidité troubloit Antiochus.
Des ſupplices nouveaux renaiſſoit leur courage.
Oüi, Madame, leur joïe humilioit ſa rage ;
Et le Tiran confus, même en donnant ſes Loix,
Paroiſſoit un eſclave, & mes freres des Rois.

SALMONE'E.

Grand Dieu ! Tels ſont les cœurs que ta bonté protege.

MISAEL.

Aux portes du Palais un Autel ſacrilege
Pour les Dieux des Gentils fumoit d'un fol encens.
De la mort près de là les aprêts menaçans,
D'un échafaut dreſſé couvroient preſque l'eſpace;
Et mes freres & moi nous occupions la place
Qui ſéparoit de nous l'échafaut & l'Autel.
Là nos ardens deſirs hâtoient le coup mortel.
Antiochus paroît. Antigone à ſa ſuite
Frémiſſoit du ſpectacle où l'on l'avoit conduite.
Voilà, nous a-t-il dit, la vie & le trépas,
Vous n'avez qu'à choiſir. Nous ne choiſiſſons pas,
Crions-nous : dès long-tems réſolus au ſupplice,
Voilà, voilà l'Autel de notre ſacrifice ;
Et de la même ardeur enflâmez auſſi-tôt,
Nous voulions à l'envi monter à l'échafaut.
Arrêtez. Laiſſez-moi, dit l'aîné de mes freres,
M'immoler le premier pour le Dieu de mes peres.

Cet honneur m'appartient; & c'eſt l'unique fois
Que ſur vous mon aîneſſe a reclamé ſes droits.
Nous avons obéï, Madame; & ſon courage
Méritoit ce reſpect encor plus que ſon âge.
Ce Heros à l'inſtant ſe jette dans les mains
Qu'armoient contre ſes jours cent tourmens inhumains.
Tout ſon ſang a jailli ſous les verges cruelles.
Ils eſſayoient ſur lui des tortures nouvelles.
Ses membres par le fer tour à tour déchirés,
Ses yeux mêmes, ſes yeux qu'au Seigneur il éleve
Arrachés & brûlans..... Vous frémiſſez!....

SALMONE'E.

Acheve.

MISAEL.

Il meurt de ce ſupplice; & ſoudain à l'envi,
Non moins dignes de Dieu, les autres l'ont ſuivi.
Figurez-vous toujours la même violence,
Et les mêmes tourmens & la même conſtance.
Voyez-les au milieu de leurs maux effrayans
Lancer encore au Roi des diſcours foudroyans,
Inſulter ſaintement à ſon orgueil farouche;
L'Eternel avoit mis ſon eſprit dans leur bouche;
Et leur voix prophétique, organe du Seigneur,
Accabloit le Tiran d'un avenir vengeur.
L'orgueilleux frémiſſoit; & ſa colere aigrie
De ſes boureaux trop lents irritoit la furie.
Antigone au contraire en ces affreux momens,
Sembloit par ſa pitié ſentir tous les tourmens.
Et d'un torrent de pleurs exprimant ſes allarmes....

SALMONE'E.

Eh! De quel œil, mon fils, avez-vous vû ces larmes!

MISAEL.

Que me demandez-vous? Par quel trouble indiſcret
Ai-je pû m'attirer ce reproche ſecret?

Malgré tout mon amour & des larmes si cheres;
Je n'ai connu que Dieu, mon devoir & mes freres.

SCENE V.

MISAEL, SALMONE'E, THARE'S, BARSE'S.

BARSE'S.

Suivez-moi, Misaël : le Roi veut vous parler.

SALMONE'E.

Allons, mon Fils.

BARSE'S.

Madame, où voulez-vous aller?

SALMONE'E.

Je veux suivre mon fils, craint-on que je n'entende...

BARSE'S.

Madame, c'est lui seul qu'Antiochus demande.

SALMONE'E.

Que médite-t-il donc? Et quels piéges couverts.....

A son fils,

Va : mais, en lui parlant, songe au Dieu que tu sers.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ANTIGONE, CEPHISE.

ANTIGONE.

OUi, je vois luire encore un reſte d'eſpe-
rance ;
Le Roi laiſſe à mes pleurs deſarmer ſa vengeance.
Trop ſenſible témoin de la mort des Hebreux ;
Cent fois j'ai crû mourir avec ces malheureux ;
Et ſuccombant ſans doute à tant de barbarie,
La mort de Miſaël eût emporté ma vie.

CEPHISE.

Qu'eſpérez-vous pour lui de ce retardement ?

ANTIGONE.

Il vit ; & je connois tout le prix d'un moment.
Oüi, Cephiſe, crois-en la pitié qui me preſſe,
Je ſçaurai bien uſer des inſtans qu'on nous laiſſe.

CEPHISE.

Mais, Madame, après tout quel ſi grand inté-
rêt....

ANTIGONE.

Je vais t'ouvrir mon cœur ; connois tout ce qu'il
eſt.
Aprends combien les maux où mon ame eſt plon-
gée
Ont vengé les malheurs de Sion ſaccagée.

Tu ne m'y ſuivis point, quand Apollonius
Vint charger les Hebreux des fers d'Antiochus;
C'eſt là que Miſaël, touché de leur miſere,
Vint ſouvent implorer mon pouvoir ſur mon
pere.
J'admirois pour les Juifs ſon zele généreux.
Il paroiſſoit charmé de ma pitié pour eux.
Chaque jour dans mon ſein il dépoſoit ſes pei-
nes,
Nous cherchions les moyens de ſoulager leurs
chaînes;
Et de cette pitié, Cephiſe, chaque jour
Naiſſoit en ſe voilant le plus ardent amour.
L'Hebreu me l'avoüa : mais hélas! Le dirai-je!
Frémiſſant de m'aimer comme d'un ſacrilege,
S'excuſant à la fois, en m'apprennant ſon feu,
A Dieu de ſon amour, à moi de ſon aveu;
Tandis que de l'aveu paroiſſant offenſée,
Son ſeul remords, Cephiſe, occupoit ma penſée;
Et qu'en ſecret mon cœur ne pût lui pardonner
Que pour moi tout le ſien n'osât s'abandonner.
Il ne me revit plus. Ma tendre impatience
S'allarma des raiſons d'une ſi triſte abſence.
Je doutois s'il fuyoit le danger de me voir,
Ou ſi mes yeux ſur lui n'avoient plus de pouvoir;
Et m'occupant toujours de cette incertitude,
De ce trouble éternel la vive inquiétude
Me rendoit plus préſent l'Amant qui me fuyoit;
Et peut-être plus cher l'ingrat qui m'oublioit.
Tu vois à quel amour Antigone aſſervie....

CEPHISE.

Je vois que cet amour vous coûtera la vie.

ANTIGONE.

Aprens tout. Mon dépit ſe voulut informer
D'un culte dont les Loix défendoient de m'ai-
mer.
De ce peuple proſcrit je ſuivis les Annales.
Non, Cephiſe, il n'eſt point de Nations égales;
Je vis, je te l'avouë, avec étonnement

Leur naiſſance, leur gloire & leur abaiſſement.
Affranchis par leur Dieu d'un cruel eſclavage,
Les flots obéiſſans leur ouvrent un paſſage :
La nature pour eux ne connoît plus ſes Loix :
Le Soleil arrêté ſe prête à leurs exploits :
A leur approche ſeule, au ſon de leurs trompettes
Les murs ſont renverſés, les troupes ſont défaites :
Les plus profondes eaux ne les arrêtent pas ;
Et le foudre vengeur marche devant leurs pas :
Tous leurs jours ſont marqués de conquêtes nouvelles.
Leur Dieu les guide ainſi tant qu'ils lui ſont fidelles.
Violent-ils ſes Loix? Captifs infortunés,
Au joug des Nations ils ſont abandonnés ;
Sous la main de leur Dieu ces coupables gémiſſent ;
Leur oracle ſe taît ; les prodiges finiſſent ;
Mais c'en eſt un encor que leur abaiſſement.
Ce n'eſt point un revers, ce n'eſt qu'un châtiment.
Leur Dieu qui l'a prédit, accomplit ſa menace.
La victoire revient dès qu'il leur a fait grace.

CEPHISE.

Qu'entens-je ! eſtes vous née au milieu d'Iſraël ?

ANTIGONE.

Voilà, voilà le Dieu qu'adore Miſaël.
J'adore encor les miens. Tant de faits admirables
Peut-être ne ſont-ils que de brillantes fables :
Mais fable ou non, Cephiſe, ils offrent à nos yeux
Un Dieu plus vénérable & plus ſaint que nos Dieux.
J'encenſe leurs Autels ; contens de cet hommage
Leur commode pouvoir n'en veut pas davantage ;

Ils nous laissent nos cœurs : mais le Dieu des Hebreux
Veut le cœur de son peuple, ou rejette ses vœux.

CEPHISE.

Madame, & si le Roi découvroit tout ce zele?...

ANTIGONE.

Depuis qu'à ses secrets Antiochus m'appelle,
Qu'après la mort d'un pere attachée à sa Cour,
Sa tendresse pour moi redouble chaque jour,
Ce que mes yeux sur lui me donnent de puissance,
Pour les malheureux Juifs tente son indulgence.
Je cherche en le flatant à fléchir son couroux;
Et je crois secourir Misaël en eux tous.
Il m'a revûë ici. Ses pleurs m'ont pénétrée.
Je voyois en lui seul sa patrie éplorée.
Il ne m'a point parlé de ses feux : mais hélas!
J'ai vû ce qu'il souffroit à ne m'en parler pas.
Il m'aime encor, Cephise; il est toujours le même;
Et je viens de t'aprendre à quel excès je l'aime.
Conçois-tu mon état? & de quelle douleur
Les aprêts de sa mort ont dû percer mon cœur?
J'ai crû le voir mourir dans chacun de ses freres.
Il alloit suivre enfin des victimes si cheres.
Je ne sçai point quel Dieu m'a soutenuë alors:
Mais un reste d'espoir redoublant mes efforts,
Du fier Antiochus l'ame s'est attendrie;
Et Misaël & moi nous obtenons la vie.

CEPHISE.

Par quel charme avez-vous de ce tigre irrité...

ANTIGONE.

Connois d'Antiochus quelle est la cruauté.
Cephise, son orgueil fait seul toute sa rage.
Ne lui crois point un cœur affamé de carnage;
Qui de la soif du sang se sente dévorer,
Et qui n'ait de plaisir qu'à s'en désaltérer.
Souvent des malheureux il ressent la disgrace.
La pitié dans son cœur trouve encore sa place.

Tu ſçais qu'il a pleuré le Grand Prêtre Onias :
Sur le traître Andronic il vengea ſon trépas.
Mais ſuperbe & toujours yvre de ſa puiſſance,
Son orgueil ne ſçauroit ſouffrir de réſiſtance :
Il veut être obéï, quoiqu'il puiſſe coûter ;
Et le ſang à ce prix ne peut l'épouvanter.
C'eſt par là que j'ai ſçû déſarmer ſa colere.
Dans l'eſpoir de mieux vaincre, il devient moins ſevere.
Il veut ſur Miſaël eſſayer les bienfaits.
Je ne te dirai point ce que je m'en promets :
Mais je tenterai tout.....

CEPHISE.

Le Roi paroît.

ANTIGONE.

Je tremble.

CEPHISE.

Miſaël l'accompagne ; ils s'aprochent enſemble.

SCENE II.

ANTIOCHUS, MISAEL, ANTIGONE, CEPHISE.

ANTIOCHUS.

Madame, demeurez ; & jugez aujourd'hui
De ce que ma bonté veut bien faire pour lui.
Chaque jour vous aprend le pouvoir de vos charmes.
Je n'ai pû refuſer ſa grace à vos allarmes.
Vous vouliez qu'il vécût : il voit encor le jour ;
Et ſa vertu le ſauve autant que mon amour.
Oüi, mon cher Miſaël, tes graces, ta jeuneſſe
Ont jetté dans mon cœur la plus vive tendreſſe ;

Si de ta fermeté j'ai plaint l'illusion,
Elle a pourtant saisi mon admiration.
Je n'ai pû sous le fer voir tomber l'espérance
Du destin glorieux que promet ta constance.
Et plein de cet espoir qu'il faut justifier,
Ton Prince à ses faveurs veut bien t'associer.
Quand je fais tant pour toi, songe à me satisfaire;
Et pour des biens certains immole une chimere.

MISAEL.

De ces bontés, Seigneur, moins flaté que surpris,
Je pourrois les payer par de nouveaux mépris
Si vous m'avez cru ferme, avez-vous donc pû croire
Que tant de cruauté sortît de ma mémoire?
Après mes freres morts, pensiez-vous que mon cœur
Pût à votre pitié se prêter sans horreur?
Je m'y prête pourtant, si je le puis sans crime,
Je sçaurai m'imposer un oubli magnanime.
Ce sacrifice affreux que j'ai frémi de voir
Dans mon ame n'a point porté le désespoir.
Ne vous figurez pas que regrettant leur vie,
Je brûle de venger un trépas que j'envie.
Mes freres sont heureux; & c'est à vous, Seigneur,
Qu'ils doivent maintenant leur gloire & leur bonheur
Mais ce qui seul en vous doit exciter ma haine;
C'est contre l'Eternel cette audace inhumaine,
Qui par l'impiété signale chaque instant,
Et s'obstine à vous perdre en le persécutant.

ANTIOCHUS.

Oublie un Dieu sans force, un Dieu qui t'abandonne,
Et satisfais un Roi qui sauve & qui pardonne.
Songez-y, Misaël. Sans m'offenser toujours,
Tu peux à mes bontés laisser un libre cours.

Par un bizarre orgueïl ne vas point te défendre
Des bienfaits qui sur toi cherchent à se répandre.
Elevé sur tous ceûx que j'ai le plus chéris,
Seul tu me tiendras lieu de tous mes favoris.
Point de rang, point d'honneur qu'un peu d'encens n'obtienne;
Et pour tant d'amitié je ne veux que la tienne.

MISAEL.

Mon amitié n'est rien, Seigneur; & je ne puis
Auprès d'Antiochus oublier qui je suis.
Je me vois dans vos fers; & quoique mon audace
Pût ici s'apuyer d'une Royale Race,
Malgré le sang auguste où j'ai puisé le mien,
Je le redis encor, mon amitié n'est rien.
Telle qu'elle est pourtant, voudrez-vous me permettre
De vous dire à quel prix je dois encor la mettre?
Redonnés à Sion toute sa sainteté.
Que l'autel par vos Dieux ne soit plus habité.
Que le séjour de Dieu, le sacré Sanctuaire
De vos Prêtres impurs ne soit plus le repaîre.
N'y laissez plus regner ces festins dissolus
Consacrez parmi vous au Temple de Vénus;
Et que Jerusalem ne soit plus le théâtre
De toutes les horreurs qu'inventa l'Idolâtre.
Laissez-nous rétablir nos remparts abatus.
Protegez-nous enfin comme l'a fait Cyrus;
Ou laissez-nous en paix du moins comme Alexandre.
A ces grands noms, Seigneur, vous devriez vous rendre.
Sous vos Loix, s'il le faut, retenez notre Etat:
Mais au culte de Dieu rendez tout son éclat;
Et qu'à ses saints Autels nos Tribus réunies
Joüissent sans effroi de leurs cérémonies.
Si je puis vous fléchir, si j'obtiens ces bienfaits;
Commandez; nous voilà vos plus zelés sujets.

Les Juifs vous béniront, ils vous seront fidelles ;
Ou je vous vengerai moi-même des rebelles.

ANTIOCHUS.

Quel insolent respect qui te fait à la fois
Et m'offrir ton service & m'imposer tes Loix!
Malgré mon amitié crains encor ma vengeance ;
D'un seul mot je puis perdre un ingrat qui m'offense.

MISAEL.

Nous adorons, Seigneur, un pouvoir souverain
Qui ne nous laisse pas craindre un pouvoir humain.
Malgré tous nos malheurs & l'oprobre où nous sommes,
Rois pour les Nations, pour nous vous n'étes qu'hommes.
Ministres du Très-haut, quand vous croyez regner,
Son invisible bras n'auroit qu'à s'éloigner ;
Vous verriez dans l'instant que ce pouvoir fragile
N'étoit qu'un vain Colosse appuyé sur l'argile.
Sur ces prétendus Rois qu'adore l'Univers,
Dieu verse en se joüant la gloire & les revers ;
Et quand vous l'outragez, sa main appesantie
L'un par l'autre à son gré vous frape & vous châtie.
Vous même regardez quel sceptre est dans vos mains.
Formidable à l'Egypte & soûmis aux Romains,
Tandis que déployant vos nombreuses armées,
Vous allez imposer des Loix aux Ptolomées,
Un écueil imprévû brise votre grandeur ;
Rome arrête vos pas par son Ambassadeur ;
Et vous n'osez sortir du cercle qu'il vous trace ;
Sans avoir en esclave appaisé sa menace.

ANTIOCHUS.

C'en est trop : je ne sçai par quel enchantement
Je me laisse à ce point braver impunément.
Gardes.....

ANTIGONE.

Souffrez, Seigneur......

ANTIOCHUS.

Il veut périr, Madame.
Et que me reste-t-il à tenter sur son ame!
C'est vous qui pour ses jours m'avez interessé;
C'est à vous de fléchir ce courage insensé.
Je sens encor, malgré l'excès de son audace,
Qu'un reste de pitié cherche à lui faire grace.
Parlez : de vos conseils la douce autorité
Peut-être en sa faveur domptera sa fierté;
De lui-même obtenez qu'il ait soin de sa vie;
Ou ne vous plaignez plus qu'elle lui soit ravie.

SCENE III.

ANTIGONE, MISAEL, CEPHISE.

ANTIGONE.

Je ne m'en défends point; vous l'aprenez du Roi,
Misaël : vos malheurs n'ont bien touché que moi:
Mais cette vie, hélas! que je veux rendre heureuse,
L'interêt que j'y prends, vous la rend-il affreuse?
Et quand j'ose par tout vous chercher du secours,
Démentirez-vous seul ma pitié pour vos jours?
Se peut-il que pour vous Antigone sensible
Féchisse les Tirans & vous trouve inflexible!
Faudra-t-il.... Mais, ô Ciel! Quel mépris odieux!
Vous ne m'écoutez pas, vous évitez mes yeux!

MISAEL.

Oüi, j'évite vos yeux, & je dois m'y contraindre;

Je suis le seul objet que mon cœur ait à craindre;
Qu'on me présente encor le plus cruel trépas,
Vous l'avez déja vû, je n'en frémirai pas.
Mais Antigone en pleurs qui pour moi s'intéresse,
Ces discours, cette voix si chere à ma tendresse;
Ces attraits souverains, ces regards pénétrans,
Voilà mes ennemis, voilà mes vrais tirans.
Plus les périls affreux me trouvent intrepide,
Plus ce danger flateur me trouble & m'intimide;
Faut-il que dans un cœur où le mien est lié,
Le Ciel ait fait pour moi tomber cette pitié!
Que la seule personne à qui toute ma vie,
Malgré tous mes efforts, se voyoit asservie,
Qu'Antigone s'obstine à me la conserver,
Quand il m'en coûteroit un crime à la sauver!

ANTIGONE.

De quoi t'étonnes-tu? de quel crime frivole....

MISAEL.

Qui! Moi, Madame, moi, fléchir devant l'Idole?

ANTIGONE.

Ah! d'un encens forcé que tu désavoüras,
Ni nos Dieux, ni le tien ne te puniront pas.

MISAEL.

Non, Madame, le mien veut que notre courage
Lui rende aux yeux de tous un ferme témoignage;
Et que ne craignant rien, n'aimant rien tant que lui,
Dans notre seule foi nous mettions notre apui.
Je sens trop, à ces mots, combien la mort m'importe.
D'une vie agitée il est tems que je sorte.
Mon cœur, mon foible cœur se lasse à repousser
Ces traits toujouts nouveaux dont je me sens percer.
Plus je m'arrête ici, plus je deviens coupable.
Je sens qu'à chaque instant cet amour déplorable,
Dont

Dont l'aveu m'attira votre juste couroux,
Malgré tous mes combats redouble auprès de vous.
Par ce nouvel aveu je cherche à vous déplaire;
Je veux vous irriter, ou contre un téméraire,
Ou contre un cœur toujours rebelle à vos apas,
Qui brûle de mourir pour ne vous aimer pas.

ANTIGONE.

Barbare, tu te perds, c'est tout ce qui m'offense;
Et s'il en est besoin pour tenter ta constance,
Dans la vive douleur que je fais éclater,
Vois tous les sentimens qui peuvent te flater.

MISAEL.

Eh quoi, Madame, Quoi!...

ANTIGONE.

Dans ton danger extrême
Je ne puis plus, ingrat, te cacher que je t'aime.

MISAEL.

Vous m'aimez. Ah! Voilà le comble des malheurs!

ANTIGONE.

Je t'aime & tu gémis!

MISAEL.

Vous m'aimez & je meurs!
Ciel, qui vois les vertus dont tes mains l'ont ornée
Dans le sein de Juda que n'est-elle donc née?
Si sous tes saintes Loix elle eût reçu le jour,
Le bonheur de ma vie eût été son amour;
Ou si tu permettois qu'une beauté si chere
Perdît en t'adorant le titre d'étrangere;
Que par toi réunis, on pût nous voir tous deux,
Aux pieds de tes autels te consacrer nos feux....
Hélas! Vaine espérance où mes désirs s'égarent!
Pourquoi nous attendrir, quand tes Loix nous séparent!

ANTIGONE.

Quoi! Misaël, devant ces tiranniques Loix,
La nature & l'amour perdent-ils tous leurs droits?



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ANTIOCHUS, ANTIGONE.

ANTIGONE.

Je vous l'ai dit, Seigneur : j'espere le fléchir :
Mais des pleurs d'une mere il falloit l'affranchir,
Et vous aviez encore à craindre que son zele
Ne l'armât contre nous d'une force nouvelle :
Vous le faites garder en ces lieux par Barsès,
Et rien ne sçauroit plus traverser mes succès.
J'ai de l'Israelite ébranlé le courage.
Encor quelques efforts j'obtiendrai davantage.
Vous l'avez dû prévoir, un esprit si hautain
Ne revient pas si tôt de son premier dessein :
Son orgueil, pour se rendre, a besoin d'un long terme ;
Et même en fléchissant il veut paroître ferme.
Mais fiez-vous à moi ; je sçaurai le sauver.
J'ai commencé, Seigneur ; je réponds d'achever.

ANTIOCHUS.

Madame, chaque jour me le fait mieux connoître ;
Pour calmer mes chagrins, le Ciel vous a fait naître ;
Et je bénis l'instant où la faveur des Dieux,

Pour attendrir mon cœur, vous offrit à mes yeux.
Je veux bien l'avoüer, les plus grandes conquêtes,
L'honneur d'humilier les plus superbes têtes,
D'abattre sous mes pieds un monde d'ennemis,
M'intéresseroit moins que Misaël soûmis.
L'horreur d'avoir en vain devant cette ame altiere
Employé la menace & perdu la priere,
Mon amitié bravée autant que mon pouvoir,
Cet affront m'accabloit du plus vif désespoir :
Car je ne sçai si c'est ou grandeur ou foiblesse,
Mais ma fierté frémit de tout ce qui la blesse.
Qu'un seul de mes sujets ose me résister,
Tout ce qui m'obéit ne peut plus me flater,
La résistance alors est tout ce qui me frape,
Il semble à mon orgueil que le Sceptre m'échape,
Et qu'à jamais forcé de recevoir la Loi,
Je ne suis plus qu'un homme, & cesse d'être Roi.

ANTIGONE.

Eh! Pourquoi souffrez-vous que ce trouble empoisonne
Tout ce vaste pouvoir que le destin vous donne?
Tandis que vous avez, Seigneur, de toutes parts
Tant d'objets enchanteurs où porter vos regards,
Le plus leger chagrin les fait tous disparoître!
Un superbe dépit.....

ANTIOCHUS.

Je n'en suis pas le maître.
Je tâche à l'étouffer, & sans cesse il renaît;
Je sens qu'il fait toujours mon plus cher interêt :
Des autres passions toute la violence
N'en sçauroit dans mon cœur balancer la puissance.
Si Misaël se rend, Madame, les Hebreux
Sans effort désormais vont prévenir mes vœux.
Cet exemple peut tout, & j'en dois plus attendre
Que d'un torrent de sang que je pourrois répandre.

ANTIGONE.

Que parlez-vous de ſang, il n'y faut plus penſer.
Eh! vous n'étiez pas né, Seigneur, pour en verſer.
La mort des malheureux que votre bras foudroye
Ne vous fait point goûter une barbare joye.
Votre cœur malgré vous ſenſible & généreux,
En ſe vengeant toujours, ne fut jamais heureux.
Pourquoi vous laiſſez-vous livrer par la colere
A cette cruauté qui vous eſt étrangere,
Que vous ne trouvez point au fonds de votre ſein?
Devenez moins ſuperbe, & vous êtes humain.
Souffrez ce zele ardent qui me défend de feindre,
Il eſt tems d'être aimé, c'eſt trop vous faire craindre.
Avec plus de repos, ſi vous voulez regner,
N'effrayez plus les cœurs, ſongez à les gagner.

ANTIOCHUS.

Eh bien, à vos conſeils Antiochus ſe livre,
Eſtime, amour, raiſon, tout m'engage à les ſuivre.
Connoiſſez à quel point je m'en ſens pénétrer
Par le deſſein qu'ici je vais vous déclarer.
Je vous offre ma main, il eſt tems, Antigone,
Que ce front ſi chéri partage ma couronne.
Dès-long-tems aux honneurs du ſouverain pouvoir
Mes tendreſſes ont dû préparer votre eſpoir.
Je ne differe plus, joüiſſez-en, Madame,
Que des jours plus ſereins ſoient le prix de ma flâme,
Et par votre pitié moderant mes rigueurs,
Venez m'aider vous-même à regagner les cœurs.
Votre douceur va mettre un frein à ma colere,
Et je ne connois plus que l'orgueil de vous plaire.

SCENE II.

ANTIOCHUS, ANTIGONE, SALMONE'E.

SALMONE'E.

Qu'ai-je à pleurer, Seigneur ? Qu'a-t-on fait de mon fils ?
D'un bruit qui se répand tous mes sens sont saisis :
On ose m'assurer que sa vertu chancele,
Et que vous esperez d'en faire un infidele.
Ah ! permettez du moins que je puisse le voir.

ANTIOCHUS.

Pour lui défendre encor de suivre son devoir ?
Non, Madame, souffrez plûtôt qu'il vous apprenne
A vous rendre vous-même à ma Loi souveraine,
Trop heureux, si pour prix de mes vœux satisfaits,
Je vous pouvois tous deux combler de mes bienfaits.

SALMONE'E.

Laissez-moi voir mon Fils, Seigneur, pour toute grace,
Laissez-là vos bienfaits, reprenez la menace.
Vous me glacez d'effroi par un accueil si doux.
Sommes-nous devenus moins dignes de couroux,
Et mon fils chancelant, prêt à vous satisfaire,
A-t-il donc attiré cette injure à sa mere !
Non je ne croirai point qu'on puisse le forcer....

ANTIOCHUS.

J'espere avoir bien-tôt à le recompenser.
Jusques-là je le laisse au pouvoir d'Antigone.
Obéissez vous-même aux ordres qu'elle donne,

Déformais mon épouſe, elle regne avec moi,
Et vous & votre fils vous êtes ſous ſa loi.

SCENE III.

ANTIGONE, SALMONE'E.

SALMONE'E.

Quoi! Madame, c'eſt vous qui cherchez à nous nuire!
Miſaël me reſtoit, vous voulez le ſéduire,
Et ſi d'Antiochus j'en veux croire l'acuëil,
La vertu de mon fils va trouver ſon écuëil.
Je ne connois que trop, puiſqu'il faut vous le dire,
Ce que vos yeux ſur lui vous ont acquis d'empire:
Gardez-vous d'employer ce funeſte pouvoir
Pour ſa honte éternelle & pour mon deſeſpoir.
Hélas! Antiochus n'en vouloit qu'à ſa vie.
Faut-il que vous portiez plus loin la tirannie?
Que vous vouliez ſans ceſſe à ſon cœur combattu
Par vos barbares pleurs enlever ſa vertu?

ANTIGONE.

Je ſonge à le ſauver, Madame, & je l'eſpere.
Vouloir ſauver le fils, eſt-ce trahir la mere?
Et ne ſeroit-ce pas à vous-même à chercher
Ce même apui qu'ici vous m'oſez reprocher?

SALMONE'E.

Non, dès votre naiſſance à l'Erreur aſſervie,
Vous n'avez pas conçû d'autre bien que la vie,
Et quoique nous diſions, vous n'imaginez pas
Qu'il ſoit pour nous un mal plus grand que le trépas.
Nous ſommes pénétrés de maximes plus ſaintes,

D'autres biens, d'autres maux font nos vœux & nos craintes.
Tout ce qui peut charmer ou troubler vos esprits,
Notre œil plus éclairé le voit avec mépris.
Montez, montez, Madame, au Trône de Sirie;
Soyez de vos ſujets redoutée & chérie;
Que le Ciel favorable accorde à vos déſirs
Ce que vous connoiſſez d'honneurs & de plaiſirs:
Mais de grace, pour prix d'un ſouhait ſi ſincere,
Laiſſez-nous les liens, l'opprobre, la miſere;
Laiſſez-nous le trépas; & charmez de ce bien,
Notre cœur expirant ne vous enviera rien.

ANTIGONE *à part.*

O courage héroïque! O vertu que j'admire!

SALMONE'E.

Madame vous pleurez, & votre cœur ſoupire!
Touché de mes douleurs devient-il moins cruel!
Voudriez-vous enfin me rendre Miſael?

ANTIGONE.

Atteinte autant que vous de vos vives allarmes,
Je n'ai pû retenir mes ſoupirs & mes larmes,
Mais par votre douleur plus vous m'attendriſſez,
Dans mon deſſein auſſi plus vous m'affermiſſez.
Oüi votre fils vivra, j'oſe vous en répondre.

SALMONE'E.

Plus vous m'en répondez, plus je me ſens confondre.
Je ne puis donc vous vaincre, & vous vous obſtinez
Dans ce projet fatal que vous entreprenez.
Vous voulez éprouver juſqu'où mon fils vous aime,
Vous voulez dans ſon cœur triompher de Dieu même.
Eh bien, allez tenter ce ſacrilege effort,
Preſſez-le de choiſir entre vous & la mort:
Mais du moins à vos pieds où la douleur me jette,

Ne desesperez pas une triste sujette.
Laissez-moi voir mon fils, que ce foible secours.....

ANTIGONE.

Je n'y puis consentir, il y va de ses jours.

SALMONE'E.

C'est trop perdre mes pleurs. Pour ce que je souhaite,
C'est à tes pieds, Seigneur, qu'il faut que je me jette.
Implorons des secours plus dignes de ma foi.
Je t'offense à chercher un autre apui que toi.

SCENE IV.

ANTIGONE.

Helas! Ne te plains pas qu'à tes vœux je m'oppose,
Triste mere je sens les maux que je te cause.
Si je te découvrois, pour calmer ta douleur,
Le nouveau jour qui luit dans le fonds de mon cœur,
Si je te laissois voir mon ame toute entiere,
Et combien je te sers par de-là ta priere.
Mais les jours de ton fils me sont trop importans.
Je n'ai rien dû risquer. Ménageons les instans.



SCENE V.

ANTIGONE, BARSE'S.

ANTIGONE.

BArsès ?

BARSE'S.

Qu'ordonnez-vous ?

ANTIGONE.

De la nuit qui s'aproche
Saisissons la faveur, pour sortir d'Antioche.
Instruit de mes projets, vous osez tout pour moi,
Assûrez des destins commis à votre foi.

BARSE'S.

Commandez, je suis prêt, mon zele & ma prudence
Répondront dignement à votre confiance.

ANTIGONE.

C'est assez. En ces lieux envoyez Misaël.

SCENE VI.

ANTIGONE.

NE nous traverse pas, puissant Dieu d'Israël :
Qu'aujourd'hui mon amour devant toi trouve grace ;
Et daigne proteger une si belle audace.

SCENE VII.

ANTIGONE, MISAEL.

MISAEL.

EH bien, Madame, eh bien, le ſupplice eſt-il prêt?
Antiochus a-t-il prononcé mon Arrêt?

ANTIGONE.

Non, & de mon amour l'heureuſe vigilance
Va mettre contre lui tes jours en aſſurance.
J'ai ſçu d'un vain eſpoir endormir ſa fureur.
Il penſe que bien-tôt abjurant ton erreur,
Aux Autels de ſes Dieux.....

MISAEL.

Qu'avez-vous laiſſé croire!
Ah! Vous m'aviez promis d'avoir ſoin de ma gloire.
Je cours le détromper, & l'honneur de mon nom
Me reproche le tems qu'a duré ce ſoupçon.
Je vais faire à ſes yeux éclater tant de zele.....

ANTIGONE.

Cours, ingrat, mais qu'auſſi ton grand cœur lui revele
L'excès de cet amour qui m'anime pour toi.
Dis-lui que de ton Dieu je reconnois la Loi.
Livre à ſa barbarie une double victime,
Et qu'un même tourment puniſſe un même crime.

MISAEL.

L'ai-je bien entendu? L'oſerois-je penſer
Qu'au culte de vos Dieux vous puiſſiez renoncer;

Et que le Ciel, verſant ſes clartés dans votre
ame,
Eût reconcilié mon devoir & ma flâme?

ANTIGONE.

Avec tout ſon éclat la gloire du Seigneur
Aſſiégeoit dès long-tems mon eſprit & mon
cœur.
A ces impreſſions, je frémis de l'offenſe,
J'oppoſois ce poiſon ſucé dès mon enfance.
Toujours prête à le croire, & voulant en douter,
Reprenant le bandeau qu'il vouloit écarter,
Je m'armois contre lui d'une honte rebelle,
Et de peur de changer, je vivois infidelle:
Mais pour déterminer mon eſprit combatu,
Dieu s'eſt voulu ſervir de toute ta vertu.
Par ta force aujourd'hui j'ai compris ſa puiſſance,
Tes efforts ont enfin dompté ma réſiſtance,
Et de ta mere encor le magnanime effroi,
En craiguant ta foibleſſe, a confirmé ma foi.

MISAEL.

O Ciel! Que vous charmez mon amour & mon
zele!
Et ce grand changement, ma mere le ſçait-elle?

ANTIGONE.

Dans l'intérêt preſſant d'empêcher ton trépas,
Je n'ai rien dit, j'ai craint qu'elle ne m'en crût
pas,
Et qu'au moins dans le doute où je l'aurois laiſ-
ſée,
Mon entrepriſe encor ne s'en vît traverſée.
Mais toi, cher Miſael, tu me connois trop bien,
Pour penſer qu'un moment je te déguiſe rien.
Je ſuis Iſraelite, & tu peux bien m'en croire,
Puiſqu'au Trône des Rois j'en préfere la gloire.
Antiochus m'offrant ſon Sceptre avec ſa main,
N'a pû par ſes bienfaits balancer mon deſſein.
Je renonce à l'Empire & je le ſacrifie
A ma Religion auſſi-bien qu'à ta vie.
Après ce que j'ai fait; c'eſt à toi d'achever.

MISAEL.

Eh bien ! Que faut il faire enfin pour vous ſauver?

ANTIGONE.

Je ſçai de ce Palais les détours les plus ſombres ;
Et tandis que la nuit répand par-tout ſes ombres,
Celui même par qui je t'avois fait garder,
Barsès hors de ces murs conſent à nous guider.
Profitons des momens ; allons ſous ſa conduite...

MISAEL.

Pour un cœur généreux quel ſecours que la fuite !

ANTIGONE.

Ne t'en allarme point. Pour toi, cher Miſaël,
De ta fuite va naître un honneur immortel.
Si tu crois une Amante à ta gloire attachée,
Ta retraite long-tems ne ſera pas cachée ;
Et, j'en crois mon eſpoir, bien-tôt tu t'en feras
L'heureux champ de bataille où tu triompheras.
Tu peux faire porter de ſecretes nouvelles
A ceux qui des Hebreux ſont demeurés fidelles ;
Les avertir par tout de s'armer ſans éclat,
Et de ſe joindre à toi préparés au combat.
Bien-tôt de tes projets l'heureuſe renommée
Du brave Aſſidéen groſſira ton armée ;
Il viendra ſous tes Loix ſignaler ſa valeur.
Alors fais retentir le ſaint nom du Seigneur.
Des Prêtres raſſemblés fais ſonner la trompette,
Et de nos fiers Tirans entreprend la défaite.
Dieu, du haut de ſon Trône, apuyera tes deſſeins,
Sçaura pour le combat armer tes jeunes mains,
Remontrera David en ton ardeur guerriere,
Et par toi les Geans vont mordre la pouſſiere.

MISAEL.

Par ce zele enflâmé que vous me faites voir,
Tout à coup dans mon cœur paſſe tout votre eſpoir.
J'en augure aux Hebreux une gloire nouvelle,
Et c'eſt par votre voix le Seigneur qui m'appelle.
Oüi, je crois voir en vous cet Ange impérieux,
Qui jadis, pour briſer les fers de nos Ayeux,

Et du Ciel apportant la divine promeſſe,
De l'humble Gedéon vint armer la foibleſſe.
J'ai beau me dire ici que Miſaël n'eſt rien,
Je ſçais que je puis tout avec un tel ſoûtien,
Et que devant le Chef qu'à ſon peuple Dieu nomme,
Les Camps le plus nombreux fuiront comme un ſeul homme.
C'en eſt fait; mettons-nous en état d'obéir.
A tarder plus long-tems je croirois le trahir.
La fuite déſormais à mes yeux ne préſente
Que de nos ſaints exploits la ſuite triomphante.
Heureux! ſi je pouvois, pour prix de votre foi,
Vous replacer au Trône où vous montiez ſans moi.
Mais, que dis-je! en fuyant, laiſſerons-nous ma mere
Au pouvoir du Tiran, en proïe à ſa colere?

ANTIGONE.

Raſſure-toi. Mes ſoins ne l'abandonnent pas.
Bien-tôt, cher Miſaël, elle ſuivra nos pas.
J'ai prévu, j'ai ſenti ta tendreſſe inquiete;
Et mes ordres ſecrets aſsûrent ſa retraite.
Ne crains rien.

MISAEL.

Allons donc.

ANTIGONE.

Quand je pars avec toi,
Miſaël, il te reſte à me donner ta foi,
A recevoir la mienne; & ma gloire jalouſe
Ne me laiſſe d'ici partir que ton épouſe.
Atteſte donc le Dieu que nous ſervons tous deux,
Et qu'il ſoit à jamais le garant de nos feux.

MISAEL.

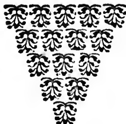
Dieu puiſſant, qui jadis donnas ta Loi ſuprême
Aux deux premiers époux qu'uniſſoit ta main même,
Qui, béniſſant un feu par toi-même inſpiré,
D'un amour naturel fis un lien ſacré;

Nous n'avons plus de Temple ; & de ſuperbes
Maîtres
Font languir dans les fers nos Pontifes, nos Prê-
tres ;
C'eſt à toi ſeul, Seigneur, de nous en tenir lieu.
Sois ici le témoin, le miniſtre & le Dieu.
Préſide à mes ſermens ; & ſois pour Antigone
Le garant de la foi que Miſaël lui donne :
Grave au fonds de mon cœur l'irrévocable Loi
De vivre & de mourir & pour elle & pour toi.

ANTIGONE.

Recevez donc ma main ; je vous ſuis aſſervie ;
Je vous livre à jamais & mon cœur & ma vie :
Mais allons, cher époux ; & fuyons de ces lieux.
Rachel ſuivra Jacob ſans emporter ſes Dieux.

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARSACE, ANTIOCHUS.

ARSACE.

PAr votre ordre j'allois chercher l'Israëlite.
Barsès & Misaël étoient tous deux en fuite.
Je n'ai point vû de Garde ; & mon empressement
Venoit vous avertir de leur éloignement.
Un ami de Barsès s'est offert à ma vûë ;
Il sembloit redouter ma présence imprevûë :
J'ai soupçonné son trouble, & l'ai forcé soudain
De m'avouer leur fuite & son propre dessein.
Du Juif il prétendoit vous enlever la mere,
Et, fuyant sur leurs pas, tromper votre colere.
Voilà de leur secret tout ce que j'ai surpris.
Je vous ai déja dit les chemins qu'ils ont pris.

ANTIOCHUS.

Ils n'échaperont pas, Arsace, à ma vengeance.
J'ai fait partir contr'eux ma garde en diligence,
Et le traître Barsès ne sçauroit éviter....
Mais quel soupçon nouveau vient ici m'agiter !
J'avois choisi Barsès par l'avis d'Antigone.
Est-ce donc elle, ô Dieux, qu'il faut que je soupçonne ?
Qu'on la fasse venir ; je veux être éclairci ;
Et que de Misaël la mere vienne aussi.

SCENE II.

ANTIOCHUS.

Croirai-je qu'à ce point Antigone m'offense
De mon Empire offert est-ce la récompense?
Et déja la perfide, au mépris du devoir,
Fait-elle ainsi l'essai du souverain pouvoir?
Parce qu'elle m'a plû, me croit-elle en ses chaînes?
De l'Etat en ses mains ai-je remis les rênes?
Croit-elle désormais regner au lieu de moi?
Et que pour être Amant, j'ai cessé d'être Roi?
Se fiant trop sans doute à l'orgueil de ses charmes,
Elle croit me fléchir par ses premieres larmes;
Mais en qui me trahit on sçait trop qu'à mes yeux,
Jusques à la beauté, tout devient odieux.
Que j'humilierai bien cet orgueil qui la flate!
On va me l'envoyer; que me dira l'ingrate?
Qu'à mon propre intérêt se laissant conseiller,
Elle m'épargne un sang dont je m'allois souiller;
Et qu'elle a craint enfin que de notre himenée
Cet auspice sanglant ne marquât la journée.
Trop frivoles raisons! Je veux être obéi.
Et servi malgré moi, je me compte trahi.
Mais que veut dire Arsace, & quel trouble l'étonne?



SCENE III.

ANTIOCHUS, ARSACE.

ARSACE.

C'Eſt vainement, Seigneur, que l'on cherche Antigone :
Elle ne paroît point.

ANTIOCHUS.

On ne la trouve pas !
Je frémis ; de l'Hebreu ſuivroit-elle les pas ?
Eſt-ce donc un Amant que ſa pitié délivre ?
Eſt-ce donc un Rival qu'en lui j'ai laiſſé vivre ?
Quels prodiges ! grands Dieux ! Qui le pourroit penſer !
Qu'au mépris de mon Trône où je l'allois placer
Dans ſon perfide cœur un eſclave l'emporte !
Il ne lui peut offrir que les chaînes qu'il porte ;
Mon amour la faiſoit regner ſur l'Univers ;
On dédaigne mon Sceptre & l'on choiſit ſes fers.
Qu'ils tremblent ; de mes mains c'eſt en vain qu'ils s'arrachent.
Je percerai l'aſile où ces ingrats ſe cachent.
Dans les antres profonds duſſent-ils ſe ſauver ;
Ma fureur ſçaura bien encor les y trouver.
L'Iſraëlite vient.



SCENE IV.

ANTIOCHUS, SALMONE'E THARE'S.

SALMONE'E.

De l'ordre qu'on me donne
Que faut-il.....

ANTIOCHUS.

Votre fils fuit avec Antigone.

SALMONE'E.

Antigone & mon fils !

ANTIOCHUS.

Viennent de s'échaper.
Vous sçavez leur secret, gardez de me tromper ;
S'aimeroient-ils ? Parlez ; ou d'une vaine audace
La mort.....

SALMONE'E.

Crois-moi, Tiran, ne perds point de menace.
Tu sçais ton impuissance à me faire trembler :
Mais ce que tu m'aprends suffit pour m'accabler.
S'il est vrai, qu'écoutant une ardeur criminelle,
Mon fils ait consenti de suivre une infidelle,
Tes malheurs sont les miens ; plus que toi j'en frémis ;
Tu perds une Maîtresse ; & moi je perds un fils.

ANTIOCHUS.

Comment donc m'éclaircir de leurs perfides flâmes !
Voyons ; & d'Antigone interrogeons les femmes.
Dans ce doute mortel c'est trop me retenir.
Aprenons de quel crime il la faudra punir.

SCENE V.

SALMONE'E, THARE'S.

SALMONE'E.

JE n'ai donc plus de fils! Cette fuite funeste
Me sépare à jamais de celui qui me reste.
Voilà, chere Tharès, le malheur que j'ai craint;
Voilà le fruit cruel d'un amour mal éteint.
J'esperois voir le Ciel sensible à mes allarmes;
Mais il a rejetté ma priere & mes larmes.
Je succombe à mes maux. Eh! Comment mes enfans
Dans le sein du Seigneur aujourd'hui triomphans,
N'ont-ils pas obtenu pour prix de leur victoire
Qu'un frere malheureux n'en ternît pas la gloire!

THARE'S.

Que lui reprochez-vous, Madame? Et quel affront
Pensez-vous que sa fuite imprime à votre front?
D'un Tiran implacable il fuit la barbarie.
Sans trahir son devoir, il assure sa vie.
Il n'a point adoré les Dieux du Sirien.

SALMONE'E.

Il adore les Dieux, puisqu'il trahit le sien.
Il ne fuit que pour suivre Antigone qu'il aime;
Amant de l'Idolâtre, il le devient lui-même.
Quand Dieu n'est pas pour lui l'intérêt le plus cher,
Qu'importe d'Antigone ou bien de Jupiter?

THARE'S.

Mais quand Misaël fuit, du Tiran qu'elle offense
Antigone elle-même a dû fuir la vengeance.
L'amour les unit moins peut-être que l'effroi;
L'une fuit pour sa vie, & l'autre pour sa foi.

Pourquoi vous hâtez-vous de le noircir d'un crime,
Puisque la fuite enfin peut être légitime ;
Puisqu'elle étoit permise....

SALMONE'E.

A tout autre qu'à lui.
Oüi, le commun des Juifs peut sans crime avoir fui.
Quand le Tiran leur livre une cruelle guerre,
Qu'ils cherchent un asile aux antres de la terre ;
Contens, sans l'affronter, d'attendre le trépas,
Ils peuvent se cacher ; je n'en murmure pas.
Mais le Ciel de mon fils exigeoit davantage.
Quand de ses freres morts, il a vu le courage,
Témoin de tous les maux qu'ils viennent de souffrir,
C'est les deshonorer qu'avoir craint de mourir.
Mais tout mon sang est prêt pour expier son crime ;
Accepte au lieu du fils la mere pour victime ;
Seigneur, que le Tiran las de me dédaigner,
Ne me méprise plus assez pour m'épargner.
Rend terrible à ses yeux le zele qui m'enflâme.
Qu'il croye en me perdant perdre plus qu'une femme ;
Et que dans sa fureur ce nouveau Sisara
Craigne de laisser vivre un autre Debora.
Fais qu'à mes vrais enfans désormais réunie,
Tout mon sang d'un ingrat lave l'ignominie :
Quand je n'ai plus de fils que je puisse t'offrir,
Plus d'autre bien pour moi, Seigneur, que de mourir.



SCENE VI.

ANTIOCHUS, SALMONE'E, THARE'S.

ANTIOCHUS.

Dieux ! Ne ferai-je donc qu'une recherche vaine ?
On ne m'éclaircit point ; tout augmente ma peine.
De leur fatal amour on n'ose m'assûrer ;
Cependant malheureux puis-je encor l'ignorer ?
Plus je pense à leur fuite, & plus mon cœur se trouble.
Ma fureur inquiete à chaque instant redouble.
Je ne sçais où je vais, je ne sçais où je suis.

à Salmonée.

Sortez ; votre présence irrite mes ennuis.
Hidaspe ne vient point ! qu'est-ce qui le retarde ?
Les traîtres seroient-ils échapés à ma garde ?
Se pourroit-il qu'Hidaspe eût manqué leur chemin ?
Ses jours me répondroient.... Mais je le vois enfin.



SCENE VII.

ANTIOCHUS, HIDASPE.

ANTIOCHUS.

EH bien! m'ameine-t-on la perfide & le traître?
Et d'où vient que ſans eux je te vois reparoître?

HIDASPE.

Seigneur, ces fugitifs ne vous échapent pas.
Mais de quelques momens j'ai devancé leurs pas;
Et tandis qu'en ces lieux on va vous les conduire,
Du ſuccès du combat j'ai voulu vous inſtruire.

ANTIOCHUS.

Un combat! contre qui?

HIDASPE.

Miſaël & Barsès
N'en ont que trop long-tems retardé le ſuccès;
Et les faits imprévûs que je dois vous aprendre,
Vous ſurprendront, Seigneur, ſi vous voulez m'entendre.

ANTIOCHUS.

Parle.

HIDASPE.

Ils touchoient déja le pied des monts prochains,
Lorſqu'au Soleil naiſſant nous les avons atteints.
Miſaël & Barsès conduiſoient Antigone.
De vos propres ſoldats un corps les environne,
Qui ſe voyant ſuivis, ſaiſiſſent à l'inſtant
D'un paſſage ſerré l'avantage important.
Nous penſions ſans effort diſſiper les perfides;
Que par leur trahiſon devenus plus timides,
Ils s'alloient, en fuyant, dérober à nos coups:
Mais, loin de s'ébranler, ils s'encouragent tous;

La peur du châtiment irrite leur audace ;
Et du ſeul déſeſpoir ils attendent leur grace.
Antigone à leurs yeux déployant ſes tréſors,
Promet d'en partager le prix à leurs efforts :
Mais ce qui plus que tout animoit leur défenſe.
C'étoit de Miſaël l'héroïque vaillance.
Vos yeux de ſon courage auroient été jaloux ;
C'eſt de tous les mortels le plus grand après vous.
Son bras de flots de ſang fait ruiſſeler la terre ;
Chacun penſoit en lui voir le Dieu de la guerre ;
Et Barsès dans vos Camps nourri juſqu'aujourd'hui,
Ne paroiſſoit qu'aprendre à combattre ſous lui :
Barsès tombe mourant : mais toujours invincible,
Le magnanime Hebreu n'en eſt pas moins terrible,
Tant qu'enfin ſes ſoldats par le nombre accablés,
Expirent preſque tous ſous nos coups redoublés.
Je fais en ce moment enlever Antigone ;
Miſaël qui le voit lui-même s'abandonne ;
Il jette ſon épée ; & ſe livre en nos mains.
Exécutez, dit-il, vos ordres inhumains ;
Malgré tous mes efforts elle eſt votre captive ;
Je n'ai pû la ſauver ; il faut que je la ſuive.
Enchaînés l'un & l'autre on les amene ici.
Vous les verrez bien-tôt, Seigneur ; mais les voici.



SCENE

SCENE VIII.

ANTIOCHUS, MISAEL, ANTIGONE.

ANTIOCHUS *à Antigone.*

APproche ; & que ton cœur frémiſſant à ma vûë
Commence de ſubir la peine qui t'eſt dûë.
De tant d'amour, ingrate, eſt-ce donc là le prix ?
Devois-tu le payer d'un ſi ſanglant mépris ?
Après mon Sceptre offert, Antigone me brave,
Juſqu'à m'abandonner ; pour qui ? pour un eſclave !
Juſqu'à me préférer les rigueurs de ſon ſort ;
A fuir mon Trône enfin, comme il fuyoit la mort !

ANTIGONE.

Souffrez, Antiochus, que je me juſtifie ;
Non, que je prenne encor aucun ſoin de ma vie ;
Que je prétende ici fléchir votre couroux ;
Mais pour mon propre honneur, pour moi, plus que pour vous.
De mon cœur dès long tems Miſaël eſt le maître ;
Je brûlois d'un amour que Sion a vû naître ;
Je le cachois toujours & n'en triomphois pas.
Quand le Ciel de mon pere ordonna le trépas,
Au ſein de votre Cour vous m'avez appellée.
De toutes vos faveurs votre amour m'a comblée.
Vos ſoins impatiens prévenoient mes ſouhaits.
Je n'avois plus de cœur à rendre à vos bienfaits ;
Et je m'en ſuis tenuë à la reconnoiſſance
Que mon deſtin encor laiſſoit en ma puiſſance.

De vos seuls intérêts j'ai fait mon premier soin.
Je voulois votre gloire ; & vous m'êtes témoin
Que si vous aviez crû ce que j'osois vous dire,
Si mes conseils sur vous avoient eu plus d'empire,
Ils devoient prévenir ou suspendre le cours
De tant de cruautés qui ternissent vos jours.
Mais malgré mes conseils, mes soupirs & mes larmes,
Votre orgue il a soüillé le succès de vos armes.
Vous chargez de vos fers toute une Nation.
Vous changez la victoire en persécution.
Israël est proscrit par cet orguëil perfide ;
Et pour lui votre regne est un long homicide.
Mes yeux se sont enfin lassés de vos rigueurs ;
Et ma fuite aujourd'hui m'associe à leurs pleurs.
Leur magnanimité, leur longue patience
Ont au Dieu des Hebreux gagné ma confiance ;
Et j'ai crû que le Dieu dont les secours puissans
Soutenoient la vertu dans les cœurs innocens,
Valoit mieux que des Dieux qui laissent impunie
L'yvresse de l'orguëil & de la tirannie.
Vous connoissez pourquoi j'ai suivi Misaël,
Je partage avec lui le destin d'Israël ;
Et dussai-je irriter votre fureur jalouse,
Je suis Israëlite & de plus son épouse.

ANTIOCHUS.

Son épouse ! A ce point on ose m'outrager !

ANTIGONE.

Je la suis ; j'en fais gloire, & tu peux t'en venger.

ANTIOCHUS.

Son épouse ! grands Dieux ! *Voulant tirer son épée contre Misaël.*
Ah ! cruel, de ta vie.....

ANTIGONE.

Arrêtez, arrêtez. Par cette barbarie
N'allez pas vous couvrir d'un oprobre nouveau ;

Et soyez son tiran, & non pas son boureau.
Mais pourquoi ces fureurs? Qu'importe à votre flâme
Que d'un autre ou de lui je devienne la femme,
Puisqu'enfin désormais, asservie à leur Loi,
Tout idolâtre himen est interdit pour moi?
Je suis Israëlite; & loin que je démente
Ce nom....

ANTIOCHUS.

Tu ne l'es point; tu n'es que son Amante.
Ton Dieu c'est ton amour; & tes vœux aujourd'hui
N'ont en me trahissant sacrifié qu'à lui:
Mais je vais te punir, en t'arrachant la vie,
Et de ton sacrilege & de ta perfidie.
Ingrate, tu vas voir mon couroux furieux
S'épuiser à venger mon amour & les Dieux.

MISAEL.

N'écoutez pas, Seigneur, cette horrible vengeance.
Souffrez qu'à vos genoux quelqu'espoir de clémence....

ANTIOCHUS.

Misaël à mes pieds! Je ne m'en flatois pas.
Je ne lui croyois point un courage si bas;
Et jusqu'à ce moment priere ni menace
N'avoit pû le forcer à me demander grace.
Le foible de ton cœur vient de se déceler;
Et tu m'aprends toi-même à te faire trembler.

MISAEL.

Il est vrai, ma frayeur à vos yeux se déclare:
Mais ne connoissez-vous que ce plaisir barbare?
Et du pouvoir des Rois les suprêmes grandeurs
N'ont-elles rien de doux que d'effrayer les cœurs?
Osez faire aujourd'hui l'essai d'une autre gloire.
Remportez sur vous-même une illustre victoire.
Faut-il qu'un nom célébre entre les Conquérans
Méle à tant de lauriers l'oprobre des tirans?
D'un peuple gémissant faites tomber les chaînes;

Laiſſez-le reſpirer après ſes longues peines ;
Faites ceſſer le cours de tant de cruautés ;
Et ſignalez ſur nous vos premieres bontés :
Ou s'il vous faut, Seigneur, encor une victime,
Frapez ; que mon trépas ſoit votre dernier crime.
Eteignez dans mon ſang un injuſte couroux.
Heureux ! ſi mon ſuplice eſt la grace de tous.

ANTIOCHUS.

Non, ne te flate point que ta mort me ſuffiſe.
J'ai trop apris combien Miſaël la mépriſe ;
Et je ne pourrois plus compter ſur ton effroi,
Si mon couroux n'avoit à menacer que toi.
C'eſt ſur un autre cœur que vengeant mon outrage,
Je te ferai frémir malgré tout ton courage.
Grace au Ciel ma fureur ne peut plus ſe tromper.
Je ſçai pour te punir où ma main doit fraper.

MISAEL.

Eh ! Que vous ſerviroit de fraper Antigone ?
Eſpérez-vous qu'alors ma vertu m'abandonne ?
Malgré tout mon amour, l'aſpect de ſon trépas
Déchireroit mon cœur & ne le vaincroit pas.

à Antigone.

Madame.....

ANTIGONE.

Ne crains rien de mon ſexe timide.
Je ſuivrai ſans foibleſſe un époux intrépide.
En m'uniſſant à toi, mon cœur s'eſt revêtu
De tous tes ſentimens, de toute ta vertu.

MISAEL.

Que la vie avec vous m'eût été précieuſe !

ANTIGONE.

Que la mort avec toi me ſera glorieuſe !

MISAEL.

Ne devions-nous, hélas ! être unis qu'un moment ?

ANTIGONE.

Cher époux, nous mourrons, du moins en nous aimant.

ANTIOCHUS.

Ah ! C'est trop abuser, couple ingrat & perfide
De l'état où me jette une douleur stupide.
A peine mon oreille entendoit vos discours.
Quoi donc ! Vous vous jurez de vous aimer toûjours !
Vous insultez au trouble où mon ame est en proïe !
Mais vous perdrez bien-tôt cette barbare joïe.
Dans cet apartement conduisez-les tous deux,
Gardes ; suivez mon ordre ; & me répondez d'eux.

à Misaël.

Toi, songe à m'obéïr, sans tarder davantage ;
Ou fais-toi de ses maux la plus affreuse image.
Tout ce que la fureur inventa de cruel....

MISAEL.

Adieu, chere Antigone.

ANTIGONE.

Adieu, cher Misaël.

SCENE IX.

ANTIOCHUS.

Serai-je donc vaincu, grands Dieux ! Et cette offense
Me va-t'elle à jamais prouver mon impuissance !
A cet affront mortel m'auriez-vous réservé ?
Et ne suis-je plus Roi que pour être bravé !

Fin du quatriéme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

MISAEL.

JUste Ciel ! Quelle épreuve ! Et par quelle vengeance
Le barbare vient-il d'ébranler ma constance !
L'ai-je bien entendu ce sacrilege choix,
Que m'offre sa fureur pour la derniere fois !
Sacrifie à nos Dieux ; & ma gloire contente
T'accorde avec tes jours les jours de ton Amante :
Si rien à ton erreur ne peut te dérober,
Le glaive est suspendu, je le laisse tomber.
Mais songe, m'a-t'il dit (& d'horreur j'en frissonne)
Qu'en te livrant, tu vas condamner Antigone :
Sur le bucher vengeur tout prêt à s'allumer,
Antigone à tes yeux se verra consumer.
Pour vous punir tous deux, ma jalouse vengeance
Pour signal de sa mort a marqué ta présence ;
Et je te laisse ainsi le suplice nouveau
D'être, si tu le veux, son juge & son boureau.
Que vais-je devenir ? Eh ! Quel choix puis-je faire !
Ah ! Tiran, quel démon conseille ta colere ?
Qui te fait inventer de semblables rigueurs,
Et t'aprend si bien l'art d'épouvanter les cœurs ?

O Ciel, qui vois le trouble où mon ame s'égare,
Puis-je ici ne pas être infidele ou barbare?
Puis-je encor satisfaire à tout ce que je doi;
Et ne pas offenser la nature ou ma foi?
Qui me garantira d'un éternel reproche?

SCENE II.

MISAEL, SALMONE'E.

MISAEL.

AH! ma mere!

SALMONE'E.

Ah! mon fils! Je tremble à ton aproche.
J'ai voulu sur ta fuite interroger le Roi,
Qui d'un regard farouche augmentant mon effroi,
Et sur tes sentimens s'obstinant au silence,
Pour mon tourment, dit-il, me permet ta présence.
Ton aspect est-il donc un suplice pour moi?
Parle; est-ce un infidele; est-ce un fils que je voi?
T'es-tu deshonoré? Ta fuite est-elle un crime?

MISAEL.

Non. Je n'exécutois qu'un dessein légitime.
Antigone avec moi s'éloignoit de ces lieux;
Mais, Madame, en fuyant elle abjuroit ses Dieux:
Elle est Israëlite; un nœud sacré nous lie.
Le nom de son époux m'a chargé de sa vie.

SALMOME'E.

Elle est Israëlite! Et vous êtes unis!
Et le Tiran encor ne vous a pas punis!
Se démentiroit-il jusqu'à vous faire grace?

MISAEL.

Ah! ma mere, bien loin que sa fureur se lasse,
Le cruel me prépare un suplice fatal
Qu'il imagine moins en Tiran qu'en Rival.
Si je m'offre à la mort, Antigone est perduë;
Je la livre aux boureaux, ma présence la tuë;
J'allume le bucher qui la doit dévorer,
Et je l'y précipite, en courant m'y livrer.

SALMONE'E.

Et si tu n'y cours point, qu'est-ce donc qu'il espere?

MISAEL.

Qu'en adorant ses Dieux, j'éteindrai sa colere.

SALMONE'E.

Et tu consentirois qu'il osât l'espérer?

MISAEL.

Vous me faites frémir. Mais je dois demeurer;
De ces funestes lieux attendre qu'on m'arrache;
Et n'être, s'il se peut, ni barbare, ni lâche;
Me résoudre à la mort que je ne fuirai pas,
Sans aller d'une épouse ordonner le trépas:
Car, Madame, songez que l'amour qui m'anime,
Tout extrême qu'il est, a cessé d'être un crime.
Sans honte & sans remords j'en subis la rigueur;
E c'est sans le soüiller qu'il déchire mon cœur.
Où prendre dans ce trouble un conseil salutaire!
Plein de ce que je sens, vois-je ce qu'il faut faire?
Je sçais que le Tiran va soupçonner ma foi;
Je le sçais, & j'attens: mais enfin je le doi.
Ces jours unis aux miens qu'il faut que je respecte....

SALMONE'E.

Ciel! Qu'entens-je! Tu dois laisser ta foi suspecte!
Misaël à mes yeux ose penser ainsi!
La foiblesse & l'erreur le retiennent ici!

MISAEL.

Sçavons-nous quel secours le Seigneur nous prépare?

Ne peut-il pas ſur nous attendrir le barbare ;
A d'autres ſentimens tout à coup l'amener ?

SALMONE'E.

Ingrat ! Ne peut-il pas auſſi t'abandonner ?
Quand tu te plais toi-même à trahir ton courage,
Tremble qu'il ne te laiſſe achever ton ouvrage.
Si le moment préſent ne te ſert qu'à gémir,
Crois-tu qu'un autre inſtant ſerve à te raffermir ?
Je frémis de l'effroi que ton cœur me témoigne.
Ta paſſion s'accroît, & le Seigneur s'éloigne.
Hélas ! pour ſe venger de tant d'inſtans perdus,
Peut-être que ſa voix ne te parlera plus.

MISAEL.

Ah ! S'il me parle encor, que j'ai peine à l'entendre !
Du trouble de mes feux je ne puis me défendre.
Je ne vois qu'Antigone expirante à mes yeux.
Quoi, Madame, j'irois en tiran furieux,
Donner de ſon trépas le décret parricide !
A cet affreux penſer mon zele s'intimide.
Pour elle j'ai juré de vivre & de mourir.
Suis-je donc ſon époux pour la faire périr ?
Dans les ſombres horreurs de ce cruel martyre ;
Je ne décide rien, Madame : mais j'expire.

SALMONE'E.

Expire ; mais, mon fils, expire pour ton Dieu.
Qu'Antigone aujoud'hui ne t'en tienne pas lieu.
Si ſa Religion n'eſt qu'une indigne feinte,
Ton amour eſt un crime auſſi-bien que ta crainte;
Si vers la vérité c'eſt un retour conſtant,
Meurs, & va lui donner l'exemple ; elle l'attend.
Les Juifs vont adopter ta foibleſſe ou ton zele.
Par toi, tout eſt impie, ou bien tout eſt fidele ;
Du ſalut d'Iſraël, ou de ſon jour fatal,
Timide ou généreux, tu donnes le ſignal.
Au nom de l'Alliance à nos ayeux jurée,
Au nom de l'Eternel & de l'Arche ſacrée,
Où Moïſe jadis renferma cette Loi

Qu'écrivit le Seigneur pour ſon peuple & pour toi,
J'oſe encore ajoûter au nom de tous tes freres
Qui viennent de mourir pour la foi de leurs Peres :
Par de lâches délais ne va pas la trahir.
Et ſans rien voir de plus, hâte-toi d'obéïr.
Accorde-moi, mon fils, ce prix de ta naiſſance,
De ces ſoins qu'à ta mere a coûté ton enfance :
Si le plus tendre amour a veillé ſur tes jours,
Va mourir.

MISAEL.

Recevez mes adieux; & j'y cours.

SCENE III.

SALMONE'E.

J'Ai retrouvé mon fils, Seigneur, pour te le rendre.
Devrois-je avoir encor des larmes à répandre !
De la mere & du fils daigne être le ſoûtien,
Affermis ſon courage & raſſure le mien.
Je hâte cette mort dont je ſuis déchirée;
Il livre, pour te plaire, une épouſe adorée;
Et nous avons tous deux dans ces triſtes momens
A te ſacrifier les plus chers ſentimens.
Grand Dieu, ſois en loüé; des efforts magnanimes
Doivent à tes regards épurer tes victimes.
Dans notre ſacrifice immolons tous nos vœux :
Le plus digne de toi, c'eſt le plus douloureux.

SCENE IV.

ANTIOCHUS, SALMONE'E.

ANTIOCHUS.

C'En eſt fait; votre fils conſomme ſon audace.
Il vient, pour me braver, de ſortir dans la place.
Honneur & ſacrifice au ſeul Dieu d'Iſraël,
A crié devant moi l'inſolent Miſaël.
Je l'ai trop laiſſé vivre. Il eſt tems qu'il expie
L'aveugle fermeté de ſon orguëil impie.
De la main des boureaux rien ne peut l'arracher.
Déja tout étoit prêt, la flâme & le bucher.
Le cruel y va voir expirer ce qu'il aime;
Et ſoudain dans les feux il la ſuivra lui-même.
Pour eux plus de pitié; je n'en veux plus ſentir;
Et je ne ſuis rentré que pour m'en garantir.

SALMONE'E.

Ah! Vous voilà, Seigneur, tel que je vous demande;
Si j'implore de vous une grace plus grande,
C'eſt que votre couroux conſente de m'unir
A ce cher criminel que vous allez punir.
Pourquoi ſéparez-vous le fils d'avec la mere?
N'ai-je pas comme lui droit à votre colere?
Et mon zele hardi ne vous paroît-il pas
Digne autant que le ſien d'obtenir le trépas?

ANTIOCHUS.

Tu me braves en vain; ton ſexe eſt ta défenſe;
Et je ſçai me garder d'avilir ma vengeance.

SALMONE'E.

Superbe, ſi mon ſexe eſt ſi vil à tes yeux,
Pourquoi démens-tu donc ce mépris odieux,
Comment ordonnes-tu qu'Antigone périſſe?

ANTIOCHUS.

Ce n'eſt point ſon erreur qui l'envoye au ſuplice ;
C'eſt de ſa trahiſon le juſte châtiment,
Ou plûtôt d'un Rival ſa mort eſt le tourment.

SCENE V.

ANTIOCHUS, SALMONE'E, ARSACE.

ARSACE.

Vos ordres ſont remplis ; & je viens vous aprendre
Le ſort de deux grands cœurs qui ne ſont plus que cendre.
Si-tôt qu'on vous a vû rentrer dans le Palais,
Du ſuplice fatal on hâte les aprêts;
On conduit au bucher Antigone enchaînée ;
Miſaël ſoûpirant y ſuit l'infortunée.
Je ne vous tairai point le murmure & les pleurs
D'un peuple conſterné qu'accablent leurs malheurs.
Chacun jette des cris : chacun ſe déſeſpere
De voir cette beauté qui vous étoit ſi chere,
Par qui depuis long-tems ſur vos heureux ſujets
Vous vous plaiſiez vous-même à verſer vos bienfaits,
Que juſques-là, Seigneur, ſi j'oſe vous le dire,
Votre amour & nos vœux appelloient à l'Empire,
Au lieu de ces grandeurs qui ſembloient la chercher,
Ne trouver aujourd'hui qu'une infâme bucher.
Elle ſeule eſt tranquille ; elle ſeule demeure
Inſenſible à des maux que tout le monde pleure;
Et loin de nous montrer un front épouvanté,

Une modeste joïe ajoûte à sa beauté.
L'Erreur la rend ensemble impie & généreuse :
Puissiez-vous vivre heureux comme je meurs heureuse,
Nous dit-elle ; & soûmis à de plus saintes Loix,
En quittant vos faux Dieux, mériter de bons Rois !
Puis avec un regard tout plein de sa tendresse,
A son nouvel Epoux cette Amante s'adresse :
Que je benis l'amour que tu m'as inspiré,
Puisqu'à ton Dieu par-là mon cœur fut attiré !
Ma foi, pour l'un & l'autre, aujourd'hui se signale :
Ce bucher est pour moi la couche nuptiale ;
Et ce trône de flâme où je m'en vais monter,
Vaut mille fois celui que tu m'as fait quitter.
Dans ses derniers adieux vingt fois elle l'embrasse,
Et soudain au bucher vole prendre sa place.
Alors selon votre ordre on retient Misaël,
Qui, détournant les yeux du spectacle cruel,
Les fixe vers le Ciel, qu'à genoux il implore
Pour cet objet chéri que la flâme dévore ;
Et des mains des boureaux dès qu'il peut s'arracher,
Il s'élance lui-même au milieu du bucher,
Où des feux irrités la prompte violence
A bien-tôt par leur mort rempli votre vengeance.
Oüi ; vous êtes vengé, Seigneur, ils ont vêcu.

ANTIOCHUS.

Je ne suis point vengé, grands Dieux ! je suis vaincu.

SALMONE'E.

Oüi, superbe, tu l'es ; & ton pouvoir t'échape ;
Voilà le dernier coup dont le Seigneur nous frape.
Le sang de mes enfans vient de le désarmer.
Ta rage contre nous a beau se ranimer,

L'Eternel à son tour va prendre sa vengeance.
Notre oprobre finit, & ta honte commence.
Dieu déploye à mes yeux l'avenir qui t'attend.
Je vois du peuple élu le triomphe éclatant;
A leur tête je vois de nouveaux Machabées,
Le renaissant apui de nos Villes tombées,
Marchant à la victoire, & prêts d'exécuter
Les exploits que mes fils viennent de mériter.
Les Puissances du Ciel à leurs côtés combatent;
Sous le glaive divin tes Légions s'abatent;
Tout est frapé; tout meurt; & le Juif glorieux
Dans les murs de Sion rentre victorieux.
Par ta confusion ta rage ranimée
Menace le Seigneur d'une plus forte armée;
Tu viens: mais il t'arrête; & ses coups plus certains
Te renversent toi-même avec tous tes desseins.
Ton corps n'est bien-tôt plus qu'une honteuse plaie;
Tes amis, tes flateurs, tout fuit, & tout s'effraye.
Un Dieu juste condamne, en terminant ton sort,
Le cœur le plus superbe à la plus vile mort.
Alors reconnoissant que tu devois le craindre,
Tu cesses de braver; tu ne sçais que te plaindre;
Tu lui demandes grace; & prêt à l'adorer,
Tu ne veux plus de jours que pour tout réparer:
Mais ton faux repentir à ses yeux est un crime,
Il ne t'écoute plus & tu meurs sa victime.
Implacable Tiran, voilà ton avenir.
Ma voix te le revele; & tu peux m'en punir:
Mais, si de ton couroux je ne deviens la proie,
Je mourrai, malgré toi, de l'excès de ma joie.

ANTIOCHUS.

O Ciel! Qu'ai-je entendu! Quel effroi m'a troublé!
Je doute si c'est elle, ou Dieu qui m'a parlé.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.



SECOND

DISCOURS

A l'occasion de la Tragedie

DE ROMULUS.



Omme on m'a fait l'honneur de censurer Romulus, je dirai d'abord un mot de ces Critiques qu'attire d'ordinaire aux Tragedies le succès qu'elles ont au Théatre.

Des Critiques.

L'usage des Critiques est ancien; & depuis le Cid dont le Cardinal de Richelieu engagea l'Academie Françoise à relever les défauts, il a rarement discontinué. L'Abbé Daubignac ne les épargnoit pas au grand Corneille. Il y en a eu sur presque toutes les Tragedies de Racine; & qui, tant bonnes que mauvaises, sont toutes tombées dans l'oubli. Les Ouvrages critiqués durent, & leur réputation

s'affermit & croît tous les jours, parce qu'un mérite dominant en couvre les défauts qui ne s'apperçoivent gueres que quand on les cherche; & on ne les cherchoit alors que par envie. Les Critiques au contraire disparoissent bien vîte & sans retour, ou faute d'assez de solidité & d'agrément, ou parce que la partialité seule les décredite. Après l'exemple de ces grands Poëtes, un Auteur doit douter de son succès, tant qu'on le laisse en repos; & ce qu'il peut souhaiter de mieux, c'est que ses Ouvrages fassent assez de bruit pour réveiller les Critiques, & qu'ils soient assez bons pour leur survivre.

Les Critiques ne partent d'ordinaire que de deux sortes d'Auteurs : les unes sont l'aprentissage de jeunes gens qui n'ont encore qu'assez d'esprit, pour présumer d'en avoir beaucoup; à qui quelques idées superficielles d'un art tiennent lieu de tous ses principes; & qui, plus pressés de décider que de s'instruire, saisissent avidement l'occasion d'un Ouvrage célébre, pour se mettre eux-mêmes sur les rangs & déployer les premices de leur génie. C'est pour eux une ambition bien vive que la gloire d'être imprimés avec quelqu'espérance d'être lûs; & le titre d'Auteur, surtout d'Auteur critique, leur paroît d'une grande distinction parmi les

hommes. Qu'attendre de ces jeunes imprudens que des choses triviales qui ne sont nouvelles que pour eux, & qu'ils sont tout étonnés de savoir, que des discours du monde, ramassés sans choix, sans examen & sans liaison, & dont ils se croyent Auteurs, dès qu'ils les ont revêtus de quelque amplification! L'air seul de stile & de phrases leur tient lieu de raisonnement & de preuves; & il faut bien le pardonner à l'yvresse d'un âge sujet à la présomption, à proportion de sa vivacité & de son ignorance.

Les autres partent d'Ecrivains plus instruits & plus ingénieux, mais qui malheureusement n'ont pas pour objet la raison ni la vérité. Leur but est de briller, aux dépens d'un Ouvrage qui vient d'avoir quelqu'éclat; & de se donner tout à la fois un air de supériorité sur l'Auteur qu'ils censurent, & sur le public qui s'en est laissé séduire. Bien déterminés d'abord à trouver des défauts, n'y en eût-il point, ce qui à la vérité n'arrive gueres, non seulement ils vont relever des fautes réelles, mais ils en vont grossir les moindres apparences; & n'espérez pas qu'ils fassent grace à ce qu'ils sentiroient eux-mêmes de plus raisonnable, s'ils sont assez heureux pour pouvoir, à force de déguisemens, l'offrir sous un aspect ridicule. Pour cela

les infidélités & les sophifmes ne leur coûtent rien; ils n'exposeront pour le fait entier que quelques circonstances qui, séparées de celles qu'ils dissimulent, changent absolument l'espece. En ne présentant qu'en partie le caractere d'un personnage, ils vont condamner des sentimens & des démarches qu'une autre partie du caractere justifie & rend même nécessaires.

Si quelques phrases familieres se trouvent répanduës dans l'Ouvrage, & peut-être à propos, car le familier trouve encore sa place au milieu du grand, ils les rassembleront, à dessein qu'elles fassent ensemble une impression de négligence; & conclûront hardiment que tout l'Ouvrage est prosaïque ; ou s'ils l'aiment mieux, de quelques expressions audacieuses, raprochées de même, ils insinuëront que toute la Piece est forcée & bisarre.

Il faut pourtant avoüer à leur décharge qu'ils ne sont pas seuls coupables de leur malignité: quelques-uns de ceux qui n'en sont pas séduits ne la leur reprochent que d'un ton qui semble plutôt les féliciter de génie, que les reprendre d'injustice & de mauvaise foi. On en use avec eux comme avec des enfans malins qu'on ne gronde de leur malignité qu'en les caressant, parce qu'on y trouve de la vivacité & de l'esprit: les pauvres enfans donnent dans

le piege, & s'étudient à de nouvelles malices, penſant n'en devenir que plus jolis.

Il eſt vrai d'ailleurs que le public, je n'entens pas par-là les gens les plus raiſonnables, fait un aſſez bon accueil aux Critiques, & même par préférence aux plus malins. On diroit que dès qu'il a applaudi avec éclat à quelque Ouvrage dramatique, il appréhende que l'Auteur n'en devienne trop vain; la crainte n'eſt peut-être pas mal fondée: & il eſt bien aiſe qu'à quelque prix que ce ſoit, on prenne ſoin de rabatre un peu de l'orgueil qu'il auroit lui-même fait naître.

La raiſon voudroit cependant que les Critiques ne fuſſent permiſes qu'à des gens éclairés & équitables. Dans une République bien reglée on ne choiſit des Cenſeurs que de ce caractere. La République des Lettres demanderoit une pareille police; & il eſt vrai qu'alors les Critiques ſeroient d'une grande utilité. Des gens éclairés n'établiroient ſur un art que des principes certains & bien dévelopés; ils n'en feroient que des applications juſtes aux défauts d'un Ouvrage, en faiſant ſentir preciſément en quoi ils conſiſtent, & en fourniſſant les moyens de les éviter; équitables d'ailleurs, ils ne reprendroient pas un Ecrivain de maniere à l'aigrir &

à l'indigner, mais avec des raiſonnemens ſolides, accompagnés d'égards qui les rendroient plus perſuaſifs, & qui, en encourageant l'Auteur, l'aideroient à ſe corger; car il faudroit être bien mal-adroit, pour ne pas trouver dans un Ouvrage applaudi du public, quelques occaſions d'une loüange légitime.

Quel dommage n'eſt-ce pas que les ſages, ſeuls capables, ſeuls dignes de critiquer les autres, ſoient ceux qui s'en mêlent le moins! Un ſage ſe contente de juger ſainement des Ouvrages des autres, d'en dire ſimplement ſon avis quand on le lui demande, & en ſe gardant bien de ſe donner pour regle; & loin qu'il ſoit curieux d'occuper le public de ſes réflexions, la témérité de ſe donner pour Auteur lui paroît une démarche de vanité & d'orgueil, capable de décréditer toute ſeule ce qu'il auroit de meilleur à dire. Que nous ſommes loin nous autres Poëtes d'une modeſtie ſi ſenſée! gardons-nous bien auſſi de nous compter parmi les ſages.

Je dois cependant rendre ici juſtice à un de mes Cenſeurs. J'ai vû dans le Spectateur François, imprimé depuis quelques années en Hollande, une Critique de tous mes Ouvrages, dont l'Auteur me paroît auſſi équitable qu'éclairé, & de qui la modeſtie n'eſt pas douteuſe, puiſqu'ap-

prouvé du public, il s'obſtine encore à lui cacher ſon nom. Cet Ecrivain m'examine dans les differens genres où j'ai travaillé; & déclarant d'abord qu'il ne me connoît pas perſonnellement, & qu'il n'a par conſéquent aucune prévention ni pour ni contre moi; établiſſant enſuite par des idées nettes la perfection propre à chaque genre, il me condamne avec liberté dans les endroits où il croit que je m'en éloigne; content de marquer ſérieuſement la faute, ſans eſſayer jamais de tourner l'Auteur en ridicule, & ſans induire le lecteur à penſer que ces fautes éparſes dans les Ouvrages, en forment le caractere dominant: mais il ne s'en tient pas à relever ce qu'il juge repréhenſible; il peſe, du moins avec autant d'attention, ce qu'il trouve d'heureux & d'eſtimable. On ſent même qu'il a beaucoup plus de plaiſir à loüer qu'à reprendre: ſes applaudiſſemens ont plus d'énergie que ſes critiques; & ce penchant généreux lui fait tellement exagérer ce qu'il y a de bon, que je trouve bien plus à rabatre de ſes loüanges que de ſes cenſures. Il me fait cependant un reproche des plus graves; il m'accuſe dans quelques prologues de mes fables d'une vanité bien marquée, dont, dit-il, j'avois été fort éloigné juſques-là. A l'amour qu'il fait paroître dans tout ſon livre pour la

vertu, il lui ſied d'avoir été bleſſé d'un vice ſi odieux : car j'en conviens de bonne ſoi, j'ai ſouſcrit d'abord à ſon reproche : j'ai ſenti dans ces prologues, quand je les ai relus, un air de vanité qui ne me laiſſe pas douter qu'il n'y en ait effectivement ; j'en ſoupçonne encore dans bien d'autres endroits où j'en ai moins l'air ; & je crains qu'il n'y en ait juſques dans l'aveu que j'en fais, tant j'ai de plaiſir à le faire.

Je n'ai pas voulu perdre cette occaſion de remercier ſincerement mon Critique, & de lui apprendre que depuis ſes réflexions ſur mes Ouvrages, il a un nouvel ami dont il ne ſe doutoit peut-être pas. Je ne diſſimulerai pas non plus qu'il y a eu une Critique de Romulus digne d'attention par les principes, l'arrangement, le bon ſtile & l'eſprit que l'Auteur y a répandu : mais il ſçait bien lui-même que ſa Critique ne mérite point de remerciment : il ne s'y eſt propoſé que de relever des défauts ; ſon objet unique a été de décrier tout l'Ouvrage ; & un pareil deſſein corrompt le jugement le plus ferme, non ſeulement ſur les beautés qu'on ſe cache, mais même ſur le degré des défauts qu'on remarque.

M. B... a éprouvé cet inconvénient, & qui pis eſt, celui de manquer à la ſincérité, quand elle ne s'accorde pas avec la

résolution où l'on est de reprendre. Je ne lui représenterai qu'une seule de ces altérations ; & c'est le moins qu'un galant homme puisse pardonner à un Auteur qu'il a critiqué. Il m'accuse d'avoir fait Proculus poltron ; il prétend le prouver par plusieurs des Vers que je lui mets à la bouche ; & entr'autres il se sert de celui-ci pour dire que Proculus l'avoue lui-même, en s'excusant de n'avoir pas tué Romulus, & en tâchant de se raffermir :

Je reparerai bien ce moment de surprise.

Mais pourquoi M. B... supprime-t'il les deux Vers qui précedent immédiatement celui qu'il cite ?

Excuse, Murena, ce respect souverain,
Qu'imprime la valeur dans l'ame d'un Romain.

Proculus n'exprime-t'il pas bien par-là que plus on est brave, car Romain le veut dire, plus on est frappé d'admiration pour la valeur des autres, & que c'est par respect pour celle de Romulus qu'il a suspendu sa vengeance ? Est-il un sentiment plus opposé à la poltronerie ! M. B... auroit pû me dire, s'il l'eût voulu, que ce sentiment est trop subtil, mais du moins n'auroit-ce plus été le reproche de poltronerie ; & c'est de celui-là qu'il ne vou-

loit rien perdre. Un honnête homme n'eſt-il pas bien ſurpris d'avoir été amené juſqu'à cet air de mauvaiſe foi par l'intérêt mal entendu de ſoûtenir une fauſſe Critique? & n'eſt-ce pas même à la honte qu'il en a qu'il peut meſurer le fond de ſa probité? Je crois que M. B... eſt bien honteux.

A propos de ce Proculus accuſé de poltronerie, malgré ce qu'il dit lui-même, j'ajouterai une réflexion dont je ne trouverois peut-être pas une occaſion ſi naturelle; c'eſt qu'il ne faut jamais imputer aux perſonnages d'une Piéce ni plus ni moins qu'ils ne diſent. Ils n'ont point de ſecret pour le Spectateur; & ils ne ſont autre choſe que l'aſſemblage des diſcours qu'on leur fait tenir. On peut bien dire qu'un perſonnage ſe contredit ou ſe dément, mais jamais qu'il ſe déguiſe, à moins qu'il ne l'avoüe lui-même dans la Piéce, ou que l'Auteur n'ait l'art de le faire entendre par le moyen des autres perſonnages. On a raiſon dans le monde de ne pas croire les gens ſur leur parole, parce qu'alors il y a une perſonne & des diſcours; ce n'eſt pas de même au Théatre, ce ſont les diſcours qui conſtituent la perſonne, & il n'y a rien à diſtinguer. Convainquez l'Auteur, s'il y a lieu, de n'avoir pas connu la nature & d'avoir allié

allié des sentimens qui ne s'accordent pas ensemble ; mais prenez toujours le personnage pour ce qu'on le donne, quelque chimérique qu'il puisse être. On étudie les hommes dans la societé, pour pénétrer dans leur cœur au-delà de ce qu'ils en découvrent : les hommes qu'on voit au Théatre sont tous dévoilés, & ne sont précisément que ce qu'ils paroissent.

J'entre à présent en matiere sur ma Tragédie en particulier ; & qu'on ne s'étonne ni de mes préliminaires, ni de mes digressions, puisque j'ai bien moins en vûe de me justifier personnellement, ce qui n'en vaudroit pas la peine, que de proposer sur les differentes parties de l'art, des idées générales que le lecteur puisse rejetter, adopter, ou rectifier, selon que j'y serai plus ou moins heureux.

De la multiplicité d'évenemens.

Les Critiques m'ont reproché la multiplicité d'événemens, & je regarde ce reproche sous deux aspects. Ou l'on a voulu seulement me convaincre d'avoir violé la loi des vingt-quatre heures ; ou bien indépendamment de cette regle, on prétend que la multiplicité d'incidens est par elle-même un défaut ; tâchons de nous juger nous-mêmes à ces deux égards, en n'écoutant que la nature & la raison.

Quel entassement d'avantures, s'écrie-

t'on d'abord ! Tatius entre dans Rome avec ſes troupes ; Romulus défend longtems le Pont ; les Soldats ſe raſſemblent & viennent à ſon ſecours ; le combat s'échauffe, Tatius eſt fait priſonnier & conduit dans le Palais de Romulus ; Proculus lui facilite le retour dans ſon Camp, nouvelle bataille ; les Sabines, portant leurs enfans ſur leur ſein, ſe jettent entre les deux Armées ; Tatius propoſe un duel, on en jure les conditions, Herſilie accorde les deux Rois ; enfin Romulus offre un ſacrifice dans le bois de Mars, où ſon propre courage & celui de Tatius le ſauvent des aſſaſſins, & ils reviennent tous deux punir le grand Prêtre, & calmer une révolte.

Cette énumération faite, le Critique triomphe, & croit avoir laiſſé l'Auteur ſans réplique : mais il n'en demeure pas moins vrai qu'il ne me faut preſque pour tout cela que le tems même de la repréſentation, & qu'à peine ai-je beſoin de ſuppoſer une demie heure entre quelques Actes. Le premier combat ſe donne dans Rome, entre le premier & le ſecond Acte ; & il ne faut pas abuſer de ce que je dis que Romulus lui ſeul défendit longtems le Pont contre les Sabins ; le tems ſe meſure là, à l'effort qu'il avoit à ſoûtenir ; & quelques minutes en ce cas, deviennent

un tems considérable. D'ailleurs qui pouvoit empêcher ses Soldats de le joindre aussi-tôt ? Etoient-ils loin de lui? N'étoient-ils pas gens à se tenir toûjours sur leurs gardes? Enfin, quoique les Armées se mêlent, ce n'est qu'un commencement de combat, puisque Tatius tombant entre les mains de Romulus, le combat demeure suspendu par l'ordre du vainqueur; une demie-heure y suffisoit de reste.

Mais si on fait attention que les troupes demeurent dans leur poste, on jugera que la retraite de Tatius dans son Camp, que la présence des femmes Romaines au milieu des deux Armées, le défi des deux Rois, que tout cela, dis-je, ne demande que le tems que j'y employe.

L'action du quatriéme au cinquiéme Acte n'est que la proclamation de Tatius dans le Senat, & le sacrifice de Romulus dans le bois de Mars; cela ne demande pas absolument plus d'une heure, & le reste se passe dans le tems même de la représentation. On ne trouve les événemens pressés que parce qu'on ne fait pas assez d'attention au voisinage des lieux & à l'interruption des actions qu'on imagine, sans y penser, d'une plus grande étenduë; ajoutez que les préparations que j'ai ménagées aux événemens, sont bien moins frappantes pour les Spectateurs, que les

événemens mêmes qui, ſuivant le cours ordinaire des choſes, laiſſent l'idée d'un tems plus long que celui où je me ſuis étudié à les réduire.

Il eſt vrai encore que d'une Scene à l'autre, il ſe paſſe des choſes qui demandent qu'on ſuppoſe la Scene plus longue; mais c'eſt un privilege dont les plus grands Poëtes uſent par tout ſans ſcrupule, & qu'il eſt bien raiſonnable de leur accorder, ſi l'on veut qu'ils intéreſſent : auſſi là-deſſus le Spectateur eſt-il de bonne compoſition; il ne s'aviſe pas de compter les momens, pourvû qu'on le touche; & il ſacrifie, ſans y penſer, un peu d'exactitude à ſon plaiſir. Sa curioſité une fois excitée ne veut pas être ſuſpenduë, & ſa propre impatience lui rend en quelque ſorte la précipitation vraiſemblable. En un mot ce calcul ſévere n'eſt que le prétexte malin de la Critique, &, pour ainſi dire, la ſuperſtition de l'art.

On a été ſans comparaiſon mieux fondé à blamer la maniere dont Romulus ſe ſauve des aſſaſſins dans l'inſtant de ſon ſacrifice; les circonſtances que je raconte ſont difficiles à imaginer, & elles ont le défaut du Romaneſque. Ce n'eſt pas que je pouſſe le merveilleux juſqu'à l'impoſſible, & l'Hiſtoire Romaine nous fournit un fait encore plus incroyable que celui de ma Tragedie.

Siccius Dentatus, Simple Plebeïen & furnommé l'Achile des Romains, s'étoit attiré par cent prodiges de valeur une grande autorité ſur le peuple, & par cela même, la jalouſie des Decemvirs. Ils réſolurent de le perdre; & ſous prétexte d'honneur, ils l'envoyerent à une expédition à la tête de cent hommes qu'ils avoient chargés de l'aſſaſſiner. Siccius, au raport de Denis d'Halicarnaſſe, ſe défendit ſeul contre tant d'aſſaſſins; il en tua quinze, il en bleſſa trente; & le reſte n'oſant plus l'attaquer de près, ne put que l'accabler de loin à coup de traits & de pierres. Ne ſemble-t'il pas que j'aie copié ce fait, en l'attribuant à Romulus, avec la précaution de l'adoucir, pour lui prêter plus de vraiſemblance? & ne pourois-je pas dire que j'ai pû ſans excès ſuppoſer au Fondateur de Rome autant de force & de courage qu'en fit paroître dans la ſuite un ſimple Citoyen. Je ne veux pourtant pas abuſer de mes avantages. Je conſens encore, malgré cet exemple, qu'on traite de chimérique l'exploit de Romulus; & je conviens qu'au Théatre, le vrai même n'eſt bon qu'à titre de vraiſemblable.

Il ne s'agit maintenant que d'examiner en général la ſimplicité & la multiplicité Compa-raiſon de la

multiplicité & de la simplicité d'incidens.

des incidens; de peser les avantages & les inconvéniens de l'un & de l'autre, aussi-bien que le remede qu'il y faut apporter; de marquer la différence du plaisir qu'elles peuvent faire au Spectateur, & enfin les ressources qu'elles prouvent dans le Poëte.

L'avantage de la simplicité, c'est de n'avoir besoin que de la plus légere attention du Spectateur. On suit un objet avec d'autant plus de plaisir, qu'on l'embrasse avec moins de peine, & le cœur entre plus aisément dans la passion, quand l'esprit n'est pas occupé à démêler les circonstances qui la fondent.

L'inconvénient de la simplicité, c'est de ne pas assez exercer l'imagination, toûjours avide de nouveaux objets, & de dégénérer bien-tôt en une languissante uniformité. Le remede à cet inconvénient, c'est d'allier la variété à la simplicité, de maniere qu'on multiplie en quelque façon le même objet, en le présentant sous diverses faces.

Au contraire l'avantage de la multiplicité est de promener l'esprit d'objets en objets, de faire renaître sa curiosité en la satisfaisant, & d'ajoûter toujours aux émotions du cœur la nouvelle force que leur donne la surprise. L'inconvénient est le danger de la confusion qui changeroit en

étude, ce qui ne doit être qu'un divertiſſement, & de ne faire ſur le cœur que des impreſſions légeres, à force d'en vouloir faire de différentes; le remede eſt de diſpoſer les événemens dans un ordre qui les faſſe naître les uns des autres, & ſurtout de les ſubordonner tellement à un même intérêt, qu'ils puiſſent rentrer par-là dans une eſpece de ſimplicité.

Enfin dans l'un & dans l'autre cas l'on ne ſauroit plaire qu'en ſatisfaiſant à la fois à differens beſoins de l'eſprit, ſoit en multipliant par la variété des aſpects des événemens trop ſimples, ſoit en uniſſant ſous une même vûë des objets différens.

Ces conditions une fois obſervées, ſi on me demande de laquelle de ces méthodes doit réſulter un plus grand plaiſir pour les Spectateurs, j'avoüe que je panche beaucoup pour la multiplicité d'incidens, par la raiſon que dans un événement trop ſimple, la variété ne peut être que fine, & que l'uniformité du fond eſt bien plus frappante que la diverſité des circonſtances: que dans la multiplicité (bien entendu qu'elle ſe rapporte toûjours à un ſeul intérêt) l'eſprit & le cœur ſont émus à tout moment par des tableaux ſenſiblement variés, & qu'aiſnſi & la curioſité & la paſſion y ſont à la fois & plus ſûrement ſatisfaites.

Berenice, malgré l'abondance la plus délicate de ſentimens, n'a jamais pû faire qu'une impreſſion d'élegie; elle a beſoin d'être un peu oubliée pour être revuë; & le Cid, malgré ſa multiplicité d'incidens, attache encore, tout répété qu'il eſt depuis près d'un ſiécle.

Mais auſſi, ſi l'on me demande ce qui prouve le plus de reſſource dans un Auteur, j'avoüe de même que je panche beaucoup pour la ſimplicité. Il faut avoir bien de la force pour ſoûtenir un ſujet trop ſimple par la richeſſe & la beauté des détails.

Berenice eſt un Chef-d'œuvre à cet égard, & il eſt étonnant que M. Racine ait pû faire naître tant de fleurs dans un champ ſi étroit. Il faudroit être bien hardi pour ſuivre ſon exemple, & je ne lui aurois pas conſeillé à lui-même de tenter plus d'une fois une entrepriſe ſi difficile. Il vaut mieux prendre ſes avantages d'abord, & employer les plus grands efforts d'invention à ſe préparer une matiere abondante, que de s'en fier à des reſſources incertaines, en s'embarquant dans une matiere ſtérile.

Quand par l'arrangement de ſa fable, on s'eſt donné pluſieurs objets à peindre, il ne faut qu'une fleur d'eſprit pour chacun : mais quand on veut donner aux

choses plus d'étenduë qu'elles n'en portent naturellement, il est bien dangereux qu'on n'ait recours à la subtilité ou à l'amplification; que même avec les plus heureux efforts on ne sauve pas toûjours l'ennui. Est-il raisonnable de se donner plus de difficultés à vaincre, qu'il n'y a de succès à espérer?

Je remarque seulement qu'à proportion de la multiplicité d'incidens, il faut aussi plus d'adresse pour les fonder d'abord; de maniere que quoiqu'on ne les fasse pas prévoir, ils ne paroissent pourtant, quand ils arrivent, qu'une suite naturelle de l'état où l'on suppose d'abord l'action & les personnages. Ce début de la Tragedie demande quelques réflexions.

De l'exposition.

L'exposition consiste à jetter d'abord les fondemens de la Piece, en exposant les faits de l'avant-Scene qui doivent produire ceux qui vont arriver; en établissant les intérêts & les caracteres des personnages qui doivent y avoir part, & surtout à déterminer l'esprit & le cœur du côté de l'intérêt principal dont on veut les occuper: mais comme la Tragedie est une action, il faut que le Poëte se cache dès le commencement, de maniere qu'on ne s'apperçoive pas qu'il prend ses avantages, & que c'est lui

qui s'arrange, plutôt que les Acteurs n'agissent.

Beaucoup d'expositions de nos Tragedies ressemblent beaucoup moins à une partie de l'action qu'à ces prologues des anciens, où un Comédien venoit mettre le Spectateur au fait de l'action qu'on alloit lui représenter, en lui racontant franchement les avantures passées qui y donnoient lieu ; de sorte que le Poëte s'affranchissoit par-là de l'art pénible de mêler, si je puis parler ainsi, les échafaudages avec l'édifice, & de les tourner en ornemens.

Corneille lui-même ne s'est pas fort élevé au-dessus de cet usage dans l'exposition de Rodogune, où, par un Acteur désintéressé, il fait faire à un autre qui ne l'est pas moins, toute l'Histoire nécessaire à l'intelligence de la Tragedie, & qui pis est, une Histoire si longue qu'il a fallu la couper en deux Scenes : on l'interrompt pour laisser parler les deux Princes qui arrivent, & on la reprend dès qu'ils sont sortis. Voilà sans doute le plus grand exemple d'une exposition froide. Ne sortons pas du même Auteur, pour trouver aussi le plus parfait modele d'une exposition adroite, qui est elle-même une grande action. C'est celle de la mort de Pompée, où Ptolomée tient

conseil sur la conduite qu'il doit tenir après le succès de Pharsale.

C'est ainsi que les plus grands hommes fournissent une instruction complete, aussi-bien par l'exemple des fautes, que par celui de la perfection.

Il y a bien des nuances entre les deux expositions que je viens de citer : mais il faut avoüer que celles de la plûpart de nos Tragedies tiennent beaucoup de la premiere, & qu'on songe rarement à imiter la seconde. Le Poëte se tire ordinairement d'affaire, en faisant faire à un Acteur par un autre, tous les récits dont il a besoin, tantôt avec la précaution d'instruire un Personnage qui n'est pas au fait, tantôt en lui rappellant ce qu'il peut avoir oublié, quelquefois même en lui disant qu'il s'en souvient, comme si c'étoit une raison de le lui redire.

De là deux défauts : celui de la ressemblance & celui de la langueur ; & le Spectateur est tellement habitué à cet usage, qu'il n'est qu'auditeur dans le commencement : il ne compte pas qu'il soit encore tems d'être ému, les regles veulent qu'il attende ; & il abandonne le premier Acte, & quelquefois davantage aux besoins du Poëte, dans l'espérance qu'il lui ménage par-là de grandes émotions.

Je reviens à dire que toute la Tragedie

doit être action, & s'il se peut, la premiere Scene aussi-bien que les autres. Je m'en suis fait un principe; & selon ma portée j'y ai toûjours été assez fidele. Par exemple, on me permettra de le remarquer; la premiere Scene de Romulus est une action. C'est le secret d'Hersilie surpris & comme arraché par sa confidente. Les faits dont il falloit instruire le Spectateur n'y sont racontés de la part d'Hersilie, que comme autant de preuves qu'elle n'aime pas Romulus; & de la part de la confidente, que comme des moyens de convaincre la Princesse de la passion qu'elle déguise. Quand je n'aurois pas eu en vûë de donner par-là les éclaircissemens nécessaires à la suite, j'aurois toûjours fait dire les mêmes choses par la convenance de l'action particuliere de la Scene. C'est par cette méthode que le Spectateur est d'abord dans l'illusion; il n'appercoit pas le Poëte sous les personnages, parce que l'art des préparatifs disparoît, & qu'il se tourne en mouvemens & en passion.

Si les Auteurs y veulent penser, comme j'ai fait, ils manqueront encore moins de ressource. Le malheur est qu'on s'en tient à la marche ordinaire, & que content de faire le mieux qu'il est possible dans la méthode reçûë, on ne s'avise pas de raisonner sur la méthode même. C'est

un bonheur pour moi d'y avoir réflechi, car je ne le compte pas pour un mérite : c'eſt toûjours quelque choſe d'étranger à nous qui fait naître nos réflexions ; & rien ne nous en appartient que d'eſſayer de les mettre à profit.

Puiſque l'expoſition ne ſert qu'à préparer & à former les ſituations, l'ordre veut que nous parlions à préſent de cette partie de la Tragedie. C'eſt de-là que dépend le plus grand effet d'une Piece ; & il y faut d'autant plus d'adreſſe & plus de choix.

Des ſituations.

Une ſituation n'eſt autre choſe que l'état des Perſonnages d'une Scene à l'égard les uns des autres. En ce premier ſens toutes les Scenes d'une Piece ſont, malgré qu'on en ait, autant de ſituations : mais on n'employe ordinairement ce terme que dans un ſens plus reſtraint, & pour exprimer des ſituations ſinguliérement intéreſſantes. Elles ne peuvent être ſinguliéres que par deux moyens ; par celui de la nouveauté, ou par celui de l'importance des intérêts. Souvent les Auteurs, ou faute d'invention, ou d'aſſez de délicateſſe pour la gloire, ſe contentent de ſituations déja connuës ; & à quelques différences près, dont celle des noms eſt quelquefois la plus conſidérable, ils s'ap-

proprient ce que d'autres ont inventé ; ſemblables à ces Peintres ſans imagination, qui ne font que copier d'après les grands Originaux, les plus beaux airs de tête & les attitudes les mieux choiſies. Ils ne laiſſent pas avec cette reſſource d'uſurper de legers ſuccès, parce que les choſes touchantes font d'abord leur effet : mais à peine les reſſemblances ſont-elles apperçuës, qu'en ceſſant d'eſtimer l'Auteur on ſe refroidit ſur l'Ouvrage même : car nous ſommes ainſi fairs ; les idées acceſſoires, quoiqu'étrangeres à la choſe, en augmentent ou en affoibliſſent le ſentiment.

La nouveauté ſuppoſée, qui ſeroit toûjours d'un grand mérite, quand les paſſions ne ſeroient pas ſi vives, il faut encore faire attention à l'importance des intérêts. Une ſituation bien imaginée dans ce genre eſt d'un ſi grand effet, qu'avant que les Perſonnages ſe parlent, il s'éleve parmi les Spectateurs un murmure d'applaudiſſemens & une curioſité avide de ce que les Acteurs vont ſe dire. Je remarquerai, en paſſant, qu'on ne ſçauroit ménager dans une piece pluſieurs de ces ſituations, qu'à la faveur d'un nombre d'incidens qui changent tout à coup la face des choſes, & qui mettent ainſi les Perſonnages dans des ſituations nouvelles & ſur-

prenantes. Ce plaiſir mérite bien qu'on paſſe quelque choſe à l'Auteur ſur les préparations qui lui ſont néceſſaires.

Je ne ſaurois choiſir un exemple plus favorable de tout ce que j'avance ici que celui d'Antiochus dans le cinquiéme Acte de Rodogune. Sur le point de boire dans la coupe nuptiale, il eſt réduit par ce que lui vient dire Timagene à croire la coupe empoiſonnée ou par ſa mere ou par ſa maîtreſſe qui ſont préſentes : le reſpect & la nature l'empêchent d'arrêter ſes ſoupçons ſur ſa mere : la tendreſſe & l'opinion qu'il a conçuë de Rodogune ne lui permettent pas non plus de l'imaginer criminelle, & il aime mieux s'expoſer à la mort que de faire cette injure à l'une ou à l'autre : mais pendant toute la Scene, quelle eſt l'attention du Spectateur aux divers mouvemens du fils, de la mere & de la Princeſſe ! n'eſt-on pas déchiré avec Antiochus, troublé & allarmé avec Rodogune, ſurpris avec Cleopatre, mais inquiet pour les autres du ſuccès de ſes artifices & de ſa rage ? On ne devine point leurs diſcours ; &, dès qu'ils parlent, on ſent qu'ils ne peuvent dire que ce qu'ils ſe diſent ; & ce qu'il y a de plus rare, c'eſt que la ſurpriſe ſe ſoutient & ſe renouvelle même à chaque partie de la Scene.

Voilà sans doute la situation la plus merveilleuse du Théatre : mais que faut-il passer à l'Auteur, & que lui en a-t'il coûté pour l'amener ? il a fallu que Cleopatre proposât à ses deux fils d'assassiner Rodogune dont elle doit du moins les soupçonner amoureux, ce qui ne s'accorde pas trop bien avec la prudence qu'on lui donne d'ailleurs. Il a fallu qu'à son tour Rodogune, malgré son caractere, proposât aux deux Princes d'assassiner Cleopatre, ce que Corneille n'a pû justifier en partie que par une subtilité de raisonnement dont lui seul étoit capable : mais ce n'est pas assez ; il a fallu que Timagene se rencontrât à propos dans le bois où Seleucus expire, & que ce Prince n'eût de vie précisément que pour dire les Vers énigmatiques qui font tomber un soupçon égal sur Cleopatre & sur Rodogune ; & que la voix lui manquât, quand il alloit prononcer le mot de l'énigme :

> Une main qui nous fut bien chere
> Vange ainsi le refus d'un coup trop inhumain ;
> Regnez ; & surtout, mon cher frere,
> Gardez-vous de la même main.
> C'est....

Voilà des préparatifs bien forcés : mais la situation est si belle, qu'on les a ou-

bliés volontiers à ce prix; & Corneille même s'en ſavoit ſi bon gré, que, malgré de ſi grands défauts, il a toujours crû Rodogune la plus belle de ſes Tragedies.

Au reſte une ſituation ſinguliére eſt quelquefois un piege pour l'Auteur: car plus elle fait naître par elle-même de curioſité & d'intérêt, & plus il court riſque de ne la pas ſoûtenir aſſez, par la maniere de la traiter. C'eſt comme le titre d'une Piece qui promet beaucoup, il eſt dangereux qu'elle ne réponde pas à l'attente du public, qui ſe fait quelquefois des idées vagues de grandeur ou de pathétique auſquelles le ſujet ne permet pas d'atteindre; & il ne s'agit pas d'examiner s'il a eu raiſon de ſe tant promettre, il faut lui tenir ce qu'il s'eſt promis; &, juſtement ou non, c'eſt à l'Auteur qu'il s'en prendra de s'être mécompté.

Des Reconnoiſſances.

Entre les ſituations, celles qui peuvent réuſſir à moins de nouveauté, & même de mérite, de la part de l'Auteur, ce ſont les reconnoiſſances; je n'entens pas les reconnoiſſances de ſimple vûë qui n'ont qu'un moment, & qui retombent auſſitôt dans le cours des Scenes ordinaires; celles-là ſont dangereuſes, parce que la premiere ſurpriſe ne ſe ſoutenant pas, on paſſe trop vîte d'un grand mouvement à

un moindre qui, dès-là, eſt languiſſant : j'entens les reconnoiſſances d'éclairciſſement, où deux perſonnes cheres qui ne ſe ſont point encore vûës, ou qui ſéparées depuis longtems, ſe croyent mortes, ou du moins fort éloignées l'une de l'autre, s'émeuvent peu à peu par les queſtions qu'elles ſe font, & les détails qu'elles ſe racontent; & viennent enfin, ſur une circonſtance déciſive à ſe reconnoître tout à coup. *Ah ma mere ! ah mon fils ! ah mon frere ! ah ma ſœur !* Ces exclamations ſeules ſont preſque ſures de nos larmes ; & ſans s'embaraſſer ſi la reconnoiſſance reſſemble à d'autres, ni même ſi elle eſt filée avec aſſez de juſteſſe, on ſe laiſſe entraîner à l'émotion des Perſonnages ; car plus ils ſont émus, moins ils laiſſent de liberté pour réflechir s'ils ont raiſon de l'être.

Que les Philoſophes ne nous chicannent point ſur les preſſentimens, ſur les inſtincts que nous employons en ces rencontres ; qu'ils ne trouvent pas à redire, par exemple, qu'un pere, à la préſence d'un fils inconnu, ſente une émotion ſecrete qui devance l'éclairciſſement : ils nous démontreront ſans doute que ces inſtincts ne ſont pas de la nature, & que c'eſt le préjugé ſeul qui les a imaginés : mais laiſſons-les démontrer ce qu'il leur

plaira ; allons à nôtre but, & profitons des préjugés du public pour son propre plaisir. Ce qu'il croit naturel a sur lui les droits de la nature, & fera les mêmes impressions. Il faut avoüer que ces instincts ont quelque chose de flateur pour les hommes, & c'est par ce côté-là qu'ils y tiennent. Nous sommes bien-aises de penser que nos proches sont liés à nous par des nœuds aussi étroits ; c'est un appui de plus pour notre foibldsse : mais, soit cette raison, soit quelqu'autre, il nous suffit de pouvoir compter par-là sur l'attendrissement des Spectateurs, pour n'en pas négliger l'avantage.

Je n'ai qu'un avis à donner sur les reconnoissances : c'est qu'il ne faut pas, quand on a porté l'émotion de la Scene au plus haut dégré, & que la reconnoissance est consommée, la laisser dégénérer en longs discours sur l'état présent des choses, à moins qu'ils ne pussent être aussi pathétiques, ce qui ne sauroit gueres arriver.

Il y a trois reconnoissances dans Penelope, qui toutes ont le défaut que je conseille d'éviter. Quand Eumée a reconnu son maître, ils raisonnent ensemble sur les mesures qu'ils ont à prendre. Quand Ulisse a reconnu son fils, ils en font de même ; & quand Penelope a reconnu

Ulisse, ce ne sont plus entr'eux que plaintes languissantes en comparaison d'un si beau moment. Il falloit, ce me semble, couper ces trois Scenes, après l'instant des reconnoissances, & faire survenir quelqu'Acteur qui établit une Scene nouvelle où le reste pût trouver sa place.

On me dira peut-être que ce seroit la même chose, puisque ainsi le moins intéressant suivroit d'aussi près le plus intéressant : mais qu'on y prenne garde, il y a une grande différence. Qand le Spectateur se promet d'une Scene un certain genre de plaisir, il le veut pur & sans mélange; au lieu que, s'il survient quelqu'un, il sent bien qu'il doit s'agir d'autre chose. Son imagination n'est plus montée au même objet; & sans qu'il y réfléchisse, il a l'équité de n'exiger pas un plaisir aussi vif que celui de la situation précédente : en un mot, il ne faut pas que les larmes qu'une Scene fait couler se séchent dans la Scene même : mais on n'est pas obligé d'en exciter encore dans la Scene suivante.

J'ajoûte encore que les situations tirent leur force & leur beauté singuliére du caractere des Personnages qui y ont part; & cette raison suffit pour engager les Auteurs à ne rien négliger pour l'invention

des caracteres, puisqu'ils doivent influer sur tout le reste.

Les caracteres ne sont que l'assemblage des qualités, des passions & des humeurs qu'on réunit dans un même Personnage. Sans parler davantage de la nouveauté que j'exige partout, du moins à quelque dégré, sans quoi ce ne seroit pas la peine d'écrire, les caracteres doivent être naturels, intéressans & soutenus.

Des caracteres.

Ils doivent être naturels : ce principe donne l'exclusion aux sentimens trop bizarres dont les Spectateurs ne sentiroient pas la semence en eux-mêmes, & dont ils n'auroient aucune expérience d'ailleurs. On veut reconnoître l'homme partout. Le moyen de s'attacher à des portraits chimériques qui ne ressembleroient à rien de ce qu'on connoît ! Ce n'est pas que dans la nature la variété des sentimens ne soit prodigieuse, & que les plus extraordinaires ne puissent tomber absolument dans quelque tête ; mais ces singularités trop grandes sont des exceptions précieuses à la vérité pour l'Histoire, mais que la Tragedie ne peut jamais admettre, parce que ne s'attirant pas de créance, elles ne sauroient faire le plaisir propre du Théatre qui est celui de l'imitation.

Des caracteres naturels.

C'eſt ſurtout ce défaut qui caractériſe la Tragedie de Pertharite dont le mauvais ſuccès fit renoncer Corneille au Théatre, juſqu'à ce que les bienfaits & les ſollicitations du Surintendant des Finances euſſent ranimé ſon génie. Il attribuë la chûte de ſa Piece à l'amour conjugal, qui dès-lors, dit-il, n'étoit plus de mode en France : mais je crois qu'il s'en diſſimule exprès la véritable cauſe, & qu'il l'eût trouvée, s'il l'eût voulu, dans la bizarrerie des caracteres & des ſentimens.

Rodelinde qui ſe croit veuve de Pertharite, eſt aimée de Grimoald qui vient d'envahir le trône de ſon époux : elle réſiſte conſtamment aux offres que lui fait l'uſurpateur d'aſſurer le trône à ſon fils, ſi elle veut ſe réſoudre à l'épouſer : mais enfin, qui le pourroit croire ! elle y conſent aux conditions qu'il immole lui-même ce fils, au lieu de le couronner, & que par ce meutre il ſe rende l'horreur de ſes nouveaux ſujets dont il étoit devenu l'amour. C'eſt cette gloire de Grimoald qu'elle ne ſauroit ſouffrir, & elle brûle de s'en vanger, en la lui faiſant perdre : elle conſent donc à ce prix d'épouſer le prétendu tiran, & elle jure même de lui tenir ſa parole, contente de ſe déshonorer, pourvû qu'elle le déshonore. Y eut-il jamais un ſentiment ſi bizarre ? Peut-

être n'appartient-il qu'à un grand génie de s'égarer à ce point ; un génie médiocre est trop timide pour aller jusques-là.

Mathan dans Athalie est un scélérat ambitieux qui, pour se vanger de n'avoir pû obtenir la dignité de grand Prêtre, déserte le culte du Dieu qu'il croit encore, pour une Idole dont il connoît la vanité. Il n'a gagné la faveur d'Athalie que par les flateries les plus basses & les plus noires impostures. L'honneur, la vérité, le sang des malheureux, rien ne lui a été sacré auprès de son ambition ; & tremblant encore au souvenir du Dieu qu'il blasphême, il voudroit, en renversant son Temple, & à force d'attentats, se délivrer, s'il étoit possible, de ses remords.

Ce caractere, tout odieux, tout excessif qu'il est, ne laisse pas d'être naturel ; & il n'y a que trop d'ambitieux qui lui ressemblent : mais ce qui n'est plus dans la nature, c'est qu'il se peigne lui-même à son confident sous d'aussi noires couleurs. On ne croira jamais qu'un homme si superbe s'avilisse à ce point, & sans nécessité, aux yeux d'un autre homme ; & quand l'Histoire fourniroit quelque exemple d'une pareille conduite, il ne suffiroit pas, pour la justifier au Théatre, où l'on veut voir des hommes, & non pas des monstres.

Un autre défaut contre le naturel des caracteres, ce feroit d'allier des fentimens qui fe contredifent; par exemple, de la fenfibilité & de la dureté. On a fouvent joüé le Perfonnage d'Horace de maniere à lui attirer ce reproche. Ce Romain aime tendrement Curiace, le frere de fa femme, & qui eft près d'époufer fa fœur: mais dès qu'il apprend qu'Albe a nommé cet ami, pour combattre pour elle, tandis que Rome le choifit lui-même, pour défendre fes intérêts, il fe dépoüille tout-à-coup de tout fentiment, & va jufqu'à s'enorgueillir de fa férocité :

Albe vous a nommé; je ne vous connois plus.

Si l'on prend ce Vers dans la précifion rigoureufe des termes, comme plufieurs Acteurs l'ont pris, Curiace a raifon de s'écrier :

Je rends graces au Ciel de n'être pas Romain,
Pour conferver encor quelque chofe d'humain.

Car l'humanité ne comporte pas ce paffage rapide d'une amitié véritable à une pleine indifférence; & l'ame la plus forte ne fe commande pas avec tant d'autorité. M. le Baron a remis le Perfonnage dans le naturel, en prononçant avec un refte d'attendriffement :

Albe vous a nommé; je ne vous connois plus.

De

De ſorte que cela ſignifie ſeulement, je ne veux plus vous connoître; je combattrai comme ſi je ne vous connoiſſois pas. Cette fineſſe eſt ſans doute d'un excellent Acteur; & notre Roſcius m'a dit que Corneille autrefois en avoit été ſurpris, & l'en avoit félicité; je doute pourtant encore qu'elle ſoit dans l'eſprit du Poëte, car alors Horace ne feroit plus ſi différent de Curiace; & il ſe pourroit bien faire que Corneille auroit eu en vûë un contraſte plus ſenſible, aux dépens d'un peu de naturel: ce qui me le feroit croire, c'eſt l'étonnement qu'il donne à Curiace de cette fermeté inconnuë aux hommes; par-là il avertit de l'exception, & il y accoûtume en quelque ſorte le Spectateur, qui, content de voir dans un des Héros juſqu'où peut aller la vertu qu'il connoît, eſt réduit à admirer dans l'autre, ſur le pied de prodige, un effort de vertu qu'il ne connoît pas.

Quant à ce qui me regarde, le reproche que les Critiques m'ont fait avec le plus de confiance, c'eſt la contradiction du caractere de Romulus; je ne crois pas cependant qu'on me pût faire un reproche moins raiſonnable. Ils prétendent que Romulus, violent comme je l'établis, ne pouvoit pas perdre une année entiere à tâcher de gagner Herſilie, tandis que

ſes ſoldats s'étoient rendus heureux par la force : mais il y a de la groſſiéreté, ce me ſemble, à confondre ainſi ce Prince avec ſes ſoldats. Ce n'étoient que des brigans & des eſclaves fugitifs qu'il avoit raſſemblés pour ſe faire un peuple : il lui falloit à lui de grandes qualités, pour les aſſujettir à des loix, & les diſcipliner comme il l'avoit fait : en un mot ce pouvoit être un Héros, & c'étoient des brigans : on n'en ſauroit exiger la même conduite.

Quand les Romains, ſur le refus que leurs voiſins leur firent de s'allier avec eux, entreprirent d'enlever les Sabines, ce ne fut que par la néceſſité de ſe donner des ſucceſſeurs ; & nulle autre paſſion ne s'en mêlant, l'enlevement même fut le mariage : de gré ou de force les Sabines devinrent Romaines. Ce ne ſont pas les mêmes circonſtances pour Romulus.

Il ſe trouve parmi les Sabines la fille d'un Roi que j'ai droit de ſuppoſer la plus belle Princeſſe du monde, & la plus propre à s'attirer du reſpect. Eſt-il contre la nature & contre l'âge de Romulus qu'il conçoive de l'amour pour elle ? & dans ce cas comment ſe conduira-t'il ? fera-t'il à la Princeſſe la violence la plus brutale, pour aſſouvir ſa paſſion ? ou

ſera-t'il ſes efforts, pour s'en faire aimer? il n'y a pas de milieu. Concevra-t'on, à moins de vouloir faire un monſtre de Romulus, qu'il pût héſiter entre ces deux partis? Il la fait demander à ſon pere, en la retenant toûjours captive, qui eſt le ſeul acte de violence qui fût ſuportable. On ne pourroit donc lui reprocher que les larmes : mais n'eſt-ce pas l'effet le plus naturel d'un déſir violent retenu par des égards néceſſaires? Remarquez d'ailleurs que ces larmes ſont avant la Piéce; que cette année d'attente, dont on veut lui faire une foibleſſe, a été remplie par des guerres où il n'a ſongé qu'à mériter Herſilie à force d'exploits & de triomphes; qu'enfin je le fais débuter par la violence, puiſqu'il menace la Princeſſe de l'épouſer malgré elle, & que juſqu'au bout il demeure inflexible dans ce deſſein. La mépriſe des Cenſeurs eſt de diviſer le caractere, & de ne faire attention qu'à la violence de Romulus, ſans ſonger à l'amour qui doit la tempérer : mais le caractere même conſiſte préciſément dans cet aſſemblage : il faut que l'un marche toûjours avec l'autre, & que les effets s'en concilient continuement. La violence demandoit que, malgré toutes ſortes de droits, Romulus retînt Herſilie captive, & qu'il ne s'expoſât jamais à

la perdre par quelque égard que ce fût: mais l'amour demandoit aussi qu'il s'excusât toujours de sa violence, & qu'il ne négligeât rien pour se la faire pardonner : ce sont ces deux convenances que j'ai toûjours eu en vûe ; & je me flate de les avoir observées avec assez de succès.

Caracteres intéressans.

Seconde condition des caracteres : ils doivent être intéressans, & ils ne peuvent l'être que de trois manieres, ou par la vertu parfaite & sans mélange, ou par des qualités imposantes ausquelles le préjugé attache une idée de grandeur & de vertu, ou par un assemblage de vertus & de foiblesses reconnuës pour telles.

Les caracteres absolument vertueux sont rares, parce qu'ils ne sont pas susceptibles de variété : car la vertu est une, & sa marche est uniforme : elle prendra toûjours les mêmes partis dans les mêmes circonstances : elle commande également à toutes les passions ; & qui voudroit la peindre dans tous ses Héros à son plus haut dégré, changeroit bien de noms & d'événemens, mais il ne changeroit pas de Personnages.

L'homme le plus vertueux que j'aye vû dans nos Tragedies, en exceptant les hommes animés du zele de la Religion, c'est Regulus. Il prend toûjours, sans

balancer, le parti le plus héroïque, quoiqu'il lui en puiſſe coûter; & à cette fermeté vertueuſe il ajoûte une modeſtie preſque ignorée au Théatre. La plûpart de nos Héros s'exagerent leur propre importance; ils ſont toûjours leurs premiers panégiriſtes, & il ſemble qu'ils ne faſſent rien de grand que pour le dire. Regulus eſt un autre homme. Pradon lui a donné le caractere de la vertu, la ſimplicité; & tout médiocre qu'eſt cet Auteur, tout mépriſé même qu'il eſt par bien des endroits, ſon Héros a réuſſi comme une eſpece de nouveauté. Il eſt vrai que ces caracteres ſi parfaits ne ſont pas ſouvent les plus agréables; ils nous repréſentent des ames d'un ordre ſupérieur qui nous reſſemblent trop peu pour nous émouvoir; & comme ils triomphent trop promptement de leurs paſſions, ils ne nous laiſſent pas aſſez de tems pour les ſentir.

J'ai dit qu'on intéreſſoit encore par des qualités qui, quoique déraiſonnables, ſont ſur les eſprits une impreſſion de grandeur & de vertu; & tels ſont, dans ma Tragédie, les caracteres de Tatius & de Romulus. Romulus pouſſe la valeur juſqu'à la témérité, & la confiance en ſes propres forces juſqu'au fanatiſme (qu'on me permette ce terme pour exprimer l'excès de la confiance). Les Critiques ont affecté

de prendre ce fanatiſme pour fanfaronade : mais ils ſe trompent beaucoup. Le fanfaron dit plus qu'il n'a fait, ou qu'il n'entreprendroit de faire, au lieu que le fanatique croit pouvoir encore plus qu'il ne dit : l'un proprement ſonge à ſe faire valoir, l'autre ſe fait valoir ſans y penſer ; ainſi Ceſar entre les mains des Corſaires qui pouvoient diſpoſer de ſa vie, oſe encore ſe croire maître de la leur ; ainſi Alexandre abandonne avec mépris ſes ſoldats laſſés de la guerre, & croit avec les eſtropiés qui lui reſtent pouvoir achever ſes conquêtes : s'ils le penſoient, rien n'étoit plus déraiſonnable ; & c'eſt pourtant parce qu'ils le penſoient, qu'ils intimidoient ou regagnoient les eſprits. S'ils avoient tenu de pareils diſcours par prudence, ils ne les auroient pas tenus de cet air & de ce ton qui ſubjugue l'imagination des hommes ; & c'étoit l'yvreſſe de la confiance qui mettoit dans toute leur perſonne cette chaleur néceſſaire au ſuccès.

Voilà ce que je me ſuis propoſé dans le caractere de Romulus. Je n'ai pas prétendu le faire raiſonnable, je n'ai prétendu que le rendre impoſant par cette ſorte de préſomption dont je me moquerai volontiers en Philoſophe, mais que je crois d'une grande reſſource comme

Poëte : ajoûtez que cette présomption n'est pas sans prétexte : les espérances de Romulus sont appuyés sur des oracles : il se croit lui-même fils de Mars ; & le feu de la jeunesse, aussi-bien que le sentiment de sa propre valeur, augmente encore sa crédulité.

Je fus témoin moi-même à la premiere représentation du grand intérêt qu'on prit à ce Personnage. J'avois voulu entendre ma Piece sans paroître, & j'étois placé de maniere que je ne pus discerner jusqu'à la fin du cinquiéme Acte si les murmures de l'assemblée étoient favorables ou contraires : mais quand Tatius vient dire à sa fille que Romulus vit encore, il partit tout-à-coup un battement de mains général qui m'assura sans équivoque de la joïe du Spectateur ; & ce ne fut pas tout. Quand quelques instans après Romulus parut lui-même, il partit un nouveau battement de mains qui marquoit la crainte qu'on avoit eu que Tatius ne se fût trompé, & le plaisir de ne pouvoir plus douter de la vie de Romulus. Je ne doutai plus moi-même du succès de la Piece ; & j'en conclus alors, comme je le crois toûjours, que ce Héros n'eût point été si intéressant, si je l'avois fait plus sage.

Tatius même que quelques personnes

trouvent plus grand que Romulus, n'a non plus, ſi l'on n'y prend garde, qu'une grandeur de préjugé. Que devoit-il faire dans les circonſtances où il ſe trouve? il eſt vaincu par le Prince qui tient ſa fille captive; mais en même-tems il eſt traité par le vainqueur avec tout le reſpect poſſible : Ce vainqueur même le ſupplie à genoux de vouloir bien lui accorder la Princeſſe, & de former déſormais une ferme alliance entre les deux peuples. La raiſon ne demandoit-elle pas qu'il cédât à la néceſſité, & qu'il ne déſeſpérât pas un homme maître de ſa vie & de l'honneur même de ſa fille? Oüi ſans doute cela eût été plus raiſonnable : mais ſon inflexibilité a l'air plus grand : On admire qu'il ne plie pas, ſans ſonger qu'il devroit plier. Avoüons-le à notre honte, la vertu meſurée ne nous paſſionne gueres. Nous voulons des excès, & les excès ſont des vices.

Enfin on rend encore un caractere intéreſſant par le mélange des vertus & des foibleſſes reconnuës pour telles : je crois même que c'eſt la voïe la plus ſure. On admire moins, mais on eſt plus touché. Les malheurs de nos proches ont plus de droit à notre compaſſion que ceux des étrangers. Eh ne peut-on pas dire que ceux en qui nous voyons nos foibleſſes,

nous font plus proches que les autres? Je dis plus : Notre amour propre eſt flaté, ſans qu'il y penſe, de reconnoître nos défauts unis à de grandes qualités : ils acquierent par-là un éclat qui nous en conſole ; & loin de nous humilier de nos foibleſſes qu'on imite, nous nous aſſocions avec complaiſance aux vertus qu'on y mêle & que nous n'avons pas.

Nouvel avantage de ces caracteres mêlés : c'eſt le trouble continuel où ils nous entretiennent. Ce n'eſt qu'un long combat de paſſions & de vertus, où tantôt vaincus, tantôt vainqueurs, ils nous communiquent autant de divers mouvemens ; & c'eſt cette agitation, ce ſont ces ſecouſſes de l'ame qui font préciſément le plaiſir de la Tragédie : ainſi Pirrhus dans Andromaque nous attache-t'il par la violence de ſes paſſions : ſes menaces, ſes prieres, ſon dépit, les illuſions qu'il ſe fait, tout nous attendrit, tout nous émeut ; & ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que toutes ſes foibleſſes prennent un air de grandeur par la fermeté qu'il témoigne, en bravant toute la Grece, prête à s'armer contre lui : ſes injuſtices diſparoiſſent à la vûe de ſon courage.

A l'égard des caracteres ſoûtenus, je

 Carac.

teres soû-
tenus.

ne ferai qu'une seule réflexion. On sait bien en général qu'ils ne doivent pas se démentir ; qu'un homme vaillant ne sauroit faire une action de poltronerie, ni un homme sage, une démarche imprudente : mais on ne sait pas de même qu'il faut que toutes les actions d'un Personnage répondent au total du caractere ; & qu'il ne suffit pas, pour en justifier une action particuliere, qu'elle soit conforme à une de ses qualités, si le reste du caractere s'y oppose. On veut excuser tous les jours certaines folies des amans de Théatre par la nature de l'amour : on auroit raison, à ne regarder que cette passion en elle-même ; mais comme elle est unie dans les Personnages à d'autres qualités & à d'autres humeurs habituelles, elle y doit produire des effets différents. L'amour ne raisonnera pas dans le scélérat comme dans le vertueux : il ne fera pas prendre le même parti au vaillant, qu'au timine ; & ainsi du reste.

Berenice, par exemple, cherche la cause de l'embaras de Titus aux reproches qu'elle vient de lui faire. Titus lui a protesté qu'il l'aime plus que jamais, & que l'absence ni le tems ne lui sauroient ravir son cœur ; ce qui est bien éloigné de la moindre jalousie ; cependant il ajoûte, en s'interrompant, que Rome. . . .

l'Empire.... & il ſort pour ne point achever ce qui n'eſt déja que trop intelligible. Malgré tout cela Berenice ne s'arrête pas à la ſeule raiſon qui la doit frapper : que Titus craint de bleſſer les Romains, en épouſant une Reine. Elle va s'imaginer follement que Titus eſt jaloux d'Antiochus qu'elle a vû le matin, & qui lui a déclaré ſon amour : mais toute amoureuſe qu'elle eſt, une pareille idée peut elle jamais tomber dans la tête d'une perſonne ſage comme on nous la donne ? Antiochus eſt le plus cher ami de Titus, lié depuis pluſieurs années avec elle par cette amitié même, l'unique confident de leur paſſion, & par conſéquent les voyant tous les jours l'un & l'autre. Dans ces circonſtances quelle bizarrerie de penſer que Titus puiſſe en être jaloux ? Et qu'on ne diſe pas que c'eſt la déclaration d'amour qui l'inquiete ; elle eſt bien ſure que Titus n'en ſait rien, ni par Antiochus ni par elle : mais l'amour, dit-on, n'eſt-il pas capable de toutes ces extravagances ? oüi dans des têtes déja renverſées, mais non pas dans celles qu'on nous donne pour raiſonnables. Racine n'a pas pris ce mouvement du caractere du Perſonnage, il ne ſe l'eſt permis que dans la néceſſité d'allonger un ſujet trop court.

Des caracteres odieux.

Ce n'est point par oubli que je n'ai pas encore parlé des caracteres odieux. J'ai crû les devoir traiter à part, pour éviter la confusion.

Il y en a de deux sortes : les uns totalement odieux, & les autres qui ne le sont qu'en partie. On ne doit employer les premiers que rarement, & ne leur laisser que peu de place dans la Piece ; car tout nécessaires qu'ils sont, pour augmenter le péril des Personnages intéressans, & par là l'émotion des Spectateurs, ils causent toûjours un sentiment désagréable d'indignation & d'horreur que l'art doit épargner le plus qu'il est possible.

Narcisse dans Britannicus est sans doute une excellente peinture d'un flateur & d'un traître : mais les vices imités à ce point, choquent plus que l'imitation ne fait de plaisir. On ne voit point ce Narcisse, on ne l'entend point sans peine ; & peut-être eut-il beaucoup de part au malheureux succès qu'eut d'abord Britannicus. Il finit le second Acte par quatre Vers qui font toûjours naître dans l'assemblée un murmure d'horreur ; & le Comédien même qui joüe ce rôle, les retranche quelquefois pour s'épargner une honte où il s'imagine avoir part ; tant il est vrai que l'imitation ne suffit pas pour plaire ; & qu'il importe autant de bien

choisir les objets que de les bien peindre.

Au contraire les caracteres qui ne sont odieux qu'en partie peuvent quelquefois dominer avec succès dans une Piece. Par exemple, Cleopatre dans la Tragedie de Rodogune, & Medée dans celle qui porte son nom.

Cleopatre accoutumée au trône, ne sauroit se résoudre à en descendre ; elle trouve de la bassesse à devenir la sujette de son fils, & elle consent à tout perdre plutôt qu'à se désaisir de l'autorité. Le préjugé prendra toûjours cette ambition intrépide pour le témoignage d'une ame forte ; & c'est ce motif, prétendu grand, qui sauve du mépris, si ce n'est de la haine, tous les crimes de Cleopatre.

Pour Medée, elle est infiniment malheureuse. L'ingrat pour qui elle a tout abandonné la trahit & la répudie : ses malheurs, & les torts qu'on a avec elle, servent en quelque sorte d'excuse à ses crimes qui, quoi qu'elle entreprenne pour sa vengeance, inspirent moins d'indignation que d'épouvante.

Si on concluoit de tout ce que je viens de dire que les Tragedies ne peuvent donc pas être d'un grand fruit pour les mœurs, la sincérité m'obligeroit d'en demeurer d'accord. Nous ne nous propo-

ſons pas d'ordinaire d'éclairer l'eſprit ſur le vice & la vertu, en les peignant de leurs vraïes couleurs ; nous ne ſongeons qu'à émouvoir les paſſions par le mélange de l'un & de l'autre. Nous mettons ſouvent les préjugés à la place des vertus. Dans les Perſonnages intéreſſans nous faiſons preſque aimer les foibleſſes par l'éclat des vertus que nous y joignons. Dans les Perſonnages odieux, nous affoibliſſons l'horreur du crime par de grands motifs qui les relevent ou de grands malheurs qui les excuſent. Tout cela ne va que bien indirectement à l'inſtruction ; & c'eſt ce qui a fait dire à une Dame illuſtre, dans les avis qu'elle donne à ſa fille ; qu'on reçoit au Théatre de grandes leçons de vertu, & qu'on en remporte l'impreſſion du vice.

Mad. la Marquiſe de Lambert.

Ce n'eſt pas que du moins dans nos dénoûemens nous n'ayons de grands égards à la morale. Nous prenons garde que ceux de nos Perſonnages qui périſſent l'ayent mérité par quelqu'endroit ; & que le remords ſoit la punition de quelques foibleſſes quand ce n'eſt pas un Acte héroïque de vertu, capable d'enlever l'admiration, & qui fait déſirer de leur reſſembler au prix même qu'il leur en coûte.

Qand nous faiſons triompher le crime ;

nous laiſſons les coupables dans un état de trouble & de remords qui leur tient lieu de ſupplice, & qui les fait trouver plus malheureux que ceux mêmes qu'ils oppriment. Nous ne réuſſirions pas ſi dans ce dernier état de nos Perſonnages, nous bleſſions une juſtice naturelle, & toûjours préſente à tous les eſprits. Je pourrois employer pour notre Apologie, le ſoin que nous avons de nous y conformer : mais, à parler de bonne foi, ce n'eſt pas aſſez. Cet hommage paſſager que nous rendons à la raiſon, ne détruit pas l'effet des paſſions que nous avons flatées dans tout le cours de la Tragédie. Nous inſtruiſons un moment, mais nous avons long-tems ſéduit. Le remede eſt trop foible & vient trop tard.

Des actions d'appareil & de ſpectacle.

Je déſirerois au reſte qu'avec toutes ces attentions on tendît encore à donner à la Tragedie une beauté qui ſemble être de ſon eſſence, & que pourtant elle n'a gueres parmi nous ; je veux dire ces actions frappantes qui demandent de l'appareil & du ſpectacle. La plûpart de nos Pieces ne ſont que des dialogues & des récits ; & ce qu'il y a de ſurprenant, c'eſt que l'action même qui a frappé l'Auteur & qui l'a déterminé à choiſir ſon ſujet, ſe paſſe preſque toûjours derriere

le Théatre. Les Anglois ont un goût tout opposé. On dit qu'ils le portent à l'excès, cela pourroit bien être : car il y a sans doute des actions qui ne seroient pas bonnes à mettre sous les yeux, soit par la difficulté de l'exécution pour les rendre vrayes, soit par l'horreur des objets représentés. Par le premier défaut les actions les plus sérieuses deviennent puériles & comiques, par le second elles sont odieuses & ne feroient qu'accoutumer les cœurs à la cruauté. Mais, en supposant une fois ces défauts évités, combien d'actions importantes que le Spectateur voudroit voir, & qu'on lui dérobe sous prétexte de regle, pour ne les remplacer que par des récits insipides, en comparaison des actions mêmes : car il faut le dire en passant, ces récits sont sujets à bien des inconvéniens. Tantôt pour suppléer à la présence des objets ; ils sont trop enflés & trop Poëtiques ; & il semble alors que le Poëte se soit réservé ce morceau de parade, & qu'il prenne la place de celui qui raconte : tantôt ils sont trop circonstanciés & trop exacts par rapport à la passion de celui qui écoute, & qui ne s'intéresse qu'à ce qui le regarde. Quelquefois, pour se réduire à l'important, on ne leur donne pas l'étenduë que demanderoit la curiosité du Specta-

teur. Mettez les actions à la place des récits, la seule présence des Personnages va faire plus d'impression que le récit le plus soigné n'en pourroit faire. Horace l'a dit, & c'est une maxime devenuë triviale, que les esprits sont plus vivement frappés par les yeux que par les oreilles. On diroit sur notre usage, que nous avons une maxime contraire, puisque nous reculons des yeux les actions les plus frappantes, pour ne leur en laisser que les préparatifs; & que nous nous en fions, pour ainsi dire, aux oreilles, quand il s'agit de porter les grands coups.

J'ai employé dans Romulus un de ces spectacles qui, selon moi, sieroient si bien à la Tragedie. Il ne m'en coûte pas même l'unité de lieu, puisque par une suite de son caractere impérieux, Romulus appelle le grand Prêtre, & fait placer l'Autel dans son Palais. Tatius & Romulus, en présence des Sabins & des Romains, jurent sur cet Autel les conditions de leur combat dont ils font un acte de Religion; & quand après avoir rendu le grand Prêtre dépositaire de leurs sermens, ils sont prêts à partir pour vuider leur querelle, Hersilie vient les arrêter; & par l'aveu de son amour, qu'elle ose faire à la face des peuples, elle désarme son pere & son amant. Pouvois-

je me promettre d'un récit, quel qu'il eût été, l'effet que produit cette action. Pouvois-je y remplacer les ſentimens & les circonſtances qu'elle renferme, & ſuppléer par l'énergie des Vers à cet appareil impoſant & pathétique qui frappe les yeux?

Qu'il me ſoit permis par occaſion, & en parlant toûjours de ces actions de ſpectacle, de me juſtifier d'une faute qu'on m'a reprochée. Herſilie accorde les deux Rois; & Tatius conſent qu'elle épouſe Romulus à cet Autel même où ils viennent de conſacrer leur duel: mais le grand Prêtre s'y oppoſe, en menaçant des derniers malheurs Rome & Romulus, s'il s'obſtine à un himen que les Dieux reprouvent. Romulus ſe mocque de ces vains préſages: mais Herſilie s'en épouvante par une tendreſſe délicate pour ſon amant; & elle renonce à un himen qui expoſeroit ſa vie. C'eſt par cette réſolution qu'elle continuë l'action qui étoit prête à finir: on prétend au contraire qu'elle eſt finie, & que la réſiſtance de Murena en commence une autre: mais en vérité cela eſt-il raiſonnable? Proculus n'a-t'il pas annoncé dès le premier Acte que Murena, conjuré comme lui contre Romulus, devoit s'oppoſer fortement à cet himen? Comment peut-on

croire une action finie, quand l'obstacle annoncé est présent ? & n'auroit-ce pas été une véritable faute de rendre Murena le ministre paisible de ce mariage, malgré la résistance que j'avois averti d'en attendre ?

Je ne connois gueres que deux de ces grands tableaux dans nos Tragedies ; l'un dans le dernier Acte de Rodogune, & l'autre dans les deux derniers Actes d'Athalie. Dans Rodogune n'est-ce pas quelque chose de bien imposant que cette cérémonie nuptiale faite à la vûë des peuples que Cleopatre prend à témoin ? cette coupe suspecte qui fait naître tant de divers mouvemens dans les Personnages, & qui, passant d'une main à l'autre, cause de si grandes révolutions, est seule un spectacle considérable, & la présence des peuples le rend encore plus intéressant.

Dans Athalie, tout l'apareil du couronnement de Joas, le bandeau royal, le glaive de David, le Livre de la Loi, le grand Prêtre aux pieds du jeune Prince, la surprise & la joïe des Lévites en le reconnoissant, les sermens réciproques des sujets & du Roi, enfin Joas sur son trône présenté tout à coup à Athalie qui reconnoît la nourice, & trouve encore la place du couteau ; tous ces objets frappent

bien autrement que les plus beaux Vers ; & c'eſt alors qu'on peut dire que le Spectateur aſſiſte à des événemens & non pas ſimplement à des diſcours, comme dans la plûpart des Pieces.

Je ne recommanderois là-deſſus qu'une attention ; c'eſt de ne placer ces grands tableaux que dans les derniers Actes. Quand on a vû le Théatre ſi animé, on ne revient qu'avec peine au ſimple Dialogue ; & la Scene paroîtroit d'autant plus déſerte, qu'on l'auroit vûë plus peuplée auparavant.

Le premier Acte de Dom Sanche d'Arragon eſt preſque un défaut, à force d'être beau dans ce genre ; & il faudroit que dans la ſuite la vivacité des paſſions fût bien grande pour tenir lieu de l'objet dont on a été frappé d'abord : mais au contraire, en reculant ces grandes actions à la fin des Pieces, la ſimplicité du reſte y ajoûteroit de l'éclat ; & , ce qui eſt une œconomie néceſſaire, on laiſſeroit le Spectateur ſur ſon plus grand plaiſir. L'Opera, malgré ſes défauts, a cette avantage ſur la Tragedie, qu'il offre aux yeux bien des actions qu'elle n'oſe que raconter.

Calliroé eſt au Théatre François la même choſe qu'eſt Coreſus à l'Opera.

Coreſus offenſé par Calliroé qu'il aime,

fait entrer dans sa vengeance le Dieu dont il est le Sacrificateur. Tout le peuple est puni du crime de l'infidelle; & enfin, selon l'Oracle, Coresus, pour apaiser le Dieu qu'il a armé lui-même, est obligé de sacrifier sa maîtresse aux Autels, s'il ne s'offre personne pour mourir à sa place. A la vûë de l'ingrate, sa vengeance s'éteint, son amour renaît; il satisfait à l'Oracle, & s'immole pour la sauver. Cette action représentée dans sa force, a fait le succès de l'Opera; elle eût pû de même réparer dans la Tragedie les défauts qu'elle a d'ailleurs : mais comme le Poëte n'en a pû faire que le récit, & qu'un récit tient toûjours peu de place, son dernier Acte n'en devient gueres plus vif que les autres, & il ne répare rien. Quoiqu'il en soit, je crois toûjours que cette seule différence de l'action même & du simple récit peut décider du succès ou de la chûte d'une Piece. J'ai grand regret, je l'avoüe, à ces tableaux pathétiques que nous coûte, de la part des Poëtes, un égard superstitieux pour l'unité de lieu. Quelle pitoyable méprise de faire valoir contre l'intérêt du plaisir, des regles qui n'ont été inventées que pour le plaisir même!

Je ne saurois finir sans me faire justice sur ce que je reconnois de défectueux dans ma Tragédie. Proculus y établit toutes les

préparations néceſſaires aux incidens : mais quoi qu'à regarder de près, tout ſoit dit, je n'étens pas aſſez les circonſtances pour en laiſſer une idée nette & toûjours préſente aux Spectateurs. D'ailleurs il y en a trop : cet aſſemblage leur ôte un air naturel ; & en un mot on ſent moins la juſteſſe des meſures de Proculus, que le beſoin que j'en avois moi-même.

Fin du ſecond Diſcours.



ROMULUS,

TRAGEDIE.

AU



AU REGENT.

ONSEIGNEUR,

L'honneur que j'ai eu de réciter ma Tragédie à VOTRE ALTESSE ROYALE, *avant que je la donnasse*

au Public, & l'approbation que Vous lui avez accordée, me font heureuſement un devoir de la réſolution où j'étois déja de la mettre ſous vos auſpices. C'eſt aux Grands Hommes à juger de la vraïe Grandeur; c'étoit à Vous de décider ſi j'ai fait ſentir dans mes deux Héros quelque germe de cette Valeur & de cette Vertu Romaine, dont l'Univers fut depuis & l'eſclave & l'admirateur. Je crois y avoir réuſſi, puiſque Vous avez prononcé en ma faveur; & j'ai compté ſur les ſuffrages publics, du moment que j'ai obtenu le Vôtre. Je ſçai, MONSEIGNEUR, *que dans les regles d'une Epître Dédicatoire, ce ne devroit être ici que l'occaſion de célébrer* VOTRE ALTESSE ROYALE; *& je vous avoüe que je ſerois bien tenté d'uſer librement de mes Privileges: mais il ne ſeroit pas juſte que mon goût fît quelque violence au vôtre; & pour ne courir aucun riſque de bleſſer votre délicateſſe, en Vous parlant de Vous-même, je Vous ſup-*

plie seulement, MONSEIGNEUR, *d'agréer le respect profond & le dévoûment entier avec lequel je suis,*

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble, & très-obéïssant serviteur,
HOUDAR DE LA MOTTE.

PERSONNAGES.

ROMULUS, Roi des Romains, crû Fils de Mars.

TATIUS, Roi des Sabins.

HERSILIE, Fille de Tatius.

SABINE, Confidente d'Herſilie.

PROCULUS, Sénateur Romain.

MURENA, grand Prêtre.

TULLUS, Officier Romain.

LE CHEF DES GARDES.

ALBIN, Confident de Proculus.

GARDES.

La Scene eſt à Rome, dans le Palais de Romulus.



ROMULUS,

TRAGÉDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

HERSILIE, SABINE.

HERSILIE.

QUOI! n'eſt-il plus d'eſpoir pour la triſte Herſilie?
Sabine, le crois-tu ce que Rome publie,
Qu'au mépris de mon cœur, & content de ma main,
Romulus ait conclu ce barbare deſſein;
Qu'eſclave plus qu'épouſe, à l'Autel entraînée,
A cette indignité le Ciel m'ait condamnée?

SABINE.

Oüi, je n'en doute plus; las de tant de mépris,
Romulus de ſes feux va vous ravir le prix.

S'il faut vous étonner, c'eſt qu'une ame ſi fiere
Se ſoit depuis un an réduite à la priere ;
Que ſoûmis, ſoûpirant, pleurant à vos genoux,
Il ait ici paru plus eſclave que vous.
Son amour irrité d'une longue contrainte,
Apelle enfin la force au ſecours de la plainte.
Mais, ſi j'oſois ici lire dans votre cœur,
De cet injuſte himen il ſent peu la rigueur ;
Et déja conſolé du ſort qui le menace,
Quand il s'en plaint tout haut, en ſecret lui rend grace.

HERSILIE.

Ciel! qu'oſes-tu penſer! ce tiran....

SABINE.

Vous l'aimez;
J'ai pénétré ce feu qu'en vain vous renfermez.
A travers vos dédains....

HERSILIE.

C'en eſt trop, inhumaine;
Ne me fais pas l'affront de douter de ma haine.
Rapelle-toi l'horreur de ces Jeux aſſaſſins,
Où ce peuple perfide invita ſes voiſins.
Rome vit dans ſes murs nos plus nobles familles;
Les peres dans le piege amenerent leurs filles.
Hélas! nous admirions cette hoſpitalité,
Cet accueïl qui voila leur infidélité,
Ces ſuperbes feſtins, ces pompeux ſacrifices;
Et ces Jeux célébrés ſous de ſacrés auſpices;
Quand nous vîmes ſoudain le fer étincelant
Changer la Fête impie en ſpectacle ſanglant.
La fureur des ſoldats force le triſte pere
D'abandonner ſa fille à la main étrangere.
La mort frappe à nos yeux nos premiers défenſeurs;
Et le reſte en fuyant nous livre aux raviſſeurs.
Voilà de Romulus quelle fut l'injuſtice :
Et tu doutes encor que mon cœur le haïſſe!

SABINE.

Oüi, vous l'avez haï dans ces premiers momens,

Mes yeux furent témoins de vos ressentimens ;
Et de sa trahison déplorable victime,
Vous lui donniez les noms que méritoit son crime.
Mais, quand à sa fureur vous vîtes chaque jour
Succéder les égards, le respect & l'amour ;
Quand, loin de vous forcer à ces Loix inhumaines
Qui changeoient aux Autels nos filles en Romaines,
Maîtresse à votre tour de votre humble vainqueur,
Il venoit à vos pieds demander votre cœur :
Et que prenant pour lui le trouble & les allarmes,
Son amour contre vous n'employoit que ses larmes ;
Alors......

HERSILIE.

Eh bien, alors, l'ai-je vû d'un autre œil ?
Quel discours de mon rang a démenti l'orgueil ?
N'ai-je pas du mépris soûtenant le langage,
Toûjours des mêmes noms appellé son outrage ?

SABINE.

De mépris, il est vrai, vous l'accablez toûjours ;
Mais en secret vos pleurs démentent vos discours.
Tandis que vous semblez redouter sa présence,
Vos ennnuis marquent seuls le tems de son absence.
Il n'entend que reproche, il ne voit que douleur.
Plus tranquille avec moi vous vantez sa valeur :
Et votre cœur charmé de son heureuse audace,
Cent fois l'a reconnu fils du Dieu de la Thrace.

HERSILIE.

J'admire sa valeur, mais je n'en hais pas moins....

SABINE.

De grace épargnez-vous ces inutiles soins.
A mes yeux assidus tout trahit votre flâme.
Je n'ai que trop connu le trouble de votre ame,
Quand contre lui la guerre armant tous les Latins,
Il alla par la force assurer ses destins.
Dans quelle impatience & dans quelles allarmes

Votre cœur s'informoit du succès de ses armes !
Vous comptiez en tremblant ses nombreux ennemis.

HERSILIE.

Ah ! Malgré les honneurs à ses travaux promis,
J'espérois que le Ciel, ennemi du parjure,
Du sang des ravisseurs laveroit notre injure.

SABINE.

Non, ce n'étoit point là votre espoir le plus doux.
Vous n'avez laissé voir ni douleur ni couroux
Dans ce jour solemnel qui signala sa gloire.
La pompe qu'inventa l'orgueil de sa victoire,
Ce triomphe brillant ne fut point à vos yeux
De vos désirs trompés le spectacle odieux.
Des Instrumens guerriers célébrans ses merveilles
Le son ne parut point offenser vos oreilles.
Ces taureaux couronnés, ces fleurs & cet encens,
Au Dieu qui les fit vaincre honneurs reconnoissans ;
Les armes des Latins encore ensanglantées
Par les mains des vainqueurs en opprobre portées;
Ces soldats dont l'orgueil imprimé sur leur front
Publioit à l'envi leur gloire & notre affront ;
Ces captifs frémissans & de honte & de rage,
De leurs fers soûlevés se couvrant le visage,
Craignans de laisser voir dans leurs yeux abatus
L'horreur d'être à la fois outragés & vaincus ;
Et Romulus enfin les Lauriers sur la tête,
Contemplant de son char les fruits de sa conquête,
Revêtu de la Pourpre & le Sceptre à la main,
Promettant l'Univers à l'Empire Romain ;
Vous vîtes cette pompe avec un front paisible.
Voilà de votre amour le garant infaillible :
Et même le plaisir que vous fait ce discours
Ne vous a pas permis d'en arreter le cours.

HERSILIE.

Cruelle, avec quel art tu surprends ma tendresse !
Mon cœur ne t'a donc pû déguiser sa foiblesse ?

Ciel! En la découvrant, que tu me fais trembler!
Aux yeux de mon vainqueur l'aurai-je pû celer?
Tes soupçons pénétrans redoublent mon courage.
Du dédain le plus fier empruntons le langage.
Romulus cherement va paier aujourd'hui
L'aveu que je te fais de mon amour pour lui.

SABINE.

Je ne m'étonne point que sans l'aveu d'un pere,
Vous n'osiez le flater du bonheur de vous plaire:
Mais par de fiers dédains l'aigrissant chaque jour,
Pourquoi sous ce couroux lui cacher votre amour?

HERSILIE.

Peux-tu le demander? L'affront qu'il m'osa faire,
Sabine, n'a-t'il pas mérité ma colere?
S'il est vrai que j'ai dû le haïr un moment,
Ma gloire exige encor le même sentiment.
J'en dois du moins, j'en dois soûtenir l'apparence,
De l'outrage toûjours tirer cette vengeance.
Si je me relâchois sur ce que je me dois,
Bien-tôt plus foible encor... Mais c'est lui que je vois.

SCENE II.

ROMULUS, HERSILIE, SABINE, PROCULUS.

ALBIN, *qui se tient éloigné.*

ROMULUS.

MAdame, Romulus tremblant à votre approche,
Sçait trop qu'il vient chercher la plainte & le reproche.
Depuis un an entier que je vois chaque jour

Votre haine pour moi croître avec mon amour,
Je devrois étouffer des feux que l'on déteste:
Mais, tel est sur mon cœur votre empire funeste,
Que toûjours plus épris, quoique désespéré,
J'aime encore le trait dont je suis déchiré:
Je ne puis ni ne veux me priver de vos charmes.
Cet himen refusé si long-tems à mes larmes
S'apprête dans le Temple, où j'irai malgré vous
Vous jurer à l'Autel tout l'amour d'un Epoux.
Peut-être que l'Epoux fera par sa constance
Ce que du tendre Amant n'a pû la déférence:
Et que plus juste un jour, plus sensible à mes vœux,
Vous me pardonnerez de m'être fait heureux.
J'ai du moins attendu l'aveu de la victoire.
Je vous devois, Madame, un Roi couvert de gloire.
Vous auriez trop souffert d'un himen violent,
Qui ne vous eût donné qu'un Trône chancelant:
Mais, enfin aujourd'hui, quand ma flâme constante
Vous offre avec transport une main triomphante,
Faut-il qu'un Roi vainqueur, un digne fils de Mars
Ne puisse s'attirer un seul de vos regards?

HERSILIE.

Tu n'es le Fils de Mars que par ta violence.
Eh! Quelle autre vertu nous prouve ta naissance!
Avide de regner, tu t'es fait des sujets,
Dignes exécuteurs de tes sanglans projets:
D'esclaves fugitifs ton camp devient l'asile;
De brigands impunis tu formes une Ville,
Un peuple ravisseur, qui sans mœurs & sans Loix
Fait de la trahison le premier de ses droits.
Aux Filles des Latins, victimes du parjure,
D'un tirannique himen tu fais subir l'injure.
Encor cette injustice est-elle peu pour toi;
Ta barbarie attente à la Fille d'un Roi:
Et las de respecter l'honneur du diadême,

Tu viens de ton himen me menacer toi-même.
Eſt-ce donc, Romulus, à ces traits glorieux
Que tu fais reconnoître un digne Fils des Dieux ?

ROMULUS.

Oüi, du ſang dont je ſors tout vous rend témoignage.
De ce peuple nouveau j'ai formé le courage ;
Ces Citoïens traités d'eſclaves, de brigands,
A l'Univers déja montrent ſes conquérans :
Dans le ſang ennemi leurs taches ſont lavées ;
Par mes heureux exploits ces ames élevées,
N'ont gardé de leurs mœurs que l'horreur du repos :
Et par moi la victoire en a fait des Héros.
Pour ces braves Guerriers ma juſte confiance
Croïoit de mes voiſins mériter l'alliance ;
Je la fis demander, Madame : & j'en reçus
Pour prix de mes égards d'injurieux refus.
Qu'ils ouvrent un aſile à des femmes perduës ;
A de pareils époux ces épouſes ſont dûës,
Dirent-ils. De l'affront nous nous ſommes vengés.
Que nous reprochez-vous ? Nous étions outragés.
Quelle vengeance encor ! d'avoir contraint leurs filles
De donner la naiſſance à d'auguſtes familles ;
Et de les forcer d'être, en ſubiſſant nos Loix,
Meres d'un peuple né pour commander aux Rois.
Mais, de ce ſort commun ſongez quelle tendreſſe,
Quel reſpect a toûjours diſtingué ma Princeſſe.
Mes ſujets ſont heureux. Déja depuis long-tems
Ils ont de leur himen recüeilli les préſens ;
Tandis que languiſſant, preſque ſans eſpérance,
Je voulois vous devoir à ma perſévérance :
Maîtreſſe en mon Palais, vous exerciez mes droits,
Romulus y ſembloit reſpirer ſous vos Loix.
Vous ſçavez que ma flâme à la plainte réduite,

N'a pris de sûreté que contre votre fuite :
J'opposois constament la priere au couroux,
Heureux ! si j'avois pû vous obtenir de vous.

HERSILIE.

Il falloit m'obtenir non de moi, mais d'un pere ;
Par tes soûmissions désarmer sa colere :
Il falloit, pour me faire oublier tes rigueurs,
Montrer plus de vertus,& perdre moins de pleurs.

ROMULUS.

Eh ! Madame, ai-je rien oublié pous vous plaire ?
Ce que vous commandez, vous me l'avez vû faire.
Par mes Ambassadeurs j'ai cherché Tatius ;
Il les a, sans les voir, chargés de ses refus.
Avant que de prêter l'oreille à ma demande,
Il veut revoir sa fille, il veut que je vous rende.
Moi, j'irois imprudent vous remettre en ses mains !
Qu'il ne l'espere pas ; je vois trop ses desseins :
Peut-être un autre himen pressé par sa vengeance
Me raviroit bien-tôt un reste d'espérance :
Peut-être qu'un rival ici trop regreté
Joüiroit dans vos bras de ma crédulité ;
Et moi je sentirois mon ame déchirée
De l'affreux désespoir de vous avoir livrée !
Non, je le dis encor : je ne vous perdrai pas.
Votre main sans le cœur a pour moi peu d'apas :
Mais ce bien, tel qu'il est, laisse encore à ma flâme
Quelqu'espoir de chasser le mépris de votre ame.
Malheureux aujourd'hui, peut-être quelque jour
Le prix qui m'étoit dû paiera mon amour.

HERSILIE.

Eh bien, jusqu'à ce point si ton amour me brave,
Je ne vois qu'un tiran, où je ne suis qu'esclave.

à Sabine.

Vien,sui-moi, je succombe à mon mortel ennui :
Sabine, en l'outrageant, j'ai souffert plus que lui.

SCENE III.

ROMULUS, PROCULUS, ALBIN, *éloigné*.

ROMULUS.

SUi ſes pas, Proculus ; calme, s'il eſt poſſible,
Ce ſuperbe couroux toujours plus inflexible.
C'eſt toi dont juſqu'ici la prudente amitié
S'efforce pour mes feux d'obtenir ſa pitié.
Tu n'as pû réuſſir ; mais qu'aujourd'hui le zele
Ajoute à tes raiſons une force nouvelle ;
De tes ſoins redoublés prête-moi le ſecours :
Va, parle, perſuade ; il y va de mes jours.

PROCULUS.

Sans emploïer, Seigneur, ma prudence inutile,
Triomphez, triomphez de cet amour ſervile.
Par un autre conſeil je croirois vous trahir.
Vous voïez qu'elle met ſa gloire à vous haïr.
Irez-vous donc former cette affreuſe alliance,
Où vous aſſembleriez l'amour & la vengeance ?
Où la Princeſſe en pleurs entraînée à l'Autel
Recevroit votre foi comme le coup mortel ?
Eh ! Sont-ce-là les ſoins d'un Maître de la terre ?
Livrez-vous à l'amour un cœur fait pour la guerre ?
Et voulez-vous laiſſer à ces lâches chagrins
Interrompre le cours de vos nobles deſtins ?
Allez, Seigneur, allez achever ces miracles,
Qu'à vos heureux exploits ont promis tant d'Oracles ;
Allez voir à vos pieds s'humilier les Rois ;
Leurs filles à l'envi brigueront votre choix :
Et ce n'eſt qu'à ce prix que la gloire jalouſe

Permet à Romulus de choisir une Epouse.

ROMULUS.

Que veux tu, Proculus ? Je ne sens que trop bien,
Que tant d'amour dégrade un cœur tel que le mien:
Mais, je ne puis enfin vivre sans Hersilie.
Il faut qu'un prompt himen à mes destins la lie.
C'en est fait. Je prétens l'y forcer dès ce jour;
Et c'est de sa vertu que j'attens son amour.
Nous l'avons éprouvé; ces Sabines ravies,
Gémissantes d'abord de se voir asservies,
Depuis qu'un nœud sacré les unit aux Romains,
Ont partagé leur flâme, adopté leurs desseins,
Ne connoissent près d'eux ni parens ni patrie,
Et pour leurs Ravisseurs sacrifieroient leur vie.
D'un semblable bonheur je flate mon espoir:
Elle attend pour m'aimer que ce soit son devoir.
Je vais donc à l'Autel m'assurer ma conquête.
Toi, cours la préparer à l'himen qui s'apprête.

SCENE IV.

PROCULUS, ALBIN.

PROCULUS.

TU le résous en vain; non, avant mon trépas;
Cet odieux himen ne s'achevera pas.

ALBIN.

Que dites-vous, Seigneur ? Pardonnez ma surprise.
Quoi! C'est vous qui du Roi combattez l'entreprise ?
Vous que j'ai vû si prompt à servir ses desseins,
Son ami le plus cher entre tous les Romains!

PROCULUS.

Cesse de t'étonner ; connoi toute mon ame.
Romulus s'abandonne au transport qui l'enflâme ;
Tu vois à quel excès il s'emporte aujourd'hui :
J'aime Hersilie encor mille fois plus que lui.

ALBIN.

Eloigné de ces lieux j'ignorois.....

PROCULUS.

Ton absence
Ne t'a point, cher Albin, ravi ma confiance.
J'étois impatient d'exposer à tes yeux
Les projets d'un Amant & d'un ambitieux.
Si je deviens ingrat, je suis forcé de l'être :
L'amitié n'est plus rien où l'amour est le maître.
Je n'ai point fait mon sort. L'imprudent Romulus
Lui-même dans le piege a jetté Proculus.
C'est lui qui me pressant de servir sa tendresse,
Cent fois pour mon malheur m'a fait voir la Princesse.
Mon cœur, en la voyant, se laissoit pénétrer
Des sentimens qu'en vain je tâchois d'inspirer ;
En parlant pour le Roi, je m'enflâmois moi-même :
Et quand je l'aperçûs, le mal étoit extrême.
Il fallut me livrer à cet amour fatal ;
Romulus à mes yeux ne fut plus qu'un Rival ;
Et depuis ce moment, sa gloire, sa puissance,
Sa valeur, ses vertus me tinrent lieu d'offence :
J'en redoutois le charme ; & mon cœur allarmé
Ne lui pardonna pas de pouvoir être aimé.
Je méditai sa perte ; & ma haine prudente
Tenta de nos Romains l'humeur indépendante.
En secret contre lui des premiers Sénateurs
Par des soupçons adroits j'empoisonnai les cœurs.
Je fis à leur orgueil craindre sa tirannie.
Je rapellai ce jour où son frere sans vie,
Sur nos remparts naissans signala son couroux :
Prémices des fureurs qui nous menaçoient tous.

Ils ont pris contre lui la haine qui m'anime;
Impatiens du tems de fraper leur victime.
Je sçai qu'après ce coup l'estime des Romains
Ne laissera passer le Sceptre qu'en mes mains;
Ainsi je vais, Albin, par la mort d'un seul homme,
M'assurer à la fois d'Hersilie & de Rome.

ALBIN.

Puisse de vos desseins le succès....

PROCLUS.

J'ai fait plus;
Par de secrets avis j'apelle Tatius.
De sa fille en ces lieux le perfide esclavage
Depuis long-tems l'anime à venger cet outrage.
Je sçai qu'il a sans bruit assemblé ses soldats.
La nuit & le secret guident ici leurs pas.
De Rome où je l'attens une porte livrée
Promet à son audace une gloire assurée;
Il reprendra sa fille au ravisseur surpris:
Et de mes soins sans doute elle sera le prix.

ALBIN.

Cependant dès ce jour si le Roi vous l'enleve;
S'il faut malgré vos soins que son himen s'acheve....

PROCULUS.

J'ai tout prévû. Le Prêtre est un des conjurés.
Murena, disposant des auspices sacrés,
Si Romulus s'obstine à cet himen funeste,
Fera gronder sur lui la colere céleste:
Et plûtôt qu'il m'enleve Hersilie aujourd'hui,
Il périra, dussai-je expirer avec lui.
Mais que nous veut Tullus?



SCENE V.

PROCULUS, ALBIN, TULLUS.

TULLUS.

SEigneur, Rome eſt ſurpriſe.
J'ignore quel perfide a ſervi l'entrepriſe :
Mais, déja Tatius, maître du champ de Mars,
Fait juſques dans nos murs floter ſes étendarts.
Une porte de Rome à ſes troupes ouverte,
Le laiſſe ſans obſtacle aſſurer notre perte.
Tandis qu'on court par tout raſſembler le ſoldat,
Romulus, preſque ſeul, ſoûtient tout le combat.
Venez de ce Héros ſeconder la vaillance :
Nos troupes ſur vos pas volent à ſa défenſe.

PROCULUS.

Ne perdons pas de tems : Courons le ſecourir.

à part.

Faut-il que mon bonheur ſoit de le voir périr !

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HERSILIE, SABINE.

HERSILIE.

Dieux ! Quel évenement ! Princesse déplorable,
Quels vœux peux-tu former dans l'effroi qui t'accable !
Tatius est dans Rome ; & les Dieux inhumains
Ont mis enfin mon pere & mon Amant aux mains.
A ce double péril mon courage succombe.
Je crains que sous le fer l'un ou l'autre ne tombe ;
Dans leur fureur sans doute ils vont seuls se chercher.
Pourquoi de ce Palais ne puis-je m'arracher ?
Pourquoi dans les horreurs dont je me sens frapée,
Ne puis-je aller offrir mon sein à leur épée ;
Au nom de leur amour retenir leur couroux,
Ou moi-même du moins expirer sous leurs coups !
Que vai-je devenir ! De cette incertitude
Je ne puis plus long-tems souffrir l'inquiétude.
Ne vient-on point encor ? Je pense au moindre bruit
Qu'on m'annonce les maux dont la crainte me suit ;

L'esprit déja frapé d'une perte cruelle,
Mon oreille en croit même entendre la nouvelle.

SABINE.

Quelques maux que ce jour vous fasse envisager,
Dans ce trouble mortel devez-vous vous plonger ?
Je ne vous connois plus à ce désordre extrême.

HERSILIE.

Peux-tu t'en étonner, quand je t'ai dit que j'aime?

SABINE.

De ce fatal amour votre cœur agité,
N'en pourra-t'il sauver un peu de fermeté ?
Faites de votre flâme un noble sacrifice ;
Laissez ici des Dieux décider la justice :
Et de vos Ravisseurs souffrez le châtiment.

HERSILIE.

Tu me présages donc la mort de mon Amant !
Tu veux à mon esprit rapellant son parjure,
Me préparer à voir son trépas sans murmure.
Tu sembles contre lui solliciter les Dieux.
Quoi ! Sabine, est-il donc bien injuste à tes yeux !
Long-tems ainsi que toi j'en ai jugé moi-même ;
Je ne l'ai bien connu que depuis que je l'aime :
L'intérêt que mon cœur prend à l'étudier,
M'a déja trop instruite à le justifier.
Croi-moi ; c'est un Héros magnanime, équitable,
Que la nécessité seule a rendu coupable ;
Et qui, comme les Dieux, forcé dans ses moyens,
Ne s'est permis les maux que pour de plus grands biens.
N'apelle point sur lui la céleste colere.
Mais, s'il ne périt point, que deviendra mon pere!
Pardonne, Tatius ; je f émis d'y penser !
Entre quelqu'autre & toi puis-je donc balancer !
Autant qu'à la nature à l'amour asservie,
Je tremble également pour l'une & l'autre vie :
Et sans voir de quels maux j'aurai plus à souffrir,
Quelque coup qui me frape, il en faudra mourir.

SABINE.

Ciel ! à quel point pour lui l'amour vous intéresse !
J'ai cru de votre cœur pénétrer la tendresse :
Mais, je n'en avois pas découvert tout l'excès.

HERSILIE.

Moi-même qui le sens, je le méconnoissois.
Il faut voir son Amant dans un péril extrême,
Toucher à son trépas, pour sçavoir comme on aime.
Tout m'annonce aujourd'hui la mort de Romulus.
Quand il échaperoit aux coups de Tatius,
Ne vois-tu pas qu'il est environné de traîtres ?
Ceux qui l'osent trahir, de ses jours sont les maîtres.
On a servi mon pere ; on l'apelle en ces lieux ;
De ses efforts pour moi je rends graces aux Dieux ;
Mais je ne voudrois pas que des sujets perfides,
De mon pere dans Rome eussent été les guides.
Je crains pour Romulus une infidelle main :
Peut-être il va tomber sous les coups d'un Romain.
Je vois de toutes parts armés pour le surprendre,
Et ceux qu'il va combattre, & ceux qu'il va défendre ;
La trahison le suit dans l'horreur du combat ;
Eh ! que peut la valeur contre l'assassinat ?

SABINE.

Pourquoi de votre crainte écoutant les présages,
Vous plaire à rassembler de si tristes images ?

HERSILIE.

Tu vois à quel excès est enfin parvenu
Ce malheureux amour si long-tems retenu,
Cet amour jusqu'ici caché sous la colere,
Et que même à tes yeux je forçois de se taire.
Quand tu m'as arraché l'aveu de mon tourment ;
De mes plaintes au moins souffre l'épanchement ;
C'est la premiere fois que libre en mes allarmes,

Mes yeux ſans ſe contraindre ont joüi de leurs larmes;
Mais, Sabine, n'en crains rien d'indigne de moi:
Je ſçai ce qu'à ſon rang doit la fille d'un Roi.
Toi ſeule de l'Amante as connu la foibleſſe;
Pour tout autre témoin je ne ſuis que Princeſſe;
Et quoique le deſtin veüille me réſerver,
Puiſque je puis mourir, j'ai de quoi le braver.

SABINE.

On vient.

SCENE II.

HERSILIE, SABINE, TATIUS, *entrant avec des Gardes.*

HERSILIE.

Ciel! c'eſt mon pere! Où vous voi-je paroître?
Quoi! Rome en vous, Seigneur, connoîtroit-elle un Maître;

TATIUS.

Non, le deſtin me traite avec plus de rigueur.
Tu ne vois qu'un captif & non pas un vainqueur.
Faut-il qu'en cet état ma fille me revoïe:
Et que de l'embraſſer je ne goûte la joie
Qu'en partageant ſes fers que je venois briſer!
A des projets ſi ſaints devois-tu t'opoſer,
O Ciel! & falloit-il, pour prix de mon courage,
Subir encore la honte ajoutée à l'outrage?

HERSILIE.

Dieux! Vous avez donc mis le comble à nos malheurs!

TATIUS.

Console-toi, ma fille, & commande à tes pleurs;
Malgré toute l'horreur de ce revers funeste,
Nous n'avons rien perdu: notre vertu nous reste.
Dès le moment fatal que l'infidélité
Me fit loin de tes yeux pleurer ta liberté,
Je voulus perdre Rome: & de sa violence
Ma tendresse pour toi médita la vengeance.
Long-tems dans le secret j'en préparai les coups;
Je fis à la prudence obéïr le couroux;
Et j'attendois ce jour où dans Rome surprise,
Tout me marquoit l'instant de tenter l'entreprise.
Je l'ai fait: le succès a trahi mon espoir;
Mais enfin le succès n'étoit pas mon devoir;
Et de quelque revers que je souffre l'injure,
Laissons rougir les Dieux complices du parjure.

HERSILIE.

En de si grands malheurs je ne sçai que pleurer.
Mon ame à ce revers n'a pû se préparer.
Tout sembloit dans ces murs vous livrer la victoire:
Quel prodige a donc pû vous en ravir la gloire?

TATIUS.

Jamais d'aucun dessein par la gloire conduit,
Tant de précautions n'ont préparé le fruit.
J'assemblois dès long-tems une nombreuse armée,
Qui par des soins secrets, en divers lieux formée,
Se répand dans les bois, où se couvrant le jour,
Elle marche la nuit de détour en détour.
Je n'ai de mes soldats réuni les Cohortes,
Que lorsque de la Ville ils ont touché les portes.
Je me les vois ouvrir à mon premier signal.
Ce jour devoit de Rome être le jour fatal.
Certes si la valeur n'eût produit un miracle,
Vainqueur en ce Palais, j'arrivois sans obstacle;
Mais Romulus accourt, attiré par nos cris;
Et du péril plûtôt furieux que surpris,
Il s'empare du Pont, en défend le passage.

Sous la grêle des traits s'affermit son courage :
De quelques-uns des miens les yeux épouvantés
Ont cru voir le Dieu Mars combattre à ses côtés.
Sous l'effort de son bras le plus ferme succombe ;
Rien ne peut l'ébranler : tout ce qu'il frape tombe.
Ainsi lui seul de Rome il est long-tems l'apui,
Et donne aux siens le tems d'arriver jusqu'à lui.
Dès qu'il voit ses soldats voler à sa défense,
C'est peu de résister, dans nos rangs il s'élance ;
J'y répandois l'audace ; il y porte l'effroi ;
Je le cherchois lui seul ; il ne cherchoit que moi ;
Et volant à travers le sang & le carnage,
Tous deux nous nous faisions l'un à l'autre un passage.
Je le joins : mais le fer qui se brise en mes mains
Me livre sans défense au pouvoir des Romains.
Arrêtez, a-t'il dit, calmez votre furie,
Soldats de Tatius : il y va de sa vie.
Vous, Romains, suspendez d'inutiles exploits :
Il est en mon pouvoir, nous réglerons nos droits.
Il dit. Le combat cesse. Une Garde Romaine
Jusques dans ce Palais par son ordre m'amene.
Le sort nous a trompé, ma fille ; c'est à nous
D'oposer aujourd'hui la constance à ses coups.
Aux yeux enorgueillis de ce vainqueur injuste,
Rendons, par la vertu, le malheur même auguste.

HERSILIE.

Ces haches, ces faisceaux nous annoncent le Roi.

TATIUS.

Que l'aspect d'un vainqueur est terrible pour moi !



SCENE III.

HERSILIE, SABINE, TATIUS, ROMULUS.

ROMULUS.

Je n'abuſerai pas, Seigneur, de ma victoire:
Mon reſpect à vos pieds en dépoſe la gloire;
Et quoiqu'entre mes mains le ſort vous ait remis;
Je m'offre à vos regards moins en vainqueur qu'en fils.
Je ne demande point que Tatius me nomme
Ceux dont la perfidie oſoit lui livrer Rome;
Il ne tiendra qu'à lui que de cet attentat
Ne naiſſe le bonheur de l'un & l'autre Etat;
Que ce jour, de mes vœux comblant l'impatience,
Ne forme des deux Rois l'éternelle alliance.
Oüi, ce bien que déja je devrois poſſéder,
Que mes Ambaſſadeurs alloient vous demander;
Ces charmes qu'à vos yeux vous voyez que j'adore,
Vainqueur & ſupliant, je les demande encore.
Depuis un an, Seigneur, retenuë en ces lieux,
Ils ne lui montrent point un maître impérieux;
C'eſt un Amant ſoûmis qui l'y retient captive,
Qui ne veut point la perdre, & qui pourtant s'en prive;
Qui pour ſe rendre heureux, attendant ſes arrêts,
Reſpectoit encor moins ſon rang que ſes attraits.
Malgré tant de ſoûpirs, toujours plus inhumaine,
Mes ſoins n'ont obtenu que colere & que haine:
D'infléxibles dédains ſont juſques à ce jour
Les ſeuls fruits qu'ait encor recueillis mon amour.

Mais

Mais, prononcez un mot : je cesse de déplaire.
Mon crime est effacé, si je fléchis son pere.
Sa vertu m'en répond : & votre aveu, Seigneur,
En me donnant sa main, va me donner son cœur.

TATIUS.

Tu pourrois t'épargner ces déférences vaines.
Que me demandes-tu, quand je suis dans tes chaînes ?
Si tu crois de vainqueur avoir acquis les droits,
Pourquoi nous consulter ? nous sommes sous tes Loix.
De tes soumissions la frivole apparence
Ne m'en laisse pas moins sentir ta violence.
Tu me retiens ma fille, en me la demandant !
Que puis-je prononcer, où je suis dépendant ?
Si dans ses sentimens Romùlus est sincere,
Qu'il me laisse les droits de Monarque & de Pere;
Que de ma fille enfin je puisse disposer,
Et l'accorder en maître, ou bien la refuser.
Consens qu'à mes sujets l'un & l'autre on nous rende ;
Je pourrai dans mon camp recevoir ta demande ;
C'est-là que je verrai si de ta trahison
Je dois par ton himen prononcer le pardon.

ROMULUS.

Eh bien, si mon amour que je suis prêt d'en croire,
Me dépouille aujourd'hui des droits de la victoire,
Jurez-moi donc qu'après cet effort généreux,
Un aveu solemnel couronnera mes feux.

TATIUS.

Non, je ne jure rien. Ne croi pas que ma crainte
D'aucun engagement accepte la contrainte.
D'un aveu que je dois ne t'accorder qu'en Roi,
Tu voudrois qu'un serment me fit ici la loi ;
Et m'affranchir au prix de cette dépendance,
C'est me rendre à la fois & m'ôter ma puissance.

Mais, quand par des fermens je pourrois me lier ›
Toi qui fçais les trahir, devrois-tu t'y fier ?

ROMULUS.

Ah ! je vois trop, Seigneur, ce qu'il faut que j'efpere :
Ce reproche infultant d'un crime néceffaire,
Ce farouche dédain m'aprend trop qu'à vos yeux
Romulus eft toûjours un objet odieux.
Ne l'efpérez donc plus ; ma timide tendreffe
N'ira point en vos mains hazarder la Princeffe ;
Et de vos fiers refus effuyant le danger,
M'expofer à l'horreur d'avoir à m'en venger.
Car, ce n'eft pas la peur de perdre ma vengeance
Qui me confeille ici de prévenir l'offenfe :
Vous l'avez déja vû ; le deftin des combats
Enchaîne pour jamais la victoire à mes pas ;
Mille Oracles garants des volontés fuprêmes,
Mon cœur que j'en crois plus que les Oracles mêmes,
Tout me dit qu'à mes coups rien ne doit réfifter :
Nous n'avons qu'à choifir qui nous voulons dompter.
Pour régir l'Univers l'ordre du Ciel nous nomme ;
Un triomphe éternel eft le deftin de Rome :
Et nous devons toûjours compter dans nos projets
Les Dieux pour alliés, & les Rois pour fujets.

TATIUS.

Arrête ; que te fert d'étaler ces miracles ?
Nous avons comme toi nos Dieux & nos Oracles.
Ils nous ont affuré tout ce qui t'eft promis ;
L'Empire où tu prétends en nos mains eft remis ;
Et s'il faut que l'effet aux promeffes réponde,
Nos Loix doivent atteindre aux limites du monde.
Notre fort fur le tien peut encor l'emporter :
Et jufques dans tes fers, j'ofe n'en pas douter.

ROMULUS.

De nos deſtins préſens du moins la différence
Ne nous doit pas laiſſer la même confiance.
Mais, laiſſons-là, Seigneur, des diſcours ſuperflus.
Il n'eſt qu'un intérêt ici pour Romulus.
Vous voyez à quel point votre fille m'eſt chere ;
Je mettois mon bonheur à l'obtenir d'un pere ;
Mon reſpect vous faiſoit l'arbitre de mes feux.
Mais enfin, au défaut d'un aveu généreux,
J'uſerai de mes droits ; & maître de ſes charmes ;
Je ſçaurai m'aſſurer le prix de tant de larmes.
Mon triomphe ſera ſon himen ; & du moins
Les yeux mêmes d'un pere en ſeront les témoins.

TATIUS.

A ce ſpectacle en vain tu voudrois me contraindre :
Puiſqu'elle peut mourir, mes yeux n'ont rien à craindre.

ROMULUS.

Puiſqu'elle peut mourir ! L'oſez-vous prononcer?
Un pere ſans horreur a-t'il pû le penſer ?

TATIUS.

Ce n'eſt pas ſans horreur auſſi que je le penſe ;
Mais enfin, contre toi c'eſt ſa ſeule défenſe :
Et du rang dont elle eſt, du ſang dont elle ſort ;
L'affront que tu lui fais eſt l'arrêt de ſa mort.

HERSILIE.

Votre attente, Seigneur, ne ſera pas trompée.
D'une indigne contrainte autant que vous frapée....

ROMULUS.

Ah, cruels, arrêtez. Vous me glacez d'effroi.
Quoi ! vouloir expirer plûtôt que d'être à moi !
Hélas ! de tant d'amour effet trop déplorable !
Je ſuis donc à vos yeux un monſtre déteſtable ?
Un himen qui vous met mon Diadéme au front ;
Eſt le dernier ſuplice, & le dernier affront ?

à Tatius.

C'eſt vous qui la rendez encor plus inhumaine.
Vos ſuperbes mépris ont redoublé ſa haine.
Juſqu'ici m'épargnant ce farouche tranſport,
Elle ne m'avoit point menacé de ſa mort ;
Ses dédains n'alloient point juſqu'à la barbarie ;
Et vous avez changé ſa colere en furie.
Eh bien ; votre vainqueur embraſſe vos genoux.
Au nom des Dieux, prenez des ſentimens plus
doux ;
Ne déſeſpérez pas un Amant qui peut-être
De ſes fureurs bien-tôt ne feroit plus le maître.
Cette auſtere vertu n'eſt que férocité.
Prenez d'autres conſeils de la néceſſité.
Lorſque notre bonheur peut être votre ouvrage,
Voulez-vous ne cauſer que déſeſpoir, que rage ?
Songez-y bien, Seigneur ; je vous laiſſe tous
deux ;
Nous ferons tous par vous heureux ou malheu-
reux.

SCENE IV.

TATIUS, HERSILIE. LES GARDES.

TATIUS.

Ma fille, pour braver le ſort qui nous outra-
ge,
Je n'ai qu'en frémiſſant compté ſur ton courage :
Mais, nés pour impoſer, non pour ſuivre des Loix,
Quoiqu'il en coûte, il faut vivre & mourir en
Rois.
Oüi, duſſai-je éprouver toute ſa tirannie,
D'un triomphe inſolent ſubir l'ignominie,
Tout ce barbare orgueil ne peut m'humilier :

Mon cœur ſçait tout ſouffrir, & ne ſçait point plier.

LE CHEF DES GARDES, *à Tatius.*

Non, Seigneur, tout captif que vous paroiſſez être,
Le Ciel de votre ſort vous laiſſe encor le maître.

TATIUS.

Comment?

LE CHEF DES GARDES.

A vous ſervir ces Gardes ſont tout prêts.
Commandez ; comptez-nous au rang de vos ſujets.
Ce ſecours imprévû n'a rien qui vous étonne ;
Vous pénétrez aſſez quelle main vous le donne ;
Ceux qui vous ont ſervi, vous ſerviront toûjours.
Mettez en ſûreté votre gloire & vos jours.
Que prêt à vous venger votre camp vous revoïe ;
Venez y reporter & l'audace & la joie.
Votre fille, Seigneur, ne ſuivra point vos pas.
Des yeux trop ſurveillans ne le permettent pas ;
Mais, loin qu'aucun danger dans ces lieux la regarde,
L'amour même du Prince eſt ſa fidelle garde :
Et quoi qu'il oſe enfin, contre le raviſſeur
Elle aura le ſecours de plus d'un défenſeur.

TATIUS.

Adieu, ma fille.

aux Gardes,

Allons.

LE CHEF DES GARDES *à Herſilie.*

J'oſe plus croire encore,
Madame : l'ennemi que votre cœur abhorre,
L'odieux Romulus n'eſt pas loin d'expirer.

HERSILIE.

Qu'entens-je! Il va périr! Ciel! daigne m'inſpirer.

Fin du ſecond Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ROMULUS, PROCULUS.

ROMULUS, *tenant un billet.*

NOn, non, loin que du Roi la fuite m'inquiete,
J'ai meme défendu qu'on troublât sa retraite.
Qu'il retourne dans Cure, & qu'il laisse en repos
Des lieux où sa présence auroit aigri mes maux.
Peut-être mieux instruit par son expérience,
Perdra-t'il désormais l'espoir de la vengeance;
Et qu'après un couroux vainement écouté,
Il se laissera vaincre à la nécessité.
Mais, ami, ce qui seul allume ma colere,
C'est de la trahison l'audace téméraire.
Ce billet inconnu remis entre mes mains,
D'un complot sacrilege accuse les Romains.
Toi-même tu l'as lû, qu'ici la perfidie
Est prete d'éclater aux dépens de ma vie.
Se peut-il que par moi comblés de tant d'honneurs,
L'ingratitude encor me refuse leurs cœurs!
Et lorsque sur leurs pas j'ai fixé la victoire,
Les traitres veulent-ils me punir de leur gloire?

PROCULUS.

S'il est ici, Seigneur, de perfides sujets,
Il en est que le Ciel opose à leurs projets.

Il en eſt, comme moi, de qui l'ardeur fidelle
Aux dépens de leur ſang vous prouvera ſon zele.
Si vous daignez toûjours vous fier à ma foi,
Si vos bienfaits conſtans vous répondent de moi,
Recevez de ma main ces amis intrépides,
Dont l'aſpect devant vous fera fuir les perfides:
Et que de tous vos pas compagnons aſſidus...

ROMULUS.

Je rends grace à tes ſoins; mais croi-moi, Proculus,
Je dois de leurs complots braver la violence,
Et je ne veux contr'eux que ma ſeule préſence.
Tel qui croit pour ce coup être sûr de ſa main,
La ſentiroit tremblante en aprochant mon ſein:
Et du moindre regard déconcertant ſon crime,
Du fer de l'aſſaſſin, j'en ferois ma victime.

PROCULUS.

Cette fiere aſſurance, & cet aſpect divin
Ne vous défendroient pas contre un ferme aſſaſſin.
Rome en peut enfanter. Ce peuple eſt votre ouvrage;
Vous avez corrigé leur farouche courage:
Mais avant que ſous vous on les vît triomphans,
Ils étoient à la fois généreux & méchans:
Leur intrépidité fut injuſte & cruelle.
A leurs premieres mœurs le repos les rapelle;
La victoire pour eux doit tenir lieu des Loix:
Pour les ſauver du crime, il leur faut des exploits.
Allez; & baniſſant l'amour qui vous arrête,
Conduiſez les Romains de conquête en conquête;
Occupez-les à vaincre: & loin de conſpirer,
Comme le Dieu de Rome ils vont vous adorer.

ROMULUS.

Quoi! toûjours à tes yeux ma flâme inexcuſable....

PROCULUS.

Seigneur, c'eſt de vos maux la ſource déplorable :
Car, à quoi ſongeons-nous d'accuſer les Romains ?
Si l'on trame en ces lieux de perfides deſſeins,
N'en accuſez, Seigneur, que la fiere Herſilie.
Par vous depuis long-tems ſa haine enorgueïllie,
Souveraine en ces lieux, s'y faiſoit obéir ;
Et vous l'enhardiſſiez-vous-même à vous trahir ;
De tant de vains reſpects l'imprudente conſtance
Ne vous en promettoit que cette récompenſe.
A ſauver Tatius quel autre eût réuſſi ?
Elle-même eût pû fuir ; & ne demeure ici
Que pour y conſommer l'entrepriſe infidelle ;
Car dès que l'on conſpire, on conſpire pour elle :
Et hâtant ſes complots contre vous préparés,
Elle ſeule eſt ici le Chef des conjurés.
Renvoyez-la, Seigneur.

ROMULUS.

Je devrois m'y contraindre ;
Mais, Proculus, mon cœur l'aime trop pour la craindre ;
Et dût par mon trépas éclater ſon couroux,
Je redoute ſa haine, & ne crains pas ſes coups.
En ces lieux dans l'inſtant l'ingrate va ſe rendre.
Je l'ai fait avertir que j'y venois l'attendre.
Ce funeſte billet ſuffit pour l'étonner :
Son trouble m'apprendra s'il la faut ſoupçonner.
Elle vient ; laiſſe-nous.



SCENE III.

ROMULUS, HERSILIE, SABINE.

HERSILIE, *à part.*

Il faut encor me taire;
De ce billet fur tout cachons-lui le miftere:
Qu'il ignore toûjours qu'il me doit cet avis.

ROMULUS.

Madame, vos deffeins ont été bien fervis.
D'un Pere malheureux vous plaigniez l'efclavage:
Et fon éloignement fans doute eft votre ouvrage.
Je ne m'en plaindrai point; & pour fa fûreté,
Vous m'avez pû trahir fans infidélité.
Je m'étonne plûtôt que vous croïant efclave
Dans la Cour d'un Amant que votre haine brave,
Cherchant plus mes malheurs que votre liberté,
Pour fortir de mes mains vous n'ayez tout tenté,
Mais étoit-ce trop peu pour la fiere Herfilie?
Madame, falloit-il attenter à ma vie?
Et dans vos vœux cruels à me perdre attachés
Paffer tous les excès que vous me reprochez?

HERSILIE.

De quoi m'accufes-tu?

ROMULUS, *lui donnant le Billet.*

Lifez, lifez, Madame.

HERSILIE.

Je vois qu'on t'avertit d'une perfide trame.
On en veut à tes jours. Eft-ce à moi d'en trembler?
Pourquoi de ce péril penfes-tu me troubler?

à part.

Tu n'en frémis que trop, malheureufe Princeffe.

ROMULUS.

Je sçais trop qu'Hersilie à ma mort s'intéresse ;
Qu'aux dépens de mes jours son infléxible cœur
Brûle de s'affranchir d'une odieuse ardeûr :
Mais, Madame, étoit-il d'une ame magnanime
De choisir mes sujets pour fraper la victime,
D'employer de vos yeux les dangereux apas
Pour armer contre moi de parricides bras ?
Eh ! qu'étoit-il besoin d'armer la perfidie ?
N'étes-vous pas toûjours maîtresse de ma vie ?
Prêt à sub.r l'arrêt, je vous ouvre mon sein.
Pour me perdre il ne faut que votre seule main :
Je ne sçais contre vous emploïer de défense,
Que cette même ardeur qui vous tient lieu d'offense.
Si, toujours obstinée en vos premiers mépris,
Vous croïez à mes feux ne devoir que ce prix ;
Si mes ardens soupirs, si les plus tendres larmes,
Si mon amour nourri de troubles & d'allarmes,
Toûjours respectueux jusques dans sa fureur,
De mon crime n'a pû diminuer l'horreur ;
La victime à vos coups ne s'est point échapée :
Frapez ; voila mon cœur & voici mon épée....

HERSILIE.

Arrête, Romulus, tu ne me connois pas.
Non, mon cœur n'est point fait pour de tels attentats.
Te sied-t'il d'ignorer qu'une ame magnanime
Ne sçait point se venger du crime par le crime ?
Pourquoi m'accuses-tu ? Puis-je te pardonner
De prétendre à me plaire & de me soupçonner ;
Et que d'un lâche amour ton ame possédée,
Conçoive encor de moi cette outrageante idée ?
Non, ce n'est, Romulus, qu'au sein de tes sujets
Que peuvent s'enfanter ces perfides projets.
Elevés dans les fers ou dans le brigandage,
Ils ont des trahisons fait leur aprentissage ;
A ces cœurs criminels commettant tes destins,
Tu t'es environné toi-même d'assassins.

Tu croiois que marqués du ſceau de la victoire,
Ils ne reſpiroient plus que l'honneur & la gloire;
Mais, tu dois les connoître à ces lâches complots:
Tous les Romains encor ne ſont pas des Héros.

ROMULUS.

Madame, ſi je n'ai que mes ſujets à craindre,
Les Dieux les confondront: mon ſort n'eſt point à plaindre.
A de ſi noirs projets tout le Ciel oppoſé....

HERSILIE.

Crois-tu le Ciel ſi juſte? il t'a favoriſé;
Il nous a de tes fers laiſſé ſubir l'outrage;
Il a contre mon pere exaucé ton courage;
Et de ma liberté me plaignant la douceur,
Il me retient toûjours aux mains d'un Raviſſeur:
Car, de quel autre nom veux-tu que je t'apelle?
Quand tu peux réparer une injure mortelle,
Quand par ce noble effort tu peux te ſignaler,
Tu te fais un plaiſir de la renouveller.
Tu veux être un Héros; tu te vantes d'en faire;
Mais en connois-tu bien l'auguſte caractere?
Sçais-tu que ce grand nom demande dans un cœur
Des vertus au-deſſus même de la valeur;
La magnanimité, la noble confiance?
Oüi, ſi de Tatius tu cherchois l'alliance,
Pour vaincre ſon couroux enſemble & mes dédains,
Généreux, il falloit me remettre en ſes mains;
De ton crime effacer juſqu'à la moindre trace;
Et lui faire l'honneur d'en attendre ta grace.
Voilà d'un vrai Héros les dignes mouvemens.

ROMULUS.

Oüi; mais vous ignorez les fraïeurs des Amans.
J'ai tremblé de vous perdre: & l'extrême tendreſſe
Ne ſçait point hazarder l'objet qui l'intéreſſe.
J'ai d'un pere irrité craint le dépit fatal.
J'ai craint ſur votre cœur le pouvoir d'un Rival;

Car enfin, ce n'eſt pas la ſeule indifférence,
Qui de votre fierté fait la perſévérance.
C'eſt par un autre amour que le mien eſt trahi;
Si vous n'aimiez ailleurs, je ſerois moins haï.
Non, vous ne me fuiriez que pour en ſuivre un autre.
Devois-je, en immolant ma tendreſſe à la vôtre,
Moi-même, contre moi ſervant votre rigueur,
Vous mettre en liberté de me percer le cœur;
M'expoſer à vous voir, avec l'aveu d'un pere,
Dans les bras d'un rival défier ma colere?
J'en frémis: mais enfin, ſi cet himen affreux
Au dernier déſespoir eût condamné mes feux,
Quel déluge de ſang, quel horrible carnage
De ma flâme trahie eût expié l'outrage!
Tout ce qui vous eſt cher eût tombé ſous mes coups;
Vous m'auriez vû percer & le pere & l'époux;
A peine en ma fureur reſpecter ce que j'aime;
Ne vous ſauver de moi qu'en me frapant moi-même:
Mais du moins en mourant, joüir de vos regrets,
Et m'applaudir des maux que je vous aurois faits.

SCENE III.

HERSILIE, ROMULUS. TULLUS.

TULLUS.

VEnez, venez, Seigneur; le péril, le tems preſſe.
Des Sabins étonnés la ſoudaine allégreſſe,
Nous a dit qu'en ſon Camp Tatius eſt rentré.
Par des cris menaçans ſon retour célébré
A de vos légions irrité le courage.

Tatius pénétré de douleur & de rage
De vous avoir tantôt attaqué vainement,
Enflâme ses guerriers de son ressentiment.
Prêts à fondre sur nous, leurs armes étincelent:
Et le fer à la main, vos soldats vous apellent.

ROMULUS.

Vous le voïez, Madame, il faut vous conquérir.
Le sort va prononcer: je vais vaincre ou périr.

HERSILIE.

Quoi, barbare!...

ROMULUS.

Je cours où m'appelle la gloire.
Qu'un seul jour soit deux fois marqué par la victoire.
Madame, cet amour tant prouvé par mes pleurs,
Je vais vous le prouver encor par mes fureurs.



SCENE IV.

HERSILIE, SABINE.

HERSILIE.

Sabine, conçois-tu combien je suis à plaindre?
Aurai-je donc toûjours tous les malheurs à craindre!
Faut-il par mes fraïeurs compter tous les instans:
Et mourir tant de fois sous les coups que j'attends!

SABINE.

Qui pourroit de vos maux calmer la violence?
De mes foibles conseils je connois l'impuissance,
Madame; & je ne puis sous de si rudes coups
Que sentir vos douleurs & pleurer avec vous.

HERSILIE.

Voi jusqu'où des Amans va l'ardeur insensée;
Admire où mon amour attache ma pensée.

Au milieu des malheurs prêts à fondre fur moi,
Quand dès ce même jour, mon cœur glacé d'effroi,
D'un Pere ou d'un Amant voit la perte certaine;
L'injure d'un ingrat met le comble à ma peine.
Sur cet avis fecret que je lui fais donner,
C'eft moi feule, c'eft moi qu'il ofe foupçonner!
O Ciel! Que j'ai fouffert de l'erreur qui l'abufe!
C'eft moi qui l'avertis; & c'eft moi qu'il accufe!
De quels traits ce reproche a-t'il percé mon cœur?
Tu n'en fçaurois, Sabine, imaginer l'horreur.
Je me trouvois cruelle, en écoutant fa plainte,
D'avoir à fes regards fi bien caché ma feinte,
Qu'il pût me foupçonner de vouloir fon trépas.
Dans ce trouble mortel, je ne le cele pas,
Prête plus d'une fois à me trahir moi-même,
Mon fecret m'échapoit; j'allois dire que j'aime;
Et fi je n'ai rien dit, par ce pénible effort,
Sabine, j'ai plus fait que me donner la mort.

SABINE.

Combien ai-je admiré ce généreux filence!
Je n'en attendois pas l'héroïque conftance;
Car, après cet avis que le foin de fes jours...?

HERSILIE.

Eh! lui pouvois-je, hélas, refufer ce fecours?
Quand on jure fa mort, quand on veut qu'il périffe,
C'eft à moi qu'on en croit faire le facrifice!
On m'annonce le coup dont il doit expirer,
Comme le feul bonheur où je puiffe afpirer!
Cette haine apparente où je me fuis forcée,
Ce reproche éternel de ma gloire offenfée,
M'attiroient malgré moi ce facrilege apui;
Et j'aiguifois le fer qu'on a levé fur lui.
Devois-je en ce péril négliger ce que j'aime?
Sabine, ç'eût été l'affaffiner moi-même.
Peut être que ce jour va décider mon fort.
De mon pere vaincu s'il éclaire la mort,

Tu verras dans l'inſtant ſa fille infortunée,
Compagne de ſon ombre & de ſa deſtinée :
Mais toi, de mon Amant, car j'oſe le prévoir,
Quand je ne ſerai plus, calme le déſeſpoir.
Di-lui que je l'aimois ; & que toute ma peine
Etoit, en l'adorant, de lui devoir ma haine :
Que je me ſuis ſauvée, en m'arrachant le jour,
Des conſeils dangereux que m'eût donnés l'amour.

SABINE.

Tullus paroît.

SCENE V.

HERSILIE, SABINE, TULLUS.

HERSILIE.

Eh bien, que venez-vous m'aprendre ?

TULLUS.

Ce que ſans en frémir, vous ne pourrez entendre.

HERSILIE.

Ciel !

TULLUS.

Déja la diſcorde avoit du choc fatal
Donné dans les deux camps l'effroiable ſignal ;
Déja pleuvoient les traits ; déja de ſang trempées,
Etinceloient par tout les cruelles épées :
Un plus affreux ſpectacle a frapé nos regards.
Le trouble dans les yeux, & les cheveux épars,
Les femmes des Romains de fureur enflâmées,
Accourent ſe jetter entre les deux armées.
Leur furie intrépide offre au glaive inhumain
Leurs enfans effraiés, renverſés ſur leur ſein.
Nous ſommes à la fois Sabines & Romaines,

Disent-elles ; sur nous assouvissez vos haines ;
Et venez massacrer entre nos bras sanglans,
Vous, Sabins, vos neveux ; vous, Romains, vos enfans.
Sans respecter les noms & de fille & de femme ;
Par pitié, de nos jours osez trancher la trame ;
Plus heureuses cent fois d'expirer sous vos coups ;
Que de voir égorger le pere par l'époux.
A ces clameurs succede un silence stupide.
Nous désavouons tous ce combat parricide.
Immobiles d'horreur, de fraieur éperdus,
Nos coups, prêts à tomber, demeurent suspendus.

HERSILIE.

Des deux peuples ainsi la haine est assoupie ?

TULLUS.

Cessez, dit Tatius, cette bataille impie.
Ces femmes font tomber les armes de vos mains ;
Et déja mes soldats sont devenus Romains.
Mais du moins, Romulus à sa gloire fidelle,
Voudra bien avec moi terminer la querelle.
Sans prodiguer pour eux tant de sang étranger ;
C'est ainsi que les Rois devroient seuls se vanger ;
Et cherchant sans secours une victoire pure,
Eux-mêmes se suffire à venger leur injure.
Romulus est jaloux d'un exemple si grand.
Chacun de ce Traité frémit en l'admirant.
Les deux peuples amis s'embrassent, s'attendrissent,
S'apellent en pleurant des noms qui les unissent :
Tandis que du combat on va voir les deux Rois
Sur les Autels des Dieux se prescrire les Loix.

HERSILIE.

O succès qui me tuë ! accord impitoïable !
Dieux ! ce Traité funeste est-il irrévocable ?
A qui m'adresserai-je ? Où dois-je recourir ?
à Sabine.
Viens ; & voyons enfin, s'il faut vivre ou mourir.

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PROCULUS, MURENA.

On apporte un Autel dans le Palais.

PROCULUS.

OUi, Romulus ici t'ordonne de l'attendre ;
Avec son ennemi lui-même va s'y rendre ;
Et c'est à cet Autel que, pleins de leur fureur,
Les Rois de leur combat vont consacrer l'horreur.
A la face des Dieux & de leurs peuples mêmes,
Ils vont nous déclarer leurs volontés suprêmes :
De la Religion ils empruntent l'éclat,
Pour régler en tes mains les suites du combat.
Plaise aux Dieux, Murena, que ce jour soit funeste
Au superbe Rival que mon amour déteste ;
Et qu'au lieu d'un Tiran, se choisissant un Roi,
Le Peuple & le Sénat se déclarent pour moi.
Heureux, si revêtu de la pourpre Romaine,
Offrant avec mes vœux la grandeur souveraine,
Je puis enfin, pour prix des services rendus,
Demander Hersilie à l'heureux Tatius !
J'ai lieu de l'espérer ; mais enfin s'il succombe,
Ne crois pas qu'avec lui mon espérance tombe.

Romulus de mes coups ne se sauvera pas :
Et ce jour confondra sa gloire & son trépas.
Pour rendre grace au Ciel de son secours propice,
Au bois sacré de Mars j'aprête un sacrifice :
Le Prince ira l'offrir ; & sans doute à mes soins
Il remettra l'honneur d'en choisir les témoins.
C'en est assez ; crois-en le transport qui m'anime ;
Lui seul du sacrifice il sera la victime.

MURENA.

Puissent bien-tôt mes yeux en être délivrés !
C'est à toi d'affermir le bras des conjurés.
Qu'ils frapent le Tiran ; que rien ne les retienne ;
Egale, s'il se peut, leur fureur à la mienne :
Car tu sçais, Proculus, avec quel désespoir
Je le vois toûjours prêt d'usurper mon pouvoir ;
Que sans mettre de borne aux droits du Diadême,
Il prétend à son trône asservir l'Autel même ;
Que l'impie à son rang subordonnant le mien,
De Ministre des Dieux, m'ose faire le sien.
Qu'il périsse ; sa mort ne peut être trop prompte ;
Ce Tiran désormais ne vit qu'à notre honte.
Dans l'horreur du combat tantôt ne pouviez vous....

PROCULUS.

J'ai pû plus d'une fois le percer de mes coups :
Mais, je te l'avoüerai ; sa valeur incroyable
Me le rendoit alors, si grand, si respectable....
Tu l'aurois pris pour Mars dans sa noble fureur.
Soit admiration, soit remords, soit terreur,
A mes yeux ébloüis ce Héros intrépide
A semblé tout couvert de l'immortelle Egide ;
Et suspendant le coup dont il doit expirer,
Mon courage étonné n'a sçu que l'admirer.

MURENA.

Vain mouvement d'un cœur peu maître de lui-même,
Et qui mérite bien de perdre ce qu'il aime !

Quand tu peux immoler un Rival ſans danger,
Tu laiſſes échaper le tems de t'en venger !
Ah ! lorſqu'à de grands coups notre cœur s'intéreſſe,
Ces troubles incertains ne ſont qu'une foibleſſe.
Rien ne doit un inſtant diſtraire nos fureurs ;
Une volonté pleine eſt le don des grands cœurs :
Et cette fermeté, ce courage ſupreme
Peut ſeul annoblir tout, & juſqu'au crime même.

PROCULUS.

Excuſe, Murena, ce reſpect ſouverain
Qu'imprime la valeur dans l'ame d'un Romain.
Je réparerai bien ce moment de ſurpriſe.
Rien ne peut déſormais reculer l'entrepriſe :
Et je veux que cent bras le frapant à la fois....
Mais on vient. Pren ta place : écoute les deux Rois.

SCENE II.

ROMULUS, TATIUS, PROCULUS, MURENA.

Troupe de Romaius, Troupe de Sabins.

ROMULUS.

INvincibles Romains, dont les armes fidelles
Ont vengé juſqu'ici nos communes querelles,
Compagnons de ma gloire & ſon plus ferme apui,
Soyez-en ſeulement les témoins aujourd'hui.
Depuis que pour la paix des épouſes trop cheres
Ont reclamé les noms de maris & de peres,
Vous ne pouvez combattre ; & les nœuds les plus doux,

Hors Tatius & moi, nous ont réunis tous;
Ce Prince de sa fille a pleuré l'esclavage;
C'est de moi, qu'il attend raison de cet outrage;
Je vais le satisfaire; & sur ce saint Autel
J'en prononce à vos yeux le serment solemnel.
Je connois mes destins; mon pere & la victoire
De ce nouveau combat me réservent la gloire:
Mais, si le sang des Dieux, les Oracles, mon cœur
Abusoient mon espoir d'un augure trompeur,
Lasse de m'obéir, si la victoire change,
Si je succombe enfin, je défends qu'on me vange;
Puisse des Immortels l'éternelle rigueur
Perdre les ennemis de mon heureux vainqueur!
Tous les Romains pour Chef doivent le reconnoître:
Mon sang, s'il le répand, le déclare leur Maître.
Je ne méritois pas de vivre votre Roi,
Si ma mort vous en montre un plus digne que moi.

à Murena.

Ministre de nos Dieux, de ce Traité sincere
Sois le sacré témoin, le saint dépositaire;
Accompli, si je meurs, mes ordres absolus;
Et l'encens à la main, proclame Tatius.

TATIUS.

Faut-il que Romulus injuste & magnanime,
A la vertu suprême ait allié le crime!
Et que mon ennemi prêt à tout réparer,
Quand je dois le haïr, me force à l'admirer!
Non, je ne te hais plus, généreux adversaire:
Je poursuis la vengeance, & n'ai plus de colere.
Sabins, de ce combat juré sur les Autels,
Laissez avec respect juger les Immortels.
J'espere en mon courage & plus en leur justice:
Mais, quelque heureux succès qu'elle me garantisse,
D'un si brave ennemi quand je poursuis la mort,
Je lui dois bien l'honneur de douter de mon sort.

Si je meurs, si des Dieux tel est l'ordre suprême,
Le Ciel le justifie : & je l'absous moi-même.
Songez, de ce combat quel qu'ait été l'effet,
Non qu'il m'aura vaincu, mais qu'il m'a satisfait.
Cette fidélité que vous m'avez jurée,
Que les plus grands périls n'ont jamais alterée,
Je la transmets entiere à cet auguste Roi,
Aussi sainte pour lui qu'elle l'étoit pour moi.
Maître de mes sujets, maître de ma famille,
Que triomphant du pere, il épouse la fille :
Qu'importe que son sang ou le mien soit versé?
Mon injure est lavée & son crime effacé.
De mes dernieres Loix instruisez Hersilie :
Peuples, pressez l'himen où mon ordre la lie :
Vous, Pontife, en formant ces liens aux Autels,
Attestez-en l'aveu des manes paternels.

ROMULUS.

Achevons donc, Seigneur, ce combat magnanime,
D'où la haine est bannie, où préside l'estime :
Ce combat, où, s'il faut en juger par mon cœur,
Le vaincu coûtera des larmes au vainqueur.

SCENE III.

ROMULUS, TATIUS, PROCULUS, MURENA, HERSILIE.

HERSILIE.

OU courez-vous, cruels? & par quelle injustice
De vos fureurs ici rendre le Ciel complice?
Par d'odieux sermens en vain vous croyez-vous
Exceptés de la paix qu'il nous impose à tous?

Non, non, vous n'irez point par ce combat funeste
Démentir à mes yeux la clémence céleste.
Peuples, qu'elle a soumis à de plus douces Loix;
Vous ne souffrirez point la fureur de vos Rois.
Qu'aux dépens de vos jours, séparés l'un de l'autre,
Ils ne trouvent de sang à verser que le vôtre;
Et que de toutes parts effraïant leur couroux,
Le sein de leurs sujets s'offre seul à leurs coups.
Ce que pour attendrir des époux & des peres
Viennent d'exécuter d'heureuses téméraires,
Ces femmes pour vos jours affrontant le trépas;
Des sujets pour leur Roi ne l'oseront-ils pas?

TATIUS.

Quelle est ton espérance? Et que prétends-tu faire?
Crois-tu nous interdire un combat nécessaire?
Par leurs filles en pleurs les Sabins désarmés,
Ont respecté des nœuds depuis un an formés;
Quel lien ai-je donc à respecter moi-même?
Il n'est point ton époux.

HERSILIE.

Non, Seigneur: mais je l'aime.

ROMULUS.

Ciel!

HERSILIE, *à Romulus.*

Ne m'interromps point.

à Tatius.

Sa surprise, Seigneur;
Vous dit avec quel soin je lui cachois mon cœur.
Il n'a vû jusqu'ici que colere & que haine:
De l'affront qu'il m'a fait je lui devois la peine.
Mais, quand par mes dédains l'honneur le punissoit,
L'amour le vengeoit bien des larmes qu'il versoit.
Ses respects, sa tendresse & sur tout son courage
Malgré moi dans mon ame effaçoient son outrage;

Et dans le raviſſeur voïant trop le Héros,
J'affectois des mépris qu'expioient mes ſanglots.
Ne vous allarmez point, Seigneur, de cette audace.
D'un malheureux amour quelque aveu que je faſſe,
Si mon pere appaiſé ne l'approuve aujourd'hui,
Je mourrois mille fois plûtôt que d'être à lui.
Contente d'empecher un combat trop barbare,
C'eſt dans ce ſeul deſſein que mon cœur ſe déclare.
Inſtruits de mon amour, ces peuples généreux
Ne pourront plus ſouffrir ce ſacrifice affreux,
Où je verrois percé du glaive ſanguinaire
Le Pere par l'Amant, ou l'Amant par le Pere.
Je vois, cruels, je vois que honteux de gémir,
Votre cœur ébranlé tache à ſe r'affermir;
Mais je ne cede point; vous m'aimez l'un & l'autre:
Pour arrêter d'un mot ſa vengeance & la vôtre,
Songez, ſi je n'en puis déſarmer la rigueur,
Qu'Herſilie à vos yeux périt pour le vainqueur;
Que vous faiſant bien-tôt déteſter votre gloire,
Mon ſang eſt le ſeul prix d'une telle victoire:
Et qu'il n'eſt plus, après vos parricides coups,
Ni d'Amante pour lui, ni de Fille pour vous.

ROMULUS.

Ah! ſouffrez qu'à vos yeux mon tranſport ſe déploie;
Mon cœur ne ſuffit plus à contenir ſa joie.
Juſte Ciel! Quel bonheur me cachoient vos mépris!
Je ne me plains de rien; tout m'eſt doux à ce prix;
Je mourrai trop content, puiſque j'ai ſçû vous plaire:
Car enfin déſormais trop foible contre un Pere,
De ce triſte combat diſputant peu l'honneur,
Par ſa gloire je vais lui payer mon bonheur.

HERSILIE.

Eh! voudroit-il encore au mépris de mes larmes;
D'un sang qui m'est si cher aller soüiller ses armes?
Et refuseriez-vous de vous soûmettre aux Loix
Que le Ciel aujourd'hui vous prescrit par ma voix?
Vous atteſtiez tantôt des oracles contraires.
Ce jour n'en a-t'il pas dévoilé les misteres?
Ce long amas d'honneurs & l'Univers soûmis,
A l'un & l'autre peuple également promis,
Ce triomphe éternel, ces haustes destinées
Par les bornes des tems à peine terminées,
De tout autre pouvoir ce pouvoir destructeur,
Tout ne vous dit-il pas (si le Ciel n'est menteur)
Que vous n'êtes qu'un peuple, & qu'ainsi la victoire
Veut sous un même nom confondre votre gloire?

ROMULUS.

Qui peut vous inspirer....

HERSILIE.

Voyez par quels chemins
La sagesse suprême a conduit ses desseins.
Sabins, elle a voulu pour lier nos familles,
Que Rome dans le piege ait engagé uos filles:
Et soudain en époux transformant leurs tirans,
Vous a faits ennemis pour vous faire parens.

à Tatius.

C'est elle encor, Seigneur, qui contraint Hersilie
D'avoüer cet amour qui vous réconcilie.
Qu'il est beau de se rendre à ce qu'elle a voulu!
Consommez ce traité dans le Ciel résolu.
Que pour tout asservir Cure s'unisse à Rome;
Que de ces noms unis désormais on vous nomme!
Et que tout l'Univers apprenne avec effroi
Que vous n'êtes ensemble & qu'un peuple & qu'un Roi.

ROMULUS.

Que ne peut de l'amour le souverain empire!
A ce que vous voulez je suis prêt de souscrire;
Princesse, ce pouvoir qui m'est si précieux,
Dont je n'ai pû souffrir qu'un frere ambitieux
Partageât un moment l'autorité suprême,
Ce pouvoir après vous, l'unique bien que j'aime,
Je l'offre à votre pere; & veux bien aujourd'hui,
Esclave de vos Loix, ne regner qu'avec lui.
Qu'il vienne en plein Senat partager ma puissan-
ce,
Voir fléchir mes sujets sous son obéïssance,
Aux Senateurs Romains joindre cent Senateurs;
De nos communes Loix communs dispensateurs:
Mais qu'à ce saint Autel votre main adorée,
Forme le premier nœud d'une union sacrée;
Et proclamez deux Rois qui s'unissent pour vous
Par les noms tout-puissants & de Pere & d'Epoux.

à Tatius.

Vous le voyez, Seigneur, cette chere Princesse
Attend que votre bouche approuve ma tendresse.
Daignez donc consentir que l'himen à vos yeux
Confirme des Arrêts prononcés par les Dieux.

TATIUS.

Oüi, puisque tout conspire à réparer l'injure,
De mes ressentimens j'étouffe le murmure.
Le Ciel l'a résolu; devenons tous Romains.
Il nous explique assez ses decrets souverains;
Et tout prêt de sceller notre auguste alliance,
Je consens qu'à l'Autel ma fille la commence.

ROMULUS.

Trop heureux Romulus! un bien si souhaité
De la moitié du Trône est-il trop acheté!

à Hersilie.

Venez, venez, Madame, & que nos vœux...;

MURENA.

Arrête;
Prince, frémi des maux que ce dessein t'aprête.

Apprend sur ton himen ce que m'a présagé
Par le sang des taureaux le Ciel interrogé.
J'ai vû des cœurs flétris & d'affreuses entrailles,
Ne m'annoncer pour toi qu'horreurs, que funérailles.
Un spectacle terrible offert à mon esprit,
M'a fait voir en naissant le nom Romain proscrit;
Rome entiere livrée aux guerres intestines,
Et l'ennemi vainqueur célébrant nos ruines.
Les Dieux par votre paix ne sont pas appaisés.
A ce sinistre himen toûjours plus opposés,
Ils m'effrayent encor de plus tristes images.
De ce trouble sacré respecte les présages.
Ne force point ces Dieux auteurs de nos destins,
Au repentir vengeur d'avoir fait les Romains.
Tremble; si tu n'en crois qu'une révolte impie,
L'Oracle est infaillible, il y va de ta vie.

ROMULUS.

D'augures imposteurs crois-tu m'épouvanter?
J'aime, je suis aimé, rien ne peut m'arrêter.

à Hersilie.

Venez.

HERSILIE.

Non, Romulus, ne croi plus m'y contraindre.
Ton amour brave tout; le mien me fait tout craindre.
Je ne sçais si le Ciel a dicté ces Arrêts;
Mais, c'est assez pour moi qu'ils puissent être vrais.
Cet hymen qui m'alloit donner tout ce que j'aime,
Que je ne rougis point d'avoir pressé moi-même,
Dès que contre tes jours il peut armer le sort,
Est désormais pour moi plus cruel que la mort.

ROMULUS *à Tatius.*

Eh bien; allons, Seigneur, sans tarder davantage,
Allons en plein Senat consommer notre ouvrage;
Et moi-même aussi-tôt après notre union,

Sans crainte du menſonge & de l'illuſion,
En ſouverain augure offrant les ſacrifices,
J'obtiendrai de nos Dieux de plus heureux auſ-
pices.
Si votre fille encor ſe refuſe à ma foi,
Je lui parle en Amant ; vous parlerez en Roi.

SCENE IV.

MURENA, PROCULUS.

MURENA.

Tu le vois, Proculus ; il eſt tems qu'il périſſe.

PROCULUS.

Il eſt aimé ! Peux-tu douter de ſon ſupplice ?
Voyons nos Senateurs ; marquons l'inſtant fatal ;
Et ne mourons du moins qu'en perdant mon
Rival.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

TATIUS, PROCULUS, & DES GARDES.

TATIUS, *aux Gardes.*

N'Avancez pas plus loin. Toi, Proculus, écoute.
Il faut te confier les maux que je redoute.
Sous une même pourpre & Romulus & moi,
Pour deux peuples unis ne sommes plus qu'un Roi.
Tandis qu'il est allé du traité salutaire,
Remercier le Ciel aux Autels de son pere,
Qu'avec les Senateurs dont toi-même as fait choix,
Il va sacrifier pour la premiere fois,
J'ai voulu te parler. Dans le soin qui m'anime
D'un instant négligé je me ferois un crime.
Contre un Prince ennemi j'ai reçu tes secours;
Mon cœur reconnoissant s'en souviendra toûjours:
Cette Ville infidelle à mon couroux livrée,
Ma retraite en mon camp par toi seul assurée,
Du prix de ces bienfaits mon honneur te répond;
Et leur premier salaire est un secret profond.
Mais aussi Proculus, souffre que je le pense,
Si tes secours n'étoient que ta propre vengeance;
Si tu hais Romulus, j'exige qu'aujourd'hui,

Au nom du nœud facré qui m'unit avec lui,
Ton cœur me facrifie une haine funeste.
Songe que déformais, si j'en vois quelque reste,
Sur tes moindres desseins je tiendrai l'œil ouvert;
Suspect un seul moment, ce seul moment te perd.
Quand je garde aux bienfaits leur juste récompense,
Je dois au crime aussi réserver la vengeance.

PROCULUS.

Vous m'offensez, Seigneur; avec vous je bénis
Ces nœuds inespérés qui vous ont réunis.
Les deux Rois n'auront point de sujet plus fidelle.
Puisse des Dieux sur moi la colere immortelle,
De leur foudre vengeur....

TATIUS.

Laisse-là les sermens.
S'ils faisoient dans les cœurs naitre les sentimens,
Je t'en demanderois: mais quelle est leur puissance?
Le crime les trahit; la vertu s'en offense.
Il suffit entre nous de ton devoir, du mien;
Voilà le vrai serment; les autres ne sont rien.

SCENE II.

TATIUS, PROCULUS, HERSILIE.

HERSILIE, *à Tatius.*

Quoi! Romulus sans vous offre son facrifice!
Eh! qui le défendra, s'il faut qu'on le trahisse?

TATIUS.

D'où viennent ces frayeurs?

HERSILIE.

Puis-je ne pas trembler ?
Des perfides ici cherchent à l'immoler.
Malgré votre union je sçais que l'on conspire.
Peut-être en ce moment.....

TATIUS.

Ciel ! que viens-tu me dire !

HERSILIE.

Daignez de vos secrets vous fier à ma foi.
En avez-vous, Seigneur, qui ne soient pas pour moi ?
N'est-ce pas Proculus qui vous a livré Rome ?
N'est-ce pas Proculus....

TATIUS.

N'attends pas que je nomme
Des amis protecteurs d'un généreux dessein.
Ce secret pour toi-même est caché dans mon sein.

HERSILIE.

Ah ! malgré ce secret qu'il faut que je respecte,
La foi de Proculus ne m'est pas moins suspecte.

TATIUS.

Comment ?

HERSILIE.

Sur des avis que je tiens assurés,
Il est, n'en doutez point, le Chef des Conjurés.

PROCULUS.

Moi, Seigneur !

HERSILIE.

Murena le sert de sa puissance ;
Cinquante Senateurs de leur intelligence,
Ceux-mêmes qui du Prince accompagnent les pas,
Prêtent à ce dessein leurs parricides bras ;
Et leur troupe tantôt auprès d'eux apellée,
A même du Senat prévenu l'assemblée.
Pour perdre Romulus ils auront pris ce jour.

TATIUS.

Ma gloire s'en allarme autant que ton amour.

PROCULUS.

Croiriez-vous ? . . . .

HERSILIE.

S'il eſt tems, volez à ſa défenſe.

TATIUS.

J'y cours.

à Proculus.

Toi. . . .

PROCULUS.

Pour laver un ſoupçon qui m'offenſe ;
Je vous ſuis.

HERSILIE.

Non, Seigneur, qu'il ne vous ſuive pas.

TATIUS.

Demeure, Proculus.

aux Gardes.

Vous, retenez ſes pas.

SCENE III.

PROCULUS, HERSILIE, LES GARDES.

PROCULUS.

AH ! Prince ingrat, peux-tu me faire cet outrage,

HERSILIE.

En le nommant ingrat, tu déceles ta rage.
Un pere généreux me le cachoit en vain,
C'eſt toi qui l'as ſervi contre ton Souverain :
Le crime naît du crime en une ame perfide ;
Et l'infidélité t'amenne au parricide.
C'eſt toi qui de ton Prince as juré le trépas :
Mais on va le ſauver ; tu n'en joüiras pas.

Tu te troubles déja ; tu souffres par avance
Le juste châtiment que te doit sa vengeance.
De quel front pourras-tu soutenir son regard ?

PROCULUS.

Tremblez, tremblez vous-même : on le secourt trop tard.

HERSILIE.

Qu'entends-je ! Il seroit mort !

PROCULUS.

N'en doutez point, cruelle ;
Car il est tems qu'ici Proculus se décele ;
Résolu de mourir, je ne puis plus avoir
D'autre soulagement que votre désespoir.

HERSILIE.

Eh quoi ! tes Senateurs.....

PROCULUS.

C'est en vain qu'on m'arrête ;
Ils m'ont tous en partant répondu de sa tête.
Au gré de ma fureur tout étoit concerté ;
Au gré de ma fureur tout est exécuté.
Tatius, sur leurs pas m'empêchant de me rendre,
Pour n'être pas suspect, j'ai bien voulu l'entendre ;
Mais, j'ai prescrit sur tout que l'on profitât bien
Du tems que leur alloit donner notre entretien.
Je compte les momens ; Romulus est sans vie,
Votre attente est trompée & ma haine assouvie.

HERSILIE.

Barbare, acheve donc ; ne ménage plus rien ;
Acheve ; ose verser mon sang après le sien.
Au nom de Romulus j'implore ta colere ;
Préviens par mon trépas le retour de mon pere ;
Avant que dans ton sang il vienne se plonger,
Donne-lui donc encor une fille à venger.

PROCULUS.

Ah ! que vous sçavez bien, pour vous faire justice,
Quand je brave la mort me trouver un suplice !

Vainement de mon cœur j'étouffe les remords,
Romulus n'eſt que trop vengé par vos tranſports.
Eh bien, que cet amour faſſe auſſi votre peine;
C'eſt lui qui l'aſſaſſine encor plus que ma haine.
Votre bouche a tantôt porté l'arrêt ſanglant
D'un coup qui ſans vous-même auroit été plus lent.
Tant que j'ai crû pour lui votre haine ſincere,
Je me ſuis contenté de ſervir votre pere:
Romulus n'eût pas moins expiré ſous mes coups;
Mais, moins d'impatience animoit mon couroux.
C'eſt vous qui d'un ſeul mot m'ôtant toute eſpérance,
Avez précipité l'inſtant de la vengeance;
Furieux, j'ai voulu qu'il pérît aujourd'hui,
Et j'ai compté pour rien de mourir après lui.
Je ne m'en repens point; un ſeul regret me reſte;
C'eſt que ma main n'ait pas porté le coup funeſte;
C'eſt qu'il ait ignoré l'auteur de ſon trépas.
Oüi, cruelle, en Rival.....

HERSILIE.

Je ne t'écoute pas.
Tout ce que j'adorois a perdu la lumiere;
Cette image remplit mon ame toute entiere;
O Ciel! Et pour tout fruit d'un déplorable amour,
J'attens que ma douleur me raviſſe le jour.



SCENE IV.

PROCULUS, HERSILIE, SABINE, LES GARDES.

SABINE.

AH! Madame, craignez la derniere disgrace
Le grand Prêtre en fureur a paru dans la place.
Apellant à grands cris Romaines & Romains,
Au nom des immortels, par les droits les plus saints,
D'un intérêt sacré couvrant sa violence,
Des Autels usurpés il demande vengeance.
Il proscrit les deux Rois; & j'ai vu ses fureurs
Ebranler à son gré les esprits & les cœurs;
Des Romaines sur tout l'horreur religieuse
Seconder par leurs cris sa voix séditieuse.
Tout s'arme; & des Sabins la chancelante foi
Peut même en ce désordre abandonner son Roi.
Si Tatius paroît, la fureur populaire....

HERSILIE.

Il ne me restoit plus qu'à voir périr mon pere!

à Sabine.

Soutiens-moi; je succombe.

PROCULUS, *à ses Gardes.*

Ah! généreux Sabins,
Que votre bras aussi se prête à nos destins.
Ne me retenez plus; venez; que notre zele
Hâte l'indépendance où le Ciel nous appelle.
Nous ne sommes pas faits pour recevoir des Loix;
Ne souffrons plus de Maître, & devenons tous Rois.

HERSILIE.

Perfide, oses-tu bien..... Mais Tatius respire.
Je le vois.

PROCULUS.

Juste Ciel?

SCENE V.

TATIUS, PROCULUS, HERSILIE, SABINE, LES GARDES.

HERSILIE, *à Tatius.*

Est-il tems que j'expire?
Romulus est-il mort? Les Dieux l'ont-il permis?

TATIUS.

Tu vas le voir paroître; il n'a plus d'ennemis:

PROCULUS.

Quel revers!

HERSILIE.

Quel succès!

TATIUS.

Pressé par tes allarmes,
Aux nouveaux Senateurs j'ai fait prendre les armes.
J'ai couru dans le bois. Déja du coup mortel
La victime frapée expiroit à l'Autel;
Impatient déja des sacrés aruspices,
Romulus y cherchoit des entrailles propices.
Tandis qu'il se baissoit, d'étincelans poignards,
De loin, ont tout à coup effrayé nos regards;
Aux cris que nous poussons il détourne la tête;
Et soudain sa valeur conjurant la tempête,
Il arrache le fer d'un de ses assassins;
Par tout autour de lui porte des coups certains:

Plusieurs étoient tombés, avant que ma colere
Pût l'aider à punir ce complot sanguinaire :
Mais, bien-tôt je le joins ; & sur l'heure immolés,
Les traîtres ont péri sous nos coups redoublés.
Reçoi, dit il, ô Mars, ces nouvelles victimes ;
Et réserve toûjours la même peine aux crimes.

PROCULUS.

O désespoir !

HERSILIE.

Quel sort succede à mes douleurs !

TATIUS.

Rome nous préparoit encor d'autres malheurs.
En rentrant dans ces lieux une révolte ouverte,
D'insolentes clameurs annonçoient notre perte :
Des cris de liberté regnoient de toutes parts.
Quand Romulus vivant a frapé leurs regards,
Ils balançoient encor entre nous & leurs Prêtres :
Voyez, leur a-t'il dit, comme on punit des traîtres ;
Voyez-moi tout couvert du sang des conjurés ;
Et s'il en reste encor, Mars me les a livrés.
Alors n'écoutant plus que son boüillant courage,
Jusqu'à Murena même il se fait un passage :
La foule des mutins étonnés, éperdus,
S'ouvre, & croit voir un Dieu plûtôt que Romulus.
Le Prêtre tombe mort sous les coups du Monarque.
Des vengeances du Ciel voyez-vous quelque marque ?
C'est ainsi qu'il prononce entre un perfide & moi.
Alors pour achever de bannir leur effroi,
La douceur sur son front succede à la menace :
J'oublirai tout, dit-il, méritez votre grace ;
Heureux de retrouver en des sujets soumis
Mes braves compagnons & mes plus chers amis !
Tout le peuple à ces mots laisse tomber les armes,

Jette des cris de joïe interrompus de larmes;
Et tandis que lui-même en ces heureux momens
Les attendrit encor par ses embrassemens,
Charmé de ce succès, ma tendre impatience,
Pour essuyer tes pleurs en ces lieux le devance.

SCENE VI.

ROMULUS, TATIUS, PROCULUS, HERSILIE, SABINE, LES GARDES.

ROMULUS.

Nous triomphons, Madame, & je viens vous offrir....

A Proculus qui s'est frapé en voyant Romulus.

Ciel! que voi-je!

PROCULUS.

Tu vis. C'est à moi de mourir.
Je voulois t'enlever la Princesse & l'Empire.
Je n'ai pu réussir; je m'en punis; j'expire.

ROMULUS.

Oh! trop perfide ami!

à Hersilie.

Vous, Madame, aux Autels
Venez joindre vos dons à ceux des immortels.
Nous n'avons pas besoin de nouveaux Sacrifices;
Les traitres immolés nous tiennent lieu d'auspices.
Venez.....

TATIUS.

Allons, ma fille ; & bénissons ce jour
Favorable à ma gloire autant qu'à ton amour.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.





TROISIEME

DISCOURS

A l'occasion de la Tragedie

D'INE'S.



L'occasion de Romulus, j'ai parlé des Critiques; à l'occasion d'Inés, je dirai aussi quelque chose des Parodies.

Quelque lecteur trop grave trouvera peut-être que c'est déroger à la dignité de ma matiere, que de m'arrêter à un genre qui n'est qu'une espece de boufonnerie : mais comme ce genre est pourtant un exercice de l'esprit, & qu'il demande encore de l'adresse & du talent, il ne mérite pas un dédain si marqué. D'ailleurs le public ne laisse pas de s'en amuser; & tout ce qui est du goût du public acquiert dès-là assez d'importance pour autoriser un Auteur à en parler, si ce n'est par égard pour la chose même,

du moins par considération pour ceux qui l'approuvent.

Dès qu'une Tragedie réussit, quelque Auteur Comique songe à la travestir ; & la gloire qu'il se propose, est de ravaler jusqu'au bas & au boufon, une action qui vient de paroître grande & pathétique.

L'art de ces travestissemens est bien simple. Il consiste à conserver l'action & la conduite de la Piece, en changeant seulement la condition des Personnages. Herode sera un Prevôt ; Mariane, une fille de Sergent ; Varus, un Officier de Dragons ; Alphonse devient un Bailly de Village ; & Inés se transforme en Agnez, servante du Bailly. Cette précaution prise, on s'approprie les Vers de la Piece, en les entremêlant de tems en tems de mots burlesques & de circonstances risibles, qui ne le deviennent que davantage par le contraste du sérieux & du touchant ausquels on les marie. Ainsi de l'Ouvrage même qu'on veut tourner en ridicule, on s'en fait un dont on se croit fiérement l'inventeur, à peu près comme si un homme qui auroit dérobé la robe d'un Magistrat, croyoit l'avoir bien acquise en y cousant quelques Pieces d'un habit d'Arlequin ; & qu'il appuyât son droit sur le rire qu'exciteroit la mascarade.

Je ne prétens pas qu'il ne puiſſe y avoir de l'invention & du ſel dans le choix des circonſtances qu'on ſubſtituë à celles de l'Ouvrage parodié. J'avouë, par exemple, que dans Agnés de Chaillot, j'en ai ſenti moi-même de vraiment plaiſantes. On peut mettre beaucoup d'eſprit dans un Ouvrage, ſans que le genre en devienne meilleur. Après ce témoignage ſincere, je puis bien, en me mettant hors d'intérêt, remarquer les inconvéniens de ces ſortes d'Ouvrages.

Je ſuppoſe d'abord qu'il n'y ait qu'un ſimple traveſtiſſement, & que l'Auteur n'ait prétendu y mêler aucun trait de critique; je dis qu'alors même, plus ce badinage ſera heureux, plus il portera de coup à la Tragedie. Eh qui, ſans être Philoſophe, ne connoît pas la force de la liaiſon des idées! Vous avez admiré, vous avez pleuré au tragique; vous avez ri enſuite au burleſque; n'eſperez pas, en revoyant le tragique, en être émû comme vous l'avez été. Les idées ridicules renaîtront à l'occaſion des ſérieuſes. Les images ſe confondront; & dans ce conflit d'idées, peut-être demeurerez-vous incertain entre le rire & les pleurs. Les enfans d'Inés vous rappelleront ce peuple d'enfans trouvés, raſſemblés dans la parodie; & vôtre imagination partagée entre ces

deux objets, émoussera, malgré vous, la vivacité du sentiment qu'un des deux devoit produire.

Je demanderois volontiers au public de quel prix est pour lui le plaisir de la Tragedie; si l'émotion que lui cause la représentation des avantures touchantes lui est assez agréable pour mériter d'être ménagée; & s'il se croiroit bien dédommagé par la gaïté passagere que pourroit lui donner un travestissement burlesque? S'il en étoit ainsi, je n'aurois rien à dire; il auroit raison de courir aux parodies; & ce seroit à nous de faire des Pieces sérieuses, seulement pour être une occasion de le divertir encore mieux: mais si cela n'est pas, pourquoi entend-t-il si mal ses intérêts? Pour quoi va-t'il chercher un obstacle au plaisir que nous travaillons à lui faire? ne seroit-il pas plus raisonnable de dédaigner des plaisanteries qui ne sauroient jamais valoir l'attendrissement & l'émotion qu'elles lui font perdre.

A l'égard des traits Critiques dont on s'efforce d'orner ces parodies, il faut convenir que s'ils tomboient sur de vrais défauts, comme il arrive quelquefois, il faudroit les loüer & en profiter, plûtôt que de s'en plaindre: mais comme les Auteurs songent beaucoup plus à faire rire qu'à bien juger, tout leur est égale-

ment bon pour leur deſſein, autant la plus legere apparence d'un défaut, que le défaut le plus réel. Ils s'applaudiront même d'avoir donné l'air de faute à quelque choſe de raiſonnable, d'autant plus qu'il leur a fallu plus d'adreſſe pour le préſenter ſous ce faux jour; & le Spectateur, qui de ſon côté ſe prête volontiers à la ſéduction, croit la critique exacte, dès qu'elle eſt plaiſante : or je dis que ces jeux d'eſprit entretiennent le mauvais goût, produiſent la précipitation des jugemens, & accoutument à prendre de bons mots pour des raiſons.

Combien de gens, dupes à la fois de la malignité de l'Auteur & de la leur propre, reviennent de ces ſpectacles preſque convaincus que tout ce qu'ils ont vû tourner en ridicule l'eſt en effet. Ils vont rabatre beaucoup, ſur la foi du parodiſte, de l'eſtime qu'ils croyent que l'Ouvrage critiqué leur avoit ſurpriſe. Quelque raiſon qu'on leur allegue après cela, pour juſtifier les endroits qu'il condamne, n'eſperez pas de les ramener: Ils répondront aux meilleurs raiſonnemens par les traits de la parodie même. Les rieurs ne feront pas pour l'apologiſte : d'ailleurs, telle eſt nôtre pente, on paſſe plus aiſément de la loüange au blâme, qu'on ne revient du blâme à la loüange.

Par exemple : ces ſortes de Juges croyent encore que des quatre Grands qui entrent dans le Conſeil d'Alphonſe, il y en a deux qui ne ſont que pour l'ornement de la Scene. La parodie l'a dit; le trait a fait rire : & dès-là pour certaines gens, la choſe eſt prouvée. Cependant, ſi l'on y vouloit bien prendre garde, on verroit que ces quatre Grands ont tous une vraïe part à l'action, les uns par leur ſilence même, comme les autres par leurs diſcours.

Quand Alphonſe a écouté Henrique qui, malgré les obligations qu'il a à Dom Pedre, prend contre lui le parti de la juſtice & de la tranquilité de l'Etat, ce Monarque dont la vertu favorite eſt un reſpect inviolable pour les loix, & l'amour le plus attentif au bonheur de ſes peuples, ſe ſent piqué d'une émulation héroïque, ſi naturelle à la vûë d'un exemple qui eſt déja dans nôtre caractere ; & il eſt comme déterminé par les raiſons du genereux vieillard : mais, pourtant il regarde alors les deux autres Juges, en leur donnant tout le loiſir de parler ; & voyant qu'ils ne s'expliquent que par leurs larmes, ce qui eſt aſſez ſenſiblement condamner Dom Pedre, il s'écrie :

J'entens trop vos conſeils : ce ſilence, ces pleurs

M'annoncent mon devoir, en plaignant mes malheurs.

Après quoi, il attend encore qu'ils désavoüent, s'ils le veulent, le sens qu'il donne à leur tristesse, & ne prononce enfin qu'à l'extrémité :

Je condamne mon fils.

Je ne sais si je me trompe; mais il me semble que ce silence & ces larmes sont un avis aussi pathétique que celui d'Henrique même; & qu'on ne peut pas dire que ces deux Juges n'ont pas de part à un conseil dont leur trouble détermine l'événement. On ne connoît gueres le Théatre, si l'on ignore qu'en bien des occasions le silence y peut être une véritable action, & que l'ame en est quelquefois plus fortement remuée que par le discours. Ainsi cette conduite que la parodie fait regarder comme une négligence grossiere, est pourtant le fruit de plusieurs réflexions.

La premiere est que d'un côté l'importance du conseil demandant au moins quatre Juges; & de l'autre n'y ayant pas assez d'Acteurs accoutumés à plaire dans le tragique, il auroit été dangereux de les faire parler tous quatre.

La seconde que trois avis de mort au-

roient été très-ennuyeux, & qu'il falloit trouver le moyen d'en exprimer deux d'une maniere nouvelle. Il y a, j'ose le dire, quelque adresse à tirer ainsi avantage des obstacles mêmes; mais, le Critique est dispensé de tous ces égards. Dès qu'il fait rire il a raison, & je rirois le premier du trait de la parodie.

Mais, l'inconvénient le plus sérieux de ces Ouvrages, c'est de tourner la vertu en paradoxe, & d'essayer souvent de la rendre ridicule. S'il y a dans une Tragedie quelques traits d'une vertu héroïque, & capables d'élever l'ame aux grands sentimens, ce sont ces traits mêmes que la parodie va employer en reproche de subtilité & de chimere.

Dans ma Piece, par exemple, Inés refuse de fuïr avec Dom Pedre qui entre dans le Palais les armes à la main, & qui a laissé son pere aux prises avec les révoltés. Le Critique taxera cette conduite d'imprudence & de sentiment Romanesque.

Qu'on examine cependant: on connoîtra par réflexion ce qu'on avoit déja senti au Théatre, qu'Inés accorde héroïquement dans cette occasion son devoir & sa prudence. Son devoir vouloit qu'elle empêchât Dom Pedre de consommer son crime; & sa prudence ne vouloit pas

qu'elle l'expofât à une mort certaine. Le parti vertueux qu'elle prend fatisfait à tout. Elle preffe Dom Pedre d'aller défendre fon pere, & de défavoüer fon audace avec éclat, & au péril de fa vie; mais pour cela même elle veille à fes intérêts, puifqu'elle lui ménage, à ce prix, le pardon affuré de fon pere. Eh comment Alphonfe tendre, comme elle le connoît, pourroit-il punir fon fils d'un crime fi promptement & fi généreufement réparé? non feulement la fuite auroit été un parti lâche, il auroit encore été imprudent, puifque Dom Pedre, malgré fes précautions, pouvoit retomber dans les mains d'Alphonfe, convaincu de toute l'horreur du crime & digne de toute la févérité des loix. Ainfi, tandis que le Poëte tragique fait effort pour élever les ames par de grands exemples, au-deffus des fentimens vulgaires, le parodifte s'étudie à les faire retomber dans leur pufillanimité naturelle.

Avourai-je ce que je crains encore de cette mode des parodies? c'eft qu'il n'y en ait moins de Poëtes tragiques. Le même amour de la gloire qui les anime à travailler, peut les détourner d'un travail qui les expofe à la rifée publique: car on auroit beau dire qu'on ne les attaque pas perfonnellement, un Auteur ne diftingue

gueres son Ouvrage de lui-même ; & peut-être seroit-il moins sensible aux ridicules qui ne regarderoient que sa personne, qu'à ceux qu'on jetteroit sur ses productions. N'est-ce pas assez d'avoir à craindre un mauvais succès, malgré les peines qu'on se donne, sans attendre encore, dans le cas de la plus grande réussite, des brocards de Théâtre qui divertiront le public à nos dépens ? je me pique d'être un peu Stoïcien là-dessus ; mais je ne condamnerois pas dans les autres plus de sensibilité que je n'en ai ; & je ne serois pas surpris que des esprits un peu fiers négligeassent un talent dévoüé par la mode au premier plaisant qui voudroit en rire. Que les parodistes ne s'allarment pas de mes réflexions ; le public n'entend pas assez bien ses intérêts pour en profiter : en matiere de plaisir il vit, pour ainsi dire, au jour le jour ; & il n'y connoît gueres l'œconomie,

Outre la parodie d'Inés, il y a eu un grand nombre de Critiques, quelques-unes même ingénieuses ; car il faut rendre justice à tout le monde, mais qui n'ont pas empêché l'Ouvrage de faire le même effet qu'auparavant ; il s'est soûtenu dans les reprises comme dans sa nouveauté ; & l'on se doute bien que je n'ai pas négligé d'en conclure qu'il y avoit donc une véritable

ritable beauté. Un Auteur n'eſt-il pas bien excuſable de s'en flater après un ſuccès tel que celui d'Inés : peut-être, après celui du Cid, n'y en a-t'il point eu de ſi grand au Théatre. Je ſais bien que la perfection des Acteurs lui a donné tout l'éclat qu'elle pouvoit recevoir : mais, qu'on me pardonne de le dire, l'impreſſion a été la même dans toutes les Provinces ; & puiſque la diverſité des Acteurs, ou médiocres ou mauvais ne lui a point attiré de ſuccès differens, il faut bien qu'elle ait en elle-même quelques cauſes de plaiſir indépendantes d'une repréſentation parfaite.

J'admire les Critiques de perdre tant de raiſons à prouver qu'un Ouvrage qui plaît univerſellement, n'auroit pas dû plaire. Il me ſemble voir des Mécaniciens qui, à la vûë d'une machine qui exécuteroit actuellement ce qu'on en auroit promis, prétendroient démontrer qu'elle ne ſauroit aller : ils allégueroient la force des obſtacles qui s'y oppoſent, au lieu de pénétrer par quelle force & par quelle induſtrie l'inventeur de la machine les a ſurmontés. Quelle folie d'oppoſer les principes à l'expérience ! ſi les Critiques outrées des Ouvrages qui réuſſiſſent, ne paroiſſent pas auſſi ridicules, ce n'eſt pas leur faute.

Je crois au contraire qu'il feroit plus raifonnable & plus utile de bien démêler pourquoi une Tragedie plaît, que de chercher fubtilement les défauts qui devoient l'empêcher de plaire ; car plus même ces défauts feroient réels, plus il faudroit qu'il y eût eu d'ailleurs de grandes beautés pour les couvrir ; & ce font ces beautés qu'il importeroit de bien connoître. Peut-être ne font-elles dans l'Auteur que l'effet d'un heureux hazard : mais aprés l'expérience on devroit les fixer, pour ainfi dire, par le raifonnement, & faire voir en quoi confifte leur force. Ce feroit autant de refforts de plaifir dont on enrichiroit l'art, & qui dans la fuite ferviroient de principes à d'autres.

De l'amour conjugal.

Par exemple; l'expérience d'Inés tient lieu de preuve, ce me femble, contre un préjugé fort établi dans le monde.

On croit communément que l'amour conjugal n'eft pas propre au Théatre ; & on fe fonde fans doute fur ce que la poffeffion refroidit les defirs, & que les fentimens du devoir ne fauroient être auffi vifs que ceux qui font irrités par la défenfe. Si l'on en concluoit feulement que l'amour conjugal, porté à un certain dégré, eft fort rare dans le monde, il faudroit bien en demeurer d'accord : mais

de conclure qu'il n'y en a pas de tel, & qu'on ne ſauroit intéreſſer, en le repréſentant, c'eſt-là tout à la fois la preuve d'un cœur corrompu & d'un eſprit peu éclairé. Si l'expérience du Théatre a confirmé ſouvent ce préjugé, ce n'eſt pas à la nature, c'eſt aux Poëtes qu'il faut s'en prendre : ou ils n'ont pas mis des époux dans des ſituations aſſez fortes pour déployer aſſez de paſſion, ou ils n'ont pas mis dans leurs diſcours ces mêmes délicateſſes, ni cette même chaleur qu'ils prodiguent dans les diſcours des amans : en un mot ils ont moins fait ſentir la paſſion que le devoir ; & il eſt vrai que ce n'eſt pas aſſez. Ils pouvoient bien par-là attirer l'approbation, exciter l'admiration même, mais non pas cette pitié qui fait entrer, pour ainſi dire, toute l'ame du Spectateur dans l'intérêt du Perſonnage. Joignez l'excès de la paſſion aux regles étroites du devoir ; que deux perſonnes ſe ſoient par ſentiment, l'une à l'autre, ce que la vertu exige qu'elles ſe ſoient ; que leurs diſcours, que leurs actions ſoient tout enſemble paſſionnées & raiſonnables, vous allez toucher beaucoup plus que par des mouvemens dereglés ou moins autoriſés. La raiſon en eſt évidente. Nous portons au Théatre une raiſon & un cœur. Il faut ſatisfaire l'un & l'autre. Si les Ac-

teurs agiſſent par vertu, voilà nôtre raiſon contente; s'ils agiſſent par paſſion, voilà nôtre ſenſibilité exercée : mais ſi la paſſion & la vertu ſont d'accord, voilà tous nos beſoins remplis; & nos émotions & nos larmes ſont d'autant plus douces, qu'elles nous donnent meilleure opinion de nous-mêmes.

J'alléguerai auſſi quelques expériences en faveur de ma penſée. Je connois deux Tragedies où l'amour conjugal répand la beauté la plus vive & la plus touchante; Manlius & Abſalon.

Dans la Tragedie de Manlius qui, pour le dire en paſſant, n'eut qu'un ſuccès médiocre, quoique de l'aveu de tous les connoiſſeurs, ce ſoit un Chef-d'œuvre qui ne le cede à aucun autre, ce qui mériteroit bien une digreſſion pour avertir les Auteurs de ne pas toûjours meſurer leur mérite à leur ſuccès; & de croire qu'il y a des beautés ſupérieures qui ne ſont pas d'un goût ſi général que de moindres qui, par cela même, ſont à la portée d'un plus grand nombre. Je ne m'interromps pas davantage; & je reprends ce que je voulois dire.

Dans la Tragedie de Manlius, l'amour de Valerie pour ſon époux peut pénétrer le cœur le moins ſenſible : la tendreſſe héroïque de ſes ſentimens, le reſpect tou-

chant qu'elle mêle à ſon amour, ſes ménagemens pour ſonder le cœur de ſon époux, pour y rappeler la vertu, & pour aſſurer ſon honneur & ſa vie, forment un caractere ſi paſſionné & ſi raiſonnable tout à la fois, que malgré la terreur dominante de la Piece, on ſent encore une eſpece de joïe, à la vûë d'une héroïne en qui la paſſion & le devoir ne ſont qu'une même choſe.

Dans Abſalon qui doit encore avoir place entre les meilleures Tragedies, Tharés a la même paſſion & le même héroïſme : elle eſt autant allarmée pour la vertu de ſon époux que pour ſa vie ; & pour l'empêcher de conſommer un crime, ſans le déceler, elle oſe ſe mettre en ôtage elle & ſa fille entre les mains de David, après lui avoir fait faire un ſerment ſolemnel que s'il ſe trouve un traître, fût-ce ſon propre fils, il ne fera grace ni à ſa femme ni à ſes enfans. Elle fait plus. Quand la Reine oſe l'accuſer d'avoir armé Abſalon contre ſon pere, elle ne lui répond qu'en remettant au Roi une lettre, par laquelle il apprend & ce qu'on trame contre lui, & ce qu'on tente pour la tirer elle-même de ſes mains : mais ſa magnanimité n'eſt ni féroce ni hautaine ; elle y mêle tant de tendreſſe, tant de raiſon & tant d'égards, qu'elle n'en devient que plus chere & plus

refpectable pour fon époux, au moment même qu'elle le fait trembler; & que le Spectateur fent à la fois le plaifir de la pitié & celui de l'admiration.

Il me femble que pour faire tout fon effet, l'amour des époux doit être réciproque. Si l'un des deux n'étoit pas aimé autant qu'il aime, il en feroit en quelque forte avili, & l'autre paroîtroit injufte. Il faut qu'ils foient tous deux dignes de ce qu'ils font l'un pour l'autre; & le témoignage mutuel qu'ils fe rendent, devient pour le Spectateur le gage affuré de ce qu'ils ont d'intéreffant & d'eftimable.

Voilà fans doute une des caufes du fuccès de ma Tragedie. Inés & Dom Pedre font unis par le devoir le plus inviolable & les fentimens les plus vifs. Tous deux par leur vertu font dignes d'être aimés, autant qu'ils le font, & le paroiffent encore plus par la maniere dont ils penfent l'un de l'autre. Ils font tous deux, dès le commencement, dans un péril extrême. Chacun n'eft allarmé que du danger de l'autre, fans faire aucune attention à foi-même; & ils ne fongent, jufqu'à la fin de la Piece, qu'à fe fauver reciproquement aux dépens de leur vie. Pouvoient-ils avec tant de paffion ne pas intérefler? mais comme le devoir autorife tout ce qu'ils font & tout ce qu'ils fentent, la rai-

ſon approuve auſſi les larmes qu'ils font répandre ; & par-là, j'oſe le dire, les rend en quelque ſorte délicieuſes.

Ajoutez aux périls d'Inés & de Dom Pedre, l'intérêt de leurs enfans, ce gage commun de leur amour, plus encore leur préſence même qu'Inés employe ſi efficacement pour émouvoir Alphonſe. Comment réſiſter à des objets ſi tendres, & à qui la nature a donné des droits ſur tous les cœurs ! car il n'en eſt pas comme des autres paſſions qui ſe partagent, pour ainſi dire, entre les hommes. Celles-ci ſont générales. Si elles ne naiſſent pas avec nous, du moins l'éducation les y grave ſi profondément, que la moindre occaſion les réveille. L'inſenſibilité auroit à cet égard, quelque choſe de monſtrueux : or quand on émeut tout le monde à la fois, l'émotion de chacun croît encore, à la vûë de celle des autres ; & l'on reſſent bien plus vivement ce que l'on voit que tout le monde ſent avec nous.

Une autre cauſe du plaiſir propre à la Tragedie, c'eſt que l'action ſoit portée dès le commencement à un haut point d'intérêt ; & que cet intérêt croiſſe ſans interruption juſqu'à la fin ; car ce ne ſeroit pas aſſez de la moitié du précepte. Les Poëtes ſont ſuffiſamment avertis que l'ac- De la Gradation de l'intérêt.

tion doit croître ; mais ils ne ſongent pas aſſez qu'elle doit émouvoir d'abord ; & que faute d'attendrir de bonne heure, ils courroient riſque de ne pas toucher même en finiſſant.

La pitié a ſes degrés, ſurtout au Théatre. D'attendriſſement en attendriſſement, vous la pouvez conduire juſqu'aux larmes : mais ſi vous tardez trop à exciter les premieres émotions, vous n'aurez peut-être pas le tems d'arriver aux grands effets. Il n'y a que trop de Tragedies où des Actes entiers ſe perdent en préparations. L'action s'échaufe vers le milieu ; & enfin la cataſtrophe, quoique touchante, manque ſon coup, ou ne porte que foiblement, parce que le cœur n'a pas recû aſſez d'atteinte pour s'unir aux Perſonnages avec toute la ſenſibilité dont il eſt capable.

On me dira peut-être que ce que je demande eſt exceſſif ; & qu'il n'eſt preſque pas poſſible, ſi on commence par intéreſſer vivement, de ſuffire enſuite à l'accroiſſement néceſſaire. Je conviens de la difficulté ; & que même beaucoup d'actions ne comportent pas une gradation de ſi longue haleine : mais il faut convenir auſſi que, ſoit la faute des ſujets, ſoit de la part des Poëtes, faute d'invention ou d'effort, on ne fait ſouvent que des

demi-Tragedies : car je ne compte pour le plaisir tragique que la terreur ou la pitié ; & tout Acte qui n'en excite pas, n'est qu'un allongement de l'action qui en doit produire.

Si j'avois un avis à donner, ce seroit qu'en dressant son plan, un Auteur s'assurât d'abord d'un premier Acte le plus pathétique qu'il se pourroit ; il s'imposeroit par-là la nécessité de plus grands efforts pour le soutenir ; & peut-être qu'avec quelque opiniatreté, il inventeroit dans son action des circonstances qui encheriroient encore sur son début : mais s'il croit avoir assez de l'action principale ; s'il y sent assez de force pour assurer l'effet des derniers Actes, il se négligera sur les moyens de les amener ; & il s'efforcera seulement de réparer un vuide d'intérêt par la pompe des Vers qui, si parfaits qu'ils puissent être, ne remplaceront jamais la passion.

Tel est l'art d'Andromaque. Dès le premier Acte, la Grece, par Oreste, demande à Pirrhus le sang d'Astianax ; & Andromaque est déja réduite au choix de laisser périr son fils, ou d'épouser le fils du meurtrier de son époux. Les larmes coulent dès cette Scene ; & qu'on ne craigne pas d'en faire répandre trop tôt : c'est moins un obstacle qu'une facilité à en ex-

citer de nouvelles. On n'a qu'à continuer de frapper le cœur par l'endroit qu'on a déja trouvé ſenſible, il va le devenir encore davantage. N'eſt-on pas d'autant plus aiſé à abatre, qu'on eſt déja ébranlé? Cette attention qu'il faut donner à la gradation d'intérêt dans les cinq Actes, il faut la porter enſuite à chaque Acte en particulier ; le regarder preſque comme une Piece à part, & en arranger les Scenes de façon que l'important & le pathétique ſe fortifient toûjours. Autre choſe eſt un arrangement raiſonnable, & autre choſe un arrangement Théatral. Dans le premier il ſuffit que les choſes s'amenent naturellement, & que la vraiſemblance ne ſoit pas bleſſée : dans le ſecond il faut ménager aux choſes une ſuite qui favoriſe la paſſion ; & compter pour rien que l'eſprit ſoit content, ſi le cœur n'a de quoi s'attacher toûjours davantage.

J'avoüe qu'il faudra ſouvent, pour parvenir à cette beauté, arranger un Acte de vingt manieres différentes, toutes bonnes ſi l'on veut du côté de la raiſon, mais peut-être toutes imparfaites par le défaut de l'ordre que demanderoit le ſentiment. Ce n'eſt pas tout ; chaque Scene veut encore la même perfection. Il faut la conſidérer au moment qu'on la travaille, comme un Ouvrage entier qui doit avoir ſon

commencement, ses progrès & sa fin, il faut qu'elle marche comme la Piece & qu'elle ait, pour ainsi dire, son exposition, son nœud & son dénoûment. J'entens par son exposition l'état où se trouvent les Personnages, & sur lequel ils déliberent; j'entens par son nœud, les intérêts ou les sentimens qu'un des Personnages oppose aux desirs des autres; & enfin par son dénoûment, l'état de fortune ou de passion où la Scene doit les laisser. Après quoi l'Auteur ne doit plus perdre de tems en discours qui, tout beaux qu'ils seroient, auroient du moins la froideur de l'inutilité.

J'ai examiné Bajazet dans cet esprit; & j'y ai trouvé dans les quatre premiers Actes des modeles parfaits de tout ce que je propose. L'intérêt croît sensiblement d'Acte en Acte. Chaque Acte en particulier devient toûjours plus vif, à mesure qu'il avance; & chaque Scene a encore la même gradation. Je n'en dirai pas autant du cinquiéme Acte; il me paroît le plus foible, parce qu'il n'est en partie qu'une répétition de ce qui le précede; & il me paroît en lui-même le moins heureusement arrangé, parce que les dernieres Scenes sont les moins nécessaires & es plus lentes. On s'apperçoit moins de ces foiblesses dans M. Racine, que dans

tout autre. Ses beautés croiſſent; & ſes défauts diminuent par l'élégance ſinguliere de ſes diſcours. Corneille n'avoit pas encore ces ſcrupules : il s'eſt contenté ſouvent de l'arrangement raiſonnable; & content des beautés ſublimes que lui fourniſſoit ſon génie, il n'a pas craint de les interrompre quelquefois par des langueurs.

De la diviſion de l'action.

Une des premieres regles que je me ſuis faites en travaillant, & qui m'a fait refuſer bien des deſſeins que je n'ai pû y aſſujetir, c'eſt de diviſer l'action principale en cinq parties bien diſtinctes, qui faſſent autant de tableaux differens qui ne ſe confondent pas les uns dans les autres, & qui mettent ainſi une eſpece d'unité dans chaque Acte. Cette méthode produit néceſſairement deux effets : elle facilite l'attention du Spectateur, parce que les choſes plus liées entr'elles, ſe lient auſſi plus aiſément dans ſon eſprit; & elle augmente d'ailleurs ſon émotion, parce qu'il eſt frappé plus continument par le même endroit.

Voilà, ſi je ne me flate, un des mérites d'Inés; la ſimplicité & la netteté de l'objet de chaque Acte.

Le premier n'eſt que la réſolution du mariage de Conſtance, qui met Inés &

Dom Pedre dans un péril éminent.

Le second n'est que l'opposition du Prince à ce mariage, & la découverte de son amour pour Inés, ce qui oblige le Roi de s'en assurer, en la remettant entre les mains de la Reine.

Le troisiéme est la révolte de Dom Pedre, ce qui le fait arrêter lui-même.

Le quatriéme est le conseil où Alphonse condamne son fils.

Le cinquiéme enfin la démarche d'Inés pour sauver son époux, heureuse en ce qu'elle obtient le pardon d'Alphonse, & malheureuse en ce que la Reine qui l'a prévû, s'en est déja vengée par le poison. Je serai toûjours tenté de traiter un sujet, si je puis le diviser aussi heureusement; & & en faire en quelque sorte cinq actions qui n'en soient qu'une.

Je regarde encore comme une circonstance heureuse de l'arrangement de ma Piece, d'avoir pû m'y passer de Confidens. Tous les Personnages y sont essentiels; & par leurs démarches aussi-bien que par leurs intérêts, ils entrent tous intimement dans l'action. Des Confidens.

Je crois, sans m'en prévaloir, que c'est une nouveauté au Théatre: car dans Athalie même, il y a une Scene de pure confidence, où Ismaël n'a d'autre part

que d'écouter le caractere, la conduite & les desseins de Mathan : mais je pense aussi qu'indépendamment de nouveauté, c'est un avantage désirable dans une Tragedie ; & que toutes choses égales, une action en est toûjours plus vive, quand on n'y employe que ceux qui la forment & qui y sont vraiment intéressés.

Les Confidens dans une Tragedie sont des Personnages surabondans, simples témoins des sentimens & des desseins des Acteurs principaux. Tout leur emploi est de s'effrayer ou de s'attendrir sur ce qu'on leur confie & sur ce qui arrive ; & à quelques discours près qu'ils sement dans la Piece, plûtôt pour laisser reprendre haleine aux Héros, que pour aucune autre utilité ; ils n'ont pas plus de part à l'action que les Spectateurs.

Il suit de là qu'un grand nombre de Confidens dans une Piece en suspend d'autant la marche & les progrès ; & qu'il y jette par-là beaucoup de langueur & d'ennui. Si, comme dans plusieurs Tragedies, il y a quatre Personnages agissans & autant de Confidens & de Confidentes, il y aura la moitié des Scenes en pure perte pour l'action qui n'y sera remplacée que par des plaintes plus élegiaques que dramatiques ; mais il ne faut rien confondre.

Il y a des Personnages qui sont, pour

ainſi dire, demi-Confidens & demi-Acteurs. Tel eſt Phœnix dans Andromaque: telle eſt Oenone dans Phœdre.

Phœnix, par l'autorité de Gouverneur, humilie Pirrhus même, en lui faiſant ſentir les illuſions de ſon amour; & par le ton impoſant qu'il prend avec lui; il contribuë beaucoup à l'effet de la Scene entiere.

Oenone, par une tendreſſe aveugle de nourice, diſſuade Phœdre de ſe dérober au crime par la mort; & quand le crime eſt fait, elle prend ſur elle d'en accuſer Hypolite, ce qui par l'importance de l'action, la fait devenir un Perſonnage du premier ordre.

Je ne parle que des purs confidens qui ſont toûjours des Perſonnages froids, quoi qu'en bien des occaſions il ſoit difficile au Poëte de s'en paſſer. Quand, par exemple, il faut inſtruire le Spectateur des divers mouvemens & des deſſeins d'un Perſonnage; & que par la conſtitution de la Piece, ce Perſonnage ne peut ouvrir ſon cœur aux autres Acteurs principaux, le Confident alors remédie à l'inconvénient; & il ſert de prétexte pour inſtruire le Spectateur de ce qu'il faut qu'il ſache. Mais n'y a-t'il pas moyen d'accorder tout, en conſtruiſant la Piece de maniere que ces Confidens agiſſent un peu,

& en leur ménageant quelque passion personnelle qui influë sur les partis que prennent les Acteurs dominans ?

Hors de là, les Scenes de confidence ne sont presque que des monologues déguisés ; mais qui ne méritent pas toûjours le reproche de lenteur, parce que le Poëte y peut déployer dans le Personnage des sentimens, ou vifs, ou délicats, aussi intéressans que le cours de l'action même. Il faut encore convenir que par les raisons que j'ai dites, elles sont quelquefois nécessaires ; & j'ajoûte toûjours préférables aux monologues qui sont absolument contre nature.

Des Monologues.

Si quelque chose peut prouver que nous nous accoutumons à tout, & que tout jaloux que nous paroissons de l'imitation de la nature, le moindre plaisir nous fait passer là-dessus bien des irrégularités, c'est qu'on ne soit pas blessé des monologues dans les Tragedies, surtout quand ils sont un peu longs. Où trouveroit on dans la nature des hommes raisonnables qui pensassent ainsi tout haut! qui prononçassent distinctement & avec ordre tout ce qui se passe dans leur cœur ! si quelqu'un étoit surpris à tenir tout seul des discours si passionnés & si continus, ne seroit-il pas légitimement suspect de

folie ? & cependant tous nos Héros de Théâtre ſont atteints de cette eſpece d'égarement. Ils raiſonnent, ils racontent même, ils arrangent des projets, ſe forment des difficultés qu'ils levent dans le moment, balancent differens partis par des raiſons contraires, & ſe déterminent enfin au gré de leurs paſſions ou de leurs intérêts, tout cela comme s'ils ne pouvoient ſe ſentir & ſe conſeiller eux-mêmes, ſans articuler tout ce qu'ils penſent. Où prendre encore un coup les originaux de ſemblables diſcoureurs ?

On va me dire ſans doute qu'ils ſont ſuppoſés ne pas parler : mais il faudroit alors que par une ſuppoſition plus violente, nous nous imaginaſſions lire dans leur cœur, & ſuivre exactement leurs penſées. De quelque façon que nous l'entendions, voilà des idées bien bizares. N'en ſommes-nous pas réduits à avoüer que la force de l'habitude nous fait dévorer les abſurdités les plus étranges ?

Hazarderai-je là-deſſus une penſée qui ne me paroît pas ſans fondement ? ce qui fait qu'on n'eſt pas bleſſé d'un monologue au Théâtre, c'eſt que quoique le Perſonnage qui parle ſoit ſuppoſé ſeul, il y a cependant une aſſemblée qui nous frappe. Nous voyons des auditeurs ; & dès-là, le parleur ne nous paroît pas ridi-

cule ; ce n'eſt pas à eux qu'il s'adreſſe ; mais c'eſt pour eux qu'il s'explique. Cette conſidération fait diſparoître l'autre ; & parce que nous ſommes bien-aiſes d'être inſtruits, nous en oublions que l'Acteur devroit ſe taire.

Aujourd'hui les monologues conſervent la même meſure de Vers que le reſte de la Tragedie ; & ce ſtile alors eſt ſuppoſé le langage commun : mais Corneille en a pris quelquefois occaſion de faire des Odes régulieres, comme dans Polieucte & dans le Cid, où le Perſonnage devient tout-à-coup un Poëte de profeſſion, non ſeulement par la contrainte particuliere qu'il s'impoſe, mais encore en s'abandonnant aux idées les plus poëtiques, & même en affectant des refrains de balade, où il falloit toûjours retomber ingénieuſement. Tout cela a eu ſes admirateurs. Bien des gens ſont encore charmés des ſtances de Polieucte : tant il eſt vrai que nous ne ſommes pas ſi délicats ſur les convenances, & que la coutume donne ſouvent autant de force aux fauſſes beautés, que la nature en peut donner aux véritables.

Qu'y a-t'il à conclure de tout ceci ? C'eſt que les Poëtes ne doivent ſe permettre de monologues que le moins qu'il eſt poſſible ; c'eſt, quand ils ne peuvent

s'en dispenser, d'y éviter au moins la longueur; car ils pourroient quelquefois être si courts qu'ils ne blesseroient pas la nature. Il nous arrive dans la passion de laisser échaper quelques paroles que nous n'adressons qu'à nous-mêmes: c'est encore de n'y point admettre les raisonnemens, ni à plus forte raison les récits. Quelques mouvemens entrecoupés, quelques résolutions brusques en sont une matiere plus naturelle & plus raisonnable: bien entendu, malgré tout cela, que des beautés exquises de pensées & de sentimens prévaudroient pour l'effet à ces précautions; & c'est ce que je sous-entens presque toûjours dans les regles que j'imagine pour la perfection de la Tragedie.

De la conduite d'une Tragedie.

Je passe à présent à une considération plus essentielle, & qui ne sauroit être trop présente aux Auteurs dramatiques. Elle regarde la conduite de tout l'Ouvrage, & le meilleur arrangement de la matiere qu'on s'est choisie.

Je ne m'arrête pas à des regles assez connuës. Les Auteurs savent bien, quoi qu'ils ne l'observent pas toûjours, qu'il faut distribuer l'action de maniere que les Scenes d'un Acte, liées les unes avec les autres, ne laissent point le Théatre vuide; que chaque Personnage doit avoir sa rai-

ſon d'entrer, & ſa raiſon de ſortir; que les Actes, en finiſſant, doivent laiſſer le Spectateur dans l'attente de quelque événement; & qu'il faut marcher ainſi juſqu'au dénoûment complet, qui décide clairement de tous les Perſonnages; & qu'enfin la Piece doit finir, dès que la curioſité du Spectateur eſt ſatisfaite.

Mais, outre cet art trivial qui ne fait que marquer de diſtance en diſtance les chemins par où on doit paſſer, il y en a un autre plus délicat qui regle en quelque façon tous les pas qu'on doit faire; & qui n'abandonne rien aux caprices du génie même.

Il conſiſte à ranger tellement ce qu'on a à dire, que du commencement à la fin, les choſes ſe ſervent de préparation les unes aux autres; & que cependant elles ne paroiſſent jamais dites pour rien préparer. C'eſt une attention de tous les inſtans à mettre ſi bien toutes les circonſtances à leur place, qu'elles ſoient néceſſaires où on les met; & que d'ailleurs elles s'éclairciſſent & s'embeliſſent toutes réciproquement; à ajuſter tout pour les effets qu'on a en vûë, ſans laiſſer appercevoir de deſſein, de maniere enfin que le Spectateur voïe toûjours une action, & ne ſente jamais un Ouvrage : car dès que l'Auteur prend ſes avantages aux dépens

de la moindre vraifemblance, il les peut perdre par cela même. L'illufion ceffe. On ne voit plus que le Poëte au lieu des Perfonnages ; & on lui tient d'autant moins de compte de fes beautés, qu'il ne les amene qu'en fortant du naturel & des convenances.

Donnons encore plus de jour à ma penfée. Le Poëte travaille dans un certain ordre ; & le Spectateur fent dans un autre. Le Poëte fe propofe d'abord quelques beautés principales fur lefquelles il fonde fon fuccès. C'eft de là qu'il part ; & il imagine enfuite ce qui doit être dit ou fait pour parvenir à fon but. Le Spectateur au contraire part de ce qu'il voit & de ce qu'il entend d'abord ; & il paffe de là aux progrès & au dénoûment de l'action, comme à des fuites naturelles du premier état où on lui a expofé les chofes. Il faut donc que ce que le Poëte a inventé arbitrairement, pour amener ces beautés, devienne pour les Spectateurs les fondemens néceffaires d'où elles naiffent. En un mot, tout eft art du côté de celui qui arrange une action Théatrale ; mais rien ne le doit paroître à celui qui la voit.

Par exemple, je me reproche d'avoir, contre ce principe, outré les difcours d'Alphonfe dans la troifiéme Scene de

ma Tragedie. Il déclare à la Reine qu'il va conclure dès le jour même le mariage de Dom Pedre & de Conſtance. La Reine lui avoüe qu'elle craint que ſon fils ne s'oppoſe à ce deſſein; à quoi il répond qu'il ne le ſauroit croire; mais qu'en cas de réſiſtance, il ſauroit bien ſe faire obéir. Il devoit s'en tenir là : la raiſon n'en demandoit pas davantage : mais il va plus loin. Il s'échauffe lui-même de commande; & comme s'il ne doutoit plus de la rebellion de ſon fils, il peſe déja l'énormité du crime, proteſte que malgré l'amour qu'il a pour Dom Pedre, l'éclat de ſa gloire, ni les droits du ſang ne le ſauveroient pas de la ſévérité des loix; il appuïe ſententieuſement ſur la fidélité qu'un Roi doit à ſa parole, juſqu'à dire qu'il n'y a pas à balancer entre les intérêts d'un fils & un devoir auſſi ſacré. Tout cet emportement paſſe de beaucoup ce que demandoient la ſituation & le caractere, & je ne m'en ſuis permis l'excès que pour faire ſentir de bonne-heure l'extrême péril de Dom Pedre; & pour préparer de loin la ſévérité du jugement qu'Alphonſe doit prononcer contre lui : mais tout ce beſoin prétendu ne me juſtifieroit pas. C'eſt toûjours une faute dans la Scene dont il s'agit; & d'autant plus grande, qu'elle n'étoit pas néceſſaire, puiſqu'Al-

J'ai retranché huit Vers de la Scene,

phonſe, en ne diſant que ce qu'il auroit dû dire, eût préparé ſuffiſamment le parti qu'il prend dans la ſuite. Il y a encore un autre endroit dans Inés, où je me range un peu du parti de mes Critiques.

Des deux Juges qui parlent dans le Conſeil d'Alphonſe, l'un eſt le rival de Dom Pedre, & l'autre lui a obligation de la vie. Le premier que la rivalité ſembleroit intéreſſer à la mort du Prince, prend ſa défenſe avec chaleur, & ne conçoit pas même qu'on puiſſe héſiter à lui faire grace. L'autre qui lui doit la vie, prend cependant contre lui les intérêts de la juſtice & de l'Etat; & il aime mieux s'expoſer aux reproches d'ingratitude, que de trahir la ſincérité qu'il doit à ſon Roi. La généroſité eſt grande de part & d'autre; & elle doit naturellement exciter l'àdmiration des Spectateurs. Auſſi l'excite-t'elle dans ceux que la ſingularité des circonſtances ne rappelle pas à l'Auteur, & qui s'abandonnent naïvement à l'impreſſion de la choſe même : mais ceux qui, commençant par appercevoir l'affectation du contraſte, ſentent que c'eſt moi qui m'arrange à plaiſir pour étaler tout cet héroïſme; ceux-là en ſont beaucoup moins touchés, peut s'en faut même qu'ils ne m'en faſſent un reproche; & je n'en ſuis pas ſurpris. Les beuautés de Théatre

perdent toûjours de leur effet, à mesure que l'art en est trop sensible.

Nos grands Maîtres ne laissent pas quelquefois dans le besoin de blesser les convenances, pour placer le moins mal-à-propos qu'ils peuvent, des choses qu'ils jugent nécessaires pour en préparer d'autres. Je ne sais si le lecteur sera de mon avis sur l'exemple que j'en vais citer.

Dans la Scene la plus importante d'Iphigenie, où Agamemnon impatient de ne pas voir arriver sa fille à l'Autel où il l'attendoit, vient la chercher lui-même, & la trouve avec Clitemnestre; la Princesse tâche d'attendrir son pere, en lui promettant cependant toute l'obéissance & tout le courage qu'il peut attendre d'elle. Agamemnon touché, mais sans changer de dessein, exhorte sa fille à supporter généreusement son malheur; & à faire rougir, par sa fermeté, les Dieux qui la condamnent. C'est alors que Clitemnestre se livre à toute sa fureur. Reproches, transports, imprécations, désespoir, tout est employé pour fléchir Agamemnon : mais elle interrompt tout ce pathétique par un récit dont Racine avoit besoin pour la suite; mais que la situation ni la rage de Clitemnestre ne comportoient pas : elle dit d'Heléne.

Avant

Avant qu'un nœud fatal l'unît à vôtre frere,
Thefée avoir ofé l'enlever à fon pere;
Vous favez; & Calchas mille fois vous l'a dit,
Qu'un himen clandeftin mit ce Prince en fon lit;
Et qu'il en eut pour gage une jeune Princeffe
Que fa mere a cachée au refte de la Grece.

Cette narration prépare le dénoûment où Eriphile eft reconnuë par Calchas pour l'Iphigenie que les Dieux demandent. Sans cette utilité, je ne crois pas qu'il fût tombé dans l'efprit du Poëte de placer là tout ce détail : car outre qu'il eft peu propre à rompre un deffein auffi arrêté que celui d'Agamemnon, il s'accorde fi mal avec le tranfport de Clitemneftre, que l'Actrice même qui la repréfente eft obligée de changer de ton, ce qui met, contre toute forte de vraifemblance, un intervale de fens froid entre deux longs accès de défefpoir. Il ne feroit pas raifonnable d'exiger que les difciples fuffent exemts de ces défauts que les grands maîtres n'ont pû éviter toujours; & je ne les cite auffi que pour en mieux établir nos droits à l'indulgence du public.

Du Dialogue.

Le Dialogue eft proprement l'art de conduire l'action par les difcours des Perfonnages, tellement que chacun d'eux dife précifément ce qu'il doit dire, où il le doit dire, & comme il le doit dire; que celui

qui parle le premier dans une Scene, l'entame par les chofes que la paffion & l'intérêt doivent offrir le plus naturellement à fon efprit; & que les autres Acteurs lui répondent ou l'interrompent à propos, felon leur convenance particuliere.

Ainfi le Dialogue fera d'autant plus parfait, qu'en obfervant fcrupuleufement cet ordre naturel, on n'y dira rien que d'utile, & qui ne foit, pour ainfi dire, un pas vers le dénoûment. Le Perfonnage qui parle le premier dans une Scene, peut tomber dans plufieurs défauts; ou en ne difant pas d'abord ce qui doit l'occuper le plus, ou faute d'employer les tours que fa paffion demanderoit, ou même en s'étendant trop, & en ne s'arrêtant pas aux endroits, où il doit attendre & défirer qu'on lui réponde.

Les autres peuvent auffi bleffer la nature de plufieurs manieres.

Premierement, en ne répondant pas jufte, à moins qu'il n'y eût une raifon prife de la fituation & du caractere, pour éluder le difcours qu'on lui adreffe, ce qui feroit alors une jufteffe véritable, & même plus délicate que la jufteffe prife dans un fens plus étroit.

Secondement, en ne répondant pas tout ce qu'ils devroient répondre.

Troifiémement, en n'interrompant pas où ils devroient interrompre.

Quatriémement, en interrompant où ils ne devroient pas le faire.

Avec un peu d'attention on ne remarqueroit que trop de ces défauts dans les Tragedies. Les exemples que je vais alleguer ne sont qu'un essai pour mieux faire entendre ma pensée. Dans la premiere Scene de Mithridate, Xipharés dit de son pere.

Ce Roi....
Meurt; & laisse après lui, pour venger son trépas,
Deux fils Infortunés qui ne s'accordent pas.

Arbate répond.

Vous, Seigneur? quoi l'ardeur de regner en sa place
Rend déja Xipharés ennemi de Pharnace!

Vous, Seigneur! ne se lie point directement au discours de Xipharés. Ce n'est là, si l'on veut, qu'un défaut de justesse grammaticale; mais toûjours en est-ce un; & d'ailleurs il me semble qu'Arbate ne devroit pas faire tomber sur Xipharés le reproche d'être déja ennemi de son frere, par l'impatience de regner à la place de Mithridate. Comme c'est le Prince vertueux, il est moins raisonnable de le soupçonner que Pharnace.

Cette seconde remarque ne regarde pas tout-à-fait le dialogue; & je ne me la permets aussi que par occasion.

J'ai dit qu'un ſecond défaut du dialogue eſt de ne pas répondre à un diſcours tout ce qu'on y doit répondre. Dans le troiſiéme Acte d'Iphigenie, Clitemneſtre eſt impatiente du mariage d'Achile avec ſa fille; Agamemnon veut l'éloigner de l'Autel, & l'exhorte à n'y point paroître; elle lui repréſente que c'eſt à elle de préſenter Iphigenie à ſon époux. Il prétend au contraire qu'il n'eſt pas de ſa dignité de paroître au milieu de Soldats & de Matelots, & dans le tumulte d'un Camp qui ne reſpire que les combats; elle s'en tient à combattre ſes raiſons, & à le conjurer de ne la pas éloigner de l'Autel dans une occaſion où elle eſt ſi intéreſſée. Le dialogue ne me paroît pas juſte, en ce que Clitemneſtre ne répond pas ce qu'elle doit répondre. Il n'eſt pas naturel qu'elle ſe contente de combattre de ſi mauvaiſes raiſons, elle doit croire qu'Agamemnon extravague, ou ſoupçonner du myſtere dans ſa conduite, d'autant plus qu'elle a déja vû de la méſintelligence entre Achile & lui; elle ne dit pourtant ni l'un ni l'autre. Ainſi le dialogue n'eſt juſte que ſuperficiellement, & en ce qu'il roule ſur la même matiere : mais il eſt faux au fonds & dans l'ordre des ſentimens, parce que les diſcours d'un des Perſonnages ne font pas ſur l'autre l'impreſſion qu'ils y doivent faire. Le Spectateur ſe met à la place

de Clitemnestre; il sent qu'il n'auroit pas répondu comme elle; & dès-là, il accuse l'auteur, ou de n'avoir pas connu la nature, ou de l'avoir éludée exprès, dans la vûë de ménager quelque beauté, qui peut bien faire excuser une faute, mais qui n'empêche pas que ce n'en soit une.

Un troisiéme défaut est de ne pas interrompre le Personnage ou la passion voudroit qu'on l'interrompît. Dans le troisiéme Acte de Bajazet, Athalide croit, sur le rapport d'Acomat, que Bajazet va épouser Roxane, & qu'il a même été jusqu'à l'assurer de son amour. Elle lui dit, dès qu'il se présente, qu'elle ne murmure pas de son bonheur; & qu'elle mourra contente, puisqu'à ce prix elle lui assure & la vie & l'Empire; elle ajoûte ensuite.

Il est vrai; si le Ciel eût écouté mes vœux,
Qu'il pouvoit m'accorder un trépas plus heureux:
Vous n'en auriez pas moins épousé ma rivale;
Vous pouviez l'assurer de la foi conjugale:
Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'époux,
Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous.
Roxane s'estimoit assez récompensée;
Et j'aurois, en mourant, cette douce pensée
Que vous ayant moi-même imposé cette loi,
Je vous ai vers Roxane envoyé plein de moi;
Qu'emportant chez les morts toute vôtre tendresse,
Ce n'est pas un Amant en vous que je lui laisse.

Etoit-il naturel que Bajazet attendît si tard à répondre? & n'y avoit-il pas là de quoi interrompre Athalide plus d'une fois?

Vous n'en auriez pas moins épousé ma rivale!

Comment à ce premier reproche ne se hâte-t-il pas de la tirer d'erreur!

Vous pouviez l'assurer de la foi conjugale.

Si la surprise l'avoit empêché de s'écrier au premier Vers; du moins à celui-ci qui apuye sur la même idée, devoit-il exprimer son étonnement.

Mais vous n'auriez pas joint à ce titre d'époux
Tous ces gages d'amour qu'elle a reçus de vous.

Raison encore plus pressante de l'interrompre. Lui avoir donné des gages d'amour à Roxane! pouvoit-il soutenir un moment, non pas un simple soupçon, mais une pleine persuasion de son infidélité? & jamais impatience de se justifier eût-elle été mieux à sa place? Cependant Bajazet demeure sans réponse. Il laisse Athalide achever, pour ainsi dire, de se désespérer; & enfin ce n'est que quand elle n'a plus rien à dire qu'il se récrie.

Que parlez-vous, Madame, & d'Epoux, & d'Amant?

Cette patience que la nature désavoüe, est sans doute un grand défaut du dialo-

gue. Heureux encore ſi ceux qui ſe le permettent en dédommageoient par des beautés pareilles à celles de Racine : car il faut avoüer, par exemple ici, que les plaintes d'Athalide ſont d'une extrême délicateſſe ; & qu'on y auroit peut-être perdu, ſi Bajazet avoit interrompu à propos.

Ce défaut eſt encore plus ſenſible dans le cinquiéme Acte du Cid ; & ce qui eſt remarquable, c'eſt qu'au défaut de ne pas interrompre, quand la paſſion l'exige, ſe joigne encore dans la même Scene celui d'interrompre mal-à-propos.

Dom Sanche apporte ſon épée aux pieds de Chimene ; elle l'interrompt d'abord ; & ſuppoſant qu'il a tué Rodrigue, elle fait éclater contre lui ſa colere & ſa haine ; & va même juſqu'aux plus vives imprécations. Dom Sanche ſouffre patiemment ſes injures & ſon déſeſpoir ; au lieu, comme l'a remarqué l'Académie, de lui apprendre en un mot qu'il étoit vaincu, il ſe contente d'entamer de tems en tems quelques diſcours que Chimene interrompt autant de fois, comme ſi elle craignoit d'être éclaircie. Cependant la confuſion de Dom Sanche & la grande opinion qu'elle a de Rodrigue, doivent lui laiſſer encore aſſez d'incertitude, pour ſouhaiter d'être mieux inſtruite : mais

Corneille a crû devoir prolonger l'erreur de Chimene, pour pouvoir prolonger aussi sa passion; & c'est en vûë de ce pathétique, qu'il a arrangé le silence & les discours de ses Personnages. On étoit trop heureux alors d'avoir de grandes beautés à ce prix : elles avoient tout le charme de la nouveauté : mais depuis que Corneille lui-même les a multipliées en si grand nombre, on n'en est plus assez surpris, pour n'être pas blessé des défauts qui les amenent.

C'est encore, ce me semble, une maniere indirecte de manquer au dialogue, que de faire sortir des Personnages qui devroient attendre qu'on leur répondît, ou de faire rester ceux qui devroient répondre.

Dans le second Acte d'Iphigenie, Achile laisse aller la Princesse, quand la passion exigeroit absolument qu'il la suivît ou qu'il la retînt. Voici l'endroit :

ACHILE.

Vous en Aulide ? vous ? hé qu'y venez vous faire?
D'où vient qu'Agamemnon m'assuroit le contraire ?

IPHIGENIE.

Seigneur, Rassurez-vous. Vos vœux seront contens.
Iphigenie encor n'y sera pas long-tems.

Conçoit-on que ſur un pareil diſcours, Achile, qui vient exprès, pour épouſer Iphigenie, la laiſſe aller, & qu'il s'amuſe à interroger Eriphile, qui doit être la moins inſtruite? On ne dira pas qu'Iphigenie lui échape, puiſque rien ne l'empêche de la ſuivre, ou de l'arrêter; & à moins que de tomber évanoüi, il ne peut jamais l'abandonner dans le trouble où elle le jette : mais l'intérêt de la Piece demandoit que l'éclairciſſement ſe différât; & les plus grands Poëtes ſont quelquefois réduits à opter entre des fautes & des ſacrifices qu'il leur en coûteroit, pour les éviter.

Une des plus grandes perfections du dialogue, c'eſt la vivacité; & comme dans la Tragédie tout doit être action, la vivacité y eſt d'autant plus néceſſaire. Excepté les délibérations & les conſeils où les diſcours doivent être graves & continus, le reſte demande de la chaleur & des interruptions fréquentes. Il n'eſt pas naturel qu'au milieu d'intérêts violents qui agitent tous les Perſonnages, ils ſe donnent le loiſir, pour ainſi dire, de ſe haranguer réciproquement. Ce doit être entre eux un combat de ſentimens qui ſe choquent, qui ſe repouſſent, ou qui triomphent les uns des autres. Attendre que quelqu'un ait tout dit, pour lui ré-

pondre enſuite avec ordre, n'eſt pas le caractere de la paſſion ; & il faut l'imiter au Théatre, juſques dans ſa maniere de converſer. Corneille, à parler en général, ſuit en cela la nature de plus près que Racine. Ce dernier fait ſouvent dire de ſuite à un de ſes Perſonnages tout ce qu'il a à dire : on lui répond de même ; & une longue Scene ſe conſomme quelquefois en deux ou trois repliques. Il eſt vrai que chaque diſcours fait une magnifique ſuite de Vers qui s'embelliſſent encore par la continuité. L'ordre, le raiſonnement, l'élegance en eſt admirable. Ces beautés font tout leur effet dans la lecture où l'on ne voit pas les Acteurs ; & de-là vient qu'on lira toûjours Racine préférablement à tout autre : mais au Théatre, les Scenes en deviennent moins vives, & pour qui y fait attention, moins naturelles ; parce que les Acteurs étant préſens, on les y ſent ſouvent embaraſſés de leur ſilence.

Dans le quatriéme Acte d'Iphiginie, cette Princeſſe dit tout de ſuite à ſon pere ce qu'elle croit de plus propre à le fléchir. Agamemnon lui répond de même tout ce qui peut le juſtifier & la réſoudre à ſubir ſa deſtinée. Clitemneſtre, après avoir laiſſé finir Agamemnon, étale auſſi tout ſon déſeſpoir, ſans que perſonne l'interrom-

pe ; & ces trois difcours confomment la Scene entiere. Toute vive qu'elle eft par les fentimens, cette maniere repofée de les arranger, leur ôte beaucoup de leur chaleur ; & je ne doute pas qu'ils ne fiffent beaucoup plus d'effet, fi le Poëte les eût diftribués dans un dialogue plus interrompu. Je ne puis trop le répéter, le Spectateur veut toûjours de l'action. Les Perfonnages n'agiffent dans la plûpart des Scenes, que par leurs fentimens; & leur rôle paroît fini ou fufpendu, dès qu'il demeure trop long-tems, fans laiffer voir ce qu'il penfe. On eft impatient des effets que les difcours des Acteurs font les uns fur les autres. Ce font, pour ainfi dire, les événemens d'une Scene prefqu'auffi intéreffans, que les révolutions les plus marquées de la Piece ; & le Poëte ne fauroit trop les multiplier.

Mais il n'eft pas toûjours néceffaire qu'un Acteur prenne la parole pour avoir part au dialogue ; il y peut entrer par un gefte, par un regard ; par le feul air de fon vifage, pourvû que fes mouvemens foient apperçus par l'Acteur qui parle, & qu'ils lui deviennent une occafion de nouvelles penfées & de nouveaux fentimens. Alors la continuité du difcours n'empêche pas qu'il n'y ait une forte de dialogue, parce que l'action muette d'un

des Perſonnages a exprimé quelque choſe d'important, & qu'elle a produit ſon effet ſur celui qui parle : *Vous pleurez ! vous changez de viſage !*

Perfide, je le voi,
Tu compte les momens que tu perds avec moi.

Tout cela répond à des mouvemens apperçus, qui, quelquefois plus expreſſifs que la parole, font ſentir du moins le dialogue de la paſſion dans les endroits mêmes, où on n'entend qu'un Perſonnage.

Il ne me reſte qu'une réflexion à faire ſur cette matiere. Les Auteurs s'efforcent quelquefois d'embellir une Tragédie de maximes générales & raiſonnées avec étenduë : mais ce n'eſt là d'ordinaire qu'un ornement ambitieux, qui ne ſert qu'à rendre le dialogue moins naturel & moins vrai. Les Perſonnages tragiques ſont preſque toûjours agités de paſſions violentes : eh, comment s'étudieroient-ils alors à arranger des réflexions générales, au lieu de ſentir vivement ce qui les touche en particulier ? Ils ne nous paroîtroient plus que des raiſonneurs dont il faudroit juger le diſcernement, au lieu de Perſonnages qu'il faut admirer ou plaindre : ils ne doivent exprimer que des ſentimens ou des penſées perſonnelles que le Poëte doit laiſſer généraliſer aux Spectateurs.

Je connois peu l'amour : mais j'ose te répondre
Qu'il n'est pas condamné, puisqu'on veut le confondre.

Acomat ne dit là que ce qu'il pense dans l'occasion présente ; & l'auditeur y découvre en même-tems le caractere général de l'amour.

Le defaut de Thomas Corneille est de tourner ainsi en maximes les sentimens particuliers de ses Acteurs, ou plûtôt c'étoit le défaut de son tems. Le grand Corneille lui en avoit donné l'exemple ; & il s'étoit permis quelquefois jusqu'à des comparaisons.

CLEOPATRE DANS RODOGUNE.

Vains phantômes d'Etat, évanoüissez-vous.
Si d'un péril pressant la terreur vous fit naître,
Avec ce péril même, il vous faut disparoître,
Semblables à ces vœux dans l'orage formés,
Qu'efface un prompt oubli, quand les flots sont calmés.

Antiochus, dans la même Piece, en parlant de son frere qui croit ne plus s'intéresser à Rodogune.

La pesanteur du coup souvent nous étourdit,
On le croit repoussé, quand il s'approfondit ;
Et quoi qu'un juste orgueil sur l'heure persuade,
Qui ne sent point son mal, est d'autant plus malade.
Ces ombres de santé cachent mille poisons ;
Et la mort suit de près ces fausses guérisons.

On regardoit alors ces ornemens comme des morceaux diſtingués, où brilloit plus qu'ailleurs le génie du Poëte, quoiqu'aux dépens du naturel & des convenances.

Ce n'eſt pourtant pas que les maximes générales ſoient abſolument interdites à la Tragédie; mais toûjours doivent-elles être rapides, ſi ce n'eſt dans des occaſions tranquilles, où les raiſonnemens & les réflexions peuvent avoir lieu.

Des contradictions. Les fautes dont on fait le plus de honte aux Auteurs, ce ſont les contradictions. On prétend les convaincre par là de n'avoir pas embraſſé tout leur Ouvrage; de n'avoir eu des idées nettes & bien arrêtées, ni de leur deſſein, ni des caracteres qu'ils peignent; en un mot, d'être plus entraînés par l'imagination, que guidés par le jugement. On a tort cependant, quand ces fautes ne ſont pas fréquentes, de les imputer avec mépris à défaut d'intelligence; & pourvû que les Auteurs en conviennent, dès qu'on les leur fait appercevoir, ils méritent bien qu'on ne les regarde que comme un effet d'inattention, toûjours pardonnable dans un Ouvrage de longue haleine: mais les Cenſeurs eux-mêmes ſont ſujets dans leurs reproches à une légereté plus imprudente encore; ils prennent ſouvent pour contradiction, ce qui ne l'eſt pas:

comme il s'en faut bien que l'Ouvrage leur soit aussi présent qu'à l'Auteur, ils n'en saisissent pas si surement les differens raports; & dans l'impatience de censurer, il leur suffit des premieres apparences. Ignorent-ils que s'il faut être si circonspect, pour ne pas faillir, il faut l'être encore davantage, pour ne pas reprendre mal à propos, puisque c'est faillir doublement que d'ajoûter l'injustice à l'erreur?

Les Critiques m'ont reproché une contradiction dans ma Tragedie.

Au premier Acte, Dom Pedre recommande à Inés de cacher avec soin l'amour qu'ils ont l'un pour l'autre; & au second, il est le premier à dire:

Ne désavoüez point, Inés, que je vous aime.

La Critique a saisi avidement cette apparence de contradiction; & faute d'intelligence, ou de bonne foi, elle m'en fait le reproche le plus amer. Loin cependant que ce soit une contradiction, c'est peut-être en cet endroit que j'observe avec le plus d'exactitude, l'unité de sentiment & de caractere.

Pourquoi, au premier Acte, Dom Pedre recommande-t'il à Inés de ne rien laisser appercevoir de sa tendresse? c'est qu'il craint le péril qu'elle courroit, si on parvenoit à la connoître.

Pourquoi au ſecond, prend-t'il un parti contraire? c'eſt cette même crainte, je ne dis pas qui le juſtifie, mais qui l'exige abſolument. Inés eſt découverte ; & le ſeul appui qui lui reſte, c'eſt de déclarer l'intérêt qu'il y prend.

S'il diſſimuloit alors, on s'autoriſeroit de ſa fauſſe indifférence, pour perdre Inés ſans obſtacle ; au lieu qu'en avoüant ſon amour, il donne à ſon épouſe un protecteur qu'on n'oſera pouſſer à bout. Il faudra déſormais, pour la perdre, ſe réſoudre à toutes les extrémités où peut ſe porter un amant au déſeſpoir. La Reine doit s'en effrayer pour elle-même ; & Alphonſe doit s'en allarmer pour ſon fils. Le Prince ſent rapidement toute l'étenduë du ſecours qu'il donne par-là à ſon amante ; & c'eſt préciſément la meſure de ſa crainte au premier acte, qui doit être celle de ſa hardieſſe au ſecond, parce que c'eſt par la même tendreſſe qu'il tremble de l'expoſer, & qu'enſuite il oſe tout pour la défendre.

La Critique a encore attaqué mon dénoûment, comme une eſpece de contradiction. Le Cenſeur prétendoit que le caractere d'Alphonſe s'y dément ; & que depuis qu'il a condamné ſon fils ; il n'eſt rien ſurvenu qui doive engager à lui pardonner. Cette critique eſt encore une mépriſe groſſiere.

Quand Alphonſe condamne ſon fils, il ne voit en lui qu'un rebelle qui refuſe obſtinément une Princeſſe, à laquelle il eſt engagé par les Traités ; & un fils dénaturé, qui, pour les intérêts d'une maîtreſſe, n'a pas craint de prendre les armes contre ſon pere. Les choſes ſont bien changées, quand il lui pardonne. Alphonſe a découvert que Dom Pedre ne s'eſt armé que pour une épouſe. Il a reconnu dans Inés la vertu la plus héroïque ; & il voit de plus, des enfans, ſes petits-fils, & les héritiers néceſſaires de l'Empire. Laiſſeroit-il alors périr le Prince, malgré tant de raiſons de l'abſoudre ? Le caractere d'Alphonſe eſt compoſé d'un amour ſévere pour la juſtice, & d'une extrême tendreſſe pour ſon fils.

La juſtice a dû l'emporter, quand ce fils étoit ſans excuſe : mais la tendreſſe au contraire, doit l'emporter à ſon tour, quand ce fils ne devient plus qu'un malheureux, que le devoir même a entraîné dans le crime. D'ailleurs la tranquillité de l'Etat ſur qui les enfans de Dom Pedre doivent régner, permet-elle à Alphonſe de flétrir la mémoire de leur pere, & de ſe rendre odieux lui-même à ſes ſucceſſeurs ?

Toutes ces raiſons doivent tellement frapper, à la vûe des enfans, que j'aurois crû faire injure à mes Spectateurs, ſi j'avois perdu du tems à les détailler.

Qu'on imagine un moment qu'Alphonſe demeure inflexible aux circonſtances qui le déſarment : il auroit excité l'indignation dans tous les eſprits ; au lieu que juſques-là, il s'en eſt attiré la pitié ; ce qui prouve que ce n'auroit plus été le même homme ; que ſoutenir le caractere, au gré du Critique, auroit été réellement le démentir, & mettre une aveugle fureur à la place d'un zèle raiſonnable de la juſtice.

Ne pourroit-on pas ranger encore, dans le genre des contradictions, certaines circonſtances d'une Piece, en conſéquence deſquelles l'action devroit prendre un autre cours que celui qu'on lui donne ; & en effet ces circonſtances contrediſent le deſſein principal, puiſqu'il ne peut ſubſiſter avec elles ; & ſi cette oppoſition étoit toûjours préſente au Spectateur, au lieu qu'elle lui échappe d'ordinaire, il en perdroit néceſſairement le plaiſir de l'illuſion ; & il ne ſe prêteroit plus à des choſes, qui ne pouvant être vraies à la fois, ne feroient ni les unes ni les autres, l'impreſſion de la vérité.

Au cinquiéme Acte de Phœdre, Hyppolite exilé par ſon pere, veut engager Aricie à fuir avec lui ; & ſur ce que ſa vertu s'en allarme, il lui dit :

Fuyez vos ennemis ; & ſuivez un époux.

Il la conjure de venir recevoir ſa foi

dans un Temple voisin de Tresennes, & qui lui doit être un garant assuré de la sincérité de son cœur.

Aux portes de Tresenne, & parmi ces tombeaux
Des Princes de ma race antiques sépultures,
Est un Temple sacré, formidable aux parjures;
C'est-là que les mortels n'osent jurer en vain;
Le perfide y reçoit un châtiment soudain;
Et craignant d'y trouver la mort inévitable,
Le mensonge n'a point de frein plus redoutable.

Si ce qu'Hyppolite dit de ce Temple est véritable, si jamais un mortel n'y a juré impunément, si le mensonge y reçoit un châtiment soudain, comment Hyppolite ne dit-il pas à son pere, prévenu contre lui, qu'il reste encore un moyen infaillible d'éclaircir la vérité. Venez dans ce Temple, devoit-il dire à Thesée; venez m'entendre sur ces Autels redoutables, désavoüer avec serment le crime dont on m'accuse. Un instant va décider de mon innocence ou de ma perfidie; & ma mort va vous venger d'un traître, ou les Dieux vont vont vous rendre un fils digne de vous.

Thesée lui-même, à qui ce Temple n'étoit pas inconnu, puisque c'étoit le tombeau de ses Ayeux, ne devoit-il pas s'aviser de cet expédient pour décider entre sa femme & son fils? Racine n'a pas

ſenti la contradiction ; il n'a imaginé, ſans doute, qu'après coup, le privilége du Temple comme un ornement de la Piece, & pour le beſoin préſent d'Hyppolite ; & il n'a pas apperçu les conſéquences qu'on en pouvoit tirer contre Hyppolite & contre Theſée même. Cette réflexion a échappé à la plûpart des Spectateurs ; & je ne la dois moi-même qu'à M. le Marquis de Lacé, qui n'eſt pas un Spectateur ordinaire : mais pourquoi, me dira-t'on, ſi peu de gens y ont-ils penſé ? C'eſt que l'action eſt paſſée, quand Hyppolite parle du privilége du Temple ; & l'on ne ſonge pas alors à revenir ſur ſes pas ; au lieu que ſi cette circonſtance eût précédé l'action, Racine auroit ſenti lui-même l'obſtacle qu'elle y mettoit ; & en la retranchant, ne nous auroit pas laiſſé de reflexion à faire.

C'eſt un grand art aux Auteurs de lever eux-mêmes les difficultés, à meſure qu'elles peuvent naître ; & de ne pas remettre à une Préface, qui ne remédie à rien, des juſtifications qui peuvent entrer avantageuſement dans le cours de la Piece. Aux endroits où l'on ſent que le Spectateur pourra être bleſſé des ſentimens où de la conduite d'un Perſonnage, il faut que ce Perſonnage ſe faſſe à lui-même l'objection qui ſe préſente, & qu'il y ré-

ponde, ne fût-ce qu'en s'étonnant le premier de ce qu'il fait & de ce qu'il pense. Il n'en faut pas souvent davantage pour anéantir les objections. Le Spectateur s'applaudit alors de ne s'être pas fait une vaine difficulté, puisque le Poëte y fait attention lui-même; & dès-là il est disposé à se payer aisément des moindres correctifs.

Dans Athalie, cette Reine rapportant la cause de son trouble, dit:

Un songe! me devrois-je inquieter d'un songe!
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge?

Un songe donne d'abord l'idée d'un esprit foible; & s'il n'y avoit point de correctif, ce seroit une tache dans le caractere d'Athalie: mais cette réflexion, *me devrois-je inquiéter d'un songe!* releve aussi-tôt le caractere. L'étonnement de la Reine sur sa foiblesse, prouve assez que ce n'est pas une foiblesse habituelle, & qu'il faut que le songe ait été bien frappant pour ébranler un cœur si ferme.

Dans la Tragédie de Mithridate, ce Roi veut s'éclaircir des sentimens de Monime & de Xipharès; & il se propose de surprendre le secret de la Princesse par une feinte indigne d'un Héros. Le premier mouvement du Spectateur est d'accuser Mithridate de bassesse, & de con-

damner le Poëte qui l'avilit : mais dès que Mithridate s'eſt fait le reproche à lui-même, & qu'il s'eſt répondu :

S'il n'eſt digne de moi, le piege eſt digne d'eux ;

le Spectateur eſt ſatisfait ; & il ſemble qu'en avoüant ſon tort, le Héros ait repris toute ſa dignité.

Dans Polieucte, Felix avoue, ſur le péril de ſon Gendre, des ſentimens de la derniere baſſeſſe : mais comme il a déclaré lui-même en s'en étonnant, qu'il avoit des ſentimens bas & qui le faiſoient rougir, cet aveu lui rend une ſorte de nobleſſe ; & l'on ne voit plus que le caractere général de l'ambition, au lieu de l'indignité perſonnelle de Felix. Ainſi ſur l'exemple de ces grands Maîtres, craignant que dans ma Tragédie on ne reprochât à Alphonſe une dureté exceſſive ; quand il condamne ſon fils, je lui fais dire auſſi-tôt après :

Severe Manlius, inflexible Brutus,
N'ai-je pas égalé vos féroces vertus ?
Je prononce un arrêt que mon cœur déſavoüe ;
Eh bien que l'Univers avec horreur te loüe,
Monarque infortuné !

D'un côté, les exemples que je cite ; prouvent que la ſévérité d'Alphonſe eſt dans la nature ; de l'autre il ſe fait plain-

dre, en ſe condamnant lui-même; & ce qui ſans cela eût pû ne paroître que l'effet d'une humeur farouche, devient un effort de vertu, d'autant plus grand, que le Héros en frémit & ſe le reproche lui-même.

Il me reſte une réflexion à faire ſur le ſoin que doit avoir un Auteur de ne rien mêler dans le caractere d'un Perſonage qui puiſſe repouſſer ou affoiblir l'intérêt qu'il a deſſein d'y faire prendre. Cette faute n'eſt pas ſans exemple; & l'on y tombe de trois manieres.

Premierement: en rapelant des actions paſſées qui flétriſſent le Perſonage.

Secondement: en lui faiſant faire ou penſer dans le cours même de la Piece, quelque choſe qui l'avilit.

Troiſiémement: en faiſant prévoir qu'il doit démentir dans la ſuite ce qu'il a actuellement d'eſtimable.

La Tragédie de Venceſlas me fournit un exemple du premier défaut.

Ladiſlas, qui eſt le Héros de la Piece, eſt deshonoré dès la premiere Scene, puiſque ſon pere, lui faiſant honte de ſa conduite paſſée, ne craint pas de lui dire qu'elle l'a rendu ſi odieux & ſi mépriſable aux Citoïens, qu'on va le ſoupçonner de tous les aſſaſſinats qui ſe commettent. Comment eſpérer après cela, que Ladiſlas puiſſe être un Perſonnage bien inté-

reſſant? & s'il l'eſt, combien le feroit-il davantage, ſi on n'avoit pas commencé par l'avilir.

Dans Cinna, la peinture qu'on fait au premier Acte de la cruauté & des proſcriptions d'Auguſte, permet-elle de s'allarmer beaucoup de ſon péril, & prépare-t'elle bien à l'admiration de ſes vertus? Mais Cinna lui-même eſt un exemple du ſecond défaut, puiſque dans le cours de la piece, il ſe rend coupable de la plus noire perfidie. Auguſte déférant aux conſeils de Maxime, alloit abandonner l'Empire, ſi le perfide Cinna ne ſe jettoit à ſes genoux, & ſi, ſous l'apparence de l'amitié la plus vive, il ne le conjuroit de le garder, pour pouvoir être en état de le poignarder le lendemain. Une pareille trahiſon fait frémir le Spectateur; & il y a loin de là, à pouvoir reprendre quelque intérêt au Perſonnage.

Dans la mort de Pompée, Acoré dit d'un ton à n'en pas laiſſer douter le Spectateur, qu'il a reconnu dans Ceſar toute la joie que lui donnoit la mort de ſon rival; & que les regrets & la colere qu'il en a témoignés, n'étoient que des voiles, pour couvrir ſes vrais ſentimens. Corneille, de peur de manquer la nature, n'a pas pouſſé aſſez loin la vertu; & pour mieux montrer l'homme, il a retranché du

Héros,

Héros, & par conféquent de l'admiration qu'il dévoit infpirer pour Cefar.

Dans les Horaces, Horace tue fa fœur au quatriéme Acte, ce qui fait une nouvelle action, où il ne s'agit plus que de juger un coupable ; & la Piece n'eft pas fi vicieufe par la duplicité d'action, que par cette idée d'un Héros qui fe termine en parricide.

Je trouve dans Athalie un exemple du troifieme défaut. Joas eft le Perfonnage fur qui roule tout l'intérêt. Sa reconnoiffance, fa docilité pour le Grand-prêtre, fon amour, fon zèle pour la Religion, vertus qui deviennent encore plus touchantes par fon enfance ; tout attire à lui la pitié du Spectateur. On nous prédit cependant au quatriéme Acte, que cet or pur doit fe changer en un plomb vil. Ce ne feroit encore rien ; la rapidité & l'obfcurité de la prophétie en fauvent l'application : mais au cinquiéme Acte, Athalie, dans les imprécations que lui fuggere fa vengeance, prédit avec quelque détail tous les crimes de ce Roi facrilége ; & comme on fait en effet qu'il devint tel qu'Athalie le fouhaite, on ne voit plus qu'un fcélérat dans l'enfant qu'on avoit plaint. A quoi tient-il alors qu'on n'ait regret à fes larmes?

Je fais qu'il y a beaucoup d'art à em i-

chir ainſi une Piece de tous les événemens qui regardent les principaux perſonnages, ſoit en rappellant le paſſé, ſoit en préſageant l'avenir : mais c'eſt encore un plus grand art de n'en choiſir que ce qui peut contribuer au but qu'on ſe propoſe. Par exemple, autant que la prédiction d'Athalie me paroît déplacée & contraire au deſſein de la Piece, autant dans Britannicus la prédiction d'Agrippine ſur Neron me paroît-elle adroite & néceſſaire. Le crime de Neron n'eſt point puni ; mais ce qu'Agrippine lui préſage, lui tient lieu de châtiment ; & cet avenir affreux qui attend le coupable, conſole le Spectateur de ſon impunité préſente.

J'ai été tenté de finir ma Tragédie par une fureur de Dom Pedre, qui fît preſſentir ce qu'il devoit devenir dans la ſuite. Il mérita le ſurnom de Cruel ; & la perte d'Inés lui avoit rendu tous les hommes odieux : mais j'aurois laiſſé par-là une impreſſion déſagréable, & j'aurois changé mal-à-propos en terreur la pitié, qui eſt un ſentiment beaucoup plus doux. J'ai fait cette réflexion, non pas pour avertir que je n'ai pas fait une faute ; mais pour avoüer que j'ai penſé la faire, & que je n'en ai été garanti que par un peu d'attention aux effets du Théatre.

Fin du troiſiéme Diſcours.

INÉS
DE CASTRO.

TRAGEDIE.



PRE'FACE

DES PREMIERES ÉDITIONS.

L'Honneur ſingulier qu'on a fait à ma Tragédie, de l'écrire dans les repréſentations, m'a fait craindre des éditions précipitées qui m'auroient chargé devant le Public de bien des fautes, que l'infidélité des Copiſtes auroit ajoutées aux miennes. Un mot pour un autre jette ſouvent de l'obſcurité ou de la baſſeſſe ſur toute une phraſe ; l'accident peut même aller juſqu'au contre-ſens ; & ces mépriſes multipliées auroient répandu un air de négligence & de faute, juſques ſur les endroits les plus heureux. J'ai voulu prévenir ce malheur, plus conſidérable qu'on ne penſe aux yeux d'un Auteur ; car il faut l'avoüer, notre délicateſſe poëtique regarde preſque une édition fautive de nos Vers, comme un libelle diffamatoire.

Voilà donc ma Tragédie telle que je l'ai faite ; & j'ajoûte, telle que je ſuis capable de la faire. Mon reſpect pour le Public ne m'a pas permis de rien négliger de ce que j'ai crû le plus propre à l'attacher & à lui plaire. Je ſerois bien tenté de faire valoir ici les

moyens que j'ai pris pour y réüſſir : mais je remets la petite vanité qui m'empreſſe à une autre fois. J'expoſerai dans un diſcours à part mes ſentimens particuliers ſur la Tragédie, que je ne donnerai à mon ordinaire que comme des conjectures : mais je ne puis m'empêcher d'avancer déja en général qu'il faut un peu de courage aux Auteurs dans quelque genre qu'ils travaillent. Point de nouveauté ſans hardieſſe. Où en ſeroit l'art ſi l'on s'en étoit toûjours tenu à cette imitation timide qui n'oſe rien tenter ſans exemple. On ne nous auroit pas laiſſé à nous-mêmes de quoi imiter.

Les Enfans que j'ai hazardés ſur la Scene, & les circonſtances où je les fais paroître, ont paru une nouveauté ſur notre Théatre. Quelques Spectateurs ont douté d'abord s'ils devoient rire ou s'attendrir : mais le doute n'a pas duré ; & la nature a bien-tôt repris ſes droits ſur tous les cœurs. On a pleuré enfin ; & s'il m'eſt permis de ne rien perdre de ce qui me fait honneur, quelques-uns ne m'ont critiqué qu'en pleurant.

Si je rentre dans la cariere, j'avertis le Public, que j'aurai encore le courage de m'expoſer à ſes premieres répugnances toutes les fois que j'eſpererai lui procurer de nouveaux plaiſirs ; & j'invite mes Confreres les Dramatiques à être encore plus hardis que moi, & toûjours à proportion de leur habileté.

Si je n'ai rien changé à ma Piece, ce n'eſt pas que des gens d'eſprit ne m'ayent fait

quelques objections qui m'ont même ébranlé; mais, je les prie de m'en croire, d'autres gens d'esprit ont applaudi particulierement aux endroits attaqués, & par des raisons qui me gagnoient aussi : docilité pour docilité, on ne s'étonnera pas que j'aie déféré aux Approbateurs.

Il a paru une Critique imprimée, à laquelle je me dispense de répondre; je persiste dans la résolution d'en user toûjours de même avec des Censeurs passionnés & de mauvaise foi; quand il y auroit même de l'esprit dans leur Ouvrage, je crois devoir ce dédain aux mauvais procedés; & en effet pour ramener les hommes à l'amour de la raison & de la vertu, il faudroit mépriser jusqu'aux talens qui osent en violer les regles.

On m'a fait le même honneur que Scarron a fait à Virgile; on m'a travesti. J'ai ri moi-même de la mascarade qui m'a paru réjoüissante; je me garde bien de trouver à redire que les traits de critique n'en soient pas solides; il suffisoit pour la nature de l'Ouvrage qu'ils fussent plaisans, ou boufons même, pour dire encore moins; au lieu qu'un Critique sérieux est obligé d'avoir raison.

J'ai laissé dans la Piece un vers de Corneille, que la force de mon Sujet m'avoit fait faire aussi; & quand on m'a fait appercevoir qu'il étoit du Cid, je n'ai pas crû me devoir donner la peine de l'affoiblir pour le déguiser.

ACTEURS.

ALPHONSE, Roi de Portugal, ſurnommé le Juſticier.
LA REINE.
CONSTANCE, fille de la Reine, promiſe à Dom Pedre.
DOM PEDRE, Fils d'Alphonſe.
INE'S, Fille d'honneur de la Reine, mariée ſécretement à Dom Pedre.
DOM RODRIGUE, Prince du Sang de Portugal.
DOM HENRIQUE, Grand de Portugal.
DEUX GRANDS de Portugal.
L'AMBASSADEUR du Roi de Caſtille.
SUITE de l'Ambaſſadeur.
DOM FERNAND, Domeſtique de Dom Pedre.
LA GOUVERNANTE.
DEUX ENFANS.
Pluſieurs COURTISANS.

La Scene eſt à Liſbonne, dans le Palais d'Alphonſe.



INÉS DE CASTRO,

TRAGÉDIE.

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

ACTE PRÉMIER.



SCENE PREMIERE.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS, RODRIGUE, HENRIQUE, & *plusieurs* COURTISANS.

ALPHONSE.

MON Fils ne me suit point! Il a craint, je le vois,
D'être ici le témoin du bruit de ses exploits.
Vous, Rodrigue, le sang vous attache à sa gloire;
Votre valeur Henrique, eut part à sa victoire.
Ressentez avec moi sa nouvelle grandeur.
Reine, de Ferdinand voici l'Ambassadeur.

OU

SCENE II.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS; RODRIGUE, HENRIQUE, & *plusieurs* COURTISANS, L'AMBASSADEUR *de Castille*, & SA SUITE.

L'AMBASSADEUR.

LA gloire dont l'Infant couvre votre famille,
Autant qu'au Portugal, eſt chere à la Caſtille,
Seigneur; & Ferdinand par ſes Ambaſſadeurs
S'applaudit avec vous de vos nouveaux honneurs.
Goûtez, Seigneur, goûtez cette gloire ſuprême,
Qui dans un ſucceſſeur vous reproduit vous-même.
Qu'il eſt doux aux grands Rois, après de longs travaux,
De ſe voir égaler par de ſi chers rivaux!
De pouvoir, le front ceint de couronnes brillantes,
En confier l'honneur à des mains ſi vaillantes;
De voir croître leur nom toujours plus redouté,
Sûrs de vaincre long-tems par leur poſtérité.
Dom Pedre ſur vos pas, au ſortir de l'enfance,
Vous vit des Africains terraſſer l'inſolence;
Cent fois, briſant leurs Forts, perçant leurs Bataillons,
De ce ſang téméraire innonder vos Sillons:
Vous traciez la carriere où ſon courage vole;
Et vos nombreux exploits ont été ſon école.
Dès que vous remettez votre foudre en ſes mains,
Il frappe; & de nouveau tombent les Africains:
Il moiſſonne en courant ces troupes fugitives,

Et rapporte à vos pieds leurs dépouilles captives,
Avec vos intérêts les nôtres sont liés :
La victoire est commune entre des Alliés ;
Et toute la Castille, au bruit de vos conquêtes,
Triomphante elle-même, a partagé vos Fêtes.

ALPHONSE.

Votre Roi m'est uni du plus tendre lien :
Sa mere, de son trône a passé sur le mien ;
Et le même traité qui me donna sa mere,
Veut encor qu'en mon fils l'himen lui donne un frere.
Cet himen que hâtoient mes vœux les plus constans,
Par l'horreur des combats, retardé trop longtems,
Rassemblant aujourd'hui l'allegresse & la gloire,
Va s'achever enfin au sein de la victoire :
Heureux que Ferdinand applaudisse au vainqueur,
Que lui-même a choisi pour l'époux de sa sœur !
Nous n'allons plus former qu'une seule famille.
Allez ; de mes desseins instruisez la Castille.
Faites sçavoir au Roi cet himen triomphant
Dont je vais couronner les exploits de l'Infant.

SCENE III.

ALPHONSE, LA REINE, INE'S.

ALPHONSE.

OUi, Madame, Constance avec vous amenée,
Va voir par cet himen fixer sa destinée.
Peut-être que le jour qui m'unit avec vous,
Auroit dû de mon fils faire aussi son époux :
Mais je ne pus alors lui refuser la grace

Que de l'amour d'un Pere implora ſon audace :
Il n'éloignoit l'honneur de recevoir ſa foi,
Que pour s'en montrer mieux digne d'elle & de moi.
Moi-méme armant ſon bras, j'animai ſon courage.
La fortune eſt ſouvent compagne de ſon âge ;
Je prévis qu'il feroit ce qu'autrefois je fis,
Et me privai de vaincre en faveur de mon fils.
Il a, graces au Ciel, paſſé mon eſperance ;
Des Africains domptés implorant ma clémence,
La moitié ſuit ſon char, & gémit dans nos fers ;
Le reſte tremble encor au fond de ſes déſerts.
Quels honneurs redoublés ont ſignalé ma joie !
Et, tandis que pour lui mon tranſport ſe déploye,
Mes ſujets enchantés, enchériſſant ſur moi,
Semblent par mille cris le proclamer leur Roi.
Madame, il eſt enfin digne que la Princeſſe
Lui donne avec ſa main l'eſtime & la tendreſſe.
Ce nœud va rendre heureux au gré de mes ſouhaits,
Ce que j'ai de plus cher, mon Fils & mes Sujets.

LA REINE.

Ne prévoyez-vous point un peu de réſiſtance,
Seigneur, de votre fils la longue indifférence
Me trouble malgré moi d'un ſoupçon inquiet ;
Et je crains dans ſon cœur quelque obſtacle ſecret,
Auprès de la Princeſſe il eſt preſque farouche :
Jamais un mot d'amour n'eſt ſorti de ſa bouche ;
Et, de tout autre ſoin à ſes yeux agité,
Il ſemble n'avoir pas apperçû ſa beauté.
S'il réſiſtoit, Seigneur.....

ALPHONSE.

C'eſt prendre trop d'ombrage.
Excuſez la fierté de ce jeune courage.
C'eſt un héros naiſſant de ſa gloire frappé,
Et d'un premier triomphe encor tout occupé.
Bien-tôt, n'en doutez pas, une juſte tendreſſe

De ce ſuperbe cœur diſſipera l'yvreſſe.
D'un heureux himenée il ſentira le prix.

LA REINE.

J'ai lieu, vous dis-je encor, de craindre ſes mépris.
Eh! qui n'eût pas penſé qu'aujourd'hui ſa préſence
Dût des Ambaſſadeurs honorer l'audience!
Mais il n'a pas voulu vous y voir rappeller
Des traités que ſon cœur refuſe de ſceller.
S'il réſiſtoit, Seigneur....

ALPHONSE.

S'il réſiſtoit, Madame!
De quelle incertitude allarmez-vous mon ame?
Mon fils me réſiſter! juſte Ciel! j'en frémis;
Mais bien-tôt le rebelle effaceroit le fils:
S'il pouſſoit juſques-là l'orgueil de ſa victoire,
D'autant plus criminel qu'il s'eſt couvert de gloire,
Je lui ferois ſentir que les plus grands exploits,
Que le ſang ne l'a point affranchi de mes Loix;
Que, lorſqu'à mes côtés mon Peuple le contemple,
C'eſt un premier Sujet qui doit donner l'exemple;
Et qu'un Sujet ſur qui ſe tournent tous les yeux,
S'il n'eſt le plus ſoûmis, eſt le plus odieux.
Mais, Madame, écartons de funeſtes images.
D'un coupable refus rejettez ces préſages.
Je vais à la Princeſſe annoncer mon deſſein;
Et j'en avertirai mon Fils, en Souverain.



SCENE IV.

LA REINE, INE'S.

LA REINE.

Tandis qu'à mon époux j'adreſſe ici mes plaintes
Inés, vous entendez ſes deſſeins & mes craintes;
Et ſi vous le vouliez, vous pouriez m'informer
Du miſtere fatal dont je dois m'allarmer.
Vous avez de l'Infant toute la confidence.
Je ne joüirois pas ſans vous de ſa préſence.
S'il honore ma Cour, ſes yeux toûjours diſtraits;
Paroiſſent n'y chercher, n'y rencontrer qu'Inés.
De grace éclairciſſez de trop juſtes allarmes.
Ma Fille à ſes yeux ſeuls n'a-t-elle point de charmes?
A ce cœur prévenu, quel funeſte bandeau
Cache ce que le Ciel a formé de plus beau?
Car quel objet jamais auſſi digne de plaire
A mieux juſtifié tout l'orgueil d'une mere!
Les cœurs à ſon aſpect partagent mes tranſports;
La nature a pour elle épuiſé ſes tréſors;
De cent dons précieux l'aſſemblage celeſte,
De ſes propres attraits l'oubli le plus modeſte;
La vertu la plus pure empreinte ſur ſon front,
Me devroient-ils encor laiſſer craindre un affront!

INE'S.

Madame, croyez-vous le Prince ſi ſauvage
Qu'il puiſſe à la beauté refuſer ſon hommage?
Juſques dans ſes ſecrets je ne pénetre pas;
Mais avec moi ſouvent admirant tant d'appas,
Et de tant de vertus reconnoiſſant l'empire,
Ce que vous en penſez, il aimoit à le dire.

LA REINE.

Eh! pourquoi, s'il l'aimoit, ne le dire qu'à vous?
Craignez en me trompant, d'attirer mon courroux.
Je le vois: ce n'eſt point la Princeſſe qu'il aime.
Il vous parle de vous.

INE'S.

Ciel de moi!

LA REINE.

De vous-même.
Je vous crois ſon Amante; ou, pour m'en détromper,
Montrez-moi donc le cœur que ma main doit frapper.
Car je veux bien ici vous découvrir mon ame;
Celle qui de Dom Pedre entretiendroit la flâme,
Qui, me perçant le ſein des plus ſenſibles coups,
A ma fille oſeroit diſputer ſon époux,
Victime dévoüée à toute ma colere,
Verroit où peut aller le tranſport d'une mere.
Ma fille eſt tout pour moi, plaiſir, honneur, repos;
Je ne connois qu'en elle & les biens & les maux;
Il n'eſt, pour la venger, nul frein qui me retienne;
Son affront eſt le mien; ſa rivale eſt la mienne;
Et ſa conſtance même à porter ſon malheur
D'une nouvelle rage armeroit ma douleur.
Songez-y donc: ſçachez ce que le Prince penſe.
Il faut me découvrir l'objet de ma vengeance:
Je brûle de ſçavoir à qui j'en dois les coups.
Livrez-moi ce qu'il aime; ou je m'en prens à vous.



SCENE V.

INE'S

O Ciel, qu'ai-je entendu ! quelle affreuſe tempête,
Si j'en crois ſes tranſports, va fondre ſur ma tête !
Heureuſe dans l'horreur des maux que je prévoi,
Si je n'avois encor à trembler que pour moi !

SCENE VI.

INE'S, DOM PEDRE, DOM FERNAND.

INE'S.

AH ! cher Prince, apprenez tout ce que je redoute ;
Mais faites obſerver qu'aucun ne nous écoute.

DOM PEDRE.

Veillez-y, Dom Fernand : Madame, quels malheurs
M'annonce ce viſage inondé de vos pleurs ?
Parlez : ne tenez plus mon ame ſuſpenduë.

INE'S.

Cher Prince, c'en eſt fait ; votre épouſe eſt perduë.

DOM PEDRE.

Vous perduë ! & pourquoi ces mortelles terreurs ?

INE'S.

Voilà ces tems cruels, ces momens pleins d'horreurs ?

Qu'en vous donnant ma main, prévoyoit ma tendresse.
Le Roi vient d'arrêter l'himen de la Princesse :
Il va vous demander pour elle cette foi,
Qui n'est plus au pouvoir ni de vous ni de moi.
Pour comble de malheur la Reine me soupçonne.
Si vous voyiez la rage où son cœur s'abandonne.
Et tout l'emportement de ce couroux affreux
Qu'elle voue à l'objet honoré de vos feux....
Eh ! jusqu'où n'ira point cette fureur jalouse,
Si, cherchant une amante, elle trouve une épouse ;
Et qu'elle perde enfin l'espoir de m'en punir,
Que par la seule mort qui peut nous désunir !

DOM PEDRE.

Calmez-vous, cher Inés ; votre frayeur m'offense ;
Eh ! de qui pouvez-vous redouter la vengeance,
Quand le soin de vos jours est commis à ma foi ?

INE'S

Ah ! Prince, pensez-vous que je craigne pour moi ?
Jugez mieux des terreurs dont je me sens saisie :
Je crains cet intérêt dont vous touche ma vie.
Je sçai ce que ma mort vous coûteroit de pleurs ;
Et ne crains mes dangers, que comme vos malheurs.
Vous le sçavez : l'espoir d'être un jour couronnée,
Ne m'a point fait chercher votre auguste himenée ;
Et quand j'ai violé la loi de cet état,
Qui traite un tel himen de rebelle attentat :
Vous sçavez que pour vous, me chargeant de ce crime,
De vos seuls intérêts je me fis la victime.
Cent fois dans vos transports, & le fer à la main,
Je vous ai vû tout prêt à vous percer le sein ;

Consumé tous les jours d'une affreuse tristesse ;
Accuser, en mourant, ma timide tendresse :
C'est à ce seul péril que mon cœur a cedé.
Il falloit vous sauver ; & j'ai tout hazardé.
Je ne m'en repens pas. Le Ciel que j'en atteste
Voit que si mon audace à moi seule est funeste,
Même sur l'échafaut, je chérirois l'honneur
D'avoir, jusqu'à ma mort, fait tout votre bonheur.

DOM PEDRE.

Ne doutez point, Inés, qu'une si belle flâme
De feux aussi parfaits n'ait embrasé mon ame.
Mon amour s'est accru du bonheur de l'époux.
Vous fites tout pour moi ; je ferai tout pour vous.
Ardent à prévenir, à venger vos allarmes,
Que de sang payeroit la moindre de vos larmes !
Tout autre nom s'efface auprès des noms sacrés
Qui nous ont pour jamais l'un à l'autre livrés.
Je puis contre la Reine écouter ma colere ;
Et même le respect que je dois à mon pere,
Si je tremblois pour vous....

INE'S.

Ah ! cher Prince, arrêtez.
Je frémis de l'excès où vous vous emportez.
Pour prix de mon amour, rappellez-vous sans cesse
La grace que de vous exigea ma tendresse.
Le jour heureux qu'Inés vous reçut pour époux ;
Vous la vîtes, Seigneur, tombant à vos genoux,
Vous conjurer ensemble & de m'être fidelle,
Et de n'allumer point de guerre criminelle ;
Et dans quelque péril que me jettât ma foi,
De n'oublier jamais que vous avez un Roi.

DOM PEDRE.

Je ne vous promis rien ; & je sens plus encore
Qu'il n'est point de devoir contre ce que j'adore
Si je crains pour vos jours, je vais tout hazarder
Et vous m'êtes d'un prix à qui tout doit ceder.
Mais, s'il le faut, fuyez : que le plus sûr azile

Sur vos jours menacés me laiſſe un cœur tranquile.
Emmenez ſur vos pas loin de ces triſtes lieux
De notre ſaint himen les gages précieux.
Aux ordres que j'attens je ſçai que ma réponſe
Va ſoudain m'attirer la colere d'Alphonſe.
Les Africains défaits, il ne me reſte plus
Ni raiſon ni prétexte à couvrir mes refus;
Il faut lui déclarer que quelque effort qu'il tente,
Je ne ſçaurois ſouſcrire à l'himen de l'Infante.
Je connois de ſon cœur l'inflexible fierté:
Il voudra ſans égard m'immoler au traité;
Et ſi, de mes refus éclairciſſant la cauſe,
La Reine pénétroit quel nœud ſacré s'oppoſe....
J'en friſſonne d'horreur, chere Inés; maisle Roi
Vous livreroit ſans doute aux rigueurs de la loi,
Et moi déſeſpéré.... Fuyez, fuyez, Madame;
De cette affreuſe idée affranchiſſez mon ame.
Fuyez.....

INE'S.

Non. En fuyant, Prince, je me perdrois;
Ce qu'il nous faut cacher, je le décellerois.
Il vaut mieux demeurer. Armons-nous de conſtance;
Diſſipons les ſoupçons de notre intelligence;
Ne nous revoyons plus; & contraignant nos feux,
Réſervons ces tranſports pour des jours plus heureux.

DOM PEDRE.

J'y conſens, chere Inés. Alphonſe va m'entendre.
Cachez bien l'intérêt que vous y pouvez prendre.

INE'S.

Que me promettre, hélas, de ma foible raiſon;
Moi qui ne puis ſans trouble entendre votre nom!

DOM PEDRE.

Adieu; repofez-vous fur la foi qui m'engage :
Dans cet embraffement recevez-en le gage.
Séparons-nous.

INE'S.

J'ai peine à fortir de ce lieu;
Nous nous difons peut-être un éternel adieu.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CONSTANCE, ALPHONSE.

CONSTANCE.

Quoi! me flatai-je en vain, Seigneur, que ma priere
Touche un Roi que je dois regarder comme un Pere?
Et ne puis-je obtenir que par égard pour moi,
Vous n'alliez pas d'un fils solliciter la foi?
Ne vaudroit-il pas mieux que de notre himenée,
Lui-même impatient vint hâter la journée:
Qu'il en pressât les nœuds: & que cet heureux jour
Fût marqué par sa foi moins que par son amour.
A le précipiter qui peut donc vous contraindre?
D'un injuste délai m'entendez-vous me plaindre?
Je sçai par quels sermens ces nœuds sont arrêtés:
Mais le tems n'en est pas prescrit par les traités;
Et mon frere chargea votre seule prudence
D'unir, pour leur bonheur, votre Fils & Constance.

ALPHONSE.

Je ne suis pas surpris, Madame, en ce moment,
De vous voir témoigner si peu d'empressement.
Cette noble fierté sied mieux que le murmure;

Mais de plus longs délais nous feroient trop d'injure ;
Et moins vous vous plaignez, plus vous me faites voir
Que je dois n'écouter ici que le devoir.
Par mes ordres mon fils dans ces lieux va se rendre.
Le dessein en est pris ; & je lui vais apprendre... ?

CONSTANCE.

Ah ! de grace, Seigneur, ne précipitez rien.
Entre vos intérêts, daignez compter le mien.
Si depuis qu'en ces lieux j'accompagnai ma mere,
Vous m'avez toûjours vûë attentive à vous plaire ;
Si toute ma tendresse & mes respects profonds ;
Et de Fille & de Pere ont devancé les noms ;
Daignez attendre encor....

ALPHONSE.

De tant de résistance
Je ne sçais à mon tour ce qu'il faut que je pense.
L'Infant est-il pour vous un objet odieux ?
Et ce Prince à tel point a t'il blessé vos yeux,
Que vous trouviez sa main indigne de la vôtre ?
Pourquoi craindre l'instant qui vous joint l'un à l'autre ?
J'ai peine à concevoir, Madame, que mon Fils
Soit aux yeux de Constance un objet de mépris.

CONSTANCE.

Un objet de mépris ! hélas, s'il pouvoit l'être !
Si moins digne, Seigneur, du sang qui l'a fait naître,
Son himen à mes vœux n'offroit pas un Héros,
J'attendrois sa réponse avec plus de repos.
Mais, je ne feindrai pas de le dire à vous-même ;
Je ne la crains, Seigneur, que parce que je l'aime.
Souffrez qu'en votre sein j'épanche mon secret :
Quel autre confident plus tendre & plus discret
Pourroit jamais choisir une si belle flâme ?

L'aspect de votre Fils troubla d'abord mon ame.
Des mouvemens soudains inconnus à mon cœur,
Du devoir de l'aimer firent tout mon bonheur;
Et vous jugez combien dans mon ame charmée
S'est accru cet amour avec sa renommée.
Quand on vous racontoit sur l'Africain jaloux
Tant d'exploits étonnans, s'il n'étoit né de vous,
Par quels vœux près de lui j'appellois la victoire!
Par combien de soupirs célébrois-je sa gloire!
Enfin je l'ai revû triomphant; & mon cœur
S'est lié pour jamais au char de ce vainqueur.
Cependant, malheureuse, autant il m'intéresse,
Autant je me sens loin d'obtenir sa tendresse:
Objet infortuné de ses tristes tiédeurs,
Je dévore en secret mes soupirs & mes pleurs:
Mais il me reste au moins une foible espérance
De trouver quelque terme à son indifférence:
Tout renfermé qu'il est, l'excès de mon amour
Me promet le bonheur de l'attendrir un jour.
Attendez-le, Seigneur, ce jour, où plus heureuse,
Je fléchirai pour moi son ame généreuse;
Et ne m'exposez pas à l'horreur de soufrir
La honte d'un refus dont il faudroit mourir.

ALPHONSE.

Ma Fille, car l'aveu que vous daignez me faire
Vient d'émouvoir pour vous des entrailles de Pere.
Ces noms intéressans flattent déja mon cœur;
Et je me hâte ici d'en goûter la douceur.
Ne vous allarmez point d'un malheur impossible.
Mon fils à tant d'attraits ne peut être insensible;
Et, quoique vous pensiez, vous verrez dès ce jour
Et son obéissance, & même son amour.
Je vais....

UN GARDE.

Le Prince vient, Seigneur.

CONSTANCE.

Je me retire;
Mais, si mes pleurs sur vous ont encor quelque empire....

ALPHONSE.

Cessez de m'affliger par cet injuste effroi;
Et de votre bonheur reposez-vous sur moi.

SCENE II.

ALPHONSE, DOM PEDRE.

ALPHONSE.

LEs Peuples ont assez célébré vos conquêtes;
Prince; il est tems enfin que de plus douces Fêtes,
Signalent cet himen entre deux Rois juré,
Digne prix des exploits qui l'ont trop differé:
Cet himen que l'amour, s'il faut que je m'explique,
Devroit presser encor plus que la politique,
Qui présente à vos vœux des vertus, des appas,
Que l'Univers entier ne rassembleroit pas.
Je m'étonne toûjours que sur cette alliance,
Vous m'ayez laissé voir si peu d'impatience;
Que, loin de me presser de couronner vos feux;
Il vous faille avertir, ordonner d'être heureux.

DOM PEDRE.

J'espérois plus, Seigneur, de l'amitié d'un Pere:
N'étoit-ce pas assez m'expliquer que me taire?
J'ai cru sur cet himen que mon Roi voudroit bien
Entendre mon silence, & ne m'ordonner rien.

ALPHONSE.

Ne vous ordonner rien! à ce mot téméraire,
Je sens que je commande à peine à ma colere;
Et si je m'en croyois.... mais, Prince, ma bonté
Se dissimule encor votre témérité.

Ne-

Ne croyez pas qu'ici je vous fasse une offense
De dérober votre ame au pouvoir de Constance,
D'oppofer à ses yeux la farouche fierté
D'un cœur inaccessible aux traits de la beauté :
Mais vous figurez-vous que ces grands himenées
Qui des Enfans des Rois reglent les destinées,
Attendent le concert des vulgaires ardeurs,
Et, pour être achevés, veuillent l'aveu des cœurs?
Non, Prince, loin du trône un penser si bisarre ;
C'est par d'autres ressorts que le Ciel les prépare.
Nous sommes affranchis de la commune loi ;
L'intérêt des Etats donne seul notre foi.
Laissons à nos Sujets cet égard populaire,
De n'approuver d'himen que celui qui sçait plaire,
D'y chercher le rapport des cœurs & des esprits :
Mais ce bonheur pour nous n'est pas d'assez haut prix ;
Il nous est glorieux qu'un himen politique
Assure à nos dépens la fortune publique.

DOM PEDRE.

C'est pousser un peu loin ces maximes d'Etat ;
Et je ne croirai point commettre un attentat,
De vous dire, Seigneur, que malgré ces maximes,
La nature a ses droits plus saints, plus légitimes.
Le plus vil des mortels dispose de sa foi :
Ce droit n'est-il éteint que pour le Fils d'un Roi ;
Et l'honneur d'être né si près du rang suprême,
Me doit-il en esclave arracher à moi-même ?
Déja de mes discours frémit votre couroux :
Mais regardez, Seigneur, un Fils à vos genoux :
Prêtez à mes raisons une oreille de Pere.
Lorsque de Ferdinand vous obtîntes la mere,
Sans daigner consulter ni mes yeux ni mon cœur
Votre foi m'engagea, me promit à sa sœur.
Je sçai que les vertus, les traits de la Princesse
Ne vous ont pas laissé douter de ma tendresse :
Vous ne pouviez prévoir cet obstacle secret

Que le fonds de mon cœur vous oppose à regret;
Et cependant il faut que je vous le révele;
Je sens trop que le Ciel ne m'a point fait pour elle;
Qu'avec quelque beauté qu'il l'ait voulu former,
Mon destin pour jamais me défend de l'aimer.
Si mes jours vous sont chers; si depuis mon enfance
Vous pouvez vous loüer de mon obéïssance;
Si par quelques vertus & par d'heureux exploits,
Je me suis montré Fils du plus grand de nos Rois,
Laissez aux droits du sang ceder la politique.
Epargnez-moi de grace un ordre tyrannique.
N'accablez point un cœur qui ne peut se trahir,
Du mortel désespoir de vous désobéir.

ALPHONSE.

Je vous aime; & déja d'un discours qui m'offense,
Vous auriez éprouvé la severe vengeance,
Si malgré mon couroux, ce cœur trop paternel
N'hésitoit à trouver en vous un criminel:
Mais ne vous flatez point de cet espoir frivole,
Que mon amour pour vous balance ma parole.
Ecouterois-je ici vos rebelles froideurs,
Tandis qu'à Ferdinand par ses Ambassadeurs,
Je viens de confirmer l'alliance jurée?
Eh! que devient des Rois la majesté sacrée,
Si leur foi ne peut pas rassurer les mortels:
Si leur trône n'est pur autant que les autels;
Et si de leurs traités l'engagement suprême
N'étoit pas à leurs yeux le décret de Dieu même!
Mais en rompant les nœuds qui vous ont engagé,
Voulez vous que bien-tôt Ferdinand outragé,
Nous jurant désormais une guerre éternelle,
Accoure se venger d'un voisin infidelle?
Que des fleuves de sang....

DOM PEDRE.

Ah! Seigneur, est-ce à vous

A craindre d'allumer un si foible couroux?
Bravez des ennemis que vous pouvez abatre.
Quand on est sûr de vaincre, a-t-on peur de combatre?
La victoire a toûjours couronné vos combats;
Et j'ai moi-même appris à vaincre sur vos pas.
Pourquoi ne pas saisir des palmes toutes prêtes?
Embrassez un prétexte à de vastes conquetes;
Soumettez la Castille; & que tous vos voisins
Subissent l'ascendant de vos nobles destins.
Heureux, si je pouvois dans l'ardeur de vous plaire,
Sceller de tout mon sang la gloire de mon Pere.

ALPHONSE.

Vos fureurs ne sont pas une regle pour moi:
Vous parlez en Soldat, je dois agir en Roi.
Quel est donc l'héritier que je laisse à l'Empire!
Un jeune audacieux dont le cœur ne respire
Que les sanglans combats, les injustes projets,
Prêt à compter pour rien le sang de ses Sujets.
Je plains le Portugal des maux que lui prépare
De ce cœur effrené l'ambition barbare.
Est-ce pour conquérir que le Ciel fit les Rois?
N'auroit-il donc rangé les Peuples sous nos loix
Qu'afin qu'à notre gré la folle tyrannie,
Osât impunément se joüer de leur vie?
Ah! jugez mieux du trône; & connoissez, mon Fils,
A quel titre sacré nous y sommes assis.
Du sang de nos Sujets sages dépositaires,
Nous ne sommes pas tant leurs maîtres que leurs Peres;
Au péril de nos jours il faut les rendre heureux;
Ne conclure ni paix, ni guerre que pour eux.
Ne connoître d'honneur que dans leur avantage:
Et quand dans ses excès notre aveugle courage
Pour une gloire injuste expose leurs destins,
Nous nous montrons leurs Rois moins que leurs assassins.

Songez-y : quand ma mort tous les jours plus prochaine,
Aura mis en vos mains la grandeur Souveraine,
Rappellez ces devoirs & les accomplissez.
Aujourd'hui mon Sujet, Dom Pedre obéissez;
Et sans plus me lasser de votre résistance,
Dégagez ma parole, en épousant Constance.
En un mot je le veux.

DOM PEDRE.

Seigneur, ce que je suis,
Ne me permet aussi qu'un mot, je ne le puis.

SCENE III.

ALPHONSE, DOM PEDRE, LA REINE, INE'S.

ALPHONSE.

MAdame, qui l'eût crû! je rougis de le dire,
Le rebelle résiste à ce que je desire;
Et, malgré mes bontés, vient de me laisser voir
Cet inflexible orgueil que je n'osois prévoir.
Par l'affront solemnel qu'il fait à la Castille,
Il me couvre de honte, & vous & votre Fille;
Et je ne comprens pas par quel enchantement
J'en puis suspendre encor le juste châtiment.
N'est-ce point qu'à ce crime un autre l'enhardisse?
Si de sa résistance il a quelque complice....

LA REINE.

Sa complice, Seigneur; vous la voyez.

ALPHONSE.

Inés!

INE'S.

Moi!

LA REINE.

Le Prince séduit par ses foibles attraits,
Et plus sans doute encor par beaucoup d'artifice,
S'applaudit de lui faire un si grand sacrifice.
Il immole ma Fille à cet indigne amour.
J'en ai prévû l'obstacle; & depuis plus d'un jour,
Les regards de l'ingrat toûjours fixés sur elle,
M'en avoient annoncé la funeste nouvelle.
Tantôt à la perfide exposant mes douleurs,
J'étudiois ses yeux que trahissoient les pleurs;
Et son trouble, perçant à travers son silence,
Me découvroit assez l'objet de ma vengeance.
A peine je sortois; tous deux ils se sont vûs,
Ils se sont en secret longtems entretenus;
Et tous deux confirmant mes premieres allarmes,
Ne se sont séparés que baignés de leurs larmes.
Regardez même encor ce coupable embarras...

INE'S *au Roy.*

C'est en vain qu'on m'accuse; & vous ne croirez pas....

DOM PEDRE.

Ne désavouez point, Inés, que je vous aime.
Seigneur, loin d'en rougir, j'en fais gloire moi-même:
Mais, laissez sur moi seul tomber votre couroux.
Inés n'est point coupable; & jamais....

ALPHONSE.

Taisez-vous.

A la Reine.

Madame, en attendant qu'elle se justifie,
Je veux qu'on la retienne, & je vous la confie.
Dans son appartement qu'on la fasse garder.

DOM PEDRE.

O Ciel! en quelles mains l'allez-vous hazarder!
Vous exposez ses jours....

ALPHONSE.

Sortez de ma présence,
Ingrat; je mets encor un terme à ma vengeance:
Vous pouvez dans ce jour réparer vos refus;

Mais ce jour expiré, je ne vous connois plus.
Sortez.

DOM PEDRE.

Ah ! pour Inés tant de rigueur m'accable.
Je sors....

à part.

Mais je crains bien de revenir coupable.

SCENE IV.

ALPHONSE, LA REINE, INE'S.

ALPHONSE.

C'En est donc fait ; l'ingrat se soustrait à ma loi.
Que vais-je devenir ! serai-je Pere ou Roi !
Comment sortir du trouble où son orgueil me livre !
Ciel ! daigne m'inspirer le parti qu'il faut suivre.

SCENE V.

LA REINE, INE'S.

LA REINE.

Vous ne voyez ici que cœurs désespérés ;
Mais je vous tiens captive, & vous m'en répondrez.
Quand le Roi laisseroit désarmer sa colere,
Vous ne fléchirez point une jalouse mere ;
Et je vous jure ici que mon ressentiment
N'aura pas vû rougir ma Fille impunément.

Peut-être, si j'en crois la fureur qui me guide,
Sera-ce encor trop peu du sang d'une perfide ;
Et le Prince cruel qui nous ose outrager
Pourroit... vous pâlissez à ce nouveau danger.
Tremblez : plus de vos cœurs je vois l'intelligence,
Plus votre frayeur même en hâte la vengeance.

SCENE VI.

LA REINE, INE'S, CONSTANCE.

LA REINE.

Ah ma Fille !...

CONSTANCE.

De quoi m'allez-vous informer ?
Madame, tout ici conspire à m'allarmer.
J'ai vû sortir le Prince enflâmé de colere ;
Et la même fureur éclate au front du Pere.
De quels malheurs....

LA REINE.

Le Prince ose vous refuser.
Voilà, voilà l'objet qui vous fait mépriser.
Gardes, conduisez-la. Ma Fille est outragée :
Mais, dussai-je en périr, elle sera vengée.

CONSTANCE.

Ah ! ne vous chargez pas de ces barbares soins.
Quand je serai vengée, en souffrirai-je moins ?

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALPHONSE, LA REINE:

ALPHONSE.

OUi, qu'elle vienne. Avant que mon cœur s'abandonne
Aux conseils violens que le couroux lui donne,
Il faut de la prudence empruntant le secours,
D'un trouble encor naissant interrompre le cours.
Voyons Inés ; suivons ce que le Ciel m'inspire ;
Dans le fond de son cœur je me promets de lire.
Madame, je l'attens, qu'on la fasse venir ;
Je vais voir si je dois pardonner ou punir.

LA REINE.

Eh ! peut-elle, Seigneur, n'être pas criminelle ?
L'amour seul qu'elle inspire est un crime pour elle :
Mais elle ne s'est pas bornée à le souffrir ;
Soigneuse de l'accroître, ardente à le nourrir,
Et plus superbe encor par l'himen qu'elle arrête,
Elle s'est tout permis pour garder sa conquête.
Un des siens me le vient d'avoüer à regret :
Tous les jours auprès d'elle introduit en secret,
Le Prince ne suivant qu'un fol amour pour guide,
Va de ses entretiens goûter l'appas perfide.
Sans doute à la révolte elle ose l'enhardir.

La laiſſerez-vous donc encor s'en applaudir ;
Au lieu d'intimider aux dépens de ſa vie
Celles que ſéduiroit ſon audace impunie ?
De la ſévérité ſi vous craignez l'excès,
De la douceur auſſi quel ſeroit le ſuccès ?
Voulez-vous tous les jours qu'une fiere Sujete,
Des Enfans de ſes Rois médite la défaite ;
Que profitant d'un âge ouvert aux vains deſirs,
Où le cœur imprudent vole aux premiers plaiſirs,
Elle uſurpe ſur eux un pouvoir qui nous brave,
Et dans ſes Souverains ſe choiſiſſe une Eſclave ?
Délivrez vos Enfans de ce funeſte écueil ;
De ces fieres beautés épouvantez l'orgueil ;
Et qu'Inés condamnée apprenne à ces rebelles
A reſpecter des cœurs trop élevés pour elles.

ALPHONSE.

Je voulois la punir ; & mon premier tranſport
Avec vos ſentimens n'étoit que trop d'accord :
Mais je ne ſuis pas Roi pour ceder ſans prudence
Aux premiers mouvemens d'une aveugle vengeance.
Il eſt d'autres moyens que je dois éprouver.
Ordonnez qu'elle vienne à l'inſtant me trouver.

SCENE II.

ALPHONSE.

O Ciel, tu vois l'horreur du ſort qui me menace !
Je crains toûjours qu'un Fils, conſommant ſon audace,
Ne me réduiſe enfin à la néceſſité
De punir malgré moi ſa coupable fierté.
N'oppoſe point en moi le Monarque & le Pere ;

Chasse loin de mon Fils ce transport téméraire.
Je lui vais enlever l'objet de tous ses vœux ;
Fais qu'à ses feux éteins succedent d'autres feux ;
Qu'il perde son amour, en perdant l'esperance.
Protege, juste Ciel, daigne aider ma prudence.

SCENE III.

ALPHONSE, INE'S.

ALPHONSE.

Venez, venez, Inés. Peut-être attendez vous
Un rigoureux Arret dicté par le couroux.
Vous jettez la discorde au sein de ma Famille ;
Contre le Portugal vous armez la Castille ;
Et vos yeux, seul obstacle à ce que j'ai promis,
M'allarment plus ici qu'un peuple d'ennemis.
Je veux bien cependant ne pas croire, Madame,
Que d'un Fils indiscret vous approuviez la flâme ;
Ni qu'en entretenant ses transports furieux,
Votre cœur ait eu part au crime de vos yeux ;
Je ne punirai point des malheurs que peut-être,
Malgré votre vertu vos charmes ont fait naitre :
Quoiqu'il en soit enfin, je veux bien l'ignorer.
Sans rien approfondir, il faut tout réparer.

INE'S.

Je l'ai bien crû, Seigneur, d'un Monarque équitable,
Qu'il ne se plairoit pas à me croire coupable ;
Que lui même plaignant l'état où je me vois,
Ne m'accableroit point....

ALPHONSE

Inés, écoutez moi.
De vos nobles Ayeux je garde la mémoire :
Du Sceptre que je porte ils ont accru la gloire ;

Votre ſang illuſtré par cent fameux exploits,
Ne le cede en ces lieux qu'à celui de vos Rois.
Sur tout à votre Ayeul, guide de mon enfance,
Je ſçai ce que mon cœur doit de reconnoiſſance.
C'eſt ce ſage Héros qui m'apprit à regner;
Et par lui la vertu prit ſoin de m'enſeigner
Comme on doit ſoutenir le poids d'une couronne,
Pour mériter les noms que l'Univers me donne.
D'un ſervice ſi grand plus je vous peins l'éclat,
Plus vous voyez combien je craindrois d'être ingrat.
Recevez donc le prix de ce peu de ſageſſe
Que dès mes jeunes ans je dûs à ſa vieilleſſe;
Et vous-même jugez par d'illuſtres effets
Si je ſçais au ſervice égaler les bienfaits.
Rodrigue eſt de mon ſang : il vous aime, Madame :
Il m'a ſouvent preſſé de couronner ſa flâme.
Je vous donne à ce Prince; & par un ſi beau don
Alphonſe ne craint point d'avilir ſa maiſon.
Mes Peuples par le rang où ce choix vous appelle
Connoîtront de quel prix m'eſt un ami fidelle.
Je vais par vos honneurs apprendre au Portugal
Que qui forme les Rois eſt preſque leur égal.

INE'S.

Des ſervices des miens vantez moins l'importance,
L'honneur de vous les rendre en fut la récompenſe :
S'ils ont verſé leur ſang, il étoit votre bien;
Ils ont fait leur devoir; vous ne leur devez rien.
Mais ſi trop généreux, votre bonté ſuprême
Vouloit en moi, Seigneur, payer leur devoir même,
Je vous demanderois pour unique faveur
De me laiſſer toûjours maîtreſſe de mon cœur.
Rodrigue par ſes feux ne ſert qu'à me confondre;
Je ne ſens que l'ennui de n'y pouvoir répondre.

Eh! que me ferviroient les honneurs éclatans
D'un himen que jamais l'amour....

ALPHONSE.

Je vous entens,
Superbe, ce difcours confirme mes allarmes.
Je vois à quel excès va l'orgueil de vos charmes.
Quoi! c'eft donc pour mon Fils que vous vous ré-
fervez?
Et c'eft contre fon Roi, vous, qui le foulevez?
Il vous tarde à tous deux qu'une mort defirée
Ne tranche de mes jours l'incommode durée.
Je géne de vos feux l'ambitieufe ardeur.
Mon Fils doit avec vous partager fa grandeur;
Et le rebelle en proye à l'amour qui l'entraine,
Ne brûle d'etre Roi que pour vous faire Reine.
Que fçai-je meme encor fi plus impatient,
Au mépris de la loi, peut-etre l'oubliant,
Votre amour n'auroit point reglé fa deftinée,
Et bravé les dangers d'un fecret himenée!

INE'S.

O Ciel! que penfez-vous?

ALPHONSE.

Si jamais vous l'ofiez,
Si d'un nœud criminel je vous fçavois liés,
Téméraire, tremblez; n'efperez point de grace;
L'opprobre & le fupplice expieroient votre au-
dace.
C'eft votre méme Ayeul dont je vante la foi,
Qui pour l'honneur du trône en a dicté la loi;
Et jufques fur fon fang, s'il fe trouvoit coupable,
Me força d'en jurer l'exemple inviolable.
Il fembloit qu'il prévit l'objet de mon couroux,
Et qu'il faudroit un jour le fignaler fur vous.
Inés, fi vous ofiez juftifier fes craintes,
C'eft lui que j'en attefte, infenfible à vos plaintes,
Et prompt à prévenir des exemples pareils,
Aux dépens de vos jours je fuivrois fes confeils.

SCENE IV.

LA REINE, ALPHONSE, INE'S.

LA REINE.

AH! Seigneur, prévenez la derniere disgrace;
Le coupable Dom Pedre est déja dans la place,
La fureur dans les yeux, les armes à la main,
Suivi d'un Peuple prêt à servir son dessein.
De tous côtés s'éleve une clameur rebelle;
Chaque moment grossit la troupe criminelle;
Tous jurent de le suivre; & leurs cris aujourd'hui
Ne reconnoissent plus de Souverain que lui.
De ce Palais sans doute ils vont forcer la Garde.

ALPHONSE.

Ciel! à cet attentat faut-il qu'il se hazarde!
Malheur que je n'ai pû prévoir, ni prévenir!
C'en est fait. Allons donc me perdre ou le punir.

A la Reine.

Vous, retenez Inés.

SCENE V.

LA REINE, INE'S.

LA REINE.

Voilà donc votre ouvrage,
Perfide!

INE'S.

Epargnez-vous la menace & l'outrage.

Madame, puis-je craindre un impuissant courroux,
Quand je suis mille fois plus à plaindre que vous?
Hélas! d'Alphonse seul le sort vous inquiete.
Si Dom Pedre périt, vous etes satisfaite.
L'un & l'autre péril accable mes esprits;
Et je crains pour Alphonse autant que pour son Fils.
Quelque succès qu'il ait; qu'il triomphe, ou qu'il meure,
Puisqu'il est criminel, il faut que je le pleure;
Et c'est la méme peine à ce cœur abbatu
D'avoir à regretter sa vie, ou sa vertu.

LA REINE.

Osez-vous affecter ce chagrin magnanime,
Cruelle; quand c'est vous qui le forcez au crime?
Quand vous voyez l'effet d'un amour applaudi,
Que du moins par l'espoir vous avez enhardi?
Mais que fais-je! Pourquoi perdre ici les paroles?
La haine n'entre point dans ces détails frivoles;
Et que ce soit ou non l'ouvrage de vos soins,
On vous aime, il suffit; je ne vous haïs pas moins.
De Dom Pedre & de vous mes malheurs sont le crime,
Puissiez-vous l'un & l'autre en être la victime.
Quel bruit entens-je, ô Ciel! c'est l'Infant que je voi:
O désespoir! sçachons ce que devient le Roi.



SCENE VI.

DOM PEDRE, INE'S.

DOM PEDRE *l'Epée à la main.*

ENfin à la fureur d'une fiere ennemie
Je puis, ma chere Inés, dérober votre vie;
Venez....

INE'S.

Qu'avez-vous fait, Prince! & faut-il vous voir
Pour mes malheureux jours trahir votre devoir!
Quoi! Dom Pedre, l'objet d'une flâme si belle,
N'est plus qu'un Fils ingrat & qu'un Sujet rebelle!
Voilà donc tout le fruit d'un funeste lien?
Votre crime aujourd'hui m'éclaire sur le mien.
Mais qu'apperçois-je! ô Ciel! quel sang teint cette épée!
J'en frémis; dans quel sein l'auriez-vous donc trempée!

DOM PEDRE.

Par ces doutes affreux vous me glacez d'horreur.
Non, j'ai de ce péril affranchi ma fureur.
Aux portes du Palais dès que j'ai vû mon Pere
A nos premiers efforts opposer sa colere,
J'ai fui de sa présence, & quittant les mutins,
Je me suis jusqu'à vous ouvert d'autres chemins;
Et sur quelques Soldats laissant tomber ma rage,
De qui m'a résisté la mort m'a fait passage.
Hâtez-vous, suivez-moi.

INE'S.

Non, ne l'esperez pas.
Prince, je crains le crime & non point le trépas.

Dans ce désordre affreux, je ne puis vous entendre.
Allez à votre Pere, & courez le défendre.
Allez mettre à ses pieds ce fer séditieux;
Méritez votre grace, ou mourez à ses yeux.
Je souffrirai bien moins du destin qui m'accable;
A vous perdre innocent, qu'à vous sauver coupable.

DOM PEDRE.

Laissez-moi mettre au moins vos jours en sureté.
Je ne crains que pour vous un Monarque irrité.
Laissez-moi remporter ce fruit de mon audace;
Et je reviens alors lui demander ma grace.
J'écoute jusques-là l'inflexible couroux;
Et ne puis rien sur moi, tant que je crains pour vous.

INE'S.

Ah! par tout ce qu'Inés eut sur vous de puissance,
Reprenez, s'il se peut, toute votre innocence.
Allez désavoüer de coupables transports;
Pour prix de mon amour, donnez-moi vos remords.
Mais si vous m'en croyez moins qu'une aveugle rage
Je demeure en ces lieux, & j'y suis votre ôtage.

DOM PEDRE.

Quoi! barbare, osez-vous refuser mon secours!



SCENE VII.

CONSTANCE, DOM PEDRE, INE'S,

CONSTANCE.

AH ! Dom Pedre fuyez ; il y va de vos jours.
Vous allez voir Alphonse ; & sa seule présence
A des séditieux désarmé l'insolence.
Ils n'ont pû soûtenir sur son front irrité
La fureur confonduë avec la majesté.
Tout est paisible. Il vient ; & sa colere aigrie
S'il vous voit. . . .

DOM PEDRE.

Est-ce à vous de trembler pour ma vie,
Généreuse Princesse ? & par quelle bonté
Prendre un soin que Dom Pedre a si peu mérité ?

CONSTANCE.

D'un vulgaire dépit j'étouffe le murmure ;
Je vois trop vos dangers pour sentir mon injure.
Ne perdez point de tems ; hâtez-vous & fuyez :
Je vous pardonne tout, pourvû que vous viviez.
Ne vous exposez point à la rigueur fatale. . . .
Fuyez, vous dis-je encor, fût-ce avec ma rivale.
O Ciel ! le Roi paroît.



SCENE VIII.

ALPHONSE, CONSTANCE, DOM PEDRE, INE'S, LA REINE.

ALPHONSE *sans voir Dom Pedre.*

Oui, trop coupable Fils;
De ta rebellion tu recevras le prix.
Rien ne peut te sauver.... mais je vois le perfide.
Eh bien! ton bras est-il tout prêt au parricide?
Traître, rends ton épée, ou m'en perce le sein.
Choisi.

DOM PEDRE.

Ce mot, Seigneur, l'arrache de ma main.
En vous la remettant ma perte est infaillible;
Je ne connois que trop votre cœur inflexible;
Mais je ne puis, malgré le péril que je cours,
Balancer un moment mon devoir & mes jours.
Disposez-en, Seigneur: mais que votre vengeance
Sçache au moins discerner le crime & l'innocence.
C'est pour sauver Inés que je m'étois armé;
J'en ai crû sans égard mon amour allarmé;
Et je la dérobois au sort qui la menace,
Si sa vertu se fût prétée à mon audace.
Je n'ai pû la fléchir; & bravant mon effroi,
Elle veut en ces lieux vous répondre de moi.
Reconnoissez du moins ce courage héroïque.
Délivrez-la, * Seigneur, d'une main tyrannique
Qui pourroit....

* *Montrant la Reine.*

ALPHONSE.

Tu devrois t'occuper d'autres ſoins.
Tu la ſervirois mieux en la défendant moins.
Crains pour elle & pour toi....

DOM PEDRE.

S'il faut qu'elle périſſe,
Hâtez-vous donc, Seigneur, d'ordonner mon ſupplice.
Songez, ſi vous n'uſez d'une prompte rigueur,
Que tant que je reſpire, il lui reſte un vengeur.
Vainement vous croyez la révolte calmée;
Il ne faut qu'un inſtant pour la voir rallumée;
Le peuple malgré vous peut briſer ma priſon.
Je ne connoîtrois plus ni devoir ni raiſon;
Par des torrens de ſang, s'il falloit les répandre,
J'irois venger Inés, n'ayant pû la défendre;
Dans mes tranſports cruels renverſer tout l'Etat;
Punir ſur mille cœurs cet énorme attentat;
Et du carnage alors ma fureur vengereſſe
N'excepte que vos jours & ceux de la Princeſſe.

ALPHONSE.

Gardes, délivrez-moi de cet emportement;
Et qu'il ſoit arrêté dans ſon appartement.
Fils ingrat & rebelle, où réduis-tu ton Pere?
Faudra-t'il immoler une tête ſi chere!

A la Reine.

Rentrez avec Inés.

A Conſtance.

Ne ſuivez point mes pas.
Dans ces affreux momens je ne me connois pas.

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ALPHONSE *à un Garde.*

QU'on m'amene mon Fils. Que mon ame
est émûë !
Quel sera le succès d'une si triste vûë !
Si toûjours inflexible il brave encor mes loix,
Je vais donc voir mon Fils pour la derniere fois.
N'ai-je par tant de vœux obtenu sa naissance,
N'ai-je avec tant de soins élevé son enfance,
Et formé sur mes pas au mépris du repos,
Ne l'ai-je vû si-tôt égaler les Héros,
Que pour avoir à perdre une tête plus chere !
N'étoit-il donc, ô Ciel, qu'un don de ta colere !
Seul, tu me consolois, mon Fils ; & sans cha-
grin,
Je sentois de mes jours le rapide déclin :
Dans un digne héritier je me voyois renaître :
Je croyois à mon Peuple élever un bon Maître ;
Et de ton regne heureux, présageant tout l'hon-
neur,
D'avance je goûtois ta gloire & leur bonheur,
Que devient désormais cette douce espérance !
Tu n'est plus que l'objet d'une juste vengeance.
Ton Pere & tes Sujets vont te perdre à la fois :
Ta mort est aujourd'hui le bien que je leur dois.
Ta mort ! Et cet Arrêt sortiroit de ma bouche !
La nature frémit d'un devoir si farouche.
Je dois te condamner : mais mon cœur combatu

Ressent l'horreur du crime, en suivant la vertu.
Je ne sçais quelle voix crie au fonds de mon ame,
Te justifie encor par l'excès de ta flâme;
Me dit, pour excuser tes attentats cruels,
Que les plus furieux sont les moins criminels.
J'ai du moins reconnu que malgré ton yvresse,
Tu n'as point pour ton pere étouffé ta tendresse;
J'ai vû qu'au désespoir de me désobéir,
Tu mourois de douleur, sans pouvoir me haïr.
Mais de quoi m'entretiens-je? & que prétens-je faire?
Au mépris de mon rang ne veux-je être que Pere?
Ah! ce nom doit ceder au sacré nom des Rois.
Quittons le diadême, ou vengeons-en les droits.
En pleurant le coupable, ordonnons le supplice!
Effrayons mes Sujets de toute ma justice;
Et que nul ne s'expose à sa sévérité,
En voyant que mon Fils n'en est pas excepté.

SCENE II.

ALPHONSE, DOM PEDRE.

ALPHONSE.

Le Conseil est mandé, Prince; je vais l'entendre.
Vous jugez de l'Arrêt que vous devez attendre,
Et quand par vos fureurs vous m'avez offensé,
C'est vous-même, mon Fils, qui l'avez prononcé.
Vous pouvez cependant mériter votre grace.
L'obéissance encor peut réparer l'audace.
Tout irrité qu'il est, ce cœur parle pour vous;
Et je sens que l'amour y suspend le couroux;
Achevez de le vaincre. Un repentir sincere

Peut me rendre mon Fils, & va vous rendre un Pere.
C'est moi qui vous ẽ prie ; & dans mon tendre effroi,
Je cherche à vous fléchir, moins pour vous que pour moi.
J'oublierai tout enfin : dégagez ma promesse.
Il faut aujourd'hui même épouser la Princesse ;
Et si vous refusez ce nœud trop attendu,
J'en mourrai de douleur ; mais vous êtes perdu.

DOM PEDRE.

Connoissez vôtre Fils, Seigneur : malgré son crime,
Il tient encor de vous un cœur trop magnanime.
Les plus affreux périls ne sçauroient m'ébranler.
Vous rougiriez pour moi, s'ils me faisoient trembler.
Je ne crains point la mort ; & ce que n'a pû faire
L'amour & le respect que je porte à mon Pere,
Les supplices tout prêts ne peuvent m'y forcer.
Voilà mes sentimens ; vous pouvez prononcer.

ALPHONSE.

Eh ! pourquoi conserver, en méritant ma haine,
Ce reste de respect qui ne sert qu'à ma peine !
Laisse-moi plûtôt voir un Fils dénaturé,
Un ennemi mortel contre moi conjuré,
Tout prêt à me percer d'un poignard parricide.
Raffermi ma justice encore trop timide ;
Et quand tu me réduis enfin à le vouloir,
Laisse-moi te punir au moins sans désespoir.

DOM PEDRE.

J'ai mérité la mort.

ALPHONSE

Je t'offre encor la vie.

DOM PEDRE.

Que faut-il ?

ALPHONSE.

Obéïr.

DOM PEDRE.

Elle m'est donc ravie.

Je ne puis à ce prix joüir de vos bontés.

ALPHONSE *aux Gardes.*

Faites entrer les Grands ; & vous, Prince, sortez.

SCENE III.

ALPHONSE, RODRIGUE, HENRIQUE, & *les autres* GRANDS *du Conseil.*

ALPHONSE.

Que chacun prenne place. * Hélas! à mes allarmes
Je vois que tous les yeux donnent déja des larmes.
D'un trouble égal au mien vous paroissez saisis :
Vous semblez tous avoir à condamner un Fils.
Triomphons vous & moi d'une vaine tristesse.
Que la seule Justice ici soit la maîtresse.
Ceux que le Ciel choisit pour le Conseil des Rois,
N'ont plus rien à pleurer que le mépris des Loix.
Vous sçavez que l'Infant par un refus rebelle,
Des Traités les plus saints rompt la foi solemnelle,
Qu'à la tête du peuple aujourd'hui l'inhumain,
A forcé ce Palais les armes à la main ;
Que content d'éviter l'horreur du Parricide,
Il me laissoit en proye à ce Peuple perfide
Qui promettoit ma tête & mon trône à l'Ingrat ;
Si je n'eusse opposé l'audace à l'attentat.
Vous avez à venger la Grandeur souveraine ;
Vous avez vû le crime ; ordonnez-en la peine.
Vous, Rodrigue, parlez.

* *Après qu'on s'est placé.*

RODRIGUE.

Le devrois-je, Seigneur ?
Je vous ai pour Inés fait connoître mon cœur.
Peut-être, sans l'amour dont elle est prévenuë,
De vous-même aujourd'hui je l'aurois obtenuë ;
L'Infant seul, de ma flâme est l'obstacle fatal ;
Et vous me commandez de juger mon rival !
Consultez seulement votre propre clémence.
Ce que vous ressentez vous dit ce que je pense.
Pour ce cher criminel tout doit vous attendrir.
Peut-on délibérer s'il doit vivre ou mourir ?
Pardonnez mes transports ; mais c'est mettre en balance
La grandeur de l'Empire avec sa décadence :
C'est douter si du joug il faut nous dérober,
Et si vótre grand nom doit s'accroître ou tomber.
Eh ! quel autre après vous en soûtiendroit la gloire ?
Qui sous nos Etendarts fixeroit la victoire ?
Vous ne l'avez point vû : mais vos regards surpris
Auroient à tous ses coups reconnu votre Fils ;
Et sur quelque attentat qu'il faille ici résoudre,
Dans ses moindres exploits, trouvé de quoi l'absoudre.
Il ose, dites-vous, violer les Traités ;
Mais les Traités des Rois sont-ils des cruautés ?
Faut-il aux intérêts, aux vœux de la Castille
Immoler sans pitié votre propre famille ?
N'avez-vous pas, Seigneur, par vos empressemens
Avec assez d'éclat dégagé vos sermens ?
Croyez que Ferdinand rougiroit si Constance
Ne tenoit un époux que de l'obéissance,
Tandis que l'amour peut la couronner ailleurs,
Et lui promet par tout des sceptres & des cœurs.
Il force le Palais : je conviens de son crime :
Mais vous-même jugez du dessein qui l'anime.
Il n'en veut point au trône ; il respecte vos jours ;
Au

Au ſeul danger d'Inés il donne ſon ſecours.
Amant déſeſperé plutôt que Fils rebelle,
Mérite-t-il la mort d'avoir tremblé pour elle!
Daignez lui rendre Inés; vous retrouvez un
Fils,
Touché de vos bontés, & d'autant plus ſoumis.
Je dirai plus encor: s'il le faut, qu'il l'épouſe.
Ce mot ſort à regret d'une bouche jalouſe;
Mais, duſſai-je en mourir, ſauvez votre ſoutien;
Sa vie eſt tout, Seigneur, & la mienne n'eſt
rien.

ALPHONSE.

Je reconnois mon ſang. Cet effort magnanime,
Même, en vous abuſant, eſt bien digne d'eſtime.
Votre cœur à ſa gloire immole ſon repos;
Et vous prononcez moins en Juge qu'en Héros.
Mais écoutons Henrique.

HENRIQUE.

Hélas! que puis-je dire?
Dans le trouble où je ſuis, à peine je reſpire.
Oui, Seigneur; & vos yeux, s'ils voyoient mes
douleurs,
Entre Dom Pedre & moi partageroient leurs
pleurs.
Dans le dernier combat il m'a ſauvé la vie;
Par le fer Africain elle m'étoit ravie,
Si ce généreux Prince, ardent à mon ſecours,
Au coup prêt à tomber n'eût dérobé mes jours.
C'eſt donc pour le juger que ſon bras me déli-
vre!
A mon libérateur, Ciel, pourrois-je ſurvivre!
Plus qu'à ſon Pere même il m'eſt cher aujour-
d'hui;
Il tient de vous la vie, & je la tiens de lui.
Je ſçais pourtant, Seigneur, que la reconnoiſ-
ſance
Du devoir d'un Sujet jamais ne nous diſpenſe.
Ce ſacré Tribunal ne m'offre que mon Roi:
Et je ne vois ici que ce que je vous doi.

C'est ma sincérité. Vous l'allez donc connoître.
Dans la peur d'etre ingrat, je ne serai point traître.
Dom Pedre par son crime a mérité la mort;
Et les Loix, malgré vous, décident de son sort.
La Majesté supreme une fois méprisée,
Sans le sang criminel ne peut être appaisée:
Et ces droits qu'aujourd'hui doivent venger vos coups,
Sont ceux de votre rang, & ne sont point à vous.
Quoique d'un tel Arrêt la rigueur vous confonde,
Vous en êtes comptable à tous les Rois du monde.
Je n'ose dire plus....

ALPHONSE.

Acheve.

HENRIQUE.

Je ne puis.

ALPHONSE.

Ne me déguise rien; Tu le dois.

HENRIQUE.

J'obéis.
S'il faut qu'en sa faveur la pitié vous fléchisse,
Vous ne regnerez plus qu'au gré de son caprice.
Le peuple qui croira qu'il s'est fait redouter,
Sur ses moindres chagrins prêt à se révolter,
Et méprisant pour lui vos ordres inutiles,
Va livrer tout l'Etat aux discordes civiles.
Vous verriez tous les cœurs appuyer ses projets;
Vous n'auriez qu'un vain trône, il auroit les Sujets.
Ma parole tremblante à chaque instant s'arrête.
Il a sauvé mes jours, & je proscris sa tête!
Mais je dois à mon Roi de sinceres avis.
Ma mort acquitera ce que je dois au Fils.

ALPHONSE.

De la foi d'un Sujet, ô prodige héroïque!
Alphonse en ce moment pourra-t'il moins qu'Henrique!

Je vois ce qu'il t'en coûte ; & tu m'apprens trop bien,
Qu'où la Justice parle, on doit n'écouter rien.
Oui, oui, de ta vertu l'autorité suprême
L'emporte dans mon cœur sur la nature même.

Aux autres Conseillers.

Je vois trop vos conseils. Ce silence, ces pleurs
M'annoncent mon devoir, en plaignant mes malheurs.
Je condamne mon Fils ; il va perdre la vie.
C'est à vous, chers Sujets, que je le sacrifie ;
Quelque crime où l'ingrat se soit abandonné,
Si je n'étois que pere, il seroit pardonné.
Consolez-vous. Songez que ma prompte vengeance
Délivre vos Enfans d'une injuste puissance ;
Qu'on doit tout redouter de qui trahit la Loi ;
Et qu'un Sujet rebelle est tyran, s'il est Roi.
L'Arrêt en est porté. Que chacun se retire ;
Et vous, de son destin, Mandoce, allez l'instruire.

SCENE IV.

ALPHONSE.

MAis quel sera le mien ! malheureux, qu'ai-je fait !
Devoir impitoyable, êtes-vous satisfait !
Je la puis donc goûter cette gloire inhumaine
Qu'a connuë avant moi la fermeté Romaine !
Severe Manlius, inflexible Brutus,
N'ai-je pas égalé vos féroces vertus ?
Je prononce un Arrêt que mon cœur désavouë.
Eh bien ! que l'Univers avec horreur te louë,

Monarque infortuné ! mais d'un si grand effort
Je ne souhaite plus d'autre prix que la mort.

SCENE V.

ALPHONSE, CONSTANCE, LA REINE.

CONSTANCE.

Seigneur, le croirons-nous ce jugement barbare ?
Tout le Conseil en pleurs d'avec vous se separe.
Nos malheurs sont écrits sur ce front éperdu.
Vous avez condamné votre Fils !

ALPHONSE.

Je l'ai dû.

CONSTANCE.

Pouvez-vous l'avoüer ? Ciel ! & puis-je l'entendre !

LA REINE.

Quel supplice cruel pour un Pere si tendre !
Et faut-il que l'Infant par sa témérité
Vous ait réduit, Seigneur, à la nécessité
De....

ALPHONSE.

Pourquoi jugez-vous sa mort si nécessaire,
Madame ? quand j'ai fait ce que je devois faire,
Quand, malgré mon amour, j'ose le condamner,
C'est à vous de penser que j'ai dû pardonner.
Je vois trop qu'aujourd'hui mon Fils n'a plus de Mere,
Je vais le pleurer seul.

SCENE VI.

CONSTANCE, LA REINE.

CONSTANCE.

Ah ! si je vous suis chere,
Madame, profitez de cet heureux moment;
Redoublez par vos pleurs son attendrissement;
Sauvez un malheureux du coup qui le menace;
Allez; parlez; pressez; vous obtiendrez sa grace.

LA REINE.

Je le suis. De mes soins attendez le succès;

CONSTANCE.

Je remets en vos mains mes plus chers intérêts.

SCENE VII.

CONSTANCE.

Garde, cherchez Inés; qu'un moment on l'ameine.
Je dois l'entretenir par l'ordre de la Reine.

Le Garde sort.

Il le faut; pour sauver de si précieux jours,
De ma propre rivale implorons le secours,
Heureux qu'il vécût, fust-ce pour elle-même;
Il n'importe à quel prix je sauve ce que j'aime.

SCENE VIII.

CONSTANCE, INE'S.

CONSTANCE.

DOm Pedre eſt condamné, Madame.

INE'S.

O déſeſpoir !

CONSTANCE.

Vous ſçavez mon amour; & vous avez pû voir
Que malgré ſes refus, malgré ma jalouſie,
Je ne connois encor d'autre bien que ſa vie.
La Reine va tâcher de fléchir un Epoux;
Moi-meme je ne puis qu'embraſſer ſes genoux:
Mais quel foible ſecours contre un Roi ſi ſévere!
Si pour le mieux ſervir, votre amour vous éclaire,
Vous ſçavez quels amis peuvent s'unir pour lui,
Par quelle voye il faut s'en aſſurer l'appui;
Je ſuis prête à tenter, pour obtenir qu'il vive,
Tout ce que vous feriez ſi vous n'étiez captive;
Vos conſeils ſont des loix que vous m'allez dicter,
Et qu'au prix de mes jours je cours exécuter.

INE'S.

Dans un trouble ſi grand j'ai peine à vous répondre.
Mes frayeurs, vos bontés, tout ſert à me confondre.
Le Prince ne vous doit paroître qu'un ingrat;
D'un outrage apparent vous avez vû l'éclat;
Je ne ſuis à vos yeux qu'une indigne rivale;
Cependant....

CONSTANCE.

Qu'aujourd'hui la vertu nous égale

Le Prince nous eſt cher, ſongeons à le ſauver,
Et ſans autre intérêt que de le conſerver.

INE'S.

Ce diſcours généreux raffermit ma conſtance.
Il me reſte, Madame, encor une eſpérance.
Vous ſeule auprès du Roi, m'ouvrant un libre accès,
Pouvez de mes deſſeins préparer le ſuccès.
La Reine arrêteroit ce que j'oſe entreprendre.
Parlez vous-même au Roi; qu'il conſente à m'entendre.
J'eſpere, en le voyant, déſarmer ſon couroux.
Je ſauverai le Prince; & peut-être pour vous.

CONSTANCE.

Vous me feriez, Madame, une injure cruelle
De penſer que ce mot pût redoubler mon zéle.
Mon cœur brûle pour lui d'un feu plus généreux.
L'honneur de le ſauver eſt tout ce que je veux.
Rentrez. Je vais au Roi faire parler mes larmes;
Puiſſe aujourd'hui le Ciel vous prêter d'autres armes!
Qu'il redonne le Prince à nos vœux empreſſés;
Il n'importe pour qui; qu'il vive; c'eſt aſſez.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LA REINE, CONSTANCE.

LA REINE.

QU'avez vous obtenu, vous êtes outragée,
Ma Fille; & vous semblez craindre d'être vengée!
Quels sont donc vos desseins & pour quels intérêts
Prétendez-vous qu'Alphonse écoute encor Inés?
Pourquoi, loin de sentir une injure cruelle,
Mandier par vos pleurs une injure nouvelle;
Vous exposer à voir deux Amans odieux
De vos maux & des miens triompher à nos yeux?

CONSTANCE.

Ah! sans me reprocher ma pitié généreuse,
Souffrez que la vertu du moins me rende heureuse.
C'est pour ne point rougir des affronts qu'on m'a faits,
Qu'il faut ne m'en venger que par mes seuls bienfaits.
Quand Lisbonne avec vous a reçû votre Fille,
Ses Peuples bénissoient les dons de la Castille;
Leurs cris remplissoient l'air des plus tendres souhaits;
Ils croyoient avec moi voir arriver la paix.
Quelle paix, juste Ciel! quelle paix sanguinaire

Je leur apportois donc la celeste colere!
Je venois diviser les cœurs les plus unis,
Et par la main du Pere assassiner le Fils!
Quoi! leurs pleurs désormais accuseroient Constance
De la mort d'un Héros, leur unique espérance!
Hélas! ce seul penser redouble mes terreurs.
Puisse l'heureuse Inés prévenir ces horreurs.
Je n'ose me flater du succès qu'elle espere;
Mais, Madame, à ce prix qu'elle me seroit chere!

LA REINE.

Et moi dans les chagrins que tous deux m'ont donnez,
Je les hais d'autant plus que vous leur pardonnez.
Je ne puis voir trop-tôt expirer mes victimes;
Vous avoir méprisée, est le plus grand des crimes.
Et comment d'un autre œil verrois-je l'inhumain,
Qui vous fait le joüet d'un farouche dédain?
Dom Pedre a pû lui seul vous faire cet outrage;
C'est un monstre odieux trop digne de ma rage.
Je sens pour vous l'affront que vous ne sentez pas;
Et je voudrois payer sa mort de mon trépas.

CONSTANCE.

Vous voulez donc le mien?

LA REINE.

L'aimeriez-vous encore?

CONSTANCE.

Oüi: tout ingrat qu'il est, Madame, je l'adore.
Cachez-moi les transports d'une aveugle fureur;
Ce sont autant de coups dont vous percez mon cœur.

LA REINE.

Il en est plus coupable. Ô Fille infortunée!
A quels affreux destins êtes-vous condamnée!
Je ne sçai ce qu'Inés peut attendre du Roi;
Mais enfin son espoir m'a donné trop d'effroi.

S'il faut qu'à ses discours Alphonse s'attendrisse,
S'il pouvoit de l'ingrat révoquer le supplice,
Croyez que du succès qu'Inés ose tenter,
Son orgueïl n'auroit pas long-tems à se flatter.
Je ne dis rien de plus. La fureur qui m'anime
Vous laisse vos vertus & se charge du crime.

CONSTANCE.

Ah! par pitié pour moi, sauvez ces malheureux.

LA REINE.

C'est par pitié pour vous que je m'arme contre eux.

CONSTANCE.

Faut-il que votre amour aigrisse mes allarmes!

SCENE II.

ALPHONSE, LA REINE, CONSTANCE.

ALPHONSE.

Princesse, je n'ai pû résister à vos larmes.
Je vais entendre Inés; on la conduit ici:
Mais elle espere en vain.... Laissez-moi; la voici.

LA REINE.

Songez, en l'écoutant, qu'elle est la plus coupable.

CONSTANCE.

Seigneur, jettez sur elle un regard favorable.



SCENE III.

ALPHONSE, INE'S, UN GARDE.

INE'S.

C'Eſt, je n'en doute point, pour la derniere fois
Que j'adreſſe à mon Prince une timide voix.
Mais avant tout, Seigneur, agréez que ce Garde
Que je viens d'informer d'un ſoin qui me regarde,
Aille dès ce moment....

ALPHONSE.

Il faut vous l'accorder.

Au Garde.

Faites ce qu'elle veut.

INE'S *au Garde.*

Revenez ſans tarder.

SCENE IV.

ALPHONSE, INE'S.

INE'S.

VOus l'avez condamné, Seigneur, malgré vous-même,
Ce Fils que vous aimez, ce Héros qui vous aime;
Et ce front tout couvert du plus affreux ennui,
Marque aſſez la pitié qui vous parle pour lui:
Vous ne l'écoutez point. L'inflexible Juſtice
De tous vos ſentimens obtient le ſacrifice.
Vous voulez, aux dépens des deſtins les plus chers,
D'une vertu ſi ferme étonner l'Univers.

Soyez juste : des Rois c'est le devoir suprême :
Mais le crime apparent n'est pas le crime même.
Un ingrat, un rebelle est digne du trépas.
A ces titres, Seigneur, votre Fils ne l'est pas.
Si, malgré les traités, il refuse Constance,
Ce n'est point un effet de désobéissance.
En forçant ce Palais, les armes à la main,
Il n'a point attenté contre son Souverain.
Il vous pouvoit d'un mot prouver son innocence ;
Mais il croit me devoir ce généreux silence ;
Et, pour lui dédaignant un facile secours,
Il aime mieux mourir que d'exposer mes jours.
C'est à moi d'éclairer la justice d'Alphonse.
Que sur la vérité votre bouche prononce.
Ces crimes qu'aujourd'hui poursuit votre courroux,
Le devoir les a faits ; le Prince est mon Epoux.

ALPHONSE.

Mon Fils est votre Epoux ! Ciel, que viens-je d'entendre !
Et sur quelle espérance osez-vous me l'apprendre ?
Quand vous voyez pour lui l'excès de ma rigueur,
Pensez-vous pour vous-même attendrir mieux mon cœur ?

INE'S.

Ah ! Seigneur, mon aveu ne cherche point de grace.
D'un plus heureux succès j'ai flaté mon audace ;
Et je ne prétens rien, en vous éclaircissant,
Que livrer la coupable, & sauver l'innocent.
Seule j'ai violé cette loi redoutable
Que vous m'avez tantôt jurée inviolable ;
J'ai mérité la mort : mais, Seigneur, cette loi
N'engageoit point le Prince, & ne lioit que moi.
Je ne m'excuse point par l'amour le plus tendre,
Par le péril pressant dont il falloit défendre
Un Fils que vos yeux même ont vû prêt à périr ;
Que le don de ma foi pouvoit seul secourir,

A mes propres regards j'en suis moins criminelle;
Mais aux vôtres, Seigneur, je suis une rebelle
Sur qui ne peut trop tôt tomber votre courroux,
Trop flatée à ce prix de sauver mon Epoux.
En me donnant à lui, j'ai conservé sa vie;
Pour le sauver encor, Inés se sacrifie:
Je me livre, sans crainte, aux plus severes loix;
Heureuse d'avoir pû vous le sauver deux fois!

ALPHONSE.

Non, non, quelque pitié qui cherche à me surprendre,
Même de vos vertus je sçaurai me défendre.
Rebelle, votre crime est tout ce que je vois;
Et je satisferai mes sermens & les loix.

SCENE V.

ALPHONSE, INE'S, *& ses deux* ENFANS *amenez par une Gouvernante.*

INE'S.

EH bien, Seigneur, suivez vos barbares maximes;
On vous amene encor de nouvelles victimes.
Immolez sans remords, & pour nous punir mieux,
Ces gages d'un himen si coupable à vos yeux.
Ils ignorent le sang dont le Ciel les fit naitre:
Par l'Arret de leur mort faites-les reconnoitre:
Consommez votre Ouvrage; & que les memes coups
Rejoignent les Enfans, & la Femme & l'Epoux.

ALPHONSE.

Que vois-je! & quels discours! que d'horreurs j'envisage!

INE'S.

Seigneur, du désespoir pardonnez le langage.

Tous deux à votre trône ont des droits ſolemnels.
Embraſſez, mes Enfans, ces genoux Paternels.
D'un œil compatiſſant, regardez l'un & l'autre ;
N'y voyez point mon ſang, n'y voyez que le vôtre.
Pourriez-vous refuſer à leurs pleurs, à leurs cris
La grace d'un Héros, leur Pere & votre Fils.
Puiſque la loi trahie exige une victime,
Mon ſang eſt prêt, Seigneur, pour expier mon crime.
Epuiſez ſur moi ſeule un ſévere couroux ;
Mais cachez quelque tems mon ſort à mon époux ;
Il mourroit de douleur, & je me flate encore,
De mériter de vous ce ſecret que j'implore.

ALPHONSE *au Garde.*

Allez chercher mon Fils. Qu'il ſache qu'aujourd'hui
Son Pere lui fait grace, & qu'Inés eſt à lui.

INE'S.

Juſte Ciel ! quel bonheur ſuccede à ma miſere !
Mon Juge en un inſtant eſt devenu mon Pere !
Qui l'eût jamais penſé, qu'à vos genoux, Seigneur,
Je mourrois de ma joie, & non de ma douleur !

ALPHONSE.

Ma Fille, levez-vous. Ces Enfans que j'embraſſe
Me font déja goûter les fruits de votre grace :
Ils me font trop ſentir que le ſang a des droits
Plus forts que les ſermens, plus puiſſans que les loix.
Joüiſſez déſormais de toute ma tendreſſe.
Aimez toûjours ce Fils que mon amour vous laiſſe.

INE'S

Quel trouble ! que deviens-je ! & qu'eſt-ce que je ſens ?
Des plus vives douleurs quels accès menaçans !
Mon Sang s'eſt tout à coup enflammé dans mes veines.

Eloignez mes Enfans ; ils irritent mes peines.
Je succombe. J'ai peine à retenir mes cris.
Hélas ! Seigneur, voilà ce qu'a craint votre Fils.

ALPHONSE.

Ah ! je vois trop d'où part cet affreux sacrifice
Et la perfide main qu'il faut que j'en punisse.
Malheureux, où fuirai-je ! & de tant d'attentats...

SCENE VI.

ALPHONSE, INE'S, DOM PEDRE,

DOM PEDRE *sans voir Inés.*

Seigneur, à mes transports ne vous dérobez pas.

ALPHONSE.

Laissez-moi....

DOM PEDRE.

Permettez qu'à vos pieds je déploye
Et ma reconnoissance & l'excès de ma joye.
Vous me rendez Inés !

ALPHONSE.

Prince trop malheureux !
Je te la rends en vain, nous la perdons tous deux.
Tu la vois expirante.

DOM PEDRE *tombant entre les bras de Dom Fernand.*

Ah ! tout mon Sang se glace.

INE'S *à Dom Pedre.*

J'éprouve en même-tems mon supplice & ma grace ;
Cher Prince, je ne puis me plaindre de mon sort,
Puisqu'un moment du moins dans les bras de la mort,
Je me vois votre Epouse avec l'aveu d'un Pere ;
Et que ma mort lui coûte une douleur sincere.

DOM PEDRE.

Votre mort ! que deviens-je ! à ces triſtes accens !
Quel affreux déſeſpoir a ranimé mes ſens !
Inés, ma chere Inés, pour jamais m'eſt ravie !
Ce fer * m'eſt donc rendu pour m'arracher la vie.

ALPHONSE.

A ! mon Fils, arrêtez.

DOM PEDRE.

Pourquoi me ſecourir ?
Soyez encor mon Pere, en me laiſſant mourir.

Se jettant aux pieds d'Inés.

Que j'expire à vos pieds ; & qu'unis l'un à l'autre ;
Mon ame ſe confonde encor avec la vôtre.

INE'S.

Non, cher Prince, vivez. Plus fort que vos malheurs,
D'un Pere qui vous plaint ſoulagez les douleurs.
Souffrez encor, ſouffrez qu'une Epouſe expirante
Vous demande le prix des vertus de l'Infante.
Par ſes ſoins généreux ſongez que vous vivez.
Puiſſe-t'elle jouir des jours qu'elle a ſauvez !
Plus heureuſe que moi.... conſolez votre Pere !
Mais n'oubliez jamais combien je vous fus chere.
Aimez nos chers Enfans ; qu'ils ſoient dignes....
je meurs.
Qu'on m'emporte.

ALPHONSE.

Comment ſurvivre à nos malheurs ?

* *Il veut ſe frapper.*

Fin du cinquiéme & dernier Acte.





QUATRIEME

DISCOURS

A l'occasion de la Tragedie

D'OEDIPE.



J'Exposerai ici simplement quelques réflexions sur le sujet d'Oedipe qui ont enfanté, pour ainsi dire, cette nouvelle Tragedie.

Je voulois d'abord qu'Oedipe fût coupable ; & le sujet, tel que Sophocle nous l'a laissé, m'a toûjours paru vicieux par cette fatalité tiranique qui entraine un homme dans des malheurs qu'il ne s'est point attirez par sa faute. Une pareille idée ne pourroit que jetter les hommes dans le désespoir ; & loin qu'il fût raisonnable de leur insinuer cette erreur, il auroit fallu leur cacher à jamais une si triste vérité, si nous étions assez malheureux, pour que c'en fût une.

Il étoit donc necessaire, pour instruire, qu'Oedipe tombât dans quelque faute : mais comme il falloit, pour plaire, qu'il fût interessant, il falloit aussi que sa faute, quoique considerable, fût cependant compatible avec de grandes vertus. Cette réflexion m'a déterminé à ne lui donner d'autre crime qu'un excès d'ambition, déreglement que le préjugé accorde si bien avec l'idée de grand homme, qu'il va même quelquefois jusqu'à le confondre avec l'héroïsme.

Ces premieres vûës m'ont amené d'autres circonstances. Au lieu de supofer, comme Sophocle, qu'Oedipe ait été élevé, au milieu d'une Cour, comme l'héritier de la Courone, ce qui ne donne pas lieu à l'ambition qui feroit déja satisfaite ; j'ai fait élever Oedipe dans l'état de berger, afin que son ambition en fût à la fois plus héroïque & moins pardonnable ; & je lui fais défendre par un Oracle exprès de sortir de son païs, s'il ne veut renoncer à la tranquilité & à l'innocence. Il méprise assez les dangers ; & il présume assez de sa vertu, pour suivre son dessein, au mépris de l'Oracle ; & par cette demarche, le voilà, ce me semble, aussi coupable, & aussi intéressant que je voulois.

Mais ce n'étoit point encore assez. Que

m'eût servi de justifier les Dieux à l'égard d'Oedipe, si Jocaste qui essuïe les mêmes adversitez, les eût condamnez par son innocence? J'aurois contredit, par un des Personages, la vérité que j'aurois établie par l'autre.

Il falloit donc que Jocaste commît aussi quelque faute qui ne fût pas odieuse, & qui la laissât digne de la pitié des Spectateurs. J'ai choisi, pour elle, un excès d'amour qui lui fait oublier les avis des Dieux, foiblesse qui n'exclud pas de grandes vertus, & avec laquelle une femme peut s'attirer d'ailleurs le respect & l'admiration.

Il me semble que cet arrangement corrige la dureté du sujet; & qu'il éloigne l'impression désesperante que laisseroit l'idée d'une Divinité qui se plairoit à accabler de malheurs, & de l'horreur même du crime, les ames les plus innocentes.

Eh quelle étoit l'idée des anciens d'imaginer dans les actions humaines des crimes indépendans de la volonté! Oedipe, aux yeux de la raison, n'étoit pas coupable de la mort de son pere, puisqu'il l'avoit tué sans le connoître, dans une legitime défense: il n'étoit pas coupable d'inceste, puisqu'il n'avoit pas cru épouser sa mere: ainsi, après l'éclaircissement

il n'avoit qu'à pleurer l'un & se separer de l'autre, mais sans remords, & sans desespoir, puisqu'il n'avoit rien à se reprocher. L'idée de crime involontaire est une pure contradiction, puisque l'idée de crime renferme une intention ; & que l'idée d'involontaire l'exclud absolument. On peut dire que par-là, le sujet d'Oedipe est tout ensemble, & affreux, & frivole.

Pour moi, quoique j'aie songé d'un côté à rendre Oedipe un des plus vertueux hommes du monde ; à le faire bon Roi, bon mari, bon pere, bon fils même ; & d'autant meilleur qu'il l'est par l'impression du devoir, & non par celle de l'instinct, puisque celui qu'il croit son pere, ne l'est pas ; j'ai eu attention de l'autre, à lui donner un premier crime qui le rend coupable de ceux ausquels il a l'audace de s'exposer, de sorte qu'il est assez criminel, pour mériter d'être puni, & trop peu, pour ne pas mériter qu'on le plaigne.

En second lieu, j'ai voulu conserver, en traitant ce sujet, l'unité d'intérêt qu'il me paroît que les plus grands Poëtes n'y ont pas assez ménagée, non sans doute faute de génie, mais pour n'avoir pas tourné leur attention, & leur effort de ce côté-là. Le genie va toûjours loin du côté qu'il se tourne ; l'important est que la réflexion lui ouvre la véritable carriere,

Comme l'unité d'intérêt dans Oedipe, consiste dans le dévelopement des circonstances qui servent à l'éclaircissement de son sort; & que ce dévelopement ne suffiroit pas par lui-même, à remplir cinq Actes, on y a ajoûté des épisodes de politique ou d'amour qui suspendent d'autant l'impression principale, & qui donnent, pour ainsi dire, deux Pieces en une: mais ces épisodes, sur tout un épisode d'amour, a l'air si forcé dans le sujet d'Oedipe, on y sent tellement le contre-tems de cette passion avec l'horreur qui doit saisir continüement les Personnages, qu'il est étonnant que les Auteurs se soient permis un si malheureux contraste.

Dans l'effort que je faisois, pour remédier à ce défaut, les deux fils d'Oedipe se sont présentés à mon imagination. J'ai crû qu'Eteocle & Polinice étoient les seuls Personnages qu'on pût lier intimément à l'intérêt d'Oedipe; & qu'en faisant rouler quelque tems le péril sur les enfans, je ne ferois qu'étendre le malheur du pere, & le rendre encore plus accablant. C'est de cette attention que m'est venuë l'idée de faire demander par les Dieux un des fils de Jocaste, pour expier l'impunité du meurtre de Laïus. Comme Oedipe ignore que Jocaste ait eu quelqu'autre enfant qu'Eteocle & Polinice, il ne sauroit dou-

ter que l'ordre ne les regarde; & le voilà déchiré par l'affreuse necessité de laisser périr son peuple, ou de sacrifier ses fils. Il me semble que l'unité d'intérêt est non seulement soutenuë, mais qu'elle est encore fortifiée par le péril de ces Princes qui, entrant naturellement dans le dévelopement du sort d'Oedipe, devient une grande partie de la punition dont les Dieux l'accablent.

En me donnant cette nouvelle matiere, je me suis procuré l'avantage de pouvoir entrer d'abord dans le fort de l'action, sans crainte de l'épuiser trop tôt; & je n'interromps point la passion propre de mon sujet, je veux dire la terreur, par des passions moins vives & déplacées, qu'on ne s'est pardonnées sans doute, que par la necessité de satisfaire à l'étenduë reglée d'une Tragedie.

J'étois encore frapé d'un défaut considerable dans l'action d'Oedipe, telle que les Poëtes l'ont arrangée; c'est que les Personnages, au moment qu'on les introduit sur la Scene, ignorent les choses dont ils devroient être instruits dès long-tems, ou qu'ils n'ont pas pris les mesures, qu'exigoient les événemens qu'ils racontent. Il est vrai que les Auteurs, pour rassembler les éclaircissemens, & les démarches dans le cours de l'action présente, avoient be-

soin

ſoin de l'ignorance & de l'imprudence des Perſonnages : mais une action qui ne marche qu'à ce prix, & où l'on ſent toûjours que le Poëte a pris ſes avantages, aux dépens de la vraiſemblance, perd infiniment de ſa force : l'illuſion n'a plus de lieu ; & l'on eſt trop averti de ne rien croire d'un fait qui ne ſubſiſte qu'à la faveur de ſuppoſitions preſque impoſſibles.

Pour rétablir les Perſonnages dans une conduite raiſonnable, il falloit diſpoſer les faits de l'avant-Scene de maniere qu'ils ne duſſent ſe déveloper que dans le cours de l'action ; & que Jocaſte & Oedipe n'euſſent pas dû plutôt s'en faire confidence, ou qu'ils euſſent pû les ignorer eux-mêmes.

J'ai tâché d'arranger mes circonſtances dans cette vûë ; & j'ai crû ſurtout qu'à l'égard de la mort de Laïus, Jocaſte & tout le peuple devoient avoir été tellement trompés, qu'ils n'euſſent point eu de meſures à prendre, pour venger ſa mort.

De là m'eſt venu l'expedient du menſonge d'Iphicrate. Il abandonne ſon maître dans le péril ; il revient ſans bleſſure annoncer ſa mort ; & le lâche eſt réduit, pour ne ſe pas perdre d'honneur, à feindrs que ſon maître a peri dans une forêt ſous les efforts d'un Lion monſtrueux : ſa douleur & les vêtemens enſanglantés qu'il rapporte à Jocaſte donnent du poids à

ſon menſonge. Il n'y avoit dans ce cas aucune recherche à faire ; & Oedipe lui-même que Jocaſte en avoit inſtruit, n'avoit rien à tenter, pour venger ſon prédeceſſeur.

Je penſe que dans cette diſpoſition on ne peut plus reprocher aux Perſonnages, ni d'avoir rien ignoré de ce qu'ils devoient ſavoir, ni d'avoir rien ômis de ce qu'ils devoient faire ; & je rétablis ainſi l'action dans toute ſa force, en lui rendant toute ſa vraiſemblance.

Toutes ces idées que je ne dois qu'à mon attention, pour remédier aux défauts qui m'avoient frapé, m'ont donné, en quelque façon, un nouveau ſujet ; & je n'ai pû réſiſter à la tentation de le traiter.

J'ai crû qu'avec un fonds raiſonnable, il me faudroit moins de genie, pour le ſoutenir, qu'il n'en a fallu aux autres, pour couvrir, par la beauté des détails, un fonds vicieux par lui-même : car je révelerai ici ingénûment un des meilleurs ſecrets de l'art ; c'eſt de ſe défier aſſez de ſon eſprit, pour ne pas s'embarquer legerement, pour ne pas compter de vaincre le vice du fonds par l'abondance & la richeſſe des ornemens ; & de ſe croire toûjours aſſez foible, pour avoir beſoin d'une matiere heureuſe & bien diſpoſée, capable encore de plaire pas elle-même,

quand

quand on ne la rempliroit que mediocrement.

De grands eſprits n'y regardent pas quelquefois de ſi près. Fiers de leurs reſſources, ils dédaignent les précautions; mais je leur conſeillerois encore de ſe ſervir de mon ſecret. Le génie eſt toûjours mieux emploié à embellir, qu'à réparer.

Je me garderai bien de faire valoir ici en détail tous les ſoins que j'ai donnés à la continuité & à l'accroiſſement de l'action; j'aime mieux me faire juſtice ſur un endroit où je n'ai pû me contenter moi-même.

La premiere Scene du troiſiéme Acte, où Polemon, le prétendu pere d'Oedipe, eſt arrêté par les Princes, m'a paru languiſſante au Théatre, & plus même que je ne l'avois prévû : car il eſt bon de le dire en paſſant; il y a cette difference entre la lecture & la repréſentation d'une Piéce, que les beautés & les défauts des diſcours ſe ſentent mieux dans la lecture, au lieu que la repréſentation découvre plus ſurement la force ou la foibleſſe de l'action. Quelquefois un homme d'un bon ſens ordinaire ſent tout à-coup au Théatre ce qui eſt échapé dans le Cabinet à la réflexion des connoiſſeurs.

En cherchant la raiſon de la langueur de la Scene, j'ai été ſurpris de l'aperce-

voir dans les précautions mêmes que j'avois prises pour la prévenir.

Polemon devoit d'abord donner sur son état des éclaircissemens qui servoient de préparation à de nouveaux événemens. Il n'auroit pû faire ce détail, en parlant à la Reine, trop impatiente du secret qui la regarde, pour s'occuper des affaires particulieres d'un berger.

J'ai donc choisi, pour témoins de ce détail, Eteocle & Polinice; & je m'imaginois par-là donner plus de dignité à la Scene: mais c'est cette dignité même qui en fait le vice. Qu'on me permette là-dessus une réflexion dont je me souviendrois, si je travaillois encore.

Quand on a à dire des choses qui ne doivent produire ni accroissement ni changement de passion dans les Personnages, il vaut mieux qu'elles ne soient dites qu'à de simples Confidens, parce qu'alors le Spectateur ne s'attend qu'à être instruit lui-même; & non pas à voir actuellement l'effet de ce qu'on lui aprend: mais au contraire si vous introduisez des Personnages importans, le Spectateur se promet qu'il en va naître de nouvelles passions & de nouveaux desseins; & la Scene lui paroît vuide, si les Acteurs se retirent au même état qu'ils sont entrés.

C'est cette attente trompée qui cause la langueur de la Scene. On demeure d'au-

tant plus froid qu'on s'est promis en vain plus d'émotion. J'avoüe volontiers ma méprise ; & je compte pour quelque dédommagement d'en avoir découvert l raison.

J'ai encore à prévenir le reproche d'orgueïl que semble mériter l'audace de traiter un sujet après le grand Corneille. Je ne désavoüe pas que l'entreprise n'ait l'air de présomption : mais il faut avoüer aussi que ce peut n'en être que l'air ; & j'ose assurer que de ma part, cela ne va pas plus loin.

L'opinion établie de la superiorité de Corneille sur tous les Auteurs Dramatiques, n'est pas le fruit de chacune de ses Piéces en particulier ; c'est le tribut légitime du mérite surprenant répandu dans tous ses Ouvrages ; & c'est au génie considéré en son entier, & non pas séparément, à aucune de ses productions, qu'est dû le prix de la Poësie Dramatique.

Quand on pense de combien Corneille s'est élevé au-dessus de ses prédecesseurs, quelle nouvelle richesse l'art a acquise entre ses mains, quelle est sa fecondité pour les desseins & pour les caracteres, quelle est la force de raison, l'abondance & le choix des sentimens, le sublime de l'expression qu'il étale en tant d'endroits, il

y auroit de l'extravagance à préſumer de l'égaler ; on ne pardonneroit pas même à un génie ſupérieur au ſien, s'il en naiſſoit, de ſentir trop tôt ſon avantage ; il devroit attendre modeſtement qu'à force de preuves, le Public en convînt, & douter encore après cela de ſon ſuccès.

Voilà préciſément comme je penſe de Corneille. Je me fais honneur d'avoüer toute mon inſuffiſance auprès d'un génie ſi rare ; & ſi l'on m'en croit, on ſera bien loin d'imaginer que jaye voulu lutter à cet égard contre un ſi grand Maître : mais il n'en eſt pas de même de ſes Piéces en particulier. Peut-être n'y en a-t-il point d'abſolument parfaite ; & voici, ce me ſemble, deux raiſons qui doivent y avoir laiſſé des défauts, même conſiderables.

La premiere : c'eſt que quand un Ecrivain trouve un art preſque encore dans le cahos, comme Corneille y a trouvé parmi nous la Tragedie, il n'en peut perfectionner que ſucceſſivement les différentes parties. Tantôt il ſonge à étendre l'art d'un côté, tantôt à l'enrichir d'un autre ; quelquefois il a en vuë les paſſions, d'autres fois les caracteres, quelquefois la juſteſſe & la regularité de l'intrigue ; il lutte à tout moment contre le torrent du mauvais goût ; il travaille peu à peu à purger le ſtile de ſes baſſeſſes, de ſes enflûres, de ce faux éclat qui ne naît que du jeu des pa-

roles; & à la place de ces agrémens de mode, il lui donne insensiblement une beauté de tous les pays & de tous les siécles. Plus il est parti de loin, plus le chemin qu'il a fait lui persuade aisément qu'il a atteint au terme. Il s'arrête, si ce n'est de lassitude, du moins par la satisfaction de ses progrès, qui, comparés à l'état où il a pris les choses, lui doivent paroître la perfection même.

La seconde raison vient du grand nombre des Ouvrages. Un génie qui enfante tant de différens desseins, est entrainé par sa propre abondance; il ne sauroit faire une attention scrupuleuse à tous les détails; il lui suffit de mettre chaque tableau en état de produire un grand effet; & pour augmenter cet effet de quelques degrés, il ne veut pas perdre un tems mieux employé à de nouveaux Ouvrages qui, dans leur totalité, sont d'un plus grand prix que ne le seroient quelques beautés de plus dans un seul.

On voit à present qu'un Auteur raisonnable peut bien, sans s'enorgueillir, traîter un sujet après Corneille. Sur quoi apuyeroit-il sa présomption? d'un côté il tire de lui-même les principes & les exemples qui doivent le guider; & c'est par son propre secours qu'il pourroit réüssir à le vaincre dans un sujet particulier.

De l'autre, moins dominé par une imagination feconde, il peut mettre au peu qu'il entreprend, un ſoin laborieux que Corneille a dû dédaigner, pour pouvoir multiplier ſes travaux, content que l'art ſe trouvât tout entier, quoiqu'épars, dans ſes differentes productions : éloge qui n'eſt peut-être dû qu'à lui ſeul.

J'avoüe cependant qu'en concourant ainſi avec les grands Maîtres, un Auteur peut ſe flater ſecretement de devenir leur digne rival ; c'eſt un étourdiſſement que je lui pardonnerois dans le cours du travail ; cette émulation l'échauffe, & peut même étendre ſon génie : mais après l'ouvrage fait, il n'a qu'à ſe ſervir de mes réflexions, pour ſe guerir d'une vanité qui ne lui eſt plus utile, & pour ſe remettre humblement à ſa place.

Comme avec l'Oedipe en Vers, j'expoſe encore au public la même Tragedie que j'avois faite en Proſe, avant que de la verſifier ; on me permettra de dire ici les raiſons pourquoi je ne l'ai pas hazardée au Théatre de la premiere façon ; & d'expoſer en même-tems le ſentiment où je ſuis qu'il ſeroit raiſonnable de faire des Tragedies en Proſe.

Deux raiſons m'ont empêché d'en riſquer la repréſentation.

La premiere : l'habitude des auditeurs qui n'entendent des Tragedies qu'en Vers.

La feconde : l'habitude des Acteurs mêmes qui n'en reprefentent pas d'autres.

On s'eft imaginé, car de quoi la force de l'habitude ne fait-elle pas des principes, que la pompe, la mefure des Vers & l'éclat de la rime étoient effentiels à la dignité de la Tragedie ; que les grands intérêts & les grandes paffions perdroient fans ce foutien, une grande partie de leur importance, comme fi l'admiration, la terreur & le pathétique ne pouvoient être l'effet du langage ordinaire.

Je n'ai ofé heurter un préjugé fi établi ; d'un côté, c'eft prudence ; j'ai pris le plus fûr, pour réuffir ; mais de l'autre, c'eft lâcheté ; mon exemple, pour peu qu'il eût été heureux, en eût encouragé de plus habiles. On ne tentera gueres de nouveautés utiles, s'il ne fe trouve pas des Auteurs affez généreux, pour rifquer de déplaire au public, en effayant de l'enrichir.

L'habitude des Acteurs eût encore augmenté le danger ; ils feroient prefque décontenancés dans le tragique, s'ils n'y parloient pas en Vers. Leur voix, leur maintien, leur gefte, tout s'y eft mefuré. Ce prétendu langage des Dieux qu'on eft accoutumé de refpecter, leur éleve l'imagination ; & réduits au langage ordinaire, ils ne fe paroîtroient plus à eux-mêmes fi importans, illufion qui leur eft né-

cessaire, pour en imposer mieux aux autres.

D'ailleurs la mesure & les phrases, ordinairement plus coupées dans les Vers, aident beaucoup leur intelligence; ils en discernent plus aisément le sens; ils en prennent mieux les tons, & ils les soutiennent davantage; au lieu qu'il leur faudroit plus de finesse que n'en ont quelques-uns, pour saisir dans les phrases étenduës de la Prose les inflexions délicates que demanderoient les raisonnemens & les passions.

Cependant, si contre ces préjugés & ces obstacles que fait naître l'habitude des uns & des autres, on pouvoit établir l'usage des Tragedies en Prose, j'ose croire qu'on y trouveroit de vrais avantages.

Premierement: l'avantage de la vraisemblance qui est absolument violée par la versification: car pourquoi, en faisant agir des hommes, ne les pas faire parler comme des hommes? n'est-il pas, j'ose le dire, contre nature, qu'un Héros, qu'une Princesse asservissent tous leurs discours à un certain nombre de sillabes; qu'ils y ménagent scrupuleusement des repos reglés; & qu'ils affectent, jusques dans le détail de leurs intérêts, ou dans leurs passions les plus impetueuses, le retour exact des mêmes sons qui ne peut être que le fruit d'une recherche aussi puerile que pénible? Que cette mascarade du discours

eſt étrange ! Et n'eſt-ce pas le triomphe de l'habitude que le plaiſir qu'on eſt parvenu à s'en faire.

Par le langage ordinaire, les Perſonnages & les ſentimens n'en paroîtroient-ils pas plus réels ; & par cela même, l'action n'en deviendroit-elle pas plus vraye? autrefois tous les Ouvrages de Théâtre étoient faits en Vers. La Comedie, malgré ſa familiarité eſſentielle, ſubiſſoit là-deſſus le même joug que la Tragedie. Dans la ſuite on s'eſt licentié ſouvent à écrire la Comedie en Proſe ; & ſelon la portée des Auteurs, elle en a acquis ſouvent plus de vivacité & de juſteſſe.

On dira peut-être qu'il y a plus loin du ſtile majeſtueux de la Tragedie à la Proſe, qu'il n'y avoit du ſtile aiſé de la Comedie: mais on ſe tromperoit, & les proportions ſont les mêmes. Il eſt vrai que les Perſonnages Tragiques doivent, par la convenance de leur état, parler avec plus de nobleſſe & d'élegance que les Comiques ; mais ils n'en doivent pas parler moins naturellement ; & leur dignité ne les rend pas Poëtes. Auſſi un Auteur judicieux ne ſe permet pas les audaces épiques, en faiſant parler ſes Acteurs. Rompez la meſure des Vers de Racine ; faites diſparoître ſes rimes ; vous ne retrouverez plus dans les diſcours qu'une élegance naturelle & pro-

portionnée aux rangs, aux intérêts, aux passions. Vous n'y perdrez en un mot que cet agencement étudié qui vous distrait de l'Acteur, pour admirer le Poëte, & qui ne paroîtroit qu'un abus de la parole à tout homme de bon sens qui n'auroit jamais entendu de Vers.

Il est encore évident qu'avec la liberté de choisir & d'arranger les paroles, on en auroit plus de facilité à perfectionner les choses. Jamais on ne seroit forcé d'adopter un mot impropre avec connoissance de cause par l'impossibilité d'ajuster à son gré le mot necessaire. On pourroit toûjours donner à un raisonnement sa gradation & sa force, au lieu que le caprice des rimes contraint souvent d'y mêler quelques foiblesses, ou quelque inutilité. Jamais, pour conserver un trait excellent, on ne seroit réduit à s'en permettre un médiocre. L'ordre, la précision, les convenances ne seroient plus à la merci de regles tyranniques que ne maîtrisent pas toûjours les plus grands génies; & enfin les Auteurs n'auroient plus à se passer, ni les lecteurs à pardonner de véritables fautes, sous le nom adouci de licences.

D'ailleurs, & voici peut-être l'avantage le plus considerable, la correction seroit infiniment aisée. L'Ecrivain le plus sur est sujet à de grandes méprises dans la chaleur de la composition; & quand il

vient à s'éclairer par ses propres réflexions, ou par la critique des autres, ce qu'il voudroit ôter est tellement uni à ce qu'il y a de plus heureux, qu'il renonce bientôt à des changemens impossibles: il aura plûtôt fait de mettre à justifier sa faute, l'esprit qu'il devroit employer à la corriger. En Prose il n'eût fallu que rayer un mot, & en substituer un autre: mais en Vers la substitution de ce mot va coûter un tour heureux, un Vers sublime, & peut-être, de proche en proche, une longue suite de discours.

M. Despreaux m'a dit lui-même qu'il avoit été vingt ans à corriger une fausse rime. Je rabats ce qu'il faut de l'hyperbole; mais il en reste toûjours assez pour être frapé du ridicule des hommes, d'avoir inventé un art exprès, pour se mettre souvent hors d'état d'exprimer exactement ce qu'ils voudroient dire; ou ce qui est encore pis, pour avoir à sacrifier ce qui seroit dit le plus heureusement, à des conditions que la raison n'a point prescrites. Au reste celui qui feroit une Tragedie en Prose auroit à se garder d'un piege. Il pourroit abuser de la facilité du stile, en se contentant trop tôt de ses premieres idées, & en ne faisant pas assez d'effort pour chercher le mieux, dès qu'il se seroit offert du raisonnable. Je lui recommande-

rois donc de mettre au choix des choſes le tems & le ſoin qu'exigeroit la verſification. Ce ſera toûjours un aſſez grand encouragement pour lui que la ſureté de trouver dans ſa langue de quoi exprimer heureuſement ce qu'il imaginera de ſublime & de pathétique.

Voici enfin un dernier fruit de l'uſage que je voudrois établir ; c'eſt de multiplier le nombre des Auteurs Dramatiques, en les diſpenſant d'un talent que bien des gens d'eſprit n'ont pas. N'y a-t'il pas des écrivains qui ont aſſez d'invention pour imaginer de grands deſſeins, aſſez de génie pour les bien arranger, aſſez de raiſon & d'eſprit pour les bien exécuter, mais qui ne ſe ſont jamais exercés à la verſification, ou qui par bon ſens s'en ſont rebutés de bonne heure par la perte de tems qu'elle coûte ? Quel dommage que tout ce mérite ſoit perdu pour le Théatre !

Si M. de Fenelon ne s'étoit mis au-deſſus du préjugé qui veut que les Poëmes ſoient en Vers, nous n'aurions pas le Télemaque, ſi brillant cependant des beautés mêmes qu'on appelle poëtiques, qu'on ne s'aviſe pas d'y ſouhaiter la parure des Vers. Penſons de même de la Tragedie ; & peut-être aurons-nous bien-tôt des Ouvrages d'une auſſi grande perfection dans leur genre.

COMPARAISON
DE LA PREMIERE SCENE
DE MITHRIDATE
AVEC LA MÊME SCENE
RE'DUITE EN PROSE,

D'où naiſſent quelques Réflexions ſur les Vers.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

XIPHARE'S, ARBATE.

XIPHARE'S.

ON nous faiſoit, Arbate, un récit fidelle. Rome triomphe en effet; & Mithridate eſt mort. Les Romains ont attaqué mon pere vers l'Euphrate; & ils ont trompé dans la nuit ſa prudence ordinaire. Tout ſon Camp diſperſé, & fuyant après une longue bataille, l'a laiſſé dans la foule des morts; & j'ai ſçû qu'entre les mains de Pompée, un ſoldat a remis ſon épée avec ſon diadême. Ainſi ce Roi qui durant quarante ans a laſſé lui ſeul tout ce que Rome eut de Chefs conſidérables; & qui, balançant la fortune dans l'Orient, vangeoit la querelle commune de tous les Rois, meurt; & laiſſe après lui, pour venger ſa mort, deux fils malheureux qui ne s'accordent pas.

ARBATE.

Vous, Seigneur! Eh quoi l'ardeur de regner en la place de votre pere vous rend déja ennemi de Pharnace!

XIPHARE'S.

Non; Arbate, je ne prétens point acheter à ce prix les débris d'un malheureux Empire; je ſçais reſpecter en lui l'avantage des ans; & ſatisfait des Etats marqués pour mon partage, je verrai tomber ſans regret entre ſes mains, tout ce que l'amitié de Rome lui promet.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

XIPHARE'S, ARBATE.

XIPHARE'S.

ON nous faisoit, Arbate, un fidelle rapport.
Rome en effet triomphe ; & Mithridate est mort.
Les Romains vers l'Euphrate ont attaqué mon pere,
Et trompé dans la nuit sa prudence ordinaire.
Après un long combat, tout son Camp dispersé,
Dans la foule des morts, en fuyant l'a laissé ;
Et j'ai sçû qu'un soldat dans les mains de Pompée
Avec son diadême a remis son épée.
Ainsi ce Roi qui seul a durant quarante ans,
Lassé tout ce que Rome eut de Chefs importans ;
Et qui dans l'Orient balançant la fortune,
Vengeoit de tous les Rois la querelle commune,
Meurt ; & laisse après lui, pour venger son trépas,
Deux fils infortunés qui ne s'accordent pas.

ARBATE.

Vous, Seigneur ! quoi l'ardeur de regner en sa place
Rend déja Xipharés ennemi de Pharnace !

XIPHARE'S.

Non ; je ne prétens point, cher Arbate, à ce prix,
D'un malheureux Empire acheter les débris.
Je sais en lui des ans respecter l'avantage ;
Et content des Etats marqués pour mon partage,
Je verai, sans regret, tomber entre ses mains,
Tout ce que lui promet l'amitié des Romains.

ARBATE.

L'amitié des Romains ! le fils de Mithridate !
Seigneur, est-il bien vrai. . . .

ARBATE.

L'amitié de Rome! un fils de Mithridate! est-il vrai, Seigneur...

XIPHARE'S.

N'en doute point. Pharnace depuis long-tems tout Romain dans le cœur, attend tout maintenant des Romains; & moi, plus fidelle que jamais à mon pere, je conserve une immortelle haine pour Rome. Cependant ma haine & ses prétentions sont le moindre sujet de nôtre discorde.

ARBATE.

Quel autre intérêt vous anime donc contre lui?

XIPHARE'S.

Je vais t'étonner. Monime, cette belle Monime qui attira tous les vœux du Roi notre pere & dont, après lui, Pharnace se déclare amoureux.

ARBATE.

Eh bien, Seigneur!

XIPHARE'S.

Je l'aime, Arbate; & je ne veux plus m'en taire, puisqu'enfin je n'ai plus que mon frere pour rival. Sans doute tu ne t'attendois pas à ce discours; mais ce n'est point un secret de peu de tems. Cet amour s'est long-tems augmenté dans le silence. Que n'en puis-je marquer toute la violence à tes yeux! te peindre mes premiers soupirs & mes premiers ennuis! mais dans le funeste état où nous sommes, ce n'est gueres le tems de m'occuper à rappeler le cours d'une Histoire amoureuse. Qu'il te suffise pour me justifier que je vis, que j'aimai le premier la Reine; que mon pere ignoroit encore jusqu'au nom de Monime, lorsque je conçus pour elle un légitime amour. Il la vit; mais au lieu de présenter à ses beautés un amour & des vœux dignes d'elle, il crut que, sans aspirer à plus de gloire, Monime lui céderoit

XIPHARE'S

N'en doute point, Arbate.
Pharnace, dès long-tems tout Romain dans le cœur,
Attend tout maintenant de Rome & du vainqueur;
Et moi, plus que jamais, à mon pere fidelle,
Je conserve aux Romains une haine immortelle:
Cependant, & ma haine, & ses prétentions
Sont les moindres sujets de nos divisions.

ARBATE.

Eh quel autre intérét contre lui vous anime?

XIPHARE'S.

Je m'en vais t'étonner. Cette belle Monime
Qui du Roi notre pere attira tous les vœux,
Dont Pharnace, après lui, se déclare amoureux....

ARBATE.

Eh bien, Seigneur!

XIPHARE'S.

Je l'aime; & ne veux plus m'en taire,
Puisqu'enfin pour rival je n'ai plus que mon frere.
Tu ne t'attendois pas sans doute à ce discours,
Mais ce n'est point, Arbate, un secret de deux jours.
Cet amour s'est long-tems accrû dans le silence.
Que n'en puis-je à tes yeux marquer la violence!
Et mes premiers soupirs, & mes premiers ennuis!
Mais en l'état funeste où nous sommes réduits,
Ce n'est gueres le tems d'occuper ma mémoire
A rapeller le cours d'une amoureuse Histoire.
Qu'il te suffise donc, pour me justifier,
Que je vis; que j'aimai la Reine le premier,
Que mon pere ignoroit jusqu'au nom de Monime,
Quand je conçus pour elle un amour légitime.
Il la vit: mais au lieu d'offrir à ses beautés
Un himen & des vœux dignes d'être écoutés;
Il crut que, sans prétendre une plus haute gloire,

une victoire indigne. Tu sçais par combien d'efforts il tenta sa vertu; & que, lassé de l'avoir combatuë en vain, absent, mais toûjours plein de son amour, il lui fit porter son diadéme par tes mains. Juge de mes douleurs, Arbate, quand j'appris par des bruits trop certains l'amour & les desseins du Roi; quand je sçus que la Reine réservée à son lit, avoit pris le chemin de Nymphée avec toi. Hélas! ce fut encore dans ce tems fatal que ma mere ouvrit les yeux aux offres des Romains. Peut-être, pour venger sa foi trompée par cet himen, ou peut-être, afin de ménager pour moi la faveur de Pompée, elle trahit Mithridate & livra aux Romains la Place & les Trésors qui lui étoient confiés Que devinsje, en apprenant ce crime! je ne regardai plus alors mon rival dans mon pere, j'oubliai que son amour traversoit le mien; & je n'eus plus devant les yeux que mon pere offensé. J'attaquai les Romains. Ma mere éperduë me vit en reprenant cette place qu'elle leur avoit livrée, me dévoüer contre eux aux dangers les plus mortels, & chercher à la désavoüer en mourant. Depuis ce tems l'Euxin fut libre; & il l'est encore; & des rives du Bosphore aux rives du Pont tout reconnut Mithridate; & ses Vaisseaux n'eurent plus que les vents & les eaux pour ennemis. Je voulois faire plus; & pour le secourir, je prétendois moi-méme m'avancer vers l'Euphrate. Je fus frappé soudain du bruit de sa mort. Au milieu de mes pleurs, je te l'avoüe, Monime que mon pere avoit laissée en tes mains., revint à ma pensée avec tous ses charmes; que dis-je! je tremblai en ce moment pour ses jours, je redoutai les cruelles amours du Roi. Tu sçais toi-même combien de fois ses transports jaloux ont assuré la mort

Elle lui céderoit une indigne victoire.
Tu ſçais par quels efforts il tenta ſa vertu ;
Et que laſſé d'avoir vainement combattu,
Abſent, mais toûjours plein de ſon amour extrême,
Il lui fit par tes mains porter ſon diadême.
Juge de mes douleurs, quand des bruits trop certains
M'annoncerent du Roi l'amour & les deſſeins ;
Quand je ſçus qu'à ſon lit Monime réſervée,
Avoit pris avec toi le chemin de Nymphée.
Hélas ! ce fut encor dans ce tems odieux
Qu'aux offres des Romains ma mere ouvrit les yeux.
Ou pour venger ſa foi par cet himen trompée,
Ou, ménageant pour moi la faveur de Pompée,
Elle trahit mon pere ; & rendit aux Romains
La place & les tréſors confiés en ſes mains.
Que devin-je, au récit du crime de ma mere !
Je ne regardai plus mon rival dans mon pere ;
J'oubliai mon amour par le ſien traverſé ;
Je n'eus devant mes yeux que mon pere offenſé.
J'attaquai les Romains ; & ma mere éperduë
Me vit, en reprenant cette place renduë,
A mille coups mortels contr'eux me dévoüer ;
Et chercher, en mourant, à la déſavoüer.
L'Euxin depuis ce tems fut libre, & l'eſt encore ;
Et des rives de Pont aux rives du Boſphorre,
Tout reconnut mon pere ; & ſes heureux vaiſſeaux
N'eurent plus d'ennemis que les vents & les eaux.
Je voulois faire plus : je prétendois, Arbate,
Moi-même, à ſon ſecours, m'avancer vers l'Euphrate ;
Je fus ſoudain frappé du bruit de ſon trépas.
Au milieu de mes pleurs, je ne le céle pas,
Monime qu'en tes mains mon pere avoit laiſſée,
Avec tous ſes attraits revint à ma penſée

de ſes maîtreſſes. Je volai auſſi-tôt vers Nymphée ; & mes triſtes regards rencontrerent Pharnace aux pieds de ſes murs ; j'en conçus un funeſte préſage. Tu nous reçus tous deux ; & tu ſçais le reſte. Pharnace toûjours violent dans ſes deſſeins, ne diſſimula point ſon amour préſomptueux : il conta à la Reine la diſgrace de mon pere, lui avoua ſon amour, & s'offrit à la place de Mithridate. Il le veût exécuter, comme il le dit ; mais je prétens éclater à mon tour Oüi, Arbate, autant que mon amour a reſpecté le pouvoir d'un pere à qui je fus dévoüé dès l'enfance, autant aujourd'hui ce même amour ſe révolte & brave l'autorité de ce nouveau rival. Ou Monime elle-meme conrraire à mon amour, condamnera l'aveu que j'ai réſolu de lui faire ; ou quelque malheur qu'il en puiſſe arriver, ce n'eſt que par mon trépas qu'on peut l'obtenir. Voilà, cher Arbate, tous les ſecrets dont je voulois t'inſtruire ; choiſi quel parti tu dois prendre ; vois lequel des deux mérite le mieux que tu te déclares pour lui, l'eſclave de Rome ou le fils de ton Roi. Fier de l'appui de Rome, peut-être que Pharnace croit commander dans Nymphée, & me parler en maître ; mais ma puiſſance ici ne reconnoît point la ſienne. Le Pont eſt ſon partage, Colchos eſt le mien ; & l'on ſçait que la Colchide & ſes Princes ont toûjours compté ce Boſphore au rang de leurs Etats.

ARBATE.

Commandez, Seigneur. Si j'ai quelque puiſſance, mon choix eſt fait ; je ferai mon devoir. Avec le même zéle & la même audace que je ſervois votre pere & que je gardois Nymphée contre votre frere & contre vous-même, après la mort du Roi, je vais vous ſervir contre tous. Et ne

Que dis-je ! en ce malheur, je tremblai pour ses
jours ;
Je redoutai du Roi les cruelles amours.
Tu sçais combien de fois ses jalouses tendresses
Ont pris soin d'assurer la mort de ses maitresses ;
Je volai vers Nymphée ; & mes tristes regards
Rencontrerent Pharnace aux pieds de ses remparts ;
J'en conçus, je l'avoüe, un présage funeste.
Tu nous reçûs tous deux ; & tu sçais tout le reste.
Pharnace, en ses desseins toûjours impétueux,
Ne dissimula point ses vœux présomptueux.
De mon pere à la Reine il compta la disgrace,
L'assura de sa mort, & s'offrit en sa place.
Comme il le dit, Arbate, il veut l'exécuter :
Mais enfin à mon tour je prétens éclater.
Autant que mon amour respecta la puissance
D'un pere à qui je fus dévoüé dès l'enfance,
Autant ce même amour maintenant révolté
De son nouveau rival brave l'autorité.
Ou Monime à ma flâme, elle-même contraire,
Condamnera l'aveu que je prétens lui faire ;
Ou bien quelques malheurs qu'il en puisse avenir,
Ce n'est que par ma mort qu'on la peut obtenir.
Voilà tous les secrets que je voulois t'apprendre.
C'est à toi de choisir quel parti tu veux prendre,
Qui des deux te paroît plus digne de ta foi,
L'esclave des Romains ou le fils de ton Roi.
Fier de leur amitié, Pharnace croit peut-être
Commander dans Nymphée, & me parler en maître.
Mais ici mon pouvoir ne connoît point le sien.
Le Pont est son partage ; & Colchos est le mien ;
Et l'on sçait que toûjour la Colchide & ses Princes
Ont compté ce Bosphore au rang de leurs Provinces.

ARBATE.

Commandez-moi, Seigneur. Si j'ai quelque pouvoir,

ſçais-je pas que ſans vous mon trépas aſſuré alloit ſuivre l'entrée de Pharnace en ces lieux? ſçais-je pas que mon ſang répandu par ſes mains eût ſouillé ces murs que j'avois défendus contre lui! Aſſurez-vous, Seigneur, du cœur & du choix de la Reine. Du reſte, ou je n'ai plus ici qu'une ombre vaine de crédit, ou Pharnace laiſſant le Boſphore entre vos mains ira joüir ailleurs des bontés de Rome.

XIPHARE'S.

Que ne devrai-je point à cette ardeur! mais on vient: cours cher Arbate. C'eſt Monime elle-même.

Que le Lecteur à préſent ſe rende témoignage à lui-même de l'effet que produit en lui cette Scene, telle qu'il vient de la lire, en comparaiſon de la Scene en Vers; & je lui demande ſi toutes les Tragedies de Racine, miſes en Proſe avec la même exactitude à conſerver ſes penſées, ſes tours & ſes expreſſions, en ne leur retranchant préciſement que l'agrément de la rime & de la meſure, ſi, dis-je, ces Tragedies feroient la même impreſſion de beauté, & produiroient le même dégré d'eſtime pour l'Auteur.

Quelques-uns me répondront peut-être qu'ils ne rabattroient rien, ni de l'idée de l'Ouvrage, ni de leur eſtime pour l'Ecrivain.

Je n'ai rien à dire à ceux là; je n'ai qu'à les féliciter de la force & de la droi-

Mon choix eſt déja fait ; je ferai mon devoir.
Avec le même zele, avec la même audace
Que je ſervois le pere, & gardois cette place,
Et contre votre frere, & même contre vous,
Apès la mort du Roi, je vous ſers contre tous.
Sans vous ne ſçais-je pas que ma mort aſſurée
De Pharnace en ces lieux alloit ſuivre l'entrée ?
Sçais-je pas que mon ſang par ſes mains répandu,
Eût ſouillé ce rempart contre lui défendu ?
Aſſurez-vous du cœur & du choix de la Reine.
Du reſte, ou mon credit n'eſt plus qu'une ombre vaine,
Ou Pharnace, laiſſant le Boſphore en vos mains,
Ira jouir ailleurs des bontés des Romains.

XIPHARE'S.

Que ne devrai-je point à cette ardeur extrême ?
Mais on vient. Cours, ami. C'eſt Monime elle-même.

ture de leur jugement qui les rend incapables de ſéduction.

Mais je m'adreſſe au plus grand nombre ſans comparaiſon ; à ceux qui ſentiroient un déchet conſidérable dans ces Tragedies, pour qui, par le ſeul changement de ſtile, elles deviendroient un Ouvrage ordinaire, & qui n'auroient plus de l'Auteur l'idée de grand génie que le mérite de la verſification leur a laiſſée. Je leur dis donc ce que je me ſuis dit à moi même, en me ſurprenant dans une pareille mépriſe, que nous n'eſtimons pas aſſez ce qui eſt réellement eſtimable ; & que nous eſtimons exceſſivement ce qui ne l'eſt gueres, pour ne pas dire ce qui ne l'eſt point du tout.

Qu'eſt-ce qui conſtituë la ſolide bonté d'un Ouvrage, ſi ce n'eſt la juſteſſe des penſées, liées entr'elles par le meilleur arrangement, la convenance des tours qui expriment des ſentimens proportionnés à la nature des choſes dont on parle, & le choix des expreſſions les plus propres à faire paſſer exactement dans l'eſprit des autres les idées qu'on veut leur donner. Voilà la raiſon; voilà l'éloquence; voilà la connoiſſance parfaite, & le ſeul uſage légitime d'une langue.

Après toutes ces conditions, que reſteroit-il à eſtimer dans un Ouvrage du côté de l'intelligence? c'eſt pourtant de ces beautés que les Tragedies de Racine ne perdroient rien, ſi on les réduiſoit en Proſe, comme je l'ai eſſayé ſur une Scene. Pourquoi donc nous paroîtroient-elles moins belles? Pourquoi les eſtimerions-nous moins? c'eſt ſans doute que nous ne ſentons pas aſſez leur vrai mérite; & que nous apprétions trop le mérite acceſſoire de la verſification.

Mais qu'eſt-ce que ce prétendu mérite que nous mettons à ſi haut prix? le vain mérite de la difficulté. Extravagance de la part de ceux qui impoſent ce joug, & de la part de ceux qui le reçoivent, travail également frivole & pénible.

Imaginons un moment qu'un homme ait

ait fait une Tragedie, parfaite à tous égards, mais en Prose. Quelqu'un lui vient dire : Voilà, Monsieur, un Ouvrage assez raisonnable, votre action est bien choisie & bien conduite : tous vos sentimens élevent l'esprit ou touchent le cœur : vos Personnages se disent précisément ce qu'ils doivent se dire, & avec toute la dignité qui leur convient : mais tout cela n'est encore que peu de chose ; & votre Ouvrage n'est qu'ébauché. Voulez-vous lui donner une beauté immortelle & vraiment sublime ? réduisez toutes vos pensées sous une mesure uniforme. Renfermez tous les membres de vos phrases en douze sillabes, en leur ménageant encore un repos au milieu des douze. Sur tout quand vous aurez terminé une de ces mesures par un mot d'une certaine désinance, terminez aussi la suivante, par une désinance pareille. Si vous remplissez ces conditions, d'assez bon génie que vous paroissez déja par votre Ouvrage, vous allez devenir un grand homme : mais ne changez rien à vos tours ni à vos expressions, puisqu'elles sont bonnes ; n'y ajoutez, n'en diminuez rien, puisqu'elles sont précises. C'est à vous de trouver le moyen de ranger tout ce que vous avez dit sous les nouvelles loix que je vous impose.

Conçoit-on rien de si ridicule qu'une

pareille propoſition ? mais que va devenir l'homme à qui on l'a faite, s'il veut bien s'y ſoumettre ? il n'a plus rien à penſer. Tout l'eſprit qui doit être dans ſon Ouvrage eſt déja trouvé. Il ne lui reſte plus à exercer qu'un travail mécanique & mépriſable : il va tourner ſes mots de toutes les façons, pour y découvrir quelques rimes, ou pour les faire plier ſous la meſure preſcrite. Dans l'impoſſibilité de trouver ſon compte, il ſera contraint de changer ſes tours & ſes expreſſions, quelquefois heureuſement, le plus ſouvent avec perte ; & enfin il va mettre pluſieurs années à vaincre des obſtacles, qui ſurmontés n'ajoûteront à ſon Ouvrage qu'un agrément de convention & contre nature, tandis que les vrayes beautés lui auront à peine couté quelques mois. Eſt-ce donc là l'exercice de la raiſon ? & un pareil rêveur n'eſt-il pas plus digne de pitié que de louange ? voilà pourtant, je n'exagere point, ce que les hommes demandent des Poëtes ; & voilà ce que nous faiſons entant que verſificateurs ; & ce qu'il y a de bien honteux ; c'eſt que l'eſtime la plus brillante ſoit attachée à ce mérite ; & que toutes choſes d'ailleurs égales, la ſeule verſification mette tant de diſtance entre les Auteurs.

Encore, ſi on ne ſe mettoit à verſifier

que bien assuré de ce qu'on veut dire, pour ne s'en laisser écarter par la contrainte que le moins qu'il seroit possible, ce ne seroit qu'un mauvais usage du tems: mais il y a pis. Les Poëtes pensent d'ordinaire en Vers; & c'est alors que la raison a beaucoup à souffrir.

Je demande pardon à mes confreres, si j'expose ici la maniere humiliante dont nous travaillons la plûpart. Nous pensons vaguement à la matiere que nous voulons traiter; nous y tendons notre esprit pour appeller les idées. S'il s'offre quelque chose de raisonnable, nous tâchons de découvrir aux environs de notre pensée quelques rimes, qui nous fassent entrevoir un sens aisé à lier avec ce que nous avons déja dans l'esprit. S'il ne s'en présente que d'éloignées, nous les rejettons bien vîte, en désesperant de les assujettir à nos vuës. S'il s'en présente une plus heureuse, elle devient une espece de bout-rimé qu'il faut remplir. Nous marchons ainsi de tatonnement en tatonnement, pour trouver notre compte; & l'on peut dire que le hazard des rimes détermine une grande partie du sens que nous employons. De là ces ongles rongés, ce front sourcilleux, ces gestes irréguliers qui sont comme le véhicule des idées, & qu'on appelle si mal à propos enthousias-

me : car quel mot convient moins à des rêveurs qui penſent, pour ainſi dire, à vuide, & qui, tout furieux qu'ils paroiſſent, ſont bien moins échaufés de l'abondance & de la force des penſées, qu'impatiens de n'en point avoir, ou de n'en avoir que de déraiſonnables ?

En quoi conſiſte alors la différence du bon & du mauvais Poëte? tous deux ſont ſujets au hazard ; mais le mauvais en eſt l'eſclave : il adopte trop vîte ce qui ſe préſente, ſoit faute de goût, ſoit ſeulement par laſſitude; au lieu que le bon s'en rend l'arbitre : il rejette conſtamment ce qui n'eſt ni ſenſé, ni à propos : il attend patiemment les momens heureux ; & quoi qu'il ne ſoit pas le maître de dire ce qu'il voudra, il l'eſt du moins de n'adopter que ce qui ſera bon à dire. Ainſi dans la ſuite des bonnes choſes qu'il reçoit, la juſteſſe de ſon choix ne laiſſe pas ſentir au lecteur combien le hazard des rimes & la contrainte de la meſure ont eu de part à l'Ouvrage.

M. Deſpreaux faiſoit gloire d'avoir appris à M. Racine à ne faire au plus que vingt Vers dans un jour : mais, quand vingt Vers ont coûté cinq ou ſix heures, combien doit-il y avoir eu de momens ſtériles? par combien d'états défectueux les Vers ont-ils dû paſſer, avant de par-

venir à l'état qui contente l'Auteur? que de fois a-t-il été honteux de ce qui s'offroit, & encore plus d'avoir adopté quelque tems du méprisable. M. Despreaux avoit dit :

Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.

C'étoit-là sans doute tout son secret; & il paroît que M. Racine l'avoit bien appris.

Je remarque à présent une autre méprise qui naît de la versification : c'est que la plûpart des lecteurs sentent dans les Tragedies de Racine une Poësie qu'ils n'y retrouveroient plus, si on les réduisoit en Prose; & cependant, en supposant toûjours qu'on n'y fît d'autre changement que de rompre les mesures, & de faire disparoître les rimes, elles n'y perdroient que la versification, & non pas la Poësie qui y pourroit être. J'entens par Poësie, les expressions audacieuses, les figures hyperboliques, tout ce langage reculé de l'usage ordinaire, & particulier aux Ecrivains qui font profession d'idées rares & de peintures énergiques.

Si l'on cherche cette sorte de Poësie dans Racine, on y en trouvera infiniment moins qu'on ne pense; & son grand mérite est qu'en effet il n'y en ait gueres. Il a fait parler des Personnages occupés de

divers intérêts, & agités de passions violentes. Il a dû suivre la nature, & ne leur prêter que des discours convenables à leur dignité & à leur situation; beaucoup de noblesse & d'élégance, puisque l'état des Acteurs tragiques le demande ; mais nul effort, nulle recherche d'ornemens ambitieux. Autrement ce ne seroit plus Pirrhus, Andromaque, ou tel autre qui parleroient, ce seroit Racine. Par exemple :

Les ombres par trois fois ont obscurci les Cieux,
Depuis que le sommeil n'est entré dans vos yeux ;
Et le jour a trois fois chassé la nuit obscure,
Depuis que votre corps languit sans nourriture.

On ne reconnoît pas à ce discours, la nourrice de Phœdre, mais l'Auteur qui se met à sa place ; & si dans une Piece tous les Personnages se tenoient de pareils discours, ce ne seroit plus une action naturelle & sérieuse, mais un pur jeu d'esprit, & un assaut de figures entre des Poëtes.

Je le répete encore : le grand mérite de Racine c'est de ne s'être permis que très rarement ce faste poëtique : car au lieu que, comme l'a dit Horace, l'éloge du Poëte épique est que, si l'on rompt la mesure de ses Vers, on retrouve toûjours les membres épars d'un Poëte, l'éloge de l'Auteur Dramatique, c'est qu'en rompant

de même les mesures, le Poëte disparoisse, & ne laisse voir que le Personnage.

On voit même par-là, que le simple Orateur est bien plus autorisé aux expressions audacieuses que l'Auteur Dramatique; car comme l'Orateur parle en son nom, & qu'on le sçait préparé, on ne lui reproche point le soin & la recherche, quoiqu'on les sente, pourvû qu'il n'en dise que de plus grandes choses. Il peut s'élever aux idées les plus hautes; s'échauffer à son gré sur les objets dont il parle; peindre tout avec force, & même avec quelque excès, pour étonner ou flater l'imagination. On s'est promis tout cela de son art; & il n'est comptable à l'auditeur que de beautés réelles & solides, quelqu'étudiées qu'elles paroissent : mais l'Auteur Dramatique révêt des Personnages étrangers. Il doit être fidele aux caracteres & aux passions qu'il représente; & sur-tout imiter de près le discours naturel de gens importans qui, sans préparation, se parlent selon leurs intérêts, & selon leur passion présente. Aussi je ne craindrai point de dire que dans le sens dont il s'agit, il y a, sans comparaison, beaucoup plus de Poësie dans M. Fléchier, que dans M. Racine : mais cette différence fait la gloire des deux, puisque l'un, dans ses Panégyriques, faisant une profession

ouverte d'éloquence, en a dû déployer toutes les richesses; au lieu que l'autre, faisant parler des Personnages, a dû s'en tenir à l'élegance qui leur convient.

Peut-être après tout ce que je viens de dire, s'élève-t'il quelque soupçon que je cherche à rabattre de la réputation de Racine. Je n'y vais répondre qu'en exposant bien sincérement l'idée que j'ai conçûë d'un génie si rare, & qui fait tant d'honneur à notre siecle : mais il faut remarquer auparavant que quelque gloire qui soit dûë à Racine, il ne peut jamais que marcher après Corneille. C'est à ce restaurateur de la Tragedie parmi nous, pourquoi ne pas dire l'inventeur, puisqu'il en a créé un nouveau genre; c'est à lui que nous devons ceux qui l'imitent, ceux qui l'égalent, ceux mêmes qui le surpasseroient.

J'ai peine à croire que Racine, venant le premiër eût été Corneille; mais je suis sûr que sans Corneille, il n'eût pas été Racine.

Il me paroît qu'il a uni à toutes les ressources du talent, une grande sureté de jugement & de raison; qu'il a joint à une imagination féconde & délicate, une connoissance parfaite de la langue, & une adresse merveilleuse à la manier. La preuve de son jugement, & de la flexibilité de son génie, ce sont ces progrès rapides qui

le firent parvenir dès le troisiéme effort, au point de perfection dont il n'est pas sorti depuis. De la Thébaïde à Alexandre, c'est un saut étonnant pour l'exactitude & la noblesse de la versification; d'Alexandre à Andromaque, c'en est un aussi considérable pour l'action & le sentiment; & de là jusqu'à Athalie, c'est toûjours un Poëte admirable, qui par l'assemblage de toutes sortes de beautés, désespere plus qu'il n'anime ceux qui travaillent après lui.

L'essence du Poëte est l'invention; & à regarder la Poësie dans ce sens, jusqu'où Racine l'a-t'il portée? que d'actions, que de sentimens, que de Personnages créez? car le germe historique d'où les Poëtes font éclore les Héros de Théatre, n'empêche pas que ce ne soit une espece de création; & si Racine a formé la plûpart des siens, un peu trop sur le modele de nos mœurs, ce n'est pas qu'il n'eût pû les varier avec un plus grand contraste : mais il a senti qu'il étoit bon de les raprocher de nous, pour nous intéresser plus sûrement.

Corneille a usé de toute son abondance, aux risques de n'être pas toûjours heureux. Racine n'a restraint la sienne que pour s'assurer mieux du succès, preuve nouvelle de jugement, de sçavoir regler son génie sur la fin qu'on se propose. Il a écrit en

Vers; & il n'y avoit pas à déliberer, puisque l'usage étoit établi, & que le Spectateur exige le plaisir de la versification, qui, du moins, par la force de l'habitude, a acquis sur nous tous les droits d'un plaisir naturel : mais ce n'est pas pour s'être imposé ce travail qu'il est digne de louange ; c'est en se l'imposant, d'avoir si bien évité tous les inconvéniens de la contrainte, qu'il semble, presque toûjours, n'avoir dû dire que ce qu'il a dit, & comme il l'a dit. Quand il raisonne, ce n'est pas comme dans bien d'autres, un amas de pensées détachées qui, toutes ensemble, sont bien les matériaux d'un raisonnement, mais qui n'en ont pas l'ordre naturel, tel que le produisent des idées bien conçûës & bien embrassées. Tout est fondu ensemble; tout est à sa place; & l'extrême justesse du Poëte ne laisse pas seulement appercevoir qu'il ait eu des difficultés à vaincre.

S'il exprime des sentimens, il ne se laisse pas emporter à la fougue d'une passion générale, ce qui ne demande qu'une sensibilité grossiere & de peu de ressource; il les mesure exactement aux caracteres, à la situation, aux convenances présentes ; & c'est ce qui demande un jugement exquis au milieu de la passion même. Non pas que la passion raisonne distinctement

dans ceux qui l'éprouvent : mais dans celui qui l'imite, il faut beaucoup de réflexion & de connoiſſance du cœur humain, pour diſcerner ces ménagemens & ces adreſſes qu'elle employe, ſans y penſer pour ſes intérêts ; car ſans effort, & par pur inſtinct, rien n'eſt quelquefois plus ingénieux que la paſſion ; & perſonne ne l'a mieux connuë que Racine.

Son goût excellent paroît encore dans la maniere de tourner ſes penſées. Il ne les aiguiſe point en traits ; c'eſt une raiſon, une élegance continuë qui ne ſe prépare point de chutes brillantes, & pour ainſi dire, de ces éclairs d'eſprit, où le bon ſens même prend l'air de pointes ; car pour les pointes réelles, ce ne ſeroit pas un éloge de ſe les être interdites ; & Corneille, après avoir lutté quelque tems contre ces puerilités, avoit déja mis le ſublime à leur place.

A l'égard du langage, on peut dire que par une intelligence ſinguliere de la valeur des termes, Racine s'en eſt fait un qui n'appartenoit qu'à lui. Il eſt tellement éloigné du langage commun, qu'il n'en paroît pourtant pas moins naturel ; il y a mis de la dignité, ſans aller juſqu'au Poëtique, je veux dire l'excès des figures. Combien d'alliances de mots inuſitées juſqu'à lui, dont on n'a preſque pas apperçû

l'audace ? Ce qu'il inventoit, sembloit plutôt manquer à la langue, que la violer. Ce n'est pas qu'il ne pût s'élever à toute l'énergie du Poëte épique ; il l'a bien fait voir dans quelques récits, où peut-être a-t-il affecté de se donner ce mérite aux dépens de la vraisemblance ; mais on ne doit lui en tenir que plus de compte, de s'être retenu dans tout le reste, par égard pour la raison. En un mot, jamais Poëte n'a été si maître de son art & de son génie ; & entre esprits égaux d'ailleurs, cette force est au-dessus de l'art & du génie même.

Sur cette justice que je rends de si grand cœur à Racine, qu'on ne m'accuse pas de me contredire, quand je remarque ailleurs quelques défauts de ses Pieces. Il échape toûjours quelque chose à la foiblesse humaine : de plus, ces défauts amenent souvent de grandes beautés : l'Auteur le plus sensé se les permet à ce prix ; & ils sont presque toûjours couverts par l'adresse des tours & l'élégance du langage.



SUITE
DES RÉFLEXIONS
SUR
LA TRAGÉDIE,
OÙ L'ON RE'POND
A M. DE VOLTAIRE.



A MONSIEUR
DE VOLTAIRE.

JE ſuis ravi, Monſieur, de vous voir ſi allarmé de ce que j'ai pû dire contre les Vers. Je ſonge d'abord à ce que nous promet cette chaleur à les défendre. Vous nous donnerez ſans doute encore beaucoup d'Ouvrages dans ce genre; & j'oſe le dire, j'y gagnerai moi-même autant que perſonne : car quoique je n'eſtime pas la verſification plus qu'elle ne vaut, quand j'y réflechis; je l'aime, dès que je lis de beaux Vers, autant que ſi la raiſon ne m'avoit pas éclairé ſur ſon vrai mérite. Votre délicateſſe ſur cette matiere vous a fait illuſion. Vous avez crû la Poëſie enveloppée dans les reproches que je fais aux Vers. On eſt ſoupçonneux à l'égard de ce qu'on aime. Votre titre déclare que vous combattez mes ſentimens ſur la Poëſie; mais prenez-y garde, je n'ai pas dit un mot contre elle : j'ai fait ſeulement quelques réflexions ſur les Vers. Ce ſont deux choſes bien

diſtinguées, quoiqu'elles ſoient aſſez ſouvent unies : j'ai vû même bien des gens s'étonner que je perdiſſe du tems à en prouver la diſtinction, parce qu'ils ne comprenoient pas que perſonne pût la nier : mais vous voyez bien que je n'avois pas tant de tort, puiſque vous-même, tout verſé que vous êtes dans la matiere, vous paroiſſez les confondre l'une avec l'autre. Ne craignez rien, Monſieur ; quand on interdiroit les Vers aux Génies poëtiques, ils trouveroient bien encore l'occaſion & les moyens d'être Poëtes en Proſe.

Venons à la maniere dont vous combattez mes ſentimens. Votre précipitation à me répondre, & votre facilité à dire avec grace ce qui ſe préſente à votre eſprit, ont fait que vous ne vous êtes pas mis en peine de m'entendre, & que vous avez crû pouvoir vous paſſer d'exactitude. Il en arrive que vous réfutez tout ce que je n'ai pas dit, & que vous ne répondez preſque pas un mot à ce que j'ai dit ; mépriſe qui vous divertiroit vous-même, ſi vous la pouviez voir d'un œil indifférent. Suivons l'ordre de votre Préface ; & s'il eſt vrai, comme je n'en doute point, que vous ne cherchiez que la vérité, tâchons de la découvrir enſemble.

Après avoir parlé de votre Oedipe du ton du monde le plus modeſte, en y re-

connoiſſant des défauts, & ſans en relever les beautés, vous ajoûtez que vous êtes bien loin de faire une Poëtique à l'occaſion de votre Tragédie, & de là, ce qui n'eſt plus ſi modeſte, vous parlez avec dedain de ces raiſonnemens délicats, tant rebattus depuis quelques années, & inutiles au progrès de l'art. Il ſemble, & j'aime à croire que c'eſt contre votre intention, que vous vouliez jetter ſur mon Ouvrage ce double reproche de répétition & d'inutilité.

Pour la répétition, je crois n'en être pas coupable. J'ai tâché de dire des choſes neuves, non pas abſolument ignorées; mais peu traitées, & confuſes du moins dans la plûpart des eſprits. C'eſt une nouveauté aſſez grande que de démêler des principes dont bien des gens ſe ſont douté quelquefois, mais qu'ils n'ont fait qu'entrevoir; & ce ne ſeroient plus des vérités, ſi le fond en étoit abſolument étranger à de bons eſprits.

A l'égard de l'inutilité : j'ai dit moi-même que mes réflexions, en les ſuppoſant judicieuſes, ne ſeroient que d'un foible ſecours à ceux qui voudroient ſe donner au Théatre ; & je les renvoïe à une école plus ſûre, au Théatre même, pour y étudier ce qui plaît & ce qui doit plaire. Mais vous, Monſieur, au lieu de ren-

dre juſtice à ma franchiſe, vous abuſez de ma penſée ; & elle devient fauſſe entre vos mains.

Les réflexions ſur les arts, & ſur tout, des arts auſſi compliqués & auſſi étendus que celui de la Tragédie, ne ſont pas d'auſſi peu d'uſage que vous le penſez ; & les vrais principes n'en ſont pas ſi ſimples que vous le dites. Les Pradons & les Boïers les ont connus, dites-vous, auſſi-bien que les Racines & les Corneilles : Oüi, Monſieur, les Pradons & les Boïers ont connu les grandes regles, les unités, la liaiſon des ſcenes, l'expoſition, le nœud, le dénoüement, & juſqu'à un certain point, la néceſſité de ſoutenir les caracteres, & d'imiter les paſſions : mais ils n'ont pas connu dans tout cela le meilleur choix ; en un mot, les ſources immédiates du plaiſir. Ce qu'ils obſervoient ne le produiſoit pas néceſſairement. Les réflexions importantes ſont celles dont l'exécution entraîneroit par elle-même l'émotion & l'intérêt ; & ce ſont celles-là qui abregeroient ſouvent bien du chemin à des génies qui s'égareroient long-tems, s'ils ne les faiſoient, ou ſi on ne les leur faiſoit faire.

Corneille lui-même, ce Reſtaurateur du Théatre, n'a-t'il pas long-tems chancelé ſur les principes ? Et depuis qu'il eût pris ſon eſſor dans le Cid, n'apprit-il rien

de la Critique de l'Academie? Cinna & Polieucte ne prouvent-ils pas bien l'utilité des réflexions? Racine n'apprit-il rien depuis Alexandre juſqu'à Andromaque. Il apperçut ſans doute, ou quelqu'un lui fit appercevoir, que dans Alexandre ſes perſonnages étoient trop raiſonneurs; & que la beauté des Vers ſans la vivacité des paſſions n'intéreſſe que foiblement le Spectateur. Il prit une nouvelle route dans Andromaque: il mit ſes Acteurs dans des ſituations plus vives; & par la chaleur des paſſions il atteignit le vrai but de la Tragédie, il arracha des larmes. Quand un Auteur de quelque reſſource a fait une piece malheureuſe au Théatre, il étudie les raiſons de ſa chute; & il reconnoît, malgré qu'il en ait, qu'il avoit ignoré quelque choſe: car s'il avoit vû qu'il devoit déplaire, il n'auroit ſûrement pas hazardé un Ouvrage qu'il ne donne que pour ſa gloire. Le fruit qu'il tire de ſon examen ſert bien-tôt à le relever de ſa chute; & ſi ce qu'il s'eſt dit à lui-même étoit écrit, ne pourroit-il pas être pour ſes Confreres de la même utilité qu'il l'eſt pour lui-même?

Pauline & Severe, dites-vous, ſont les véritables maîtres du Théatre. Ce diſcours eſt d'un homme ſenſible & qui eſt frapé vivement des beautés: mais, ſouffrez que je le diſe, on eſt la dupe de ſon

plaisir, quand on en conclud qu'on est suffisamment instruit. On est échauffé, il est vrai ; on désire de produire de pareilles beautés, & quand on a vos talens, Monsieur, on s'en sent capable. Il reste pourtant à étudier l'art de les amener, ce qui suppose bien des réflexions que l'excès même de la sensibilité empêche souvent de faire: il faut du sens froid pour refléchir. Ne seroit on pas bien obligé à celui qui nous applaniroit les voyes, & qui mettroit, pour ainsi dire, nos talens à leur aise, en leur donnant leurs sûretés. Enfin, Monsieur, quand les réflexions seroient inutiles aux Poëtes, ce que vous sentez bien qui n'est pas, le seroient-elles aux Spectateurs? Sont-ils indignes de notre attention? Leur est-il indifférent de connoître un art dont ils s'amusent? & de savoir justifier leur degoût, ou leur plaisir? Chacun est jaloux de sa raison, Monsieur: on aime à la perfectionner; & telle est la dignité de l'homme, on n'acquiert point de lumieres sans plaisir, quand même on y perdroit des illusions agréables.

Je ne cherche donc, Monsieur, en vous répondant, qu'à m'éclairer moi-même, ou à vous donner lieu de m'éclairer. Heureux les combats où le vaincu, s'il est raisonnable, remporte le même avantage que le vainqueur, je veux dire la vérité!

Ce que le vainqueur a de plus n'eſt ſouvent qu'un ſot orgüeil qui, loin d'ajoûter à ſon gain, en rabat beaucoup.

Vous dites que je prétens abolir les anciennes regles des unités ; & vous voulez les défendre. Je vous prie d'obſerver d'abord que, ſi je les attaque, c'eſt du moins ſans intérêt, ce qui fait un préjugé favorable pour mon ſentiment. Quand on établit des principes pour juſtifier ſa conduite, ils ſont ſuſpects, puiſqu'on en a beſoin : mais quand on en établit contre ſa conduite même, il y a lieu de croire qu'on ne conſulte que la raiſon. Je n'ai fait que quatre Tragédies ; & j'oſe me vanter, puiſqu'il le faut, d'y avoir été du moins auſſi fidéle aux unités que nos plus grands maîtres. On ne ſauroit me reprocher de m'être affranchi d'aucune des contraintes établies. Ce n'eſt donc pas pour moi que je prétens élargir la carriere, c'eſt pour nos ſucceſſeurs, c'eſt pour vous-même, Monſieur, ſi vous en avez le courage, quand des beautés ſupérieures à ces regles arbitraires demanderont que vous les violiez. Je veux, dites-vous, proſcrire ces unités ; car qui en attaque une les attaque toutes. Voilà deux mépriſes tout à la fois : l'une de m'imputer ce que je n'ai pas dit ; & l'autre, de faire vous-même une propoſition fauſſe.

Pour ce qui me regarde, j'ai trouvé l'unité d'action, fondamentale ; & les deux autres, utiles ; j'en ai même dit les raisons ; & je n'en ai condamné que la superstition, qui coûte quelquefois ce qui vaudroit mieux que ces regles.

Pour ce qui vous regarde, réflechissez-y un moment ; & vous préviendrez sans doute mes raisons. Ces trois unités que vous croyez si étroitement unies, sont au contraire très indépendantes l'une de l'autre. Il y a unité de tems & de lieu dans les Horaces ; & cependant il y a deux actions. Il y a unité d'action dans la Judith de Boïer, car les noms ne font rien ici à notre affaire ; & cependant il y a deux lieux, Bethulie & le Camp d'Holoferne ; & ne croyez pas récuser l'exemple, en disant que la piece est mauvaise d'ailleurs. Quelqu'autre défaut qu'elle puisse avoir, elle n'en prouvera pas moins que l'unité d'action n'est pas détruite par la multiplicité des lieux.

Je ne vous cite pas la Toison d'or de Corneille ; vous me diriez peut-être que c'est une piece en machines. La réponse ne seroit pas valable, puisque la différence des lieux n'y est pas l'effet de la machine, mais souvent dans la dispute on n'a pas la force de céder à la raison, dès qu'on peut saisir un prétexte pour s'y dérober.

Je vous dirai plus, Monſieur ; l'Unité d'intérêt eſt encore indépendante des trois autres unités, puiſque dans le Cid il n'y a unité ni de tems, ni de lieu, ni d'action, & que cependant l'unité d'intérêt y ſubſiſte toûjours, puiſqu'il n'y tombe jamais que ſur Rodrigue & ſur Chimene ; ce qui prouve très bien en paſſant que l'unité d'intérêt eſt très diſtinguée de l'unité d'action.

Comment avez-vous pu penſer un moment que l'unité d'action entraînât celle de lieu ? Conſultez la Nature & le Théatre même : tout vous contredit également. Dans la nature, il n'eſt jamais arrivé qu'une action auſſi étenduë que celle de nos Tragédies, ſe ſoit paſſée dans le même lieu. Il eût fallu trop de hazards ſinguliers qui ne ſe trouvent jamais enſemble. Il n'appartient qu'à l'art de raſſembler toutes les circonſtances néceſſaires à ſon deſſein par un grand nombre de ſuppoſitions qu'il lui plaît d'appeller vraiſemblables, ne pouvant les appeller vrayes. Au Théatre même, l'action la plus une, a pluſieurs parties qui ſe paſſent dans des lieux différens : il eſt vrai qu'on en raſſemble les récits dans le même lieu : mais ces récits ne ſont pas l'action ; & n'eſt-il pas vrai qu'elle conſiſte beaucoup plus dans ce qu'on fait que dans ce qu'on raconte ?

Prouvons tout de suite & par la même raison, que l'unité de tems n'emporte pas celle de lieu : car puisque dans nos Tragédies les différentes parties de l'action se passent dans différens lieux, sans violer l'unité de tems ; ne pourroit-on pas me les faire voir où elles se passent sans la violer davantage ? Quand on me vient dire que Pirrhus est allé au Temple avec Andromaque, & qu'on me raconte ce qui s'y est passé, me faudroit-il plus de tems pour voir l'action, que pour en entendre le récit ? Non sans doute : mais on s'est imposé la loi de ne point changer de Scene ; & l'on me dérobe par-là de grands spectacles qui feroient sans doute tout une autre impression que le récit le plus élégant.

Vous appuyez votre sentiment d'une comparaison bien riante, mais qui n'en est pas plus solide. C'est le propre du riant & des graces de dérober aisément la fausseté. Quand l'imagination est contente, on ne s'avise gueres d'interroger sa raison. Vous dites qu'on seroit choqué de voir deux événemens dans un tableau. Oüi sans doute : car un tableau ne doit représenter qu'un instant ; & deux événemens, deux lieux sont évidemment contradictoires à ce dessein. Il n'en est pas de même d'une Tragédie ; elle représente

ne

une action succeffive & qui en renferme plufieurs autres. Il y auroit vingt tableaux à faire des différens momens & des différentes fituations d'une Tragédie : donc il ne s'enfuit pas que la multiplicité d'événemens & de lieux qui choqueroit dans un tableau, choquât de même dans une Tragédie ; & vous voyez bien qu'on ne fauroit être trop en garde contre le féduifant des comparaifons.

Il eft à propos à préfent que je parle un peu plus au long de l'unité d'intérêt. C'eft une efpece de nouveauté dans mon Ouvrage, & l'endroit qui y mérite le plus d'éclairciffement : puifque vous vous y êtes mépris, beaucoup d'autres ne fauroient manquer de s'y méprendre. J'ai diftingué l'unité d'intérêt de celle d'action. Vous croyez que c'eft la même chofe ; mais je me flatte que vous en ferez bientôt défabufé ; & je ne veux que l'Oedipe de Corneille & le votre pour la preuve complete de mon fentiment.

Quelle eft l'action de l'Oedipe de Corneille ? C'eft la recherche du Meurtrier de Laïus. L'impunité du crime a irrité les Dieux contre Thebes ; & c'eft la punition du Meurtrier qui doit défarmer leur vengeance : c'eft donc la recherche, la découverte & le châtiment du coupa-

ble qui forment évidemment l'action de la Tragédie. L'action est une. Vous allez voir cependant que dans le cours de cette action unique il y a deux intérêts qui se succedent. Le premier tombe sur Théſée accuſé de la mort de Laïus. C'eſt lui que je vois d'abord en péril; & quand il en ſort, le danger retombe ſur Oedipe; & Théſée n'eſt plus dans le reſte de la Tragédie qu'un perſonnage inſipide. L'action eſt la même dans votre Oedipe. C'eſt la découverte du Meurtrier de Laïus: mais comme ſi vous aviez voulu imiter Corneille dans la duplicité d'intérêt, vous le faites tomber d'abord ſur Philoctete qui m'occupe long-tems lui ſeul; & quand ſon péril eſt paſſé, vous le faites partir de Thebes avec beaucoup de raiſon, ce me ſemble; car la piece eſt finie pour lui: elle commence alors pour Oedipe; & de là juſqu'au dénouëment, c'eſt à lui ſeul que je m'intéreſſe. Je vous avoüe que cela me paroît ſans replique. Je ne comprens pas ce que ce peut être qu'unité d'intérêt & unité d'action, ſi les idées que je viens d'en donner ne ſont pas les vrayes; & n'allez pas dire que ce ne ſoit là qu'une queſtion de mots; c'eſt à la lettre une queſtion d'idées. Autrement ce ſeroit jetter le langage dans une étrange confuſion;

& dès qu'il y a des idées distinctes & constantes attachées aux termes, disputer des termes, c'est disputer des idées mêmes. J'ai profité de la faute de Corneille & de la vôtre. L'action est la même dans ma Tragédie : mais l'intérêt y est un, puisque le péril des enfans d'Oedipe n'est pas distingué du sien. Ce n'est pas la premiere fois qu'on est éclairé par la méprise des plus habiles.

Tout ce que j'ai dit jusqu'ici, Monsieur, doit vous mettre au fait de ce qui m'a fait soupçonner que Coriolan, tel que je l'arrange & affranchi des unités, pourroit plaire à un peuple sensé, mais moins ami des regles. Vous vous recriez d'abord qu'un peuple sensé ne sauroit ne pas être ami des regles. Oüi, Monsieur, si les regles vouloient dire la raison : mais comme elles ne signifient là que des institutions arbitraires, on peut fort bien avoir le sens commun, sans les exiger. Ma pensée ne va donc en cet endroit qu'à prouver que l'unité seule d'un grand intérêt pourroit plaire par elle même, au lieu que les trois unités, sechement observées, pourroient encore glacer les Spectateurs. Voilà tout ce que j'ai prétendu insinuer ; & non pas, comme vous voulez le faire croire, qu'on pût s'accom-

moder parmi nous d'un arrangement ſi téméraire. Je ſais trop combien nous tenons à nos habitudes, & que qui entreprendroit de nous en faire changer, n'auroit pas moins beſoin d'adreſſe que de courage. Prenez-y garde. Ce n'eſt qu'en me ſuppoſant des deſſeins ſecrets, que vous vous faites des occaſions de Critique ; & ſi vous m'aviez voulu faire la juſtice de ne donner les choſes que pour ce que je les donne, & dans la préciſion que la vérité me preſcrit, peut-être n'auriez-vous pas entrepris de me combattre.

Permettez-moi, Monſieur, puiſque j'y ſuis, d'ajouter ici ſur l'unité d'intérêt quelques idées qui me paroiſſent utiles : elles ſerviront de ſupplément à ce que j'en ai déja dit dans mon Ouvrage.

Ce n'eſt point aſſez que l'intérêt ſoit un, il faut qu'il ſoit grand, continu, & qu'il croiſſe juſqu'à la fin. Il faut qu'il ſoit grand, parceque ce ne peut être qu'à proportion de ſon importance qu'il émeut : l'on s'en détacheroit bien-tôt s'il étoit médiocre. L'intérêt, par exemple, eſt trop petit dans Bérenice. Titus l'épouſera-t'il ? Ne l'épouſera-t'il pas ? L'événement eſt des plus familiers ; & c'eſt ſur ce défaut que rouloit la plaiſanterie de ce tems-là.

Marion pleure, Marion crie;
Marion veut qu'on la marie.

Il faut que l'intérêt ſoit continu, parce qu'autrement le Spectateur languiroit dans les intervalles, & qu'il ne reprendroit que foiblement une émotion interrompue. Il faut qu'il croiſſe juſqu'à la fin, parce que le cœur ne ſauroit demeurer long-tems dans le même état; & qu'il ſe refroidit s'il ne s'échauffe.

Voici donc, à mon ſens, ce qui peut contribuer le plus à la continuité d'intérêt: c'eſt la préſence fréquente des perſonnages pour qui le Spectateur a pris parti. On eſt bien plus touché quand on les voit que quand on parle d'eux, par la raiſon que les malheurs des abſens ne font qu'une impreſſion bien languiſſante, en comparaiſon de celle qu'on éprouveroit à les voir ſouffrir. Ainſi les Scenes qui ſe paſſent entre les perſécuteurs nous cauſent un ſentiment d'indignation qui par lui-même eſt déſagréable, au lieu que la vûe de ceux qu'on opprime nous cauſe celui de la pitié qui eſt le vrai plaiſir du Théatre.

De là naît une obſervation. Si l'intérêt ne tombe que ſur un perſonnage, il eſt difficile qu'il ſoit continu dans le ſens

où je prens ici ce terme : car ce personnage ne peut pas occuper toûjours le Théatre ; & il y aura nécessairement bien des Scenes foibles, en comparaison de celles où il paroîtra. Dans l'Ariane de Thomas Corneille, on ne s'intéresse qu'à cette Princesse. Tous les autres personnages sont rebutans ou froids ; & la piece n'est belle & touchante que parce qu'on y voit presque toûjours cette Amante malheureuse nous exposer elle-même ses sentimens, tantôt sa confiance, tantôt ses allarmes, & enfin son désespoir. Ainsi le plus sûr est de faire tomber l'intérêt sur deux personnes qui craignent réciproquement l'une pour l'autre, parce qu'alors je puis presque toûjours présenter aux Spectateurs l'une des deux ; & qu'ainsi la pitié, loin de souffrir le moindre affoiblissement, va croître à mesure que le danger deviendra plus pressant. Comme vous n'attaquez, Monsieur, dans mes Réflexions sur la Tragédie que ce que j'ai dit des unités, j'ai crû devoir m'étendre un peu sur cette matiere ; & tacher d'obtenir votre approbation pour tout l'Ouvrage, en justifiant ce qui vous en avoit paru défectueux.

Mais vous me faites un nouveau reproche ; & c'est ici que votre feu redou-

ble ; je dirois presque votre colere, tant vous paroissez scandalisé de mon audace : mais la passion vous a un peu déguisé les choses. Vous dites que je veux proscrire la Poësie du Théatre, & que je veux donner des Tragédies en Prose : Est-ce donc proscrire la Poësie du Théatre, de n'en admettre que ce que Racine s'en est permis, & d'en retrancher seulement les expressions épiques qui feroient dégénerer les personnages en Poëtes de profession ? Est-ce vouloir donner des Tragédies en Prose que de conjecturer seulement qu'elles pourroient plaire, & de n'en oser donner une toute faite ? Je ne demande qu'une simple tolérance pour ceux qui avec de grands talens pour la Tragédie, n'auroient pas celui de la versification. Je ne veux rien ôter au public ; je voudrois au contraire essayer de l'enrichir. Ne croyez pas, par exemple, que je vous permisse la Tragédie en Prose, si j'en étois le maître : nous y perdrions sûrement un plaisir ; mais j'ose croire que, malgré ce plaisir de moins, quelques Génies heureux pourroient nous toucher en Prose ; & que la plus grande vérité de l'imitation jointe à toute l'élégance que le genre comporte, nous consoleroit de l'absence des Vers. Qui prendra ma pen-

fée dans toute fa modération trouvera peut-être que vous en manquez dans vos reproches. Enfin, Monfieur, qu'arriveroit il de l'épreuve que je défirerois? Les Tragédies en Profe plairoient ou ne plairoient pas. Si elles ne plaifoient pas, quoiqu'aux vers près, elles raffemblaffent à un haut degré toutes les beautés du genre, qu'aurions-nous perdu? Nous n'en faurions que mieux à quoi nous en tenir; & les Vers demeureroient tranquilles dans leur poffeffion. Si elles plaifoient au contraire; n'aurions-nous pas multiplié nos plaifirs? Car je fuis fûr que vous n'appréhendez pas que la Profe fît tomber les Vers : vous comptez trop fur le pouvoir de la mefure & de la rime pour craindre qu'elles puffent avoir du deffous. Franchement je ne le crains pas non plus, quoique le cas ne me paroiffe pas abfolument impoffible. Trouvez bon, Monfieur; que je vous conte un petit fait qui me tiendra lieu de raifonnement.

Je ne fais quel Voyageur nous parle d'une Nation qui faifoit de la Mufique un de fes plus grands plaifirs. Les Vers y étoient nés du chant, comme par tout ailleurs. On mefura des paroles aux airs; & l'on ne faifoit point de Vers qui ne fe

chantassent. Depuis on inventa des Spectacles où l'on représentoit les actions & les avantures des Héros ; en un mot, on fit des Tragédies, mais on n'en fit qu'en Musique ; & le peuple, charmé du double plaisir que produisoit l'alliance de l'harmonie & de l'imitation des actions humaines, conclut sans hésiter sur la foi de son plaisir, que c'étoit-là la forme essentielle de la Tragédie. Cependant un Novateur s'avisa de penser autrement : il s'imagina que des Tragédies en Vers, simplement recitées, pourroient plaire ; & il osa avancer en public cet étrange paradoxe. Une grande partie de la Nation se souleva contre lui : on l'accusa de méconnoître les véritables idées des choses. Quoi donc, lui disoit-on de toutes parts, comptez-vous pour rien le charme de l'harmonie si puissant sur les hommes ? Ne sentez-vous pas combien les diverses inflexions de la Musique relevent les choses indifférentes, & ce qu'elles ajoutent de force aux sentimens & à la passion ? Voudriez-vous réduire nos Tragédies à la nudité des Vers ? Le Novateur convenoit modestement qu'il y auroit de la perte du côté de l'oreille ; mais peut-être, représentoit-il, y regagneroit-on du côté de l'imitation ; & puisque les hommes ne

parlent point en Musique, les actions & les sentimens n'en paroîtroient que plus vrais par les seules inflexions du langage ordinaire. Non, lui répondit-on, cela même y devroit nuire : les Héros des Tragédies nous ressembleroient trop. La majesté & le pathétique qui résultent des sons mariés aux paroles, dégénereroient en une familiarité insipide dans le simple récit. Nous croirions voir des Héros de nos jours ; & autant de rabattu sur l'admiration. On lui permit cependant, dans l'espérance de s'en mocquer, d'éprouver son nouveau systême. Il fit une Tragédie ; & comme elle étoit touchante, elle fit, malgré le préjugé, une partie de son impression naturelle. On fut touché ; on pleura ; bien des gens ne laisserent pas de la condamner tout en pleurant. D'autres moins difficiles sçurent gré de leurs larmes à l'Auteur, & se contenterent de dire que, malgré la supériorité du Spectacle ordinaire, on pourroit encore se divertir à celui-ci. On fit bien-tôt d'autres Tragédies dans ce genre. Peu à peu la nouvelle habitude balança l'ancienne ; & ce nouvel usage, traité d'abord de chimérique, se vit dans la suite plus de partisans que le premier. Le Novateur, enhardi par son succès, ne s'en tint pas là. Il osa faire de

nouvelles réflexions. Vous n'avez pas encore aſſez fait, dit-il au peuple. Pourquoi des Vers dans vos Tragédies ? Pourquoi ce reſte de Muſique dans la repréſentation des choſes ordinaires ? Puiſque vous faites agir des hommes, faites les parler comme des hommes. Vous vous êtes rapprochés de la nature ; encore un pas, & vous l'atteindrez. Faites parler vos Acteurs en Proſe ; & vous aurez une imitation parfaite, & dans ſa plus grande naïveté. On eut d'abord quelque peine à s'y habituer : mais enfin on ſentit la force & le charme de la vérité ; & ces peuples s'étonnent aujourd'hui que leurs ancêtres ne compriſſent pas qu'on pût s'accommoder d'une imitation ſi vraye.

Il ne reſte plus, Monſieur, que ce que j'ai pû dire contre les Vers ; & d'abord vous vous étonnez comme d'un prodige qu'un homme qui en a tant fait cherche lui-même à les dégrader. Sur cela je vous avoüerai que ſi je n'avois remarqué en effet que les vrais inconvéniens de la verſification, je m'applaudirois d'être là-deſſus plus raiſonnable que ceux qui ne les ſentent pas. Je ſais qu'un peu d'yvreſſe ſur l'Art où l'on s'exerce, a ſouvent ſon avantage : il redouble nôtre courage & nos forces pour en ſurmonter les difficul-

tés ; & l'on n'y feroit pas des progrès si grands & si rapides, si on le croyoit moins digne de l'estime des hommes. Ainsi, Monsieur, cachez-vous long-tems les défauts des Vers : j'aime à vous voir encore dans l'yvresse : le génie n'en prendra qu'un plus grand essor : mais enfin cela ne prescrit pas contre la raison : elle a droit de revenir sur tout ; & c'est toûjours une disposition d'esprit bien estimable que d'être prêt à s'y rendre contre ses propres intérêts. Un Sculpteur peut croire son Art au-dessus de la Peinture : cette préférence qu'il lui donne, l'anime à s'y distinguer : mais l'accuseroit-on de mauvais sens, s'il reconnoissoit que la Peinture a l'avantage d'une imitation plus parfaite ? Je dirai plus : il faut se défier, si j'ose parler ainsi, de cet orgüeil de profession : il peut nous jetter dans le mépris de bien des choses qui valent souvent mieux que celles que nous faisons ; & c'est ce qui arrive dans le Bourgeois Gentilhomme au Maître à danser & au Maître de Musique. Tout ne va mal dans le monde selon eux, que parce qu'on n'y fait pas assez la Musique & la Danse. Enfin, Monsieur, quoique j'aime les Vers autant que personne, j suis pourtant bien-aise de les connoîtr pour ce qu'ils sont. Il faut conserver un

peu de discernement jusques dans la passion. Le Misantrope, tout amoureux qu'il est de Celimene, est pourtant frappé de tous ses défauts, tandis que les Marquis ne s'en doutent pas.

Il s'en faut bien que je sois là-dessus aussi témeraire qu'on le pense. Je vous prie d'abord de remarquer que je n'ai parlé que de la versification Françoise. Il ne m'appartient pas d'apprecier les agrémens ni les difficultés des autres : or en convenant que le goût des Vers est naturel à tous les peuples ; ce que je crois vrai, puisque les Vers sont nés du chant & que l'on a chanté par tout ; il faut convenir aussi que les différens peuples ne se sont pas rencontrés dans les regles qu'ils s'y sont prescrites ; quelques-uns même se sont passé des Vers, & n'ont fait consister la Poësie que dans la magnificence & l'audace des figures. Selon le témoignage de M. Arnaud * telle est la Poësie des Hébreux que nous reconnoissons pour la plus sublime de toutes. Voici ses paroles. » Ce n'étoit peut-être que dans le » langage extrêmement figuré que con- » sistoit la Poësie hébraïque, n'y ayant » guéres d'apparence qu'elle consistât en

* Réponse à la Préface de Monsieur Dubois sur l'Eloquence de la Chaire.

» un certain nombre de pieds & de sylla-
» bes, les unes breves, les autres lon-
» gues, comme la Poësie Grecque & La-
» tine «.

Monsieur Arnaud est bien éloigné de soupçonner la moindre rime. Quoiqu'il en soit, les peuples se sont imposé différentes mesures. Quelques-uns ont employé la rime; d'autres ne l'ont pas imaginée, ou l'ont dédaignée. Le caprice y a eu bonne part; & l'habitude a fait le reste : ce qui prouve qu'aucune de ces institutions ne produit par elle-même un plaisir nécessaire & commun à tous les hommes : or quelques Nations doivent avoir été moins heureuses les unes que les autres dans le choix de leurs Vers. Eh pourquoi ne pourroit-ce pas être les François qui s'y seroient le plus trompés? Voici ce qne M. l'Archevêque de Cambrai qui n'est pas le seul de son avis a dit de nôtre versification. Je cite son témoignage, parce qu'il doit être d'un grand poids. Il étoit grand Poëte lui-même dans le plus beau sens de ce terme: Il étoit infiniment sensible à l'harmonie des Vers Grecs & Latins qu'il citoit fréquemment d'abondance de goût: il avoit une connoissance délicate de nôtre langue; & d'ailleurs il avoit lû & relû nos

grands Versificateurs, les Corneilles, les Despreaux & les Racines : En un mot, il n'avoit aucun des défauts qui pourroient faire recuser un témoin sur le dégoût des Vers. Lisez pourtant ce qu'il a dit des nôtres.

» Les Vers de nos Odes où les rimes
» sont entrelacées, ont une varieté, une
» grace & une harmonie que nos Vers
» héroïques ne peuvent égaler. Ceux-ci
» fatiguent l'oreille par leur uniformité.
» Le Latin a une infinité d'inversions &
» de cadences. Au contraire le François
» n'admet aucune inversion de phrase ; il
» procede toûjours méthodiquement par
» un Nominatif, par un Verbe & par son
» régime. La rime gêne plus qu'elle n'or-
» ne les Vers ; elle les charge d'épithetes ;
» elle rend souvent la diction forcée, &
» pleine d'une vaine parure ; en allongeant
» les discours, elle les affoiblit ; souvent
» on a recours à un Vers inutile, pour en
» amener un bon. Il faut avoüer que la
» sévérité de nos regles a rendu nôtre
» Versification presque impossible. Les
» grands Vers sont presque toûjours, ou
» languissans, ou raboteux «.

Je ne suis pas à beaucoup près si difficile que M. de Cambrai ; & il s'en faut bien que les beaux Vers me paroissent

aussi rares qu'à lui. Ce que je sais cependant, c'est que la rime & la mesure entraînent bien des impropriétés de termes, & de mauvais arrangemens d'idées. Qui examineroit rigoureusement nos plus grands Poëtes, les convaincroit à chaque page de n'être exacts ni pour la langue ni pour le sens. Que l'on y trouveroit de choses aussi mal arrangées que ces quatre Vers de Monsieur Despreaux !

Quoi ! dira-t'on d'abord, un Ver, une Fourmi,
Un Insecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un Taureau qui rumine, une Chevre qui broute
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'homme? Oüi
sans doute.

En laissant à part la petite faute de langue dont on ne peut se prendre qu'à la mesure, *ont l'esprit mieux tourné que n'a l'homme*, quoique la regle demandât que ne l'a l'homme; la force naturelle de la question consiste à passer du moins absurde au plus absurde. Il falloit dire. Quoi ! dira-t'on, un Taureau qui rumine, une Chevre qui broute, une fourmi, un Ver, un Insecte rampant qui ne vit qu'à demi : mais la rime, *Oüi sans doute*, a tout dérangé; & elle a détruit la gradation essentielle de l'objection. Combien dans nos plus grands Poëtes trouveroit-

on de choſes auſſi-mal en ordre? Or il y a bien des gens pour qui les Vers ſont trop chers à ce prix. Qu'on les plaigne tant qu'on voudra de n'être pas aſſez ſenſibles à l'harmonie pour pardonner ces petits défauts; ils plaignent les autres à leur tour d'être aſſez peu ſenſibles à la perfection du ſens pour s'en paſſer à ſi bon marché. Ces pitiés reciproques ne concluent rien. C'eſt à la raiſon à décider. Pour vous, Monſieur, vous vantez le charme de la verſification en général: mais vous ne touchez à rien de ce que j'ai dit; & vous pourriez avoir raiſon dans tout ce que vous alléguez, ſans en avoir moins de tort avec moi.

J'ai traité la matiere dans trois morceaux ſéparés, & dans des vûës toutes différentes. Pour ne rien confondre, vous aviez à combattre dans chaque morceau ce que j'y établis: mais il vous a paru plus commode de vous jetter dans le vague, & de laiſſer ſoupçonner ſeulement que vous me répondiez, en vous gardant bien de le faire.

Dans le premier morceau je veux faire voir les illuſions qui naiſſent des Vers, ce qui, bien loin d'en nier le plaiſir, l'établit formellement: car pourquoi des choſes conſervées en leur entier, & juſques dans leurs tours & dans leurs expreſſions,

deviendroient-elles en Prose si foibles & si languissantes, en comparaison de ce qu'elles nous paroissent en Vers ? si ce n'étoit du plaisir que nous font les Vers par eux-mêmes. Au lieu de prendre ma pensée, je prétens, à ce que vous dites, qu'une Scene de Tragédie, réduite en Prose, ne perd rien de sa force & de sa grace ; pour cela j'y réduits une Scene de Mithridate ; & personne, ajoutez-vous, ne la peut lire. Y avez-vous bien songé, Monsieur ? Quoi ! nos plus grands Poëtes dépoüillés de la rime & de la mesure, & réduits exactement à leurs pensées, ne pourroient plus se lire ! Qui les a jamais dégradés à ce point ? & qui leur fait cet outrage ? Vous, Monsieur, qui voulez les défendre.

Que personne ne puisse lire la Scene en question, le sentiment est bien exagéré : mais n'importe : Plus il l'est, plus vous prouvez pour moi, contre votre intention : car ne s'ensuit-il pas de là que nous estimons beaucoup moins le sens que la versification ? Et c'est positivement ce que je veux dire : or par une saillie de Philosophe qu'il faut, s'il vous plaît, me passer, je fais quelque honte à des hommes raisonnables, d'estimer plus un bruit mesuré, que des idées qui les éclairent ;

ou des fentimens qui les touchent ; & je dis que le foin de mefurer ce bruit qu'on appelle fi mal-à-propos enthoufiafme, n'eft en foi qu'un travail auffi pénible que frivole. Je n'en veux d'autre témoin que vous, Monfieur. Combien de fois dans vos féchereffes & dans l'impuiffance d'exprimer vos penfées, avez-vous traité de folie la rime & la mefure qui vous arrêtoient ? Combien de fois avez-vous éprouvé comme Defpreaux que la rime quinteufe difoit noir, quand vous vouliez dire blanc ? Prenez-y garde en paffant, la Profe dit blanc dès qu'elle le veut ; & voilà fon avantage. Defpreaux a maudit élégamment l'infenfé qui inventa la rime & la mefure, & qui s'avifa d'y enchaîner la raifon. Tout fon enthoufiafme dans cette Satyre fe réduifoit à rêver longtems fans fuccès ; à effacer des pages entieres, à n'écrire quatre mots que pour en effacer trois ; en un mot, à ne pouvoir fe contenter & à s'en plaindre. Vous me direz qu'il a furmonté la difficulté. Il eft vrai, Monfieur, mais pour des penfées fi communes, qu'à peine les auroit-il jugées dignes d'être dites, fi elles lui avoient moins coûté. Ce Suiffe fi Philofophe, qui a écrit fur les François & les Anglois, a remarqué ce vuide & ce frivole dans

plusieurs Ouvrages de notre grand Versificateur qui, à son avis, n'a pensé que bien superficiellement : mais, il faut l'avoüer, c'est par cela même qu'avec une grande élégance de détail, il en est plus agréable au grand nombre.

J'ose vous le demander à vous-même : d'où viennent les corrections multipliées que vous faites tous les jours à vos Poëmes ? si ce n'est, comme je l'ai dit, que pour un homme difficile les Vers ne sont jamais achevés.

J'ai remarqué une seconde illusion : c'est qu'on s'imagine souvent sentir dans les Vers de la Poësie qui n'y est pas ; & la Scene de Mithridate, réduite en Prose, prouve parfaitement ma pensée, puisqu'on est surpris de n'y pas trouver une expression qui ne convienne au stile libre. Cette illusion est d'autant plus dangereuse, que les Auteurs tragiques, s'imaginant qu'il faut toûjours de la Poësie dans les Vers, s'abandonnent mal-à-propos à l'excès des figures, & qu'ils sont enflés & recherchés où ils ne devroient être que d'une simplicité élégante. On fait vanité de porter l'Epique dans la Tragédie : en croyant la parer, on la déguise. Les personnages paroissent souvent composer de beaux Vers, plutôt qu'exposer des sentimens. Au lieu

de ne se permettre que des discours naturels, on les surcharge d'expressions poëtiques qui ne sont pas du caractere de la passion, & dont le Misantrope diroit bien.

Affectation pure;
Et ce n'est pas ainsi que parle la nature.

J'en conviens pourtant : n'a pas ces défauts qui veut. Je sais estimer le degré d'imagination qui en est la source: mais je sais aussi qu'il faut maîtriser cette imagination dominante, & l'assujettir toûjours à la raison & aux convenances. Des beautés déplacées deviennent de véritables fautes. Voilà tout ce que j'établis dans ce premier morceau; & vous le laissez dans son entier, puisque vous n'en avez rien combattu.

Le second est une Ode, où, sans versification, j'essaye poëtiquement tous les genres. J'y reconnois les vrais avantages des Vers, l'admiration qui naît de la difficulté surmontée, le plaisir de l'oreille par les nombres quoiqu'arbitraires, les efforts que la contrainte même des Vers fait faire à l'esprit, & qui quelquefois lui font trouver mieux qu'il ne cherchoit, l'empire que l'habitude leur a donné sur nous, & les secours qu'ils prêtent à la mémoire; & je concluds seulement, malgré tous ces

avantages, qu'il reste à la Prose celui d'être plus maîtresse du discours. Vous n'aviez, pour me combattre, à m'objecter que deux choses, ou l'oubli de quelque avantage des Vers, ou la fausseté de celui que j'attribuë à la Prose. Vous n'avez fait ni l'un ni l'autre; & la raison ne vous l'a pas permis. En effet depuis le petit soulevement que j'ai causé au Parnasse, je n'entens contre moi que mes propres raisons; & le plaisant est qu'on pense m'ouvrir les yeux, & qu'en me répétant, on veüille m'apprendre à moi-même ce que j'ai dit. Ainsi ce second morceau demeure encore sans réponse.

Le troisiéme est ma Réponse à M. de la Faye. Je répons précisément à chacune de ses raisons. Il falloit, pour me combattre, me prouver l'insuffisance de quelqu'une de mes réponses; & c'est encore ce que vous n'avez pas fait. Monsieur de la Faye, pour la préférence de la versification, ne m'allegue que des raisons très-foibles, parce qu'il n'y en a pas d'autres; & il avoit le droit de s'en contenter, puisqu'il me parle en Vers où le spécieux suffit de reste : mais c'est en usurper le privilege que de n'en avoir pas dit de meilleures en Prose.

Que combattez-vous donc, Monsieur?

Vous me direz sans doute que c'est le résultat de tout ce que j'ai avancé : mais vous allez voir que vous n'y touchez pas plus qu'au détail. Voici ce que j'ai résumé moi-même.

Il y a bien des gens qui aiment les Vers, malgré tous leurs inconvéniens ; & malgré toutes mes réflexions, je suis moi-même de ce nombre. Ayons donc des Vers, puisqu'il nous en faut ; encourageons les Versificateurs ; attachons même la gloire à la peine qu'ils se donnent, puisqu'autrement personne ne la prendroit : mais comme il y a aussi des gens raisonnables à qui la contrainte & la monotonie des Vers déplaisent ; & qu'il y a d'ailleurs des Ecrivains qui, n'étant pas Versificateurs, ont pourtant de quoi réüssir en Prose dans tous les genres, comme M. de Fenelon l'a fait dans le Poëme épique, laissons la liberté des stiles, afin de contenter tous les goûts.

Loin de détruire ce résultat, vous le confirmez vous-même, sans le vouloir. Il y a une infinité de gens de bon sens, dites-vous, qui n'aiment point la Poësie, faute de la connoître. Eh bien, Monsieur, ces gens de bon sens sont-ils indignes de toutes les imitations que les Versificateurs s'arrogent à eux seuls ? Et puisqu'il y a

des Ecrivains qui, aux Vers près, peuvent leur en procurer le plaisir, ne voilà-t'il pas des Auteurs & des Lecteurs faits les uns pour les autres? Pourquoi leur interdire l'usage de leurs talens & de leur goût? De bonne foi cela seroit-il raisonnable? Que combattez-vous donc encore une fois? Une idée qui n'est pas la mienne; & c'est la méprise qui regne dans toute vôtre Préface. Vous croyez que je veux anéantir les unités, que je veux bannir la Poësie du Théatre; & enfin que je veux proscrire les Vers. Je n'ai rien dit de tout cela; & ce n'est pourtant que cela que vous combattez.

Vous pourriez m'interroger à votre tour & me demander d'où vient que vos soupçons sont précisément l'idée que bien des gens ont retenuë de mes réflexions sur les Vers? Je vous répondrai naïvement, Monsieur: En voici, ce me semble, la raison. C'est que d'un côté accusant les Vers de nous séduire souvent sur le fond des choses, remarquant de l'autre beaucoup d'inconvéniens qu'entraînent la rime & la mesure, jettant quelquefois du ridicule sur l'enthousiasme prétendu des Versificateurs, les chargeant encore un peu de la puérilité & du badinage des bouts-rimés qui ne se sentent que

trop dans les meilleurs Ouvrages ; & enfin détruisant la vaine préférence qu'ils se donnent sur les autres Ecrivains, j'ai donné lieu de soupçonner que je méprisois assez les Vers, pour en condamner tout-à-fait l'usage : mais non, Monsieur, je le répete, ce n'est point là ma conséquence ; & vous auriez dû le voir : car un Critique n'en est pas quitte pour soupçonner ; il y doit regarder de plus près.

Puisque les Vers nous plaisent, malgré ce qu'il en coûte souvent à la justesse & aux convenances, je n'ai garde de les proscrire ; & sans examiner davantage d'où peut naître le plaisir qu'ils nous font, si c'est de l'admiration de la difficulté surmontée, ou du pouvoir de l'habitude, presqu'aussi puissante sur les hommes que la nature, ou même d'une mesure symétrique qui, comme je l'ai dit, satisfait en nous un goût naturel, pourvû qu'elle ne dégénére pas en une uniformité continuë, & contraire à un autre goût aussi naturel qui est celui de la variété ; sans, dis-je, entrer dans ces discussions, désormais inutiles & ennuyeuses, il me suffit que les Vers plaisent pour ne pas souhaiter qu'on s'en prive. Je vous invite moi même à nous en donner le plus qu'il sera possible. Vous avez de quoi en éviter les

inconvéniens mieux que beaucoup d'autres ; & j'ose vous l'assurer, sur la foi de mon goût pour les Vers & de mon estime pour vous, je serai toûjours un de vos plus sensibles & de vos plus zélés Approbateurs.



ŒDIPE,

TRAGEDIE.



A

SON ALTESSE SERENISSIME

MADAME

LA DUCHESSE

DU MAINE.

ADAME,

Le suffrage de VOTRE ALTESSE SERENISSIME, *me flate trop pour ne pas saisir l'occasion de m'en faire honneur, en mettant cette Tragedie*

V iij

ſous vos auſpices. Vous lui avez applaudi à la lecture ; & dès ce moment, MADAME, *je joüis de l'approbation publique que me garentiſſoit la Vôtre. Pour faire de ma Tragedie une apologie triomphante, je n'aurois qu'à répéter les raiſons dont vous vouliez bien appuyer votre ſuffrage : mais qui peut dire les choſes comme vous les dites ; & comment en conſerver tout le prix ! Je ne parle pas ſeulement de ces graces qui vous ſont propres, & qui ſuffiroient ſeules à la perſuaſion, je parle encore de ce raiſonnement ſolide, dont la force, la juſteſſe, & la préciſion ont un charme ſupérieur aux graces mêmes. Oüi,* MADAME, *je l'ai penſé toutes les fois que j'ai eû l'honneur de vous entendre, l'eſprit & le génie ſçavent faire de la langue commune une langue particuliere ; & Vous prêtez tous les jours à la nôtre des beautés auſſi naturelles qu'imprévûes, & qui ſemblent devoir s'offrir d'elles-mêmes, quoiqu'il ſoit ſi rare de les rencon-*

trer. Qu'il m'est glorieux, MADAME *d'avoir pû contenter un goût aussi éclairé! mais ce qui m'en flate le plus; c'est l'occasion de Vous offrir avec quelque confiance l'hommage le plus sincere, & de vous assurer du profond respect avec lequel je suis,*

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE SERENISSIME,

Le très-humble; & très-obéïssant serviteur,
HOUDART DE LA MOTTE.

PERSONNAGES.

ŒDIPE.

JOCASTE.

ÉTÉOCLE.

POLINICE.

DYMAS.

PHŒDIME.

POLÉMON.

GARDES.

La Scene est dans le Palais des Rois de Thébes.



ŒDIPE,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE.

ŒDIPE, DYMAS.

DYMAS.

Quels ordres! non Seigneur; ce seroit vous trahir.
Non; l'horreur que je sens me défend d'obéir.

OEDIPE.

Rassure-toi, Dymas. Touché de tes allarmes;
Ton Roi, je l'avoûrai, te sçait gré de tes larmes.
Mais quelque trouble ici qui puisse t'émouvoir
Peut-il un seul instant balancer ton devoir?
Va; ne perds point de tems: averti le Grand Prêtre
De l'effort que le Ciel exige de ton Maître:

Vv

Qu'il prépare les vœux & l'Autel & l'encens ;
Et qu'au Temple appellez, les Thébains gémiſſans
Viennent me voir calmer la céleſte vengeance ;
Et des jours de leur Roi payer leur délivrance.

DYMAS.

Ah! ne m'accablez pas de cet ordre abſolu,
Seigneur, ce dévoûment eſt-il donc réſolu ?
Quel Dieu vous a parlé? Par quelle loi ſuprême,
Etes-vous donc forcé....

OEDIPE.

C'eſt Apollon lui-même;
Je l'ai vû cette nuit de ſes fléches armé,
Le front terrible, & l'œil de courroux enflammé,
Trois fois dans mes eſprits répandre l'épouvante.
Je ſuis encor frappé de ſa voix menaçante.
Ce n'étoit point un ſonge. A l'éclat qui m'a lui,
De mes yeux étonnés, le ſommeil avoit fui.
Je tombois à ſes pieds, Mes ſoupirs & mes larmes,
Pour mon peuple imploroient la fin de nos allarmes.
Trois fois il m'a redit, en dédaignant mes pleurs,
Que Thébe demeuroit en proye à ſes fureurs,
Si, pour la dérober à ce fléau funeſte,
Mon ſang ne déſarmoit la colere céleſte.
Je ne balance point. Diſſipe ton effroi.
Va, J'obéis aux Dieux, obéis à ton Roi.



SCENE II.

OEDIPE, JOCASTE, DYMAS, PHOEDIME.

JOCASTE.

OU courez-vous, Seigneur ? Parlez ; & que je ſçache
Quel important deſſein de ces lieux vous arrache.

DYMAS.

Le Roi veut aujourd'hui mourir pour les Thébains,
Madame ; & ſon ſalut n'eſt plus qu'entre vos mains.
Prêt à donner aux Rois un ſi tragique exemple,
C'eſt pour tout préparer, qu'il m'envoyoit au Temple.

OEDIPE.

C'eſt trop me réſiſter. Obéïs-moi, Dymas.

DYMAS.

Quoi qu'il pût m'en coûter, je n'obéïrois pas,
Madame, ſi mon cœur, pour calmer ſes allarmes,
Ne s'aſſuroit encor du pouvoir de vos larmes.



SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, PHOEDIME.

JOCASTE.

O Edipe veut mourir ! L'ai-je bien entendu !
Déja la voix me manque ; & mon cœur éperdu....

OEDIPE.

J'attens de votre amour un autre témoignage,
Jocaste. Il faut ici respecter mon courage.
Songez que ce dessein, puisque je m'y résous,
Est digne d'un grand Roi, digne de votre époux ;
Et que le nœud sacré qui nous joint l'un à l'autre,
Du devoir d'un époux fait aujourd'hui le votre.

JOCASTE.

Oedipe veut mourir ! Et quand j'en veux douter,
Votre bouche cruelle ose me l'attester.
Que vous ai-je donc fait pour m'arracher la vie ?

OEDIPE.

Par un ordre divin la mienne m'est ravie.
Les Dieux m'ont cette nuit prononcé leurs décrets.
J'obéis. Vous pleurez ! mais pourquoi ces regrets ?
Songez depuis quel tems mon ame est accablée
Sous le fléau mortel dont Thébe est désolée ;
Que mon Peuple périt ; qu'ardent à son secours,
Dans les plus tristes soins je consume mes jours ;
En vain je les console ; en vain je les rassure ;
On méconnoît par tout l'amour & la nature.
Plus de liens sacrés & plus de cœurs unis.
Le Frere fuit le Frere ; & le Pere, le Fils.

Les femmes, au mépris des nœuds qui les attachent,
Des bras de leurs Epoux avec horreur s'arrachent.
L'effroi d'un prompt trépas & d'un affreux tourment
Eteint dans tous les cœurs tout autre sentiment.
Il faut pour mes Sujets, dans ce désordre extrême,
Que de tous les devoirs je me charge moi-même,
Sans pouvoir leur donner dans ce commun effroi,
D'autre soulagement que les pleurs de leur Roi.
Voilà de quelle horreur mon trépas me délivre.
Je sauve mes Sujets, quand je cesse de vivre.
Ne voyez point ma mort; n'en voyez que l'honneur.
Et je m'applaudirois même de mon bonheur,
Si d'un si beau trépas la fortune jalouse
Ne laissoit dans les pleurs mes Fils & mon Epouse.

JOCASTE.

D'horreur & de surprise accablée à la fois,
Je cherchois vainement l'usage de ma voix:
L'excès du désespoir doit enfin me le rendre.
Croyez-vous donc, malgré ce que je viens d'entendre,
Pouvoir, sans mon aveu, disposer de vos jours?
Songez-vous quel serment m'en engage le cours?
Et que du saint hymen l'autorité suprême
Me donne autant de droit sur vos jours, qu'à vous-même?
Que sert de m'annoncer l'ordre incertain des Dieux?
Ah! que ces Dieux cruels paroissent à mes yeux!
Que, la foudre à la main, condamnant l'un & l'autre,
Ils viennent demander & ma vie & la votre!
Alors, oüi, prête alors à me sacrifier,
J'obéis & mon sang coulera le premier.

Mais vous ne m'alleguez peut-être qu'un vain
songe,
Funeste fruit des maux où le Destin nous plonge.
De l'erreur de vos sens vous faisant un devoir,
Vous ne comptez pour rien Jocaste au désespoir,
Jocaste, cette Epouse autrefois si chérie,
Qui vous donna sa main & son Trône & sa vie;
Qui, s'il faut l'avouër, pour se donner à vous,
Brava, sans balancer, le céleste courroux
Dont je devois subir les fureurs vengeresses,
Si jamais de l'amour j'écoutois les foiblesses.
D'un crime fait pour vous, qu'il falloit prévenir;
C'est vous-même, vous seul qui voulez me punir.

OE D I P E.

De grace épargnez-moi de si rudes atteintes.
N'abusez point ici du pouvoir de vos plaintes.
Votre amour est en droit d'exiger tout. Eh bien,
C'est par ce même amour qui couronna le mien,
Par vos sermens, toûjours présens à ma mémoire,
Qu'un époux vous invite à respecter sa gloire:
En apprenant mon sort, voyez ce que je dois.
Le Ciel ne m'a point fait naître du sang des Rois;
Je vous l'ai déja dit. Mais il faut plus vous dire.
Mon obscure naissance auroit dû m'interdire
L'espoir ambitieux d'égaler les Héros.
Cependant, dès l'enfance indigné du repos,
Je ne sçais quel instinct, je ne sçais quelle audace,
Au mépris des périls, m'appelloit sur leur trace.
Ce superbe desir fut lui seul écouté.
Et des champs paternels fuyant l'oisiveté,
Résolu désormais de n'avoir de patrie
Que les lieux où la gloire illustreroit ma vie,
Aux Autels d'Apollon j'offris mes premiers vœux.
Quelle fut sa réponse! où cours-tu, malheureux,

Dit-il? De quels honneurs conçois-tu l'espérance?
Tu quittes pour jamais la paix & l'innocence.
Retourne: ou tu vas voir, si tu ne m'en crois pas,
Les malheurs & le crime attachés à tes pas.
Pour mon ambition ce fut un vain obstacle.
Tout mon cœur révolté démentit cet Oracle.
Je sentis du plaisir à braver le malheur;
Et le crime parut impossible à mon cœur.
Je pris le nom d'Oedipe; & de dangers avide,
Je cherchai les Brigands oubliés par Alcide;
Et lorsque mon courage après quelques essais
Put se promettre à Thébe un plus noble succès;
Quand j'appris que le Sphinx pouvoit combler ma gloire,
Et que le Trône étoit le prix de la victoire,
Mon espoir me servit de guide: & sur sa foi
Je partis, je volai, je me crûs déja Roi,
Je vainquis. J'osai plus; je vous aimai, Madame.
Du don de votre main vous payâtes ma flâme;
Et sans un don si cher, j'en atteste les Dieux,
Ce Trône tant cherché n'étoit rien à mes yeux.
De ces jours fortunés envisagez la suite.
Oedipe a sauvé Thébe, & les Dieux l'ont proscrite.
Je vois, malgré mes soins, mon Peuple m'échaper.
D'un invisible foudre ils se sentent fraper;
Et parmi ces horreurs dont l'aspect me déchire,
Je meurs autant de fois qu'un des Thébains expire.
Du côté des malheurs mon destin est rempli.
L'Oracle d'Apollon n'est que trop accompli.
Ce n'est plus qu'en mourant que je puis mettre obstacle
Au reste menaçant de ce fatal Oracle.
Plaignez-vous une mort honorable à jamais,

Où la vertu tiendra la place des forfaits!
Soutenez donc, Madame, un malheur nécessaire.
C'en est fait. Je mourrai. Rien ne peut m'en distraire.
Déja par mon trépas j'aurois fléchi le sort;
Mais, aux yeux des Thébains, je veux que cet effort
Soit de mes sentimens l'éclatant témoignage;
Qu'il soit de mes Enfans l'exemple & l'héritage;
Et qu'avant de regner, ils apprennent de moi
Que mourir pour son Peuple est la gloire d'un Roi.

JOCASTE.

Phœdime, allez; qu'ici les deux Princes se rendent:
Les adieux de leur Pere & les miens les attendent.

SCENE VI.

OEDIPE, JOCASTE.

JOCASTE.

TRop inflexible Epoux, je ne vous survis pas:
Vous avez prononcé l'Arrêt de mon trépas.

OEDIPE.

Non, vous ne mourrez point. Domptez cette foiblesse.
Vous vous devez encor aux Fils que je vous laisse.
A gouverner mon Peuple, instruisez-les tous deux:
Quand je l'aurai sauvé, qu'ils le rendent heureux:
Que vos sages conseils, qu'une tendre prudence
Fasse en ces cœurs aigris naître l'intelligence;

La haine trop long-tems a flétri leurs vertus ;
Qu'ils soient amis du moins, quand je ne serai
plus :
Leur courage promet des Héros à la Terre :
Mais si vous n'étouffez cette fatale guerre
Que le courroux du Ciel semble allumer en-
tr'eux,
Ne vous en promettez que des crimes fameux.
Vivez pour ces Enfans qu'un Pere vous confie :
Je leur donne ma mort ; donnez-leur votre vie :
Vivez pour ce dépôt commis à votre foi ;
Rendez-le digne enfin & de vous & de moi.

SCENE V.

OEDIPE, JOCASTE, ETE'OCLE, POLINICE.

JOCASTE.

VEnez, & partagez les douleurs d'une Mere ;
Le Roi veut s'immoler ; vous n'avez plus de
Pere :
Suivez ses pas ; il va vous conduire aux Autels.
Allez vous-même offrir son sang aux Immortels.
Apprenez aujourd'hui d'un exemple si rare,
Qu'un Souverain n'est plus qu'un cruel, qu'un
barbare,
Qui sçait de la nature anéantir les loix ;
Et qu'Epouse & qu'Enfans sur lui n'ont plus de
droits.

ETE'OCLE.

Est-il possible ? ô Ciel !

POLINICE.

Que venons-nous d'entendre !

OEDIPE.

N'augmentez point mes maux ; mon cœur n'est
que trop tendre.
Vous m'aimez ; mais il faut me chérir en Héros,
Désirer mes vrais biens, & craindre mes vrais
maux.
Les Dieux pour mes Sujets veulent que je périsse.
Si j'osois différer ce juste sacrifice,
Ce seroit désormais de mes cruelles mains
Que partiroient les coups qui frappent les Thé-
bains.
Seul je leur tiendrois lieu des noires Euménides ;
Et mes moindres délais seroient des parricides.
Vous-même, humiliez de mon indigne effroi,
Vous rougiriez, mes Fils, d'être sortis de moi.

ETEOCLE.

Non, non, quelques raisons que vous puissiez
nous dire,
N'esperez pas, Seigneur, de nous y voir souf-
crire.

OEDIPE.

N'esperez pas non plus ébranler mon dessein.
Mais vos pleurs, mes Enfans, ne coulent point
en vain.
De l'amour paternel, j'ai toutes les foiblesses ;
Venez, & recevez mes dernieres tendresses.

ETEOCLE.

Au comble des douleurs, nous abandonnez-
vous ?

POLINICE.

Nous verrez-vous, sans fruit, embrasser vos ge-
noux ?

JOCASTE.

Cruel, vous soûtenez un spectacle si tendre ?

OEDIPE.

A peine ma vertu suffit à m'en défendre.
Levez-vous, mes Enfans. De la faveur des
Dieux
Vous m'êtes, l'un & l'autre, un gage précieux ;

Mais cette averſion dont ils vous font la proye,
De leur propre bienfait, empoiſonne la joye.

ETE'OCLE.

Ah! du moins, dans l'amour que vous doivent vos Fils,
Mon Pere, vous voyez des Freres bien unis.
Vivez, pour triompher d'un coupable caprice,
Dont nous-mémes, Seigneur, nous ſentons l'injuſtice.
Vivez, pour nous le voir ſacrifier toûjours
A l'intérêt ſacré du bonheur de vos jours.

POLINICE.

Pour lier à jamais le Frere avec le Frere,
Rendez-nous notre Roi; rendez-nous notre Pere.
Quel autre frein, hélas! pourroit nous retenir?
Et, ſi nous vous perdons, qu'allons-nous devenir?

SCENE VI.

OEDIPE, JOCASTE, ETE'OCLE, POLINICE, DYMAS.

OEDIPE.

Tout eſt-il prêt, Dymas? Eſt-il tems de me rendre....

DYMAS.

Je frémis des malheurs que je viens vous apprendre.
Mais, Seigneur, que vos Fils s'éloignent de ces lieux:
Je ne puis dévoiler ces malheurs à leurs yeux.

OEDIPE.

Laiſſez-nous, mes Enfans.

SCENE VII.

OEDIPE, JOCASTE, DYMAS.

OEDIPE *à Dymas.*

Toi, parle sans contrainte.

JOCASTE.

Dans l'état où je suis, d'où vient encor ma crainte ?

DYMAS.

J'ai trouvé le Pontife offrant au Ciel les vœux
De vieillards désolés & d'Enfans malheureux ;
Il a sçu par ma voix vos volontés dernieres.
Bien-tôt interrompant les augustes prieres,
Du Dieu qu'il imploroit le Prêtre a paru plein :
Son visage alteré marque un transport soudain ;
Sur son front effrayé ses cheveux se hérissent ;
De menaçans éclairs ses regards se remplissent ;
Par tout, autour de lui, sa divine fureur
Répand dans les esprits une sainte terreur.
Tout tremble ; tout s'émeut à son aspect farouche :
Et cet Oracle enfin est sorti de sa bouche.
» Peuple, vos tourmens vont finir.
» D'une coupable main Laïus fut la victime ;
» Et le Ciel, indigné du crime,
» S'arme aujourd'hui pour le punir.
» Il attendoit qu'à sa justice
» Thébe immolât le meurtrier ;
» Et lassé de l'attente, il veut, pour l'expier,
» Qu'un Fils de Jocaste périsse.

JOCASTE.

Dieux ! un Fils de Jocaste !

OEDIPE.

O Ciel! un de mes Fils!
De quels frémissemens tous mes sens sont saisis!
C'est donc ainsi, grands Dieux, qu'il falloit vous entendre?
C'est ainsi qu'aux Autels mon sang doit se répandre?
O fatales clartés! O jour rempli d'horreur!
Que ne me laissiez-vous joüir de mon erreur?
Loin de plaindre ma mort, je vous en rendois grace.
Tout est changé. Mon sang dans mes veines se glace.
Je ne me connois plus. Que devenir? Rentrons;
Et voyons, s'il se peut, ce que nous résoudrons.

Fin du premier Acte





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JOCASTE, PHOEDIME.

JOCASTE.

AU milieu des horreurs dont je ſuis pourſui-
vie,
Phœdime, conçois-tu que je ſouffre la vie ?
Comment, ſans expirer, ſoûtenir tant de coups ?
Le glaive ſuſpendu menaçoit mon Epoux ;
Mais à peine ce glaive abandonne ſa tête,
Sur celle de mes Fils je le vois qui s'arrête.
De toutes les douleurs tour-à-tour je gémis.
Je frémiſſois Epouſe ; & Mere ; je frémis.
C'eſt le prix d'un forfait que le Ciel nous revele.
Laïus reçut la mort d'une main criminelle :
Et contre Thébe entiere Apollon irrité,
De la mort de Laïus venge l'impunité.
A ces obſcurités que pourrois-je comprendre ?
Tu ſçais de ce malheur ce que l'on vint m'ap-
prendre :
Tu ſçais que nul mortel n'eut de part à ſa mort ;
Et mes larmes n'ont pû la reprocher qu'au ſort.

PHOEDIME.

Contre tant de malheurs armez votre courage ;
Madame ; & ne ſongez qu'à conjurer l'orage.

JOCASTE.

Je fais ce que je puis. Déja mon premier ſoin

De la mort de Laïus fait chercher le témoin.
On va de ſon deſert m'amener Iphicrate.
S'il nous cachoit un crime, il faudra qu'il éclate:
Et ſi le criminel reſpiroit en ces lieux,
Son ſupplice, peut-être, appaiſeroit les Dieux.
Du Palais cependant la Garde eſt avertie;
Aux Princes on en doit défendre la ſortie:
Ils ignorent l'Oracle; & j'ai recommandé
Que ce ſecret fatal devant eux fût gardé.
Mais quel ſera le fruit de ma vaine prudence?
Si le coupable encor ſe cache à ma vengeance,
Les Thébains par leurs cris, du moins par leur douleur,
Vont demander ce ſang qui doit ſauver le leur.
Crois-tu que des Autels bravant le privilége,
Oedipe leur oppoſe un refus ſacrilege?
Non, il obéira moi-même, j'en frémis,
Il me faudra ſouſcrire à la mort de mes Fils.

PHOEDIME.

Eh! pourquoi prévenir ce barbare ſpectacle?
Eſperez mieux, Madame; & ſongez qu'un Oracle,
Toûjours aux yeux mortels d'un nuage couvert,
N'a jamais eu le ſens qu'il a d'abord offert;
Que les Dieux quelquefois, ſous l'aſpect des menaces,
Aux humains effrayés ont annoncé leurs graces;
Et qu'enfin, quelque loi qu'ils paroiſſent dicter,
C'eſt l'événement ſeul qui peut l'interpreter.

JOCASTE.

Phœdime, en quelle erreur ton amitié t'engage?
De quoi me flattes-tu? l'Oracle eſt ſans nuage.
D'un des Fils de Jocaſte, ils demandent le ſang.
Eſt-ce un crime, grands Dieux, de ſortir de mon flanc?
La mort eſt-elle duë à qui me doit la vie?
Au premier de mes Fils vos rigueurs l'ont ravie:
A peine il ſe formoit dans ce ſein malheureux,
Vous l'avez menacé du ſort le plus affreux.

Il m'est toûjours présent cet Arrêt sanguinaire.
» Le Fils que tu vas mettre au jour,
» Entrera dans ton lit, meurtrier de son Pere :
» Si tu veux l'éviter, garde-toi de l'amour.
Il mourut, condamné des Dieux & de sa Mere,
Victime de ma crainte & de votre colere.
Ce parricide Arrêt par toi s'exécuta :
Et tu sçais seule aussi tout ce qu'il m'en coûta.
Ordonnerai-je encor les mêmes funérailles ?
Faudra-t'il de nouveau m'arracher les entrailles ?
Ciel ! de tous mes enfans le sang doit-il couler ?
Et ne les mets-je au jour que pour les immoler ?

SCENE II.

JOCASTE, POLINICE, PHOEDIME.

POLINICE.

A qui m'adresserai-je ? Ah ! de grace, ma Mere,
De vos ordres daignez m'éclaircir le mystere.
Pourquoi nous retient-on captifs en ce Palais ?
Pourquoi de nos secours prive-t'on vos sujets ?
En vain je le demande à ce qui m'environne :
Chacun, en me fuyant, se confond & s'étonne.
Je parois exciter de nouvelles douleurs ;
Et mes empressemens n'obtiennent que des pleurs.
Est-ce donc qu'aujourd'hui le Roi se sacrifie ?
Madame, a-t'on perdu tout espoir de sa vie ?

JOCASTE.

Non, Polinice, non. Le sort vient de changer.
Les jours de mon Epoux ne sont plus en danger.

POLINICE.

POLINICE.

Ses jours sont assurés! s'il faut que je le croye,
Laissez donc dans vos yeux éclater quelque joye.
Si l'on ne tremble plus pour ses jours précieux,
De quels gémissemens retentissent ces lieux!

JOCASTE.

Le Roi ne mourra point. Croyez-en votre Mere.

POLINICE.

Hélas! en m'assurant du salut de mon Pere,
Ces regards douloureux me sont de sûrs témoins
Que, malgré ce bonheur, vous n'en souffrez pas moins.

SCENE III.

JOCASTE, E'TE'OCLE, POLINICE, PHOEDIME.

E'TE'OCLE.

ENnfin je sçais mon sort; & je viens de surprendre
Ce secret tant caché qu'on craignoit de m'apprendre.

JOCASTE.

Quoi, mon Fils?

E'TE'OCLE.

Le Pontife, en entrant chez le Roi,
Par tout à son aspect a redoublé l'effroi.
J'ai couru. J'ai voulu le suivre chez mon Pere:
L'accès m'en est fermé par son ordre sévere,
Quand un des miens s'approche. Où voulez-vous entrer?
A vos Juges, dit-il, courez-vous vous livrer?
Fuyez, fuyez plûtôt la mort presque certaine.
Les Dieux veulent le sang d'un des Fils de la Reine.

Vous m'avez soupçonné d'une lâche terreur,
Madame : mais, du moins réparez-en l'erreur.
Ne fermez plus le Temple au zele qui m'anime.
Les Thébains n'ont que trop attendu leur Victime.

JOCASTE.

Que deviens-je !

POLINICE.

Calmez ce zele injurieux,
Qui vous fait pour vous seul prendre le choix des Dieux.
Votre orgüeil jusques-là méconnoît-il un Frere?
Ne puis je prendre ici la place de mon Pere ?
Sortis du même sang, quoi donc, me croyez-vous
Indigne d'appaiser le céleste courroux ?

E'TE'OCLE.

Je ne m'emporte pas jusqu'à cette injustice.
Mais, sans vouloir juger du cœur de Polinice,
Et, sans qu'ici la haine aigrisse nos débats,
Songez, puisque les Dieux ne vous désignent pas,
Songez que c'est moi seul que leur choix intéresse,
Et qu'une gloire unique est dûë au droit d'aînesse.

POLINICE.

Quelle aînesse, Etéocle ? En est-il entre nous ?
Le jour ne m'a-t'il pas aussi-tôt luy qu'à vous ?
Et d'un rapide instant la vaine difference,
Fonde-t'elle entre nous la moindre préference ?

JOCASTE.

Quoi, barbares, la haine anime ce transport ?
Soyez Freres du moins, en disputant la mort.

POLINICE.

Loin de vous disputer les droits du Diadême,
Je vous fais mon aîné pour le pouvoir suprême.
En victime aux Autels je ne veux que m'offrir.
Regnez, regnez, mon Frere, & laissez moi mourir.

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, E'TE'OCLE, POLINICE, PHOEDIME.

JOCASTE.

Goûtez, Seigneur, goûtez les fruits de votre exemple.
Vos Fils, dignes de vous, brûlent d'aller au Temple.
L'un & l'autre, égalant le Héros dont il sort,
Brave mon déſeſpoir & diſpute la mort.

E'TE'OCLE.

Oüi, mon Pere, à nos Dieux Etéocle rend grace
De pouvoir, en mourant, prendre ici votre place.
Aux Thébains déſolés votre héroïque amour
N'eut, en vous immolant, conſervé que le jour;
Mais, pour ces malheureux ma mort plus ſalutaire,
Leur conſerve à la fois & la vie & leur Pere.
En finiſſant leurs maux, vous leur ôtiez leur Roi;
Ils vont tout regagner, ſans perdre rien en moi.

POLINICE.

Vous ne permettrez pas, Seigneur, que ſon courage
Ne me laiſſe à vos yeux que l'opprobre en partage.
De Polinice en pleurs vous comblerez les vœux.
Si vous me refuſez, vous nous perdez tous deux.

OEDIPE.

O courage! ô vertu, qu'en frémiſſant j'admire!
Je l'avois bien prévû: cependant j'en ſoûpire.
Princes, il n'eſt pas tems d'écouter ce tranſport.

SCENE V.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

MAdame, pardonnez à mes premieres plaintes.
J'ose vous reprocher & nos maux, & nos craintes.
Un si triste langage est bien nouveau pour moi.
Mais vous m'avez trompé sur le destin du Roi;
Vous m'avez de sa mort déguisé l'avanture.

JOCASTE

Seigneur, de ce reproche épargnez-moi l'injure.
Je vous ai raconté tout ce qu'on m'en apprit.
C'est par le hazard seul que mon Epoux perit.
Et Thébe à qui sa mort a causé tant d'allarmes,
N'a pû, non plus que moi, lui donner que ses larmes.

OEDIPE.

Le Ciel parle pourtant du coupable échapé:
Et sans doute avec vous le Peuple fut trompé.
Qui donc de cette mort apporta la nouvelle?

JOCASTE.

Du malheureux Laïus un serviteur fidelle,
Iphicrate, qui seul témoin de son trépas,
M'en a fait le rapport que vous n'ignorez pas.

OEDIPE.

Oüi, vous m'avez instruit de ce qu'il vous fit croire.
Ce récit est encor présent à ma mémoire.
Laïus suivoit d'un Bois le sentier ténébreux,
Quand d'un antre prochain sort un Lion affreux,
Monstrueux ennemi dont l'indomptabe rage,
Des deux qui précedoient fit un cruel carnage.

Laïus malgré les ans, volant à leur ſecours,
Par la même fureur vit terminer ſes jours.
Voilà depuis long-tems ce que Thébe publie.

JOCASTE.

Iphicrate au péril déroba ſeul ſa vie.
Il vint me rapporter, pour témoins aſſurés,
Les vêtemens du Roi ſanglans & déchirés,
Me demandant pardon d'oſer encor paroître,
Accablé du malheur de ſurvivre à ſon Maître.

OEDIPE.

Que devint Iphicrate ?

JOCASTE.

Il quitta ce ſéjour.
Ne pouvant plus ſouffrir l'aſpect de cette Cour
Qui d'un Maître ſi cher à ſon obéïſſance,
Sembloit à tout moment lui reprocher l'abſence.
Il ne me demanda pour grace qu'un exil.
Oublié des mortels, il alloit, diſoit-il,
Pleurer le ſort du Roi qu'il n'avoit pû défendre,
Et nourrir ſa douleur d'un ſouvenir ſi tendre.

OEDIPE.

Reſpire-t'il encor ?

JOCASTE.

Oui, Seigneur.

OEDIPE.

En quels lieux ?

JOCASTE.

Seigneur, je ne perds point des inſtans précieux.
Vous brûlez de le voir ; & mon impatience
A déja de vos ſoins prévenu la prudence.
Il va bien-tôt paroître.

OEDIPE.

Il va nous éclairer.
Un rayon d'eſpérance en mon cœur vient d'entrer.
Nous allons, grace aux Dieux, découvrir le coupable.

JOCASTE.

Que ce preſſentiment puiſſe être véritable !

SCENE VI.

OEDIPE, JOCASTE, DYMAS.

JOCASTE.

Iphicrate vient-il ? qui te fait soupirer ?

DYMAS.

Iphicrate n'est plus.

OEDIPE.

Ciel !

DYMAS.

Il vient d'expirer.
Un vieillard que les ans laissent marcher à peine,
Me suit, chargé par lui d'un secret pour la Reine.
Il ne tardera pas.

OEDIPE.

Il faut donc l'écouter,
Madame. Mais de quoi puis-je encor me flater ?
Que vais-je devenir ? O Ciel ! Si ta justice
S'obstine à demander qu'un de mes Fils périsse,
Prens ta victime ; frappe, & viens la consumer :
Mais ne m'impose pas l'horreur de la nommer.
Je souscris à tes Loix, souveraine colere ;
Mais pour Ministre au moins ne choisis pas un
Pere.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

E'TE'OCLE, POLINICE.

E'TE'OCLE.

IL ne vient point ! qu'il tarde à mon impatience !
Puiſſe le Ciel fléchi, nous..... Mais quelqu'un s'avance.

SCENE II.

E'TE'OCLE, POLINICE, POLE'MON, GARDES.

ETE'OCLE.

VOus êtes ce vieillard qu'a devancé Dymas ?

POLE'MON.

Oüi ; la lenteur de l'âge a retardé mes pas.

E'TE'OCLE *aux Gardes.*

Avertiſſez la Reine : elle va vous entendre.
Mais de cet entretien que devons-nous attendre ?
Thébe va-t'elle voir relever ſon deſtin ?
Venez-vous de Laïus nous nommer l'aſſaſſin ?

POLE'MON.

J'attens ici la Reine : & pour tout autre qu'elle,
Iphicrate m'impose un silence fidelle.

E'TE'OCLE.

C'est trop de défiance, en parlant à ses Fils.

POLE'MON.

Vous, ses Fils ! vous, Seigneurs ! mes sens sont interdits.
Ah ! de grace excusez la rustique ignorance
Qui de mes Souverains me cachoit la présence.
Méprisable habitant d'un champêtre séjour,
C'est la premiere fois que je vois une Cour.

POLINICE.

Eh, comment un Sujet peut-il nous méconnoître ?

POLE'MON.

J'habite vos Etats ; ils ne m'ont point vû naître :
J'y fus par mes malheurs dès long-tems amené.
Iphicrate, attendri pour un infortuné,
Daigna, dans son desert m'accordant un azile,
M'y soulager des maux d'une course inutile.

E'TE'OCLE.

Puissiez-vous aujourd'hui faire tarir nos pleurs !
Nous sçaurions mieux que lui réparer vos malheurs,
Ce Palais désormais seroit votre Patrie.

POLE'MON.

Non, rien ne me rendra la douceur de ma vie;

POLINICE.

Quels sont donc vos regrets ?

POLE'MON.

La fortune & les Dieux
Avoient mis dans mes bras un enfant précieux.
De l'amour paternel, toute la violence
M'intéressa pour lui dès sa plus tendre enfance.
Je fus bien-tôt surpris de ses nobles desirs.
Le seul nom des Héros lui coûtoit des soupirs.
Du vil soin des troupeaux dédaignant la bassesse,
Pour une vie illustre il soupiroit sans cesse.

Mais que dis-je, Seigneurs ? Où vais-je m'engager ?
Que vous importe, hélas, la douleur d'un Berger !

POLINICE.

Nous plaignons vos malheurs ; & la rigueur des nôtres
Ne nous apprend que trop à plaindre ceux des autres.
Nous espérons pourtant que le destin plus doux
Ne vous a point en vain amené parmi nous,
Et qu'il ne vous a fait quitter votre Patrie. . . .

POLE'MON.

Hélas ! qu'avec plaisir je quitterois la vie,
Si le Ciel m'accordoit de sauver vos Etats,
De retrouver ce Fils, & mourir dans ses bras !

POLINICE.

Que les Dieux soient touchés du désir qui vous presse !

POLE'MON.

La gloire l'enleva trop-tôt à ma tendresse ;
Et le cruel, hélas ! plaignit même à mes yeux
Le douloureux plaisir de ses derniers adieux !
De quels coups je sentis mon ame pénétrée !
Je l'ai cherché depuis de contrée en contrée :
Je le reconnoissois au bruit de ses combats :
Mais j'ai toujours perdu la trace de ses pas.
Enfin, sans aucun fruit de ma persévérance,
De le revoir jamais perdant toute espérance,
Je vins chez Iphicrate ; & le Ciel le toucha :
Ma profonde tristesse à mon sort l'attacha.
Les cœurs infortunés cherchent ceux qui soupirent ;
Et nos communs chagrins à jamais nous unirent.

E'TE'OCLE.

Dans votre sein sans doute il versoit ses secrets ?
Eh bien, si j'ai paru sensible à vos regrets,
Daignez m'en accorder quelque reconnoissance :
Cessez de m'opposer une injuste silence.

Sur la mort de Laïus que vous a-t'il appris ?
Parlez. Souvenez-vous de qui nous sommes Fils.

POLEMON.

Je ne dois m'expliquer, Seigneur, qu'à votre Mere.

E'TE'OCLE.

Par de nouveaux refus voulez-vous me déplaire ?

SCENE III.

JOCASTE, E'TE'OCLE, POLINICE, POLE'MON.

JOCASTE.

Est-ce-là ce Vieillard ?

POLINICE.

Oüi, Madame.

JOCASTE *aux Princes.*

Sortez.

SCENE IV.

JOCASTE, POLE'MON.

JOCASTE.

Ciel, laisse à tes rigueurs succeder tes bontés !

à Polémon.

Parlez ; nous sommes seuls : & je brûle d'entendre
Les importans secrets que vous venez m'apprendre.

POLE'MON.

Iphicrate, Madame, est mort entre mes bras;
Frappé de ce fleau tombé sur vos Etats.
Dès qu'il en ressentit les brûlantes atteintes,
Son esprit fut troublé de remords & de craintes.
Ses yeux épouvantés se forgeant mille horreurs,
Nous-mêmes nous faisoient trembler de ses terreurs.
Aux Juges des Enfers tantôt demandant grace,
Tantôt voulant fléchir Laïus qui le menace;
Il croit voir quelquefois un effroyable amas
De spectres menaçans, armés pour son trépas.
C'est ainsi que son ame étoit encor émuë,
Lorsque de votre part Dymas s'offre à sa vûë.
A peine est-il instruit de l'Oracle rendu,
Son désordre à l'instant a paru suspendu.
Un long torrent de pleurs inonde son visage;
De sa triste raison il retrouve l'usage.
Près de son lit alors il me fait appeler.
Un moment sans témoin demande à me parler.
Ce fleau, me dit-il, dont Thebe est la victime,
Je n'en puis plus douter, est le fruit de mon crime.
A la Reine, aux Thébains indignement déçûs
Mon mensonge a caché le destin de Laïus.
J'ai dit qu'un monstre affreux, malgré tout son courage,
L'avoit fait à mes yeux expirer sous sa rage:
Mais, ami, ce malheur n'est qu'un fait inventé,
Dont je voulus alors couvrir ma lâcheté.

JOCASTE.

Achevez; car sans doute il vous a fait entendre
L'événement fatal qu'il craignit de m'apprendre?

POLE'MON.

Du malheureux Laïus connoi donc le destin,
Poursuit-il. Un jeune homme, en cet étroit chemin
Qui sépare les champs de Thébe & de Corinthe,
D'un invincible bras lui fit sentir l'atteinte;

Et Laïus & les fiens, tout en fut terraffé.

JOCASTE.

Jufte Ciel!

POLE'MON.

De terreur Iphicrate glacé,
Ne fongeant qu'à chercher fon falut dans la fuite,
Vit de loin fuccomber & Laïus & fa fuite.
Il ne put fe réfoudre à l'opprobre éternel
D'annoncer fans bleffure un malheur fi cruel;
Et la honte lui fit cacher fous une fable,
De fa lâche terreur, le crime impardonnable.

JOCASTE.

N'a-t'il rien dit de plus fur cet événement?

POLE'MON.

Non. Je n'apporte point d'autre éclairciffement.
D'un indice fi foible Iphicrate lui-même
Sentoit, en expirant, une douleur extrême.
Va, m'a-t'il dit, je meurs, & l'ai bien mérité:
Mais à la Reine au moins je dois la vérité.
Qu'elle apprenne de toi ce que je puis lui dire.
J'efpere cependant, & le Ciel me l'infpire,
Que, tout leger qu'il eft, cet indice confus
Va l'aider à venger le meurtre de Laïus.
Pour lui faire oublier mon parjure artifice,
Di-lui bien quels remords ont été mon fupplice.
Il expire à ces mots.

JOCASTE.

C'eft affez. Laiffez-moi.
Gardez bien ces fecrets commis à votre foi.
Demeurez chez Dymas.



SCENE V.

JOCASTE, *seule.*

Que faut-il que j'espere ?
Où nous conduiras-tu trop obscure lumiere !

SCENE VI.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

Madame, ce vieillard enfin vous a parlé.
Quel est donc le secret qu'il vous a revelé ?

JOCASTE.

Il venoit seulement démentir la nouvelle,
Que m'osa rapporter une bouche infidelle.
L'Oracle nous déclare un malheur trop certain:
Laïus reçut la mort d'une coupable main.

OEDIPE.

Avez-vous de ce meurtre appris les circonstances ?

JOCASTE.

Ah ! Seigneur, tout confond nos vaines espérances.
Le Ciel montre le meurtre, & cache l'assassin.
On ne m'en a donné qu'un indice trop vain.

OEDIPE.

Parlez ; un foible jour peut nous servir de guide.

JOCASTE.

Jugez donc si ce trait nomme le parricide.

Mon Epoux, abbatu par un jeune guerrier,
Périt avec sa suite en un étroit sentier;
Et la Terre, Seigneur, qui de son sang fut teinte,
Partage les Etats de Thébe & de Corinthe.

OEDIPE *à part.*

Entre Thébe & Corinthe! un seul guerrier! Grands Dieux!
Quels funestes rapports viennent luire à mes yeux!
A ces premiers soupçons que devient mon courage!
Malheureux! oserai-je en sçavoir davantage!

JOCASTE.

Vous m'effrayez. Quel trouble a saisi vos esprits?
Oedipe, qu'ai-je dit dont vos maux soient aigris?
Pourquoi me dérober ces soupirs & ces plaintes?
Ah! de grace, Seigneur, n'augmentez pas mes craintes.

OEDIPE.

Je n'ai point oublié ce que je sçûs de vous.
Un an avoit suivi la mort de votre Epoux,
Quand, payant à la fois ma flâme & mon courage,
Du Trône des Thébains vous fites mon partage.

JOCASTE.

Oüi, Seigneur, c'est le tems où je perdis Laïus.

OEDIPE.

O terribles soupçons, à chaque instant accrus!
Tout ce que je demande & tout ce que je pense,
De mon trouble secret aigrit la violence.

JOCASTE.

Que me cachez-vous donc? ne pourrai-je, Seigneur,
Sçavoir ce qui se passe au fonds de votre cœur?

OEDIPE.

Eh bien, Madame, eh bien, soyez donc éclaircie
D'un triste événement, qui menaça ma vie.

Je tremble du rapport & des tems & des lieux.
Je ne lirai que trop mon destin dans vos yeux.
J'entrois dans ce chemin par qui sont séparées,
Des champs Corinthiens nos fatales contrées.
Au devant de mes pas deux hommes s'arrêtant;
M'attaquerent d'abord d'un dédain insultant :
Insolens, ils vouloient que, tournant en arriere;
Au char qui les suivoit j'ouvrisse la carriere.
C'est peu que le mépris éclatât sur leur front,
Un coup audacieux mit le comble à l'affront.
Furieux dans l'instant, & brûlant de vengeance;
Je voulus dans leur sang effacer cette offence.
Un des deux prend la fuite; & l'autre à mon courroux,
Oppose un ennemi plus digne de mes coups.
Déja son sang qui coule, affoiblit son courage;
Quand le Maître du char, malgré le poids de l'âge,
Se précipite à terre, & son guide avec lui.
Tous deux, au malheureux, ils prêtent leur apui.
Mais quoi! De ce Vieillard l'image vous accable?
Vous frémissez, Madame? Ah! serois-je coupable?

JOCASTE.

Achevez, achevez, Seigneur, de m'éclairer.
Dans ces doutes cruels, je ne puis respirer.

OEDIPE.

Ce nouvel ennemi me devint respectable.
La majesté brilloit sur son front vénérable.
A son bras généreux content de résister,
Ma main paroit ses coups, & n'osoit en porter.
D'un mouvement secret mon ame pénétrée,
Rendoit, à ma fureur, sa personne sacrée.
Malgré cette pitié, le destin inhumain,
Au fer qui le fuyoit, vint exposer son sein.
Avec ses défenseurs, il tomba ma victime.
Mon cœur alors sembla me reprocher un crime;

Mais loin que ce Héros m'imputât son malheur,
Lui-même, en expirant, applaudit ma valeur,
Priant même les Dieux d'en soutenir la gloire,
Et de ne me punir jamais de ma victoire.
Je vois qu'à chaque instant s'irritent vos douleurs.
Vos yeux sont inondez d'un déluge de pleurs.
Resteroit-il encor quelque doute en votre ame?
Peindrai-je ce Héros, dont j'ai tranché la trame?
Sa taille étoit superbe, & ses regards perçans:
Sur son dos descendoient ses cheveux blanchissans:
Les rides qu'à son front imprimoit la vieillesse,
N'en avoient point banni l'adeur de la jeunesse.
Une robe de poupre....

JOCASTE.

Ah! ne m'accablez plus.
Je ne connois que trop le malheureux Laïus.

OEDIPE.

Je l'ai donc dévoilé ce terrible mystere!
La haine de Jocaste est déja mon salaire.
Que deviens-je à vos yeux! & quel objet pour vous
Qu'un Epoux tout soüillé du sang de votre Epoux!
Vous ne me voyez plus que comme un parricide,
Comme un monstre cruel, sacrilege, perfide....

JOCASTE.

Seigneur, ces noms affreux ne sont dûs qu'aux forfaits.
Respectez vos vertus: respectez mes regrets.
Tout accablé qu'il est du malheur qui l'opprime,
Mon cœur sçait en gémir, sans vous en faire un crime.
Je vois toûjours en vous ce Héros adoré,
A qui seul pour jamais tout ce cœur fut livré.
Je n'impute qu'au sort mes mortelles allarmes;

Et je vous dois toûjours mon amour & mes larmes.

OEDIPE.

Et moi, quand votre cœur craint de me condamner,
Le mien désesperé ne peut se pardonner.
Je sçais qu'en ce combat je ne fus point coupable ;
Mais je suis de vos maux la source déplorable :
Et malgré ma raison, mon trouble plus puissant
Me défend en secret de me croire innocent.
J'entens déja Laïus : & je crois voir son ombre
Sortir, pour se venger, de la demeure sombre ;
Me venir demander un sang que je lui doi,
Et retracter les vœux qu'il avoit faits pour moi.

JOCASTE.

Vous le deshonorez par ce triste présage.
Non, non, calmez, Oedipe, un trouble qui m'outrage.
Le sort impitoyable a seul conduit vos coups ;
J'en accuse les Dieux ; & j'en pleure avec vous.

OEDIPE.

Mais, Madame, malgré ce pardon magnanime,
Le Ciel toûjours armé demande sa victime.
Voilà ce criminel, ce cœur qu'il faut frapper,
Et que Thébe a laissé trop long-tems échaper.

JOCASTE.

Seigneur, s'il faut des Dieux appaiser la colere ;
Attendons, en tremblant, que leur voix nous éclaire.
D'un des Fils de Jocaste ils veulent le trépas.
Peut-être votre mort ne les sauveroit pas.
Allons encor au Temple implorer leur clémence :
Nous les désarmerons ; j'en crois votre innocence :
Mais si rien ne fléchit leur barbare courroux,
Je ne m'y soumettrai qu'en mourant avec vous.

OEDIPE.

Jocaſte, épargnez-moi cette horrible menace.
Mais, j'y conſens, aux Dieux venez demander grace,
Tandis qu'impatient de ſauver mes Etats,
Je vais les conjurer d'accepter mon trépas.

Fin du troiſiéme Acte.





ACTE IV.

CENE PREMIERE.

JOCASTE, PHOEDIME.

JOCASTE.

LA colere du Ciel ne s'eſt point ralentie ?
Sur nous encor ſa main demeure appeſantie :
Le Pontife avec nous l'a ſans fruit imploré,
Lui-même, en frémiſſant, il nous a déclaré
Qu'en vain je conſervois la plus foible eſpérance
Que le Ciel déſarmé retractât ſa vengeance ;
Que bien-tôt ce vieillard, arrivé dans ces lieux,
Alloit être pour nous l'interprete des Dieux :
Et ce jour, a-t'il dit, vainqueur de tout obſtacle,
N'accomplira que trop l'irrévocable Oracle.

PHOEDIME.

Hélas! quelle réponſe! en quel état cruel... ?

JOCASTE.

Phœdime, c'en eſt fait. J'attens le coup mortel.
Sur quelque infortuné qu'ici la foudre tombe,
Je le ſçais, il faudra que Jocaſte y ſuccombe.
Mais ; je te l'avoûrai, dans cette extrêmité,
Je ſens, du déſeſpoir, naître ma fermeté.
Un rayon d'eſperance entretenoit mon trouble.
Oüi, puiſqu'à chaque inſtant vôtre fureur redouble,
Grands Dieux! au coup fatal je ſçai me préſenter,

Et le braver du moins, s'il ne peut s'éviter.
Te dirai-je encor plus? j'y suis presque insensible,
Quand j'ose rappeller le souvenir terrible
De ces destins jadis évités par mes soins.
Auprès de ces horreurs, mes maux me pésent moins.
Mon Fils n'est point entré dans le lit de sa Mere;
Mon Fils ne sera point l'assassin de son Pere.
Je vous ai démentis, grands Dieux! & vos rigueurs
N'ont plus, pour s'en venger, que de moindres horreurs.
Ah! que je m'applaudis, ma fidelle Phœdime,
De t'avoir confié le sort de la victime!
Peut-être que toute autre eût trompé mes desseins.
Le salut de ta Reine étoit sûr dans tes mains.
C'est par toi que des ours ce Fils devint la proïe;
Ce Fils encor pleuré, quand sa mort fait ma joie.
Toi-même, en l'exposant, tu le vis expirer.
C'est ainsi que mon cœur cherche à se rassurer,
Réduite à rappeller à quel malheur j'échape,
Pour tomber sans regret sous le coup qui me frappe.

PHOEDIME.

Que devez-vous, hélas, à ma fidélité!
Quand par d'autres frayeurs votre esprit agité....

JOCASTE.

Eh! pourquoi, malheureuse, ai-je eu moins de courage,
Pour me sauver du piége, où mon amour m'engage!
Cet Oracle à mon Fils m'a fait ravir le jour.
Pourquoi l'ai-je moins crû contre un fatal amour!
Pourquoi ce jeune Oedipe, annoncé par la gloire,
Remportant à mes yeux cette illustre victoire,

Si long-tems échapée à tant d'autres Héros!
Par son amour encor troubla-t'il mon repos!
Voilà de nos malheurs la source déplorable.
Ici tout est puni. Je suis seule coupable.
Peuples, Epoux, Enfans, j'ai tout mis en danger.
Sans mon amour, les Dieux n'auroient rien à venger.
Foiblesse pardonnable autant qu'involontaire!
En me la reprochant, je sens qu'elle m'est chere.
Et malgré tous mes maux, Phœdime, ce soupir
Echape à mon amour, plus qu'à mon repentir.

PHOEDIME.

Faites-vous quelque effort, le Roi paroît, Madame :
Cachez-lui, s'il se peut, le trouble de votre ame.

SCENE II.

OEDIPE, JOCASTE, PHOEDIME.

OEDIPE.

On me l'amene ici; je vais l'interroger :
Vous l'avez déja vû ce fatal étranger.
Comment la vérité vous est-elle échapée?
Me trompiez-vous, Jocaste? ou vous a-t'il trompée?

JOCASTE.

Je vous ai tout appris; & de cet entretien,
Je ne sçaurois prévoir, & n'ose esperer rien.

OEDIPE.

O foiblesse des Rois! près du pouvoir suprême,
Combien s'anéantit l'orgueil du Diadême!
De ses decrets profonds joüets infortunés,
De supplice en supplice, en esclaves traînés,

Nous voilà devenus, triftes Rois que nous fommes,
Des objets de pitié pour les derniers des hommes!
Raffermiffons pourtant notre cœur abbatu.
Ces Dieux ne peuvent rien du moins fur la vertu.
Qu'importe qu'à leur gré nous foyons miférables,
S'il ne dépend pas d'eux de nous rendre coupables.

JOCASTE.

Vous voyez l'étranger.

OEDIPE.

O terrible moment!

SCENE III.

OEDIPE, JOCASTE, PHOEDIME, POLE'MON.

POLE'MON.

Faites grace, Seigneur, à mon faififfement,
Devant ce Trône augufte étonné de paroître,
J'ai peine à foutenir l'approche de mon maître.
De crainte & de refpect je me fens accabler.

OEDIPE.

Venez, raffurez-vous. C'eft à nous de trembler.
Si le Prêtre des Dieux n'a voulu nous féduire,
Vous feul, de leurs decrets vous pouvez nous inftruire.

POLE'MON.

Cet étrange difcours s'adreffe-t'il à moi?
Vous augmentez, Seigneur, mon trouble & mon effroi.

OEDIPE.

Qu'entens-je? quelle voix! que mon ame eft émue!

Et quels traits ce vieillard offre-t'il à ma vuë?
A la Reine tantôt qu'avez-vous revelé?
Votre récit sincere a t'il tout dévoilé?

POLE'MON.

Oüi, Seigneur; elle a sçu de ma bouche fidelle;
Ce qu'un ami mourant m'a déposé pour elle.

OEDIPE.

Chaque mot me pénétre; & tous mes sens troublez....
Je ne me trompe point, c'est lui-même. Parlez;
Où viviez-vous jadis? quelle est votre Patrie?

POLE'MON.

Le destin m'a fait naître & vivre en Thessalie.

OEDIPE.

Et quel est votre état?

POLE'MON.

Pasteur.

OEDIPE.

Et votre nom?
Dites, ne craignez rien; votre nom?

POLE'MON.

Polémon.

OEDIPE.

Ah! mon Pere, c'est vous! ô Ciel, je te rens grace:
Mes maux sont suspendus, puisque je vous embrasse.
Qu'il m'est doux ce bonheur que je n'esperois plus.
Mes soins pour vous chercher ont été superflus.
Vous aviez dès long-tems quitté la Thessalie.
Vous vivez; je n'ai plus de regret à la vie.

POLE'MON.

Eh quoi? ce seroit vous, qu'après tant de regrets....
Oüi; je n'en doute plus; je rappelle vos traits.
Vous êtes cet enfant, l'objet de ma tristesse,
Elevé dans mon sein avec tant de tendresse.
Eh! d'où pouvoit jamais me naître cet espoir,

Que

Que ſur le Trône un jour je duſſe vous revoir?

JOCASTE

De ces événemens que faut-il que je penſe!

OEDIPE.

Oui, Madame, voilà l'auteur de ma naiſſance.
Faites tréve, un moment, à vos triſtes ſoupirs;
Interrompez vos pleurs: partagez mes plaiſirs,
Que l'Epouſe d'Oedipe, à ſes jours s'intereſſe:
Daignez ne pas rougir enfin de ſa baſſeſſe.

JOCASTE.

Moi, Seigneur, en rougir? l'avez-vous pû penſer?
Mon Epoux à ce point oſe-t'il m'offenſer?
Qui, moi, je rougirois, Seigneur, de votre Pere,
Lorſque votre vertu me tranſporte & m'éclaire,
Lorſque vous me rendez par de ſi nobles traits
Mon Epoux plus auguſte, & plus grand que jamais?

OEDIPE.

Fortune, qu'à ton gré ta fureur ſe déploye!
Accablé ſous tes coups, je goûte encor la joïe.

POLE'MON.

D'un trouble trop preſſant, je me ſens agiter.
La vérité, Seigneur, doit enfin éclater.
Je ne puis ſoutenir le poids de tant de gloire.

OEDIPE.

De ces nouveaux diſcours, ô Ciel, que dois-je croire!
Mon Pere, oubliez-vous que je ſuis votre Fils?

POLE'MON.

Seigneur, ces noms ſi doux ne me ſont plus permis.
C'eſt des Rois ou des Dieux que le Ciel vous fit naître.
Je me croirois, Seigneur, un ſacrilége, un traître,
Si, plus long-tems rebelle à mes ſecrets remords,
J'oſois de votre erreur adopter les tranſports.

OEDIPE.

Quoi! ce n'eſt point de vous que je tiens la naiſſance?
De mon deſtin du moins vous avez connoiſſance?

POLÉMON.

Vous êtes un Enfant aux ours abandonné,
Et dès vôtre naiſſance à la mort condamné.
En dérobant vos jours à cet Arret ſévére,
Je me trouvai pour vous des entrailles de Pere.
Et je ſentis depuis, de momens en momens,
Par mes propres ſecours, croître mes ſentimens.
On vous a cru mon Fils; & je l'ai laiſſé croire:
Je pouvois bien alors m'en permettre la gloire:
J'élevois votre enfance; & je croyois du moins,
Ce prix, tout grand qu'il eſt, bien acquis à mes ſoins.
Mais dans le rang auguſte où je vous vois paroître,
Vous n'êtes plus mon Fils; vous n'êtes que mon Maître.
En eſclave ſoumis, traitez-moi déformais.
Ce feroit à mes yeux le plus noir des forfaits,
De vous laiſſer penſer qu'une ame ſi divine,
Du ſang le plus abject tirât ſon origine.
Vos grands deſtins, un jour, vous feront revelez;
Vous êtes né des Dieux à qui vous reſſemblez.

OEDIPE.

Vertueux Polémon, vous n'êtes point mon Pere?
J'admire avec douleur un aveu ſi ſincere.
N'importe. Trop de ſoins, avec vous, m'ont lié.
Je perds le nom de Fils; j'en garde l'amitié.

JOCASTE.

Quels penſers effrayants viennent ſaiſir mon ame!
Un Enfant expoſé.... ſe pourroit-il....

OEDIPE:

Madame,
Je vois ſur votre front de nouvelles terreurs;
Et vos yeux égarez ſe rempliſſent de pleurs.

JOCASTE.

Je ne veux point, Seigneur, diſſimuler mon trouble :
Plus j'y veux réſiſter, plus je ſens qu'il redouble
Laiſſez-nous, un moment. Dans l'état où je ſuis,
Polémon peut lui ſeul ſoulager mes ennuis.
Souffrez....

OEDIPE.

Quoi! devant moi ne peut-il vous inſtruire...?

JOCASTE.

Non, Seigneur; reſpectez ce que le Ciel m'inſpire :
Jocaſte a ſes raiſons pour vous le demander :
Si vous plaignez mes maux, daignez me l'accorder.

SCENE IV.

OEDIPE, JOCASTE, PHOEDIME, POLÉMON, DYMAS.

DYMAS.

Ah! Seigneur, de ces lieux, on aſſiege l'entrée.
Au dernier déſeſpoir, Thébe entiere eſt livrée.
Un Peuple de Mourans, autour de ce Palais,
De vôtre obéiſſance accuſe les délais.
Ils redemandent tous à vos ſoins tutelaires,
Les Peres, leurs Enfans; & les Enfans, leurs Peres.
Les yeux ſur ce Palais, & les bras vers les Cieux,
Ils reclament les noms & d'Oedipe & des Dieux.
Révolte étrange, hélas! qui n'a, pour toutes armes,
Que des cris languiſſans, des ſoupirs & des larmes

OEDIPE.

Que ces gémissemens coûtent à mon amour!
Je cours les assurer qu'avant la fin du jour,
Ils connoîtront qu'Oedipe est encor leur Pere.

à Jocaste.

Et vous, de nos destins pénétrez le mystere.
Ecoutez Polémon. A tout ce que je vois,
J'espere que le Ciel va parler par sa voix

SCENE V.

JOCASTE, PHOEDIME, POLÉMON.

JOCASTE.

J'Exige, Polémon, que, sur ce qui me touche,
L'exacte vérité sorte de votre bouche.
Après le noble aveu qui vous est échapé,
L'espoir que j'en conçois, ne sera point trompé.
D'Oedipe abandonné, vous sçavez l'avanture;
Et des ours, dites-vous, il étoit la pâture,
Si vous n'aviez fléchi ses destins ennemis.
En quels lieux cet enfant vous fut-il donc remis?

POLE'MON.

Aux pieds du Cythéron, contre toute espérance,
D'une cruelle mort je sauvai son enfance.

JOCASTE.

Aux pieds du Cythéron! juste Ciel! en quel tems?

POLE'MON.

De sept lustres, depuis j'ai vû croître mes ans.

JOCASTE.

Qu'entens-je? à chaque mot, quelle horreur me pénétre!
Et fût-ce le hazard qui vint vous le remettre?

Etoit-il exposé, lorſque votre pitié....

POLE'MON.

Non; c'eſt une autre main qui me l'a confié.

JOCASTE.

Grands Dieux! puis-je ſuffire à l'effroi qui m'agite!
Tracez-moi de ce fait une fidelle ſuite.

POLE'MON.

Chaque parole, hélas, vous arrache des pleurs!
Je n'oſe plus parler.

JOCASTE.

Achevez, ou je meurs.

POLE'MON.

Je revenois de Delphe où par l'ordre d'un Maître,
J'avois ſur ſon deſtin conſulté le Grand-Prêtre.
Triſte, je repaſſois par le Mont Cythéron.
L'aurore à peine encor éclairoit l'horizon,
Une femme paroît (jugez de mes allarmes)
Expoſant un Enfant tout baigné de ſes larmes.
Ce barbare deſſein épouventa mon cœur;
Et cette femme même en frémiſſoit d'horreur.
Je cours lui demander grace pour la victime.
Long-tems elle s'obſtine à conſommer ſon crime:
Mais quand elle eut appris que loin de ces Etats,
Aux champs Teſſaliens j'allois porter mes pas,
Elle permit enfin, ſenſible à ma priere,
Qu'à cet Enfant mon ſoin conſervât la lumiere.
J'ai tenu lieu depuis à cet infortuné
De ſes parens cruels qui l'ont abandonné.

JOCASTE.

Je ne me connois plus; & tout mon ſang ſe glace.
Faut-il m'aſſurer mieux du coup qui me menace!
Oſons tout éclaircir. Vous, Phœdime, approchez.

à Polémon.

Que ſur elle vos yeux demeurent attachez.

Voyez, examinez les traits de cette femme.
En avez-vous reçû cet Enfant?

POLE'MON.

Oüi, Madame.
Il faut vous l'avoüer, je reconnois ses traits.

JOCASTE.

Vous la reconnoissez! ô comble des forfaits!

à Phædime.

Perfide, en quel abîme as-tu jetté ta Reine!

PHOEDIME.

Oüi, de tous vos malheurs je dois porter la peine:
Mais j'ose encor, Madame, embrasser vos genoux.
Songez, en m'accablant de tout votre courroux,
Que d'un crime odieux je ne fus point capable,
Que la seule pitié m'a pu rendre coupable.
Je pensois qu'aux malheurs par le Ciel annoncez,
La distance des lieux vous déroboit assez.

JOCASTE.

Eh! pourquoi de sa mort m'apporter la nouvelle?

PHOEDIME.

Il falloit vous sauver une crainte éternelle.

JOCASTE.

Eh bien, de ta pitié, goûte l'affreux succès!

à Polémon.

Vous, allez; de mes maux dissimulez l'excès.
Vous seul, de ce secret vous avez connoissance;
Qu'il soit anéanti dans un profond silence.



SCENE VI.

JOCASTE, PHOEDIME.

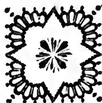
JOCASTE.

Toi, fatale furie, ôte-toi de mes yeux.
Epargne-moi l'horreur d'un aspect odieux.
Laisse-moi sans témoin subir la violence
Des maux que tu m'as faits, & qu'aigrit ta présence.

PHOEDIME.

Je ne vous quitte point. Ordonnez de mon sort.
Je ne demande plus de grace que la mort.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

OEDIPE, JOCASTE.

OEDIPE.

O Ciel! en quel état, vous trouvai-je, Madame?
Quel trouble Polémon a-t'il mis dans votre ame?
Vous l'entretenez seule; & trompant mon espoir,
Dans votre appartement vous rentrez, sans me voir.
Lorsque je vous y cherche avec impatience,
Soudain avec horreur vous fuyez ma présence.
Votre bouche est muette; & plein d'un sombre effroi,
Vos regards égarez n'osent tomber sur moi.

JOCASTE.

Ah! Seigneur, laissez-moi me livrer à mon trouble.
Je le nirois en vain, votre aspect le redouble.
Jugez, par cet aveu, du désordre où je suis.

OEDIPE.

Qu'entens-je? ma présence irrite vos ennuis?
Quoi, je serois l'horreur de vos yeux? moi, Madame?
Oedipe? cet Epoux, l'objet de tant de flâme?

JOCASTE.

Oedipe! mon Epoux! vous me faites frémir.
Quoi donc en liberté ne pourrai-je gémir?
Si pour les malheureux quelque pitié vous reste,
Laissez-moi respirer.

OEDIPE.

O changement funeste!
Le voilà donc, hélas, ce malheur que j'ai craint!
Votre amour pour Oedipe à jamais est éteint.

JOCASTE.

O trop fatal amour!

OEDIPE.

Votre ame, à ma présence,
De la mort de Laïus respire la vengeance.
Que vous a-t'on pû dire? expliquez-vous enfin.
Pourquoi me traitez-vous comme un lâche assassin?

JOCASTE.

Un lâche assassin! non, vous n'êtes point coupable;
Mais Jocaste, Seigneur, n'est pas moins misérable.

OEDIPE.

Si je suis innocent, pourquoi donc, à ce point,
Votre haine pour moi....

JOCASTE.

Non, je ne vous hais point,

OEDIPE.

Croirai-je....

JOCASTE.

Non, mon cœur ne vous hait point, vous dis-je.
Vous ne m'êtes, hélas, que trop cher!

OEDIPE.

O prodige!
Qui peut rien concevoir à cet égarement?
Ce que vous prononcez, tout en vous le dément.
Il semble, à cette voix, à ce maintien farouche,
Que la haine & l'horreur sortent de votre bouche.

Rappellez vos esprits. Songez à m'écouter.
Oedipe est devant vous.

JOCASTE.

Laissez-moi l'éviter.

OEDIPE.

Non, non, n'esperez pas que je vous abandonne:
Votre trouble, le mien autrement en ordonne.
Vous avez des secrets que vous m'osez cacher;
Mais je suis résolu de vous les arracher.
C'est tenir trop long-tems mon ame suspenduë.
Parlez; ou dans l'instant je meurs à votre vuë.

JOCASTE.

Laissez-moi m'épargner de trop sensibles coups.
Et croyez-moi, Seigneur, c'est par amour pour vous,
(Dieux, pardonnez ce mot, du moins, à la nature)
C'est par amour pour vous, que je vous en conjure.

OEDIPE.

Inutiles efforts! je ne me rends à rien.
Ouvrez-moi votre cœur, pour soulager le mien.
C'est trop, c'est trop garder un barbare silence.

JOCASTE.

Vous sçavez de mon cœur l'inflexible constance.
Oedipe, c'en est fait, si de votre amitié,
Je n'obtiens cet égard que me doit la pitié.
Fidele à ce secret que ma douleur vous cache,
Je mourrai mille fois plutôt qu'on me l'arrache:
Mais si vous accordez cette grace à mes pleurs,
J'en atteste les Dieux, du parjure vengeurs,
La triste vérité remplira votre attente.

OEDIPE.

Eh bien, je l'attens donc.



SCENE II.

OEDIPE.

PRomeſſe menaçante !
De tout ce que j'entends, de tout ce que je voi,
Je ne recueille ici que l'horreur & l'effroi.
Thébains, vous périſſez ; & de votre ruine
J'ignore ſi je ſuis la fatale origine :
Mais dans quelques terreurs que vous ſoyez plongez,
Par les miennes du moins vous êtes bien vengez.
Hélas ! que n'ai-je pû vous immoler ma vie !
D'un immortel honneur, ma mort ſeroit ſuivie.
A de plus grands efforts, connoiſſez mon amour.
Je fais bien plus pour vous, en ſupportant le jour.
Je reſpire ; & j'attens ce que le Ciel demande,
Tout prêt, ſi ſa rigueur en exige l'offrande,
De vous livrer mes Fils, d'en ordonner la mort,
Et d'expirer moi-même, après ce triſte effort.

SCENE III.

OEDIPE, ÉTÉOCLE.

E'TE'OCLE.

OU ſera notre azile ? où fuirai-je ? Ah mon Pere !

OEDIPE.

Ciel ! de quel coup nouveau me frappe ta colere !

ÉTÉOCLE.

Jocaste nous repousse en mortels ennemis.
Nous n'avons plus de Mere : elle n'a plus de Fils.
Comme elle, pénétrés de ses vives allarmes,
Nous tombions à ses pieds, tout baignés de nos larmes.
Par nos embrassemens sa douleur s'aigrissoit.
Nous sentions qu'en nos bras tout son corps frémissoit.
Elle nous a prié par le doux nom de Mere,
Il semble qu'à regret sa bouche le profere,
De la laisser au moins respirer un moment.
Nous avons respecté ce dur commandement.
Mais, des bras de ses Fils à peine délivrée,
Elle arme avec fureur sa main désespérée,
Et nous a menacé, le poignard à la main,
Si nous ne la laissions, de s'en percer le sein.
Phœdime est auprès d'elle; & dans un trouble extrême,
Semble à ce désespoir applaudir elle-même.
Nous ne lui pouvions plus donner d'autres secours;
Et nous sommes sortis, pour conserver ses jours.

OEDIPE.

Allons; c'est trop souffrir qu'en proye à sa furie...

SCENE IV.

OEDIPE, ÉTÉOCLE, POLINICE.

POLINICE.

Il n'est plus tems, Seigneur, & Jocaste est sans vie.

OEDIPE.

Jocaste ne vit plus!

POLINICE.

Par son ordre écarté,
A sa porte, Seigneur, je m'étois arrêté.
Je n'ai plus entendu de soupirs ni de plaintes :
Mais ce silence même a redoublé mes craintes,
Quand Phœdime soudain jette un cri doulou-
reux.
Ce cri m'a fait rentrer. Ciel! quel spectacle af-
freux!
La Reine défaillante & dans son sang noyée.
Sur moi jettant à peine une vuë effrayée,
Tenez, ma-t'elle dit, en ce dernier instant,
Allez porter au Roi le secret qu'il attend.
Cet écrit tout sanglant dégage ma promesse :
J'emporte chez les morts l'horreur que je lui
laisse.

OEDIPE.

Il lit.
Sçachez ce qu'un Oracle autrefois me prédit.
J'eus un Fils de Laïus à qui le sort contraire
Réservoit le malheur d'assassiner son Pere,
Et l'horreur d'entrer dans mon lit.
En l'exposant dès sa naissance,
Je crus prévenir ces horreurs.
Phœdime à Polémon a remis son enfance ;
Ce Fils vit encor ; & je meurs.

Il respire ! & tu meurs ! ô Reine malheureuse !
Ces mots m'ont pénétré d'une lumiere affreuse.
Voilà donc les horreurs où j'étois entraîné !
Je suis, oüi, je le suis, ce Fils abandonné.
Je suis Fils de Jocaste ; & je connois mon crime.
Grands Dieux, ne tonnez plus ; prenez votre
victime.

Il se frappe.

E'TE'OCLE.

O comble des malheurs !

POLINICE.

O désespoir cruel !

OEDIPE.

Princes, le Ciel eſt juſte, & j'étois criminel.
Puiſque j'ai pû des Dieux mépriſer les menaces,
J'en dois ſubir la peine; & je leur en rend graces.

E'TE'OCLE.

O Ciel!

OEDIPE.

De mon exemple effrayez à jamais;
Puiſſiez-vous éviter le moindre des forfaits,
Trop inſtruits que le Ciel en meſure la peine
Aux malheurs qu'à ſa ſuite un premier crime entraîne.

SCENE VI.

OEDIPE, ÉTÉOCLE, POLINICE, DYMAS.

DYMAS.

De nos malheurs enfin le cours eſt achevé,
Seigneur; Thébe reſpire, & le Peuple eſt ſauvé;
Portant dans tous les cœurs la joïe & l'aſſurance,
Le Prêtre d'Apollon garantit ſa clémence.
Déja de toutes parts.... Mais que vois-je?

OEDIPE.

Pourſui.

DYMAS.

Ah, Seigneur, à quel prix vivons-nous aujourd'hui!
Que ſert que de nos jours la trame ſe renoüe!

OEDIPE.

Heureux fruit de ma mort! juftes Dieux, je vous
 louë;
Mon fang vous a fléchi; Thébe ne fouffre
 plus;
Vous payez à la fois mon crime & mes vertus.

Fin du cinquiéme & dernier Acte.







